TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE – N° 11790

– SAMEDI 25 DÉCEMBRE 1982

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

3,50 F

Algérie, 2 DA ; Maroc, 3,00 dir. ; Tunisie, 280 m. ; Allemagne, 1,60 DM ; Autriche, 15 sch. ; Belgique, 28 fr. ; Canada, 1,10 $; Côte d'Ivoire, 275 F CFA ; Danemark, 6,50 Kr. ; Espagne, 80 pes. ; E.-U., 95 c. ; G.-B., 45 p. ; Grèce, 55 dr. ; Irlande, 70 p. ; Italie, 1 000 L. ; Liban, 350 P. ; Libye, 0,350 DL ; Luxembourg, 27 f. ; Norvège, 8,00 kr. ; Pays-Bas, 1,75 fl. ; Portugal, 60 esc. ; Sénégal, 325 F CFA ; Suède, 7,75 kr. ; Suisse, 1,40 f. ; Yougoslavie, 65 d.

Tarif des abonnements page 2

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
Télex MONDPAR 650572 F
C.C.P. 4207 - 23 PARIS
Tél. : 246-72-23

La famine sévit dans plusieurs provinces du Tchad

LIRE PAGE 22

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Des otages en Pologne

Le général Jaruzelski joue avec les hommes comme avec les mots. On savait bien que la suspension de l'état de guerre, qui doit intervenir officiellement à la fin du mois, ne signifierait pas la fin d'un état d'exception de fait en Pologne. On ignorait cependant jusqu'à jeudi que le chef de la Pologne éprouverait le besoin d'avoir recours à une pratique aussi vieille que haïssable : la prise d'otages.

Comment qualifier autrement la mise en état d'arrestation de sept anciens responsables de Solidarité, arbitrairement internés lors du coup de force du 13 décembre 1981 ? Comment, surtout, qualifier autrement les motifs d'inculpation retenus contre MM. Andrej Gwiazda, Seweryn Jaworski, Marian Jurczyk, Karol Modzelewski, Greegorz Palka, Andrzej Rizplochowski et Jan Rulewski ? Les voici accusés d'avoir comploté contre l'État et menacés à tout instant d'une peine pouvant aller de cinq années d'emprisonnement à la peine capitale. Leur seul crime, en fait, c'est d'avoir été à la tête du combat de Solidarité chacun dans une région stratégique de la Pologne.

Il y a fort à parier que le pouvoir militaro-politique ne se pressera pas de faire leur procès : des otages ne sont utiles que lorsque leur sort reste incertain. Le « non-dit » de ces inculpations peut se résumer ainsi : que les militants de Solidarité rétifs à la normalisation se tiennent tranquilles et leurs anciens dirigeants ne seront pas autrement inquiétés ; mais si l'agitation clandestine devait reprendre, les sept « comploteurs » auraient tout à craindre, fût-ce au prix de la rétroactivité des lois de circonstance.

D'autres otages, dont les noms sont moins connus, vont rester entre les mains de l'État polonais. C'est ainsi qu'on évalue à trois ou quatre mille le nombre des personnes condamnées pour des délits « politiques » mineurs réprimés par les décrets de l'état de siège. Dans la mesure où aucune amnistie n'est prévue, ses prisonniers n'auront que la possibilité de solliciter leur grâce auprès des autorités, s'ils ne veulent pas purger la totalité de leur peine.

L'aspect humiliant d'une telle démarche limitera sans doute le nombre des volontaires, d'autant plus que ces libérations ne seront que conditionnelles et que ceux qui en bénéficieront pourront être renvoyés en prison à la moindre peccadille. Il faut enfin mentionner le sort de toutes les personnes qui ont été arrêtées depuis un an au cours des multiples manifestations organisées par la clandestinité, dont on ignore le nombre exact et qui sont considérées par les autorités comme relevant du droit commun.

La Pologne, on le voit, passera une sinistre fin d'année, même si certaines familles pourront enfin fêter dans l'austérité le retour d'un père ou d'un fils. Le drame entamé le 13 décembre 1981 se poursuit implacablement, et on ne peut pas oublier que le seul but des autorités reste de bâillonner leur peuple, tant il est vrai que le prix de la liberté, pour un citoyen polonais, c'est le silence.

Ce n'est pas, bien sûr, l'annonce jeudi à Moscou d'un prochain voyage de M. Andropov à Varsovie qui modifiera cette analyse, même si le numéro un soviétique ne peut espérer éclipser par sa présence la visite du pape, théoriquement prévue pour le mois de juin. Dernier et triste symbole : au cours du séjour qu'il vient de faire à Moscou, le général Jaruzelski a éprouvé le besoin de se recueillir sur la tombe de Felix Dzerjinski, le fondateur de la Tchéka. Dzerjinski, il est vrai, était d'origine polonaise...

(Lire nos informations page 3.)

Les rapports franco-soviétiques

L'annonce d'une visite de M. Cheysson témoigne d'une volonté d'« ouverture »

Recevant au Quai d'Orsay l'ambassadeur soviétique à Paris, M. Tchervonenko, pour un déjeuner d'adieu, M. Cheysson a déclaré jeudi 23 décembre : *« Nous voulons multiplier les échanges de vues, ouvrir plus largement l'accès à nos cultures. C'est dans cet esprit de lucidité et d'ouverture que je me rendrai à Moscou pour une visite politique à laquelle mon gouvernement attache une grande importance. »* Tout en évoquant les *« désaccords politiques »* entre les deux pays, le ministre français des relations extérieures a souhaité qu'ils soient *« occasionnels »* et a souligné que le dialogue franco-soviétique est *« capital »*.

Selon les milieux informés, la visite de M. Cheysson à Moscou, qui aurait lieu en février ou un peu après, marquera la fin de la « cure de désintoxication » qu'ont connue les relations franco-soviétiques.

Dans la soirée, plusieurs ministres, notamment MM. Cheysson, Defferre, Rocard, Savary, Ralite et Le Pors, ainsi que M. Marchais, ont assisté à la réception d'adieu de M. Tchervonenko à l'ambassade soviétique.

La fin d'une « cure de désintoxication »

par MICHEL TATU

Si le projet de voyage de M. Cheysson à Moscou n'est pas encore définitivement au point (il aurait lieu, selon les milieux informés, en février prochain ou un peu plus tard, en tous cas pas plus tôt), le seul fait que le ministre des relations extérieures en fasse état publiquement marque une date dans l'histoire plutôt difficile des relations entre les deux pays depuis le 10 mai 1981.

Sans doute M. Cheysson s'est-il déjà rendu dans la capitale soviétique en novembre avec M. Mauroy, à l'occasion des funérailles de Brejnev. Sans doute aussi d'autres ministres français ont visité ces derniers mois l'U.R.S.S. : MM. Chevènement, Jobert, Mme Edith Cresson, ainsi qu'une délégation parlementaire dirigée par M. Maurice Faure. Mais ce sera la première fois depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir que le responsable de la diplomatie française fera à Moscou une visite officielle, « *politique* », comme il l'a dit lui-même, ajoutant que le gouvernement « *y attache une grande importance* ».

Le geste prend donc une autre valeur que les entretiens périodiques qu'il avait eus jusqu'à présent en marge des sessions de l'ONU avec M. Gromyko.

« *Nos relations avec l'U.R.S.S. ne seront pas normales tant que les troupes soviétiques seront en Afghanistan* » avait dit M. Cheysson à de multiples reprises depuis son arrivée au Quai d'Orsay, et encore tout récemment. La rigidité de la formule avait paru agacer quelque peu le président de la République, qui en tous cas ne l'a jamais reprise à son compte dans les mêmes termes. Faut-il croire qu'elle est périmée, et que les relations avec l'U.R.S.S. redeviennent « *normales* » malgré le maintien de l'impasse en Afghanistan ?

(Lire la suite page 3.)

La mort de Louis Aragon

Louis Aragon est mort à son domicile parisien dans la nuit du jeudi 23 au vendredi 24 décembre – *« dans la paix et la dignité »*, selon les termes du communiqué médical du professeur Jean-Paul Camus et du docteur Colette Lavéant. L'état de santé de l'écrivain, qui était âgé de quatre-vingt-cinq ans, s'était aggravé depuis deux mois et faisait l'objet d'une surveillance médicale constante. La nouvelle a causé une grande émotion dans le monde et en France, où, à part l'extrême droite, écrivains et hommes politiques de tous bords saluent l'un des plus grands poètes du siècle.

M. Georges Marchais, secrétaire général du parti communiste, s'est rendu vendredi matin au domicile de l'écrivain, ainsi que MM. Fiterman et Hermier.

L'Élysée s'apprêtait à publier dans l'après-midi une déclaration de M. François Mitterrand.

Le fou du siècle

par BERTRAND POIROT-DELPECH

Il y a des morts inattendues qui nous cueillent comme la foudre – Camus, Montherlant, Gary, – et d'autres, on dirait des dénouements. Voilà des années qu'Aragon divague, qu'il regarde son personnage en étranger ; *« Comme un voisin de wagon-lit »*, disait-il. Voilà des années que le voisin de wagon-lit d'Aragon, donc, se relève la nuit, un stetson ivoire en bataille, et vas-y que je te galope dans Paris, au risque de bouler sous un camion comme un gibier ébloui. Autant dire que, côté nécrologies, pas un journal ne sera pris au dépourvu ! Mais, à trop prévoir le pire, l'émotion file. Or voici qu'elle nous submerge ! Ça y est : le peu de voix qui restait s'est tu. Le sale nuage du néant a passé sur l'œil trop bleu. La tête neigeuse ne se penchera plus, pour la confidence assassine ou contre le visage d'Elsa... Cela vaut bien que notre plume tremble.

De deux choses l'une, quand meurt un tel homme. Ou l'on gomme ses silences, jugeant que ce n'est pas le moment. Ou bien, froidement, on dit : la mort n'est pas une excuse et on vide le linge sale avec le blanc. Les biographies qui vont suivre ne cachent rien des couleuvres avalées, c'est mieux ainsi. On va rappeler une dernière fois la docilité d'Aragon au parti communiste qui, en 1944, lui avait rendu *« ses yeux et sa mémoire »*, et qui les lui a ravis ensuite. Les procès de Moscou ignorés à dessein, la condamnation en douce de Gide retour d'U.R.S.S., les crachats sur Nizan, la discrétion devant les coups de Budapest et de Varsovie, fallait le faire !... Comme avec Céline, qu'il est dur de séparer, si vite, le poète du politique !



(Dessin de CAGNAT.)

Et pourtant, il le faut ! *« La fin d'un homme ressemble à la lueur première de la création »*, disait-il. Cette lueur, aucune œuvre du siècle n'en aura autant resplendi. *« Moi, je griffe le papier,* se plaignait son ami Drieu La Rochelle, *Aragon, lui, ça court ! »* Pour courir, ça courait ! Depuis soixante ans, de l'explosion surréaliste à *Théâtre-roman*, en passant par les œuvres maîtresses – *Aurélien, les Cloches de Bâle, la Semaine sainte* – la poésie résistante et amoureuse que la chanson a popularisée, quelle crue de mots flamboyants ! Quelles étendues noyées de prose et de poésie admirables ! L'électricité du surréalisme apprivoisée ! La langue française réinventée, devenue chanson, danse, coup de fouet !

En même temps qu'il écrit, Aragon, comme les peintres de sa génération, dévoile sans cesse le « comment » de ce qu'il fait. L'artiste travaille à ciel ouvert, sans filet. Grâce à un langage « parlé » aussi concerté et musicalement agencé que l'étaient les points de suspension de Céline, à coups de *« Voulez-vous me dire ? »* et *« Je vous demande un peu »*, il introduit le lecteur dans le mystère insondable de l'inspiration, cette volière où Cratyle imaginait qu'en attendant notre bon vouloir les mots roucoulent et battent de l'aile.

Nos rêves brisés comme les coquilles dont est né le pétrole, nos souvenirs mangés par l'oubli comme un miroir dont le tain s'embue, nos paroles en l'air et nos serments chuchotés, le grand râle de toutes les agonies d'avant la nôtre, le bruit de nos destins cahotants, la joie menue, le vent du désespoir, Aragon en fait une houle reconnaissable à cent paragraphes, à l'égal de Hugo, comme lui élégiaque et épique, d'une fécondité suffocante, étincelante, princière.

C'est à cette vague d'émotions et d'images, à ces morceaux grondants de littérature grandiose, grandiose parce que gagnée mot après mot sur l'épouvante de la mort partout présente, c'est à ce tour de force qu'il faut penser à cet instant. Le vingtième siècle français perd son plus grand poète ; il perd son fou.

LIRE PAGES 6 A 8

NOËL ET L'AN NEUF

Le grand labeur de la réconciliation

Les dates de la vie de Jésus sont incertaines. Marie aurait accouché à Bethléem en l'an 6 ou 7 avant notre ère. Son fils serait mort entre 29 et 33 de l'ère chrétienne, le plus probablement le 7 avril 30.

En choisissant l'année 1983 comme Année sainte pour célébrer le 1950e anniversaire de la crucifixion, Jean-Paul II a retenu l'hypothèse la plus tardive de la crucifixion (an 33) de préférence à la plus vraisemblable. Nul ne songera à se formaliser de ce faible décalage, qui varie selon les estimations. Même si ses conséquences économiques sont considérables, l'intérêt d'une Année sainte est avant tout religieux. Celle-ci sera placée sous le signe de la « réconciliation », qui est déjà le thème du synode mondial de l'automne 1983. De la fête de Noël, on dit aussi fréquemment qu'elle est celle de la réconciliation. Quel contenu l'homme d'aujourd'hui peut-il donner à de telles célébrations dès lors qu'elles sont accompagnées de gestes efficaces ?

par HENRI FESQUET

La réconciliation ne se fait pas par l'opération du Saint-Esprit. Elle est de bout en bout œuvre humaine. En bonne théologie, donner à l'homme n'est pas enlever à Dieu, qui agit normalement par causes interposées. « *Prier et ne pas agir est mal élevé* », disait Péguy.

Vérités premières ? Sans doute, mais qu'il est toujours opportun de rappeler à notre époque de sectes et de religiosité confinant à la superstition. Autre banalité : la réconciliatio n'est pas univoque, elle s'opère à plusieurs niveaux. Au sommet, le croyant est appelé à se réconcilier avec Jésus et son Père avant de rechercher un contact plus vrai avec soi-même et avec autrui.

Pour éviter trop d'abstractions prenons un interlocuteur fictif et appelons-le Nathanael (1) ; ce nom rappelle par une homonymie approximative celui de Noël *(dies natalis)* et de multiples inconnues historiques rendent son identité indécise. Or, chacun le devine : de l'identité dépend la réconciliation.

Nathanael ne peut se réconcilier avec Dieu que si son cœur est sincère et que s'il est capable de porter sur lui-même un jugement raisonnable et une appréciation de ses actes fondée. Si Judas s'est pendu, c'est parce que sa faute lui est apparue inamissible (2) : cette erreur de jugement lui a été fatale et il a eu le tort de minimiser la bonté de son maître. En l'occurrence, la suicide est le fruit d'un enfermement.

(Lire la suite page 2.)

(1) Nathanael, dont parle l'Évangile de Jean, se confond vraisemblablement avec l'apôtre Barthélémy. Pour les uns, il aurait été écorché vif, et, pour les autres, son corps aurait été jeté à la mer. Il est présent dans divers passages des Apocryphes, mais d'une manière fort contestable.

Faut-il rappeler, en outre, que le nom de Nathanael est entré par la grande porte dans la littérature contemporaine comme un modèle d'élan (*les Nourritures terrestres*).

(2) Terme théologique signifiant : qui ne peut se perdre.

EN COLLABORATION AVEC TF 1

UNE SEMAINE AVEC LE LIBAN

Du 27 décembre au 1er janvier, *le Monde* publiera chaque jour des articles de ses correspondants et envoyés spéciaux au Liban, Francis Cornu, Paul-Jean Franceschini, Pierre Georges, Lucien George, Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, Dominique Pouchin et James Sarazin. Ces enquêtes et reportages seront essentiellement consacrés aux efforts de reconstruction du pays et aux perspectives qui s'ouvrent à lui après huit années de conflit.

Pendant la même période, TF1 consacrera chaque jour, notamment le soir à 20 heures, une partie de ses émissions à des reportages sur le Liban.

AU JOUR LE JOUR

Cadeaux

On croule sous les cadeaux.

Il y en a d'utiles mais d'un goût douteux, comme cette automobile blindée qu'un constructeur plein d'à-propos vient d'offrir au pape. Il y en a d'ambigus, comme ceux que le P.S. a faits au P.C. dans la négociation pré-municipale. Il y en a d'inégalables, comme ce supersonique offert par ses employés à un patron américain. Il y a, en France, les « scandaleux cadeaux » au patronat.

Et puis, il y a les cadeaux qui viennent du cœur et qui font plaisir.

BRUNO FRAPPAT.

Le Monde

idées

NOËL

Jean-Paul II, en déclarant 1983 Année sainte l'a vouée à la réconciliation. La réconciliation, c'est aussi l'une des significations de Noël. Henri Fesquet montre à quel point l'opacité des hommes, responsable de leur éloignement les uns des autres, la rend à la fois nécessaire et si difficile que seul le Christ est à même de lever cette opacité. Mais la contradiction n'est-elle pas au sein de l'homme lui-même ? Gabriel Matzneff se plaît à relever que bien des grands écrivains chrétiens se sont laissé davantage enivrer par le soufre que par l'encens. Reste que le message de l'Évangile conserve une singulière actualité, comme l'écrit Gaston Piétri, alors que s'effritent la foi et les valeurs sur lesquelles était fondée la société laïque. A plus forte raison si l'Église catholique, comme le lui demande Guy Gilbert, voulait bien mettre sa puissance au service de ceux qui n'ont aucun pouvoir.

Une vérité désarmée

par GASTON PIÉTRI (*)

L'UNIQUE *fois où le pape* Paul VI est venu assister à une séance du concile Vatican II, c'était pour la discussion du décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise. *Les chrétiens ne peuvent* s'en tenir à une sorte de partage idéologique de l'univers. Il n'est pas indifférent à leurs yeux de croire en Jésus-Christ ou de l'ignorer. Mais, pour mesurer la juste portée d'une telle ambition missionnaire, il faut commencer par se remettre à l'esprit l'exiguïté du fait divers de Bethléem, comme celle du fait divers de la Croix.

On a écrit que *l'« homme occidental est né à Bethléem »*. Et il n'est pas insensé de prétendre que le christianisme est, pour le moins, l'inconscient collectif de notre civilisation. *La foi chrétienne n'en est pas* moins dépendante de la particularité historique du fait Jésus. C'est ce qui donne à notre proposition d'un sens ultime de l'existence pour tout homme ce *mélange inattendu* d'irrésistible audace et de mystérieuse fragilité.

La nature de la vérité

Faut-il se faire pardonner d'être missionnaire ? Plus que des questions de méthodes, *telle* est la vraie question d'aujourd'hui. Elle touche à la racine des choses, parce qu'elle conduit à s'interroger sur la nature même de la vérité. Aurait-elle les traits de la faiblesse d'un enfant ? Passerait-elle par le non-pouvoir d'un crucifié ? Le refus d'une vérité universelle, installée à jamais sur un piédestal dans l'histoire, se nourrit en ces jours du souvenir de nos propres confusions, tout autant que du parti pris culturel de ne pas se fixer.

Nos confusions apparaissent en filigrane dans cette crainte bien connue qu'exprimait récemment un journaliste : *« Et, pour tout dire, quel peuple se croyant élu, grâce à une religion ou, à une idéologie, est-il à l'abri des arrogances de l'élection ? »* (*le Nouvel Observateur* du 6 novembre).

Le judaïsme, de son côté, a tenté de redéfinir le sens de cette élection. Emmanuel Lévinas s'en est expliqué avec une rare pertinence : *« On n'a jamais remarqué que l'idée d'élection d'Israël, qui semble contredire l'idée de l'universalité, est en réalité le fondement de la tolérance »* (*Difficile Liberté*, Albin Michel). L'élection ici est le contraire de toute « expansion impérialiste ». Elle est seulement, à l'égard des autres, l'exigence d'une incroyable responsabilité.

Si décisive que soit cette responsabilité de servir la conscience morale en laquelle tous les hommes peuvent se rejoindre, elle nous laisse pourtant sur notre faim. Mieux vaut, mille fois, celui qui combat pour la justice que celui qui avilit l'homme. Mais, pour le chrétien, mieux vaut encore celui qui, luttant pour la justice, pourra l'accueillir de la main de Dieu, reconnu à travers l'enfant de la crèche et le crucifié du Golgotha.

Une double source

Quant au parti pris de ne pas se fixer, il procède, entre autres, d'une double source. De la sensibilité culturelle, tout d'abord, qui, dans notre société, rend les appartenances toujours plus fluides et souples, qui, *en matière religieuse elle-même*, donne parfois l'impression d'un « menu à la carte ». L'autre source, plus ou moins cachée, est l'influence diffuse d'un courant qui, au christianisme et même à tout monothéisme, préfère encore cette forme de sacré qui aurait rendu le paganisme accueillant à toutes les différences.

Mauvaise querelle, certes, quand on sait que les chrétiens ont pu tomber dans l'intolérance mais que la Rome païenne, au nom de la religion de la cité, n'a pas hésité à se faire persécutrice des prétendus athées qu'étaient les disciples du Christ. Il est frappant de voir ainsi renaître, ici et là, *quitte à se repeindre aux* couleurs du temps, un paganisme que nous avions cru relégué à jamais parmi les antiquités.

La marque de la liberté

Les chrétiens n'ont d'autre possibilité de comprendre la conversion que comme la plus haute marque de la liberté. Et la mission, alors, peut et doit *être vécue comme* le plus haut service de l'homme. Le pouvoir de Celui que nous croyons ressuscité n'est pas la revanche sur la crèche et la croix mais leur confirmation. *Encore faut-il que ceux qui se disent* ses témoins le montrent dans leur façon originale de servir la vérité.

Bien des peurs et des silences de *ces dernières années ont eu leur* cause dans une image de la mission *qui n'arrivait guère, entre* l'expansionnisme d'hier, mal exorcisé, et la volonté contemporaine d'héberger toutes les différences, à trouver sa voie proprement chrétienne.

Le paganisme, à ses heures, a été totalitaire. L'athéisme l'est maintenant encore sous certains cieux. Les chrétiens ont cédé parfois à la même pente quand l'emprise du christianisme sur la vie collective, dans une société unanimement croyante, n'a plus réussi à témoigner de l'humble pouvoir du Ressuscité. Les chrétiens ne peuvent que s'en souvenir chaque fois que le droit est dénié à l'Eglise *d'intervenir par une parole spécifique* dans le domaine de la vie publique. On l'a vu dernièrement à propos d'une déclaration épiscopale sur la conjoncture économique et sociale.

Lorsque s'effritent la foi au *progrès* humain et les valeurs d'une morale commune qui faisaient de la société laïque comme l'envers de la chrétienté, la mission a d'autant plus de raisons de devenir une contribution parmi d'autres à l'œuvre de la *justice et de la solidarité*. Pourvu qu'elle n'oublie pas qu'elle est parole d'une communauté particulière. Pourvu qu'elle se veuille expression d'une foi qui, pour le croyant, a force sur la totalité de l'existence mais qui s'offre à toutes les libertés sous les traits d'une vérité désarmée.

(*) *Prêtre.*

Il ferait bon vivre...

par GUY GILBERT (*)

J'ÉTAIS heureux que Lech Walesa ravisse la « une » des journaux le jour de la mort du tsar impotent et omnipotent de toutes les Russies.

Cet Astérix polonais symbolisait à sa manière, face au géant communiste mort et ressuscité le lendemain dans Andropov,

– la liberté,

– la force,

face à César et à ses légions.

Je suis passionnément la lutte de ce Polonais « citoyen ordinaire » qui trimbale derrière lui la ferveur chrétienne des foules : ferveur pas toujours saine :

Les attaques multiples et innombrables des chrétiens et trop souvent des loups solitaires capitalistes n'effraient pas outre mesure le géant russe. Il nous sait gorgés de tout, repliés sur nous, donc sans force et sans espoir.

En Afghanistan, ce sont des milliers de Lech Walesa musulmans qui se sont soulevés, qui sont pilonnés, écrasés, broyés et qui crient justice. Ces cris, on s'en fout. On préfère porter *son admiration ou ses mille* balles à un homme devenu héros et mythe et, qui plus est, chrétien.

Je sens trop dans les cris d'une vieille droite chrétienne des relents d'anticommunisme primaire qui pisse pas loin et qui n'effraie personne.

Si le combat de Lech Walesa est exemplaire dans le monde communiste qui l'emprisonne ou le balade neuf heures, pour lui fermer sa gueule, il risque, ce combat, de nous faire oublier le nôtre, à force de valoriser le sien.

Le monde capitaliste porte des germes de mort identiques à ceux du matérialisme athée. C'est ce que disait Mgr Romero à Jean-Paul II un mois avant sa mort :

« A force de taper sur le communisme, les chrétiens risquent de faire *le lit du capitalisme*. »

En voulant bâtir un monde égalitaire, les communistes ont détruit toute liberté. A force d'inégalités, le monde capitaliste supprime lui aussi la liberté à tous ceux qui n'ont ni culture, ni relations, ni fric pour simplement vivre

Evidemment, je préfère vivre dans un pays capitaliste. Je peux dire et écrire ce que je pense, sans crainte d'avoir le lendemain de la parution d'un article ou d'une sortie de conférence, deux flics qui m'emmènent deux ans dans un lointain goulag pour me refaire une tête et esprit selon un programme qui me viderait complètement de moi-même. Mais, malgré cette apparente liberté, je suis témoin tous les jours de l'écrasement des plus faibles, des étrangers, de tous ceux et celles en France et en Europe qui sont pilonnés inlassablement par la machine du profit et du « chacun pour sa gueule »

Le Polonais le plus célèbre du *monde (Jean-Paul II), reste une* lumière incomparable pour le monde. Mais nous avons besoin nous aussi que se lève chez nous d'autres Walesa pour dénoncer les tares immenses d'un monde *soi-disant* « libre » qui écrase et broie

Si demain l'Eglise catholique veut enfin jeter sa puissance au service de ceux qui n'ont aucun pouvoir, alors le monde risque de changer fondamentalement.

Cette Eglise-là redeviendrait chrétienne et il ferait bon vivre sur notre planète.

Et... ce serait Noël tous les jours sur la Terre.

(*) Prêtre-éducateur.

Le soufre et l'encens

par GABRIEL MATZNEFF

LA première fois que Paul Morand se présenta à l'Académie, ses adversaires soulignèrent en rouge et donnèrent à lire au cardinal Grente les pages les plus licencieuses de *Hécate et ses chiens*, afin que le chef du parti catholique sous la Coupole sût quel auteur immoral, scandaleux, osait *espérer sa voix*.

Quand on lit les *Confessions* de saint Augustin, on se dit que s'il y avait eu une Académie au IVème siècle, ce ne sont pas les *pages à souligner au crayon* rouge qui auraient manqué. Augustin a été bien avisé d'attendre d'être évêque pour publier son autobiographie. Paru durant sa prêtrise, ce livre trop angélique pour n'être pas sulfureux lui aurait coûté son épiscopat (1).

Un auteur chrétien qui publie ses *Confessions*, ou ses *Mémoires*, ou son *Journal intime*, ou un roman autobiographique, s'il y décrit la débauche avec sensualité *et cynisme, ne le fait, à l'en* croire, que pour donner à ses lecteurs (et à ses lectrices) l'horreur du péché. On ne l'en soupçonne pas moins de complaisance envers soi-même et envers les turpitudes dont il trace un portrait si séduisant.

Mettre son cœur et sa vie à nu, même en confession, est suspect, surtout lorsque la confession est *tirée* à plusieurs milliers d'exemplaires. Il est de bon ton de parler de la sévérité de l'Eglise. Moi, je m'émerveille plutôt de sa bénignité. Canoniser Augustin ! *Il fallait le faire !* Et c'est encore plus chic que l'Académie française : la sainteté, c'est *le Quai Conti* du paradis.

Tout le monde cependant n'a pas été dupe de ce brevet de sainteté. Le Père Lachaise, confesseur de Louis XIV, faisait un jour observer au petit duc d'Anjou, futur roi Philippe V d'Espagne : *« Il faut convenir que saint Augustin doit être lu avec précaution. »*

A la même époque, le Père Rapin, le fameux adversaire de Port-Royal, n'hésitait pas à parler du caractère *« aventureux »* de la doctrine d'Augustin qui, disait-il, *« avait le génie trop vaste pour être fort exact »*. Deux siècles plus tard, Lacordaire affirmait que, sur bien des points, le grand Docteur, tout grand qu'il était, avait poussé à l'extrême et avait sans doute erré.

Ces blâmes sont en réalité des éloges. Plus un écrivain est grand, et plus il est appelé à pousser à l'extrême, et à errer.

Un tempérament original et passionné, s'il a en outre le don de l'écriture, ne sera jamais un sujet académique : il y a, dans ses livres, trop de pages à *souligner à l'encre rouge. J'adore* cette prière, si naïvement provocante, d'Augustin : *« Donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, la chasteté et la continence, mais ne me les donnez pas tout de suite. »* Et j'adore le commentaire qu'il en fait, où il explique *qu'il ne désirait pas être guéri* trop promptement de cette ardente maladie de l'impureté, dont il aimait mieux voir le feu brûler en lui que s'éteindre.

Chez Augustin, comme chez Baudelaire ou Dostoïevski, comme chez tout grand écrivain d'inspiration chrétienne, ce n'est pas l'encens qui nous enivre, c'est le soufre.

(1) Fidèle, depuis mon adolescence, *à la traduction des Confessions* par Arnauld d'Andilly, qui était un des livres de chevet de La Rochefoucauld, je n'en signale pas moins avec plaisir celle, plus récente, de Louis de Mondadon, dont M. André Mandouze dit du bien, Le Seuil-Pierre Horay, 1982.

Le grand labeur de la réconciliation

(Suite de la première page)

Car pour rentrer en grâce avec autrui, il ne suffit pas de réparer ses fautes, *il faut d'abord se réconcilier* avec soi-même et être capable d'ouvrir une brèche dans son orgueil ou son désespoir. Aucun amour humain ne pourrait survivre si ceux qui se *sont fait du mal n'avaient pas* suffisamment foi dans le pardon. L'Évangile fait de lui une clef indispensable de l'amour, dont Dieu donne l'exemple pour que nous l'imitions.

Nathanaël, comme tout le monde, croit se connaître lui-même ; il est même persuadé qu'il se connaît mieux que personne. Il affiche cette image qu'il s'est forgée pour l'opposer à celle que lui renvoie son prochain, plus ou moins défavorable. Du coup naît le malentendu, la querelle, l'irascibilité.

« Faut-il que vous me connaissiez mal ! C'est épouvantable, personne ne me comprend ! » Ainsi va l'irrémédiable cassure entre des êtres fort proches et qui, pourtant, divergent, pour des motifs dérisoires qu'ils imaginent fondamentaux. Tel est le péché de l'homme : on n'en peut rien dire parce qu'il est inaccessible à sa raison. Mais la sensibilité a des raisons que la raison ignore. Et Nathanaël reste pantelant, éperdu de solitude ; dans le meilleur des cas il résiste au désespoir. L'absurdité est-elle le dernier mot de la destinée humaine ? Peut-être, si l'homme dit non à l'absolu et ne veut rien savoir de son irrationnel.

Il faut être passablement lucide pour admettre que chacun se juge sur ses intentions plus que sur ses actes, ce qui brouille les pistes du support mutuel. Enfin, et surtout, Nathanaël, comme l'immense majorité, ignore la partie cachée de son *moi, plus vaste que* celle de l'iceberg. Il ne sait pas – ou feint d'ignorer – qu'il est plus ou moins téléguidé par son inconscient et, s'il croit lui échapper, il s'égare.

L'iceberg

Mutatis mutandis, ce labyrinthe des rapports interpersonnels se retrouve dans la société. Les conflits publics ne naissent pas seulement de l'esprit de domination, de l'incompréhension et de la rapacité, mais d'un manque de maîtrise de soi, qui faisait dire à saint Paul : *« Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. »*

Microcosme de la société, Nathanaël oscille entre la joie, la peur, l'agressivité ou l'apathie, en se donnant des raisons infirmes. L'homme *est opaque* pour l'homme. Sans que l'on puisse nier ses réussites, il ne peut échapper à sa blessure originelle.

« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », le « syndicat » des anges clamait la nouvelle à la naissance de Jésus. Pauvre paix toujours démentie ! Depuis le début des temps, les sages, les moralistes, les mystiques, battent la semelle devant une humanité rebelle à leurs objurgations ou à leurs doux conseils. La pesanteur tient presque toujours la grâce en échec. L'impuissance de Dieu éclate. L'homme se comporte comme un orphelin. Dieu devrait être imaginé tous les jours, mais la paresse est la plus forte. Nathanaël a la mémoire courte.

Les trois piliers

Nul *ne peut nier que Jésus*, dès la crèche de Bethléem, soit un homme de réconciliation. Il a magistralement sondé les reins et les cœurs. Il a semé les gestes de la transparence *non à coups de morale mais de spiritualité*. Tour à tour tendre et inflexible, il a dressé ces trois piliers impérissables : la foi, l'espérance, l'amour. Qu'on entende cette trilogie comme on voudra, elle concerne autant la communauté humaine que le créateur. Croire que son prochain est capable de s'améliorer et agir de telle sorte qu'on lui facilite cette tâche au *lieu* de l'enfoncer dans ses fautes. Savoir oublier les offenses et ne pas donner de soi une image incohérente et soupçonneuse. Les hommes politiques, entre autres, sont à cet égard désarmants, pour ne pas dire puérils. Leurs invectives et leurs crocs-en-jambe *élargissent* le fossé de l'incompréhension.

Quant à la charité, elle n'est pas l'acte hypocrite de nier les fautes de l'autre – qu'il peut être parfois bénéfique de mettre, calmement, en lumière, – mais elle est au minimum la volonté tenace de remettre cent fois l'ouvrage sur le métier et de faire indéfiniment confiance.

Jésus n'est pas seulement venu apprendre la « ferveur » à Nathanaël ; Noël n'est pas la fête de la *seule effusion*. Quoi de plus *viril* et de plus constructif que ses emportements contre les *Pharisiens* et les marchands du Temple ou que l'extravagante disparition-réapparition pascale qui donne à Jésus une stature inédite et définitive.

« Je suis qui je suis », semble-t-il dire, à l'image de son Père, car, pour un coup, Jésus est bien le seul à savoir vraiment qui il est, le seul à pouvoir déployer les voiles de la réconciliation.

HENRI FESQUET.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE	324 F	519 F	715 F	910 F
TOUS PAYS ÉTRANGERS PAR VOIE NORMALE	584 F	1 039 F	1 495 F	1 950 F
ÉTRANGER (par messageries) I. – BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	364 F	600 F	835 F	1 070 F
II. – SUISSE, TUNISIE	436 F	744 F	1 052 F	1 360 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande.

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) : nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

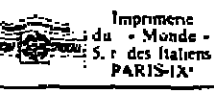
Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*

Gérant :
André Laurens, directeur de la publication

Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)


Imprimerie du « Monde » 5, r. des Italiens PARIS-IX°

Commission paritaire : n° 57 437
ISSN : 0026 - 9360.

Le Monde

étranger

DIPLOMATIE

LES RAPPORTS FRANCO-SOVIÉTIQUES

La fin d'une « cure de désintoxication »

(Suite de la première page.)

On s'en défend à l'Elysée comme au Quai d'Orsay, où l'on rappelle que la « normalité » de ces relations n'avait jamais été proprement définie. En fait, le ministre des relations extérieures visait par là la « périodicité » des échanges de visites au niveau des responsables de la diplomatie ou des chefs d'État telle qu'elle avait été décidée au moment de la grande détente avec les présidents Pompidou et Giscard d'Estaing. Ainsi, il avait été convenu au cours du voyage de M. Giscard d'Estaing à Moscou, en octobre 1975, que les sommets franco-soviétiques *« se poursuivront à l'avenir sur une base périodique »*.

Auparavant, le 13 octobre 1970, Georges Pompidou avait signé au Kremlin un « protocole » des relations franco-soviétiques précisant que les ministres des affaires étrangères se rencontreraient deux fois par an.

En fait, le mauvais état de santé de Leonid Brejnev et la dégradation du climat international avaient déjà conduit à oublier ces engagements. Mais l'arrivée de M. Mitterrand au pouvoir devait amener ce que l'on appelle parfois à l'Elysée, une *« cure de désintoxication »* dans les relations entre les deux pays.

Il s'agissait, non seulement, de faire oublier une rencontre comme celle de Varsovie, peu après l'invasion de l'Afghanistan, entre MM. Brejnev et Giscard d'Estaing — une initiative que le nouveau président avait vivement reprochée à son prédécesseur, — mais aussi de bien marquer la nouvelle fermeté de Paris dans trois domaines (la situation en Afghanistan et en Pologne, l'équilibre des forces en Europe) à propos desquels M. Mitterrand s'est démarqué nettement de son prédécesseur. Peut-être aussi — mais cela figure dans le « non-dit » — de rappeler à Brejnev que son soutien au candidat Giscard d'Estaing dans l'élection présidentielle de 1981, n'était pas passé inaperçu.

Aujourd'hui, M. Mitterrand n'entend toujours pas « faire l'impasse » sur ces trois points, comme il l'a rappelé encore récemment. Il n'est pas question, non plus, de revenir à une périodicité des échanges de visites, ni même de parler concrètement d'un sommet avec M. Andropov. Mais l'on estime à l'Elysée le moment venu d'ouvrir un dialogue à un meilleur niveau que par le passé.

Il n'y a plus, en effet, d'ambiguïté dans la politique de Paris, dont les points de vue sont maintenant bien connus, et le changement de dirigeant à Moscou offre une occasion de voir ce qui s'y passe. Déjà il y a quelques semaines, M. Mitterrand n'avait pas découragé M. Edgar Faure de faire le voyage, mais l'ancien président du conseil semble avoir ajourné son projet jusqu'au printemps. En attendant, la « cure de désintoxication » peut être considérée comme terminée, et le moment est venu pour un échange au niveau de M. Cheysson. D'ici à février d'ailleurs, d'autres éléments seront apparus avec la visite de M. Gromyko à Bonn, les développements que connaîtront les discussions sur les euromissiles après les propositions de M. Andropov, enfin, en mars, les élections générales en République fédérale.

Un geste de Moscou à l'adresse de Paris a pu jouer un rôle dans ce réchauffement, encore que l'on s'en défende en haut lieu : la conclusion du contrat pour la vente par la France d'une usine de désulfurisation du gaz à installer près d'Astrakan, usine que l'U.R.S.S a décidé de payer comptant, ce qui permet de tourner la difficulté que présentait l'élévation des taux d'intérêt décidée par les pays membres de l'O.C.D.E. en ce qui concerne les crédits garantis. Mais si ce geste a été apprécié, on s'étonne d'autant plus de la vive campagne que la propagande soviétique a lancée contre les médias français au sujet de la situation à l'Est, avec le concours actif du P.C.F. Le moins que l'on puisse en dire est que cette polémique soudaine ne contribue pas à la « désintoxication ».

MICHEL TATU.

APRÈS LES PROPOSITIONS DE M. ANDROPOV

L'« Humanité-Dimanche » critique « ceux qui répondent non sans examen approfondi »

Après *l'Humanité*, qui avait critiqué la *« précipitation »* du commentaire de M. Cheysson sur les propositions de désarmement (*le Monde* de 23 décembre), l'*Humanité-Dimanche* revient à la charge dans son éditorial de cette semaine. L'organe du P.C. écrit :

« Qui sont les hommes de bonne volonté ? Peut-on dire que ce sont ceux qui répondent non aux propositions que vient de faire solennellement le secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique, Youri Andropov, sans même avoir pris le temps d'un examen approfondi ? Et que penser de ceux qui dissimulent même l'aspect essentiel du discours du dirigeant soviétique, avançant l'idée d'une réduction simultanée d'un quart des armements stratégiques des deux grandes puissances ? Hélas ! une fois encore, alors que des gouvernements parlent d'examiner avec sérieux le projet soviétique, les moyens d'information français se seront distingués en parlant de propagande. »

M. HERNU : la France n'est pas concernée

M. Charles Hernu, ministre de la défense, considère que la proposition de M. Youri Andropov sur les armes nucléaires est *« intéressante, mais intéressante pour l'U.R.S.S. et les Etats-Unis »*.

« Au fond, il justifie que le choix prioritaire du nucléaire par la France est déterminant, a-t-il dit mercredi 22 décembre au cours d'une réunion des Conventions pour l'armée nouvelle. *La France est défendue, mais elle a besoin de tout ce qu'elle a, et même d'un peu plus, non pour attaquer, mais se défendre. L'U.R.S.S. et les Etats-Unis ont ce qu'ils ont, et même un peu trop, quoique en déséquilibre. »*

« La France n'est pas concernée. Les pacifistes savent maintenant clairement, grâce à M. Andropov, que la course aux armements n'est pas de notre fait. Les Super-Grands doivent désarmer. La France, au seuil suffisant, attend les Deux Grands à son rendez-vous », a dit encore le ministre de la défense.

● *Le gouvernement italien* juge « positif » le fait que *« la plus haute autorité soviétique reconnaisse l'importance de parvenir à des résultats concrets »* dans les négociations de Genève sur les armements nucléaires. Toutefois, ajoute le ministère des affaires étrangères dans un communiqué, *« la proposition soviétique ne va pas, pour le moment, au-delà de l'offre limitée de déplacer un certain nombre de missiles mobiles SS-20, peut-être quatre-vingt-dix, tandis que l'OTAN devrait renoncer à l'ensemble de son programme de déploiement de missiles Pershing et de croisière »*. — *(A.F.P.)*

A TRAVERS LE MONDE

Angola

● L'UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola), mouvement opposé au régime du président Dos Santos, affirme avoir tué deux cent soixante et onze militaires, dont soixante-sept Cubains, au cours de combats qui ont eu lieu du 6 au 17 décembre dans le sud angolais. Dans un communiqué publié jeudi 23 décembre, à Lisbonne, l'UNITA affirme encore que ses forces ont détruit, pendant la même période, soixante-treize voitures de l'armée régulière angolaise et se sont emparées d'une quantité importante de matériel de guerre, dont cent quarante-neuf armes légères. *(A.F.P.)*

Etats-Unis

● L'IRA DÉMENT TOUT LIEN AVEC M. DE LOREAN. — L'organisation irlandaise, dans un communiqué publié mardi 21 décembre à Dublin, a démenti avoir quelque lien que ce soit avec le constructeur automobile inculpé de trafic de drogue par un tribunal de Los Angeles. M. De Lorean, qui est en liberté sous caution dans l'attente de son procès, s'était vanté de ses bonnes relations avec l'IRA et avait affirmé que cette dernière était un des « commanditaires » de son trafic de drogue (*le Monde* du 22 décembre). — *(U.P.I.)*

Italie

● LE GENERAL DE LA POLICE DES FINANCES, Raffaele Giudice, impliqué dans le « scandale du pétrole » qui avait éclaté en octobre 1980, a été condamné jeudi 23 décembre à sept années de réclusion pour association de délinquants, faux en écritures, fraude fiscale, corruption et concussion. Des peines de prison de six mois à quatre ans ont été prononcées contre les huit autres principaux inculpés, notamment un colonel des douanes et l'homme d'affaires spécialisé dans le pétrole, M. Bruno Musselli. Le trafic, qui aurait coûté à l'État la somme de 2 000 milliards de lires entre 1972 et 1976, consistait à acheter de l'essence détaxée destinée aux industries chimiques grâce à de fausses factures ou de fausses raisons sociales, avec l'aide de complices au sein de la police fiscale, pour la revendre sur le marché au prix ordinaire. — *(A.F.P.)*

Suède

● TROIS SOVIÉTIQUES EXPULSÉS. — En raison des tentatives qu'ils ont faites pour obtenir des renseignements, notamment sur l'industrie militaire, MM. Youri Averine, consul à Göteborg, Piotr Skiroki, attaché militaire adjoint, et un citoyen soviétique non nommé, employé à Göteborg, seront expulsés. Selon la presse, on reprocherait aussi aux intéressés d'avoir espionné les émigrés. — *(A.F.P.)*

Tchad

● CRÉATION D'UNE ARMÉE NATIONALE. — La nouvelle armée nationale tchadienne prendra le nom de « Forces armées nationales tchadiennes » (FANT), a-t-on annoncé de source officielle, à N'Djamena. Cette armée, composée des différentes *« forces patriotiques »*, devra être *« une armée forte, nombreuse et proche du peuple »*, et sa mission sera de *« défendre pouce par pouce »* l'intégrité territoriale du Tchad et de consolider la paix et la sécurité du pays, a précisé le conseil des ministres dans un communiqué. La dénomination de FANT semble le résultat d'un compromis entre les responsables des Forces armées du Nord (FAN) du président Hissène Habré et ceux des Forces armées tchadiennes (FAT) « sudistes ». — *(A.F.P.)*

Les audiences du secrétaire général du P.C. soviétique

En marge des cérémonies anniversaires de la création de l'Etat soviétique, M. Andropov a eu de nombreux entretiens avec les dirigeants étrangers présents. Mais alors que le secrétaire général du P.C. soviétique avait réservé ses attentions, lors des funérailles de Brejnev, aux représentants du monde occidental et du tiers-monde (notamment MM. Bush, Carstens, le président Zia et Mme Gandhi) et, pour ce qui est des dirigeants communistes, seulement à M. Karmal, président afghan, et à M. Georges Marchais, il a saisi l'occasion de cette seconde série d'entrevues pour rencontrer les dirigeants d'Europe de l'Est, qu'il va d'ailleurs revoir à Prague au début de janvier à l'occasion du sommet du pacte de Varsovie. En dehors de cette catégorie, les autres interlocuteurs du chef du parti soviétique ont été ses homologues du Vietnam, M. Le Zuan, et de l'Afghanistan, M. Karmal (reçu pour la seconde fois en un mois), enfin M. Koivisto, président finlandais.

Une curiosité typiquement « kremlinologique » est à signaler en ce qui concerne les audiences accordées aux dirigeants de l'Est européen. La *Pravda* du 21 décembre relate en première page, sous des titres « personnalisés », les rencontres de M. Andropov avec MM. Kadar (Hongrie), Honecker (R.D.A.) et Husak (Tchécoslovaquie). Mais le quatrième entretien est présenté sous un titre anonyme : « Rencontre amicale ». Il s'agit de l'audience accordée à M. Jivkov, chef du parti et de l'Etat bulgare. Pourquoi ce dernier fait-il l'objet d'une présentation différente ? A qui s'adresse ce « message » ? Le mystère reste entier. — M. T.

EUROPE

LES SYNDICALISTES ACCUSÉS DE COMPLOT RISQUENT DE LOURDES PEINES

Varsovie *(A.F.P.)*. — Les sept hauts dirigeants de Solidarité dont la mise en état d'arrestation, après plus d'un an d'internement, a été annoncée jeudi 23 décembre, sont accusés de *« complot »* contre l'Etat, a-t-on appris le même jour au parquet militaire de Varsovie. Poursuivis en vertu de l'article 123 du code pénal, ils risquent de cinq ans de prison à la peine de mort. Aux termes des lois sur l'état de guerre et sur la « suspension » de celui-ci, ils relèvent des tribunaux militaires.

L'article 123 vise les activités entreprises dans le cadre d'une *« entente »* entre plusieurs personnes pour *« renverser par la violence le régime de la Pologne populaire »*, porter atteinte à son indépendance ou à son intégrité territoriale, ou encore affaiblir sa capacité de défense. *L'« entente »*, telle que définie par cet article, peut résulter de la *« simple volonté commune »* des accusés de réaliser leur but. Il suffit de trois personnes pour constituer une telle *« entente »*, qu'elles se soient dotées ou non de structures d'organisation.

Les internés à la prison de Bialoleka (environs de Varsovie), dont MM. Onyszkiewicz, porte-parole de Solidarité, Tokarczuk, vice-président de l'ancien syndicat, et de M. Sobieraj, responsable pour Radom, ont été remis en liberté dans la journée de jeudi. Ils ont précisé que MM. Gwiazda et Palka, deux des sept personnes arrêtées, avaient été transférées la veille à la prison Rakowiecka de Varsovie. Les douze personnes détenues à Darlowek, sur la côte baltique, dont deux femmes, ont été remises en liberté dans la soirée. L'intellectuel catholique Tadeusz Mazowiecki, ami personnel du pape et ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire de Solidarité, ainsi que l'historien Bronislaw Geremek, lui aussi l'un des conseillers les plus écoutés de M. Walesa, devaient rejoindre leurs familles à Varsovie dans la journée de vendredi.

Turquie

LES DIRIGEANTS DE L'ASSOCIATION POUR LA PAIX COMPARAITRONT EN PRÉVENUS LIBRES

(De notre correspondant.)

Ankara. — Le tribunal militaire d'Istanbul a décidé jeudi 23 décembre de libérer, au terme de leur premier interrogatoire en audience, les dix-neuf dirigeants de l'Association pour la paix, qui comparaîtront pour la suite du procès en prévenus libres. Ces intellectuels, parmi lesquels le bâtonnier d'Istanbul, Me Apaydin, avaient été arrêtés en février dernier.

Deux autres accusés, dont le président de l'association, l'ex-ambassadeur M. Dikerdem, atteint d'un cancer, avaient déjà été libérés au cours des audiences précédentes. Le même tribunal s'était aussi déclaré incompétent pour juger quatre autres prévenus, anciens élus du Parti républicain du peuple. Enfin, trois autres accusés comparaissaient déjà en prévenus libres.

Ce geste du régime militaire fait suite à l'autorisation récemment accordée à l'ancien premier ministre, M. Ecevit, de se rendre en Europe à l'invitation de son ami, le premier ministre suédois, M. Olof Palme. L'interdiction de se rendre à l'étranger a également été levée par la cour martiale d'Ankara pour cent trente deux autres membres du Parti républicain du peuple. Ces députés avaient été interrogés dans le cadre d'une enquête ayant pour but d'établir leurs liens avec la centrale syndicale DISK. — A.V.

Pologne

Tribune internationale

Une menace de mort...

par GYORGY KONRAD

L'écrivain hongrois, György Konrad, exprime son inquiétude à propos du sort qui sera fait au onze dirigeants et conseillers de Solidarité inculpés du « complot » contre l'Etat. Ses craintes étaient nées dès l'inculpation, début septembre, des cinq animateurs du KOR (comité d'autodéfense sociale) (1), MM. Kuron, Michnik, Litynski, Lipski et Wujec. Elles valent pour les sept personnes mises en état d'arrestation le 23 décembre.

JE suis inquiet, car je crains que le gouvernement militaire polonais ne tente de placer l'opinion mondiale devant le fait accompli. Si le tribunal qui les jugera devait considérer les accusations comme fondées — ce qui n'est pas inconcevable étant donné que la presse du parti le fait déjà — ils seraient alors, selon la loi polonaise, passibles du châtiment suprême : la peine de mort.

S'ils n'étaient condamnés qu'à des peines de prison, ils garderaient la chance d'être libérés au bout de quelques années à la faveur d'une quelconque consolidation : telle est la leçon de l'histoire de l'Est européen. Ils resteraient des membres prestigieux du mouvement démocratique est-européen. Certains protagonistes d'une répression dure n'admettent peut-être pas qu'une telle chance soit accordée aux gens qu'ils souhaitent éliminer définitivement de la vie publique polonaise.

Les accusés du KOR sont des intellectuels de grand talent et d'un caractère ferme. Ils ont milité dernièrement pour un contrat social entre la société et l'Etat-parti, un contrat qui soit contraignant de manière légale, à tout le moins dans les limites de la démocratie autorestrictive. Cette fois encore, le statu quo a été plus fort que l'autodétermination sociale. Faut-il pour autant considérer l'écrasement de la liberté polonaise comme une conséquence logique de l'histoire de l'Est européen et l'approuver en quelque sorte ? Faut-il, toujours au nom de cette logique, se résigner à l'éventualité de la mise à mort des plus indépendants des Polonais ?

Nombre de gens informés et sensés tiendront ces propos pour excessivement alarmistes. Pourquoi parler du diable ? diront d'autres. Qu'il me soit donc permis de rappeler le noir souvenir de ce 17 juin 1958 où le monde, consterné, apprit qu'à l'issue d'un procès secret, la peine de mort avait été prononcée contre Imre Nagy, Miklos Gimes, Pal Maléter et Jozsef Szilagyi et que les condamnés avaient été exécutés sur le champ. Annoncées après coup, ces exécutions nous avaient laissé comme foudroyés, nous autres Hongrois pour qui l'insurrection était une révolution nationale et démocratique. Ce n'était pas ça qu'on nous avait promis, on nous avait trompés... Désemparés et hébétés, nous ne pouvions que faire ce constat.

Pourtant n'était-il pas logique que ce procès ait été secret ? Les accusés ne s'étaient pas laissés briser, ils étaient restés sur leurs positions. Avec un procès public, le gouvernement aurait lui-même organisé une contre-propagande.

Les inculpés du KOR sont, eux aussi, des gens fidèles à leurs idées, coriaces ; les emprisonnements successifs ne les ont pas affaiblis ; on leur avait offert l'exil, ils n'en ont pas voulu. Il est donc improbable qu'on leur accorde un procès public. Or, quand la procédure est secrète, rien n'empêche que l'opinion soit mise au courant a posteriori.

∴

Il y a vingt-quatre ans, les gens de bonne volonté ont compris trop tard qu'ils avaient été dupes des assurances données par les autorités hongroises : les dirigeants hongrois installés au pouvoir en 1956 par l'intervention militaire soviétique avaient publiquement promis qu'ils ne toucheraient pas à Imre Nagy et aux siens. La crédulité de l'opinion mondiale, l'irresponsable naïveté des hommes épris de liberté, ont facilité le coup du 17 juin 1958 (suivi d'ailleurs de centaines de condamnations à mort prononcées contre des gens moins connus).

Le gouvernement militaire polonais a promis à son tour qu'il ne demanderait de comptes à personne pour des actes antérieurs au 13 décembre 1981. Mais voici que les animateurs du KOR, internés depuis cette date, sont inculpés.

J'ai quitté Budapest fin septembre pour passer une année universitaire à Berlin-Ouest, mais je ne suis pas seul, en Hongrie, à redouter qu'on assistera bientôt à Varsovie à un procès typiquement stalinien avec pour scénario la malfaisance d'une poignée d'intellectuels déracinés, agents bien sûr de l'impérialisme, qui ont corrompu l'innocente classe ouvrière. Le syndicat Solidarité, qui a été privé d'existence légale, est d'ailleurs accusé d'avoir été au service, non de la classe ouvrière mais du KOR. Au demeurant, pourquoi a-t-il fallu condamner à mort par contumace l'ex-ambassadeur de Pologne aux Etats-Unis qui y a demandé le droit d'asile après le 13 décembre 1981 ? Serait-ce pour accoutumer le public polonais à ce genre de verdict ?

∴

La vigilance de l'opinion démocratique mondiale pourrait aider ceux qui, dans le gouvernement polonais et soviétique, et plus généralement parmi les dirigeants est-européens, penchent vers la modération et cherchent à éviter la politique du fait accompli. Je demande donc à tous les lecteurs de ce texte qu'ils s'opposent vigoureusement au processus visant à broyer la nation la plus grande de l'Est européen. Qu'ils cessent de penser qu'on a atteint le fond de l'infamie. L'Europe n'existe que par la solidarité des Européens. Que se multiplient donc les groupes civiques se préoccupant activement du sort des gens du KOR. Qu'ils sachent bien que la mise à mort de Kuron et de Michnik ne marquerait pas la fin des assassinats.

Je serais le plus heureux des hommes si les faits démontraient que j'ai eu tort. Aussi ne manquerai-je pas de féliciter publiquement le gouvernement polonais dès qu'il prouvera que mes noirs soupçons étaient sans fondement.

(1) Créé en 1976 pour défendre les ouvriers d'URSUS et de RADOM poursuivis après les émeutes dues aux brutales augmentations de prix, le groupe s'est dissous en septembre 1981 estimant que Solidarité avait repris le flambeau de l'auto-défense sociale. Mais les animateurs du KOR ont été les conseilleers écoutés de M. Lech Walesa.

LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE RECONDUIT POUR UN AN LES SANCTIONS CONTRE L'U.R.S.S.

Bruxelles *(A.F.P.)*. — La Communauté européenne a décidé de reconduire pour un an les restrictions à l'importation de produits soviétiques décidées au mois de mars dernier pour protester contre l'instauration de la loi martiale en Pologne, apprend-on jeudi 23 décembre, à Bruxelles, de source communautaire.

Les gouvernements des Dix, à l'exception de la Grèce, ont donné leur accord par écrit pour la reconduction de ces mesures, qui ne touchent que 2 % environ des importations européennes de produits soviétiques, principalement les produits de luxe.

La reconduction de ces mesures prévoit aussi un réexamen au mois de février à l'issue duquel les Dix pourront soit les abroger, soit les maintenir, en fonction de l'évolution de la situation en Pologne.

En mars, rappelle-t-on, la Grèce avait refusé de s'associer à ces mesures. Elle n'est donc pas liée par la décision prise cette semaine.

AMÉRIQUES

La « flibuste » des sénateurs ultra-conservateurs

De notre correspondant

Washington. – Une bataille législative épuisante s'est conclue, jeudi 23 décembre, au Congrès, avec le vote d'une taxe supplémentaire sur l'essence. Taxe modeste (5 cents par gal*lon, soit 9 centimes français par* litre), mais qui a donné lieu à un bras de fer de douze jours et douze nuits entre la plupart des élus et une poignée d'ultra-conservateurs. Il s'est trouvé, en effet, quatre sénateurs républicains, conduits par M. Jesse Helms (Caroline du Nord), pour engager une « flibuste », malgré les protestations indignées de leurs collègues qui n'avaient qu'un seul désir : rentrer dans leur circonscription pour les fêtes de Noël.

La « flibuste » est une pratique qui consiste à parler indéfiniment pour empêcher le passage d'une loi dans les délais, puisque le Sénat ne fixe aucune limite à ses débats. Un petit groupe bien organisé peut se relayer à la tribune, en lisant ce qui lui plaît : les actes du Congrès, la Bible ou l'annuaire du téléphone... Seule une motion de clôture peut stopper la discussion, mais elle doit recueillir les trois cinquièmes des voix. Ce n'est pas facile à obtenir, ni d'ailleurs très populaire. Les « flibustiers » ont des amis, de discrets partisans et des *moyens de se venger.*

La taxe supplémentaire sur *l'esence avait pour but de dégager* 5,5 milliards de dollars par an pour améliorer le réseau routier. Ses promoteurs y voyaient surtout un moyen de lutter *contre le chômage en créant* trois cent vingt mille emplois. Le président Reagan s'était rallié sans enthousiasme à ce projet et il en a fait progressivement son *affaire. La fronde de quelques ul*tras l'obligeait à tenir bon : il y allait de son autorité et de celle des dirigeants républicains du Sénat.

« Je n'ai jamais passé Noël à Washington, expliquait M. Helms pour décourager ses adversaires. *Mais s'il le faut, je resterai. »* Ne supportant plus de repouser leurs vacances de jour en jour, *certains sénateurs décidèrent de* rentrer chez eux. On est allé les rechercher gracieusement en avion militaire.

M. Jesse Helms, à soixante et *un ans, se pose en chef de la* « nouvelle droite ». Il se bat contre l'avortement, pour la prière volontaire dans les écoles publiques, pour le maintien de liens privilégiés avec Taiwan...

C'est au nom d'un principe populiste (et d'ailleurs reaganien) que se battait *« la bande à Jesse »* : Les taxes n'ont pas be*soin d'être augmentées, mais* d'être réduites. La « flibuste » était une leçon et un avertissement à la Maison Blanche, accusée d'abandonner ses propres *convictions. M. Helms avait un* autre objectif, plus terre à terre : favoriser sa propre réélection en 1984. N'est-il pas menacé par un démocrate combatif qui lui re*proche entre autres, d'avoir...* voté une taxe sur le tabac en 1981 ?

Cette « flibuste » laissera des traces. Certains « otages de *Noël » (selon l'expression du New York Times)* ne pardonneront pas de sitôt à M. Helms de les avoir retenu inutilement à Washington. *« Nous avons été la risée de la nation »*, a affirmé le sénateur Kennedy qui a proposé de retirer à M. Helms la présidence de la commission de l'agriculture. Quant à la Maison Blanche, *elle est définitivement fixée* sur ce donneur de leçons. Hypothèse de travail : Si M. Helms décrète que les conservateurs ont été trahis – et s'il s'aperçoit que *son siège de sénateur va lui* échapper, – ne voudra-t-il pas se présenter comme candidat indépendant à l'élection présidentielle de 1984 ? – R. S.

Etats-Unis

Le nouveau visage de Chicago

II. – *Les muscles de Mme Byrne*

De notre envoyé spécial ROBERT SOLÉ

Malgré sa richesse, Chicago souffre de plusieurs crises : tensions raciales, déclin du Nord industriel, récessions successives, coupes budgétaires décidées par M. Reagan *(le Monde* du 24 décembre 1982). Comment gérer ces mutations ? La politique locale elle-même a changé.

Chicago. – Mme Jane Byrne a étonné tout le monde en annonçant son déménagement le 25 mars 1981 : *« Je vais habiter à Cabrini-Green avec mon mari. »* Pourquoi diable-Cabrini Green, ce haut lieu du gangstérisme quotidien ? Précisément parce que c'est une cité-dortoir en loques, expliquait-elle. *« Là où le maire vit, les services municipaux s'améliorent. »*

Escortés par plusieurs gardes du corps, Mme Byrne et son mari sont donc allés s'installer dans une de ces tours de brique sale plantées au milieu de la ville. L'ensemble avait été *construit* pour les émigrés italiens. Maintenant, ses treize mille habitants sont tous noirs. Les neuf dixièmes reçoivent une aide publique, faute d'emploi où de revenus suffisants.

A l'arrivée de Mme Byrne, Cabrini-Green était un champ de bataille. *« On tirait des fenêtres »*, raconte le chef de la sécurité, M. John Gill, un Noir paisible qui est relié par walkie-talkie à ses trente collaborateurs. Attaques, viols, drogue... De petits gangs faisaient régner la terreur. On n'osait plus sortir de chez soi.

Aujourd'hui, accompagné de M. Gill, on peut se promener sans crainte au milieu de ces vingt-trois immeubles. Des voitures de police patrouillent jour et nuit. *« Quand le maire est venu*, explique le chef de la sécurité, *tous les services municipaux ont commencé à s'intéresser à nous. Toute la presse aussi. Mais personne ne parle d'autres ensembles résidentiels de Chicago, comme Robert-Taylor Homes, où la situation est bien pire qu'ici. »*

Mme Byrne n'est restée que trois semaines à Cabrini-Green. Et encore n'y couchait-elle pas tous les jours. C'était un geste symbolique. *« Un coup de maître »*, reconnaissent ses amis comme ses adversaires. *Non* seulement les habitants de cette cité ont retrouvé une vie à peu près normale, mais la popularité du maire, qui était très basse, a fait un bond en avant. On ne dit plus *« Janie » d'un air sarcastique. Elle est « The Mayor ».*

Richard l'éternel

Chicago a vécu pendant vingt et un an sous le règne de Richard Daley. Cet ancien employé des abattoirs, grandi dans le parti démocrate, fut élu maire en 1955. Ses concitoyens lui offrirent six mandats successifs. Il ne devait abandonner son fauteuil qu'à sa mort, en 1976.

Daley s'appuyait sur une puissante « machine politique ». La ville était quadrillée en cinquante districts démocrates. Chacun d'eux pourvoyait à la distribution des emplois municipaux et « gérait » ainsi un précieux capital électoral. Le maire présidait la section locale du parti. C'était un homme pieux qui allait à la messe tous les jours. Un homme honnête, plutôt bon manager, qui savait s'entourer de gens compétents. *« Daley était un roi*, explique Mgr John Quinn, recteur de Saint-Andrew. *Il avait le doigt sur le pouls de la ville. »* L'image populaire du roi Richard fut néanmoins ternie en 1968, à la convention démocrate de Chicago, après que la police eut chargé les manifestants de gauche.

Le successeur de Daley, M. Michael Bilandic, ne fit qu'un seul mandat. Le ciel était contre lui. Toute la campagne électorale de 1979 allait être dominée, en effet, par des chutes de neige exceptionnelles. Malgré ses promesses, le premier citoyen de la ville se révéla incapable de faire déblayer les rues. D'où un surnom, *« l'abominable homme des neiges »*, gentiment trouvé par sa concurrente, Mme Jane Byrne, vers qui allaient se tourner les électeurs mécontents.

Un peu surprise par son propre choix, la *« ville musclée »* vit donc entrer à City Hall une petite femme *frêle de quarante-quatre ans, fardée*, pommadée, aux cheveux décolorés – l'anti-Chicago. On savait qu'elle était catholique d'origine irlandaise (comme Daley), qu'elle avait milité en 1960 pour l'élection de John Kennedy, qu'elle travaillait dans les services municipaux, que le maire lui confia divers postes de responsabilité, puis la coprésidence d'un comité local démocrate, rien de plus.

Mme Byrne a imposé son image *peu à peu, grâce* à beaucoup de travail, un sens inné de la publicité et un flair politique incontestable. Elle n'arrête pas de courir d'un endroit à l'autre. Là où il se passe quelque chose – *un festival culturel, un dîner* d'association, un policier assassiné – on est toujours sûr de la trouver, avec son air de poupée triste et pressée. Aux réunions du conseil municipal, elle ne tient pas en place. Elle pianote sur la table, saisit un téléphone, chuchote quelque chose à son voisin, se dresse sur son siège, se rassied, mâche une pastille... Mais quand elle prend le micro, c'est pour s'exprimer d'une voix très posée, sans effets inutiles, en vraie professionnelle.

« C'est une personne vive et brillante, dit l'avocat William Singer. *Elle voit vite les problèmes, sait où sont les solutions, une femme d'action, mais qui ne réfléchit peut-être pas assez. »* M. Newman, journaliste du *Chicago Sun Times*, complète le tableau : *« Elle est plus ouverte et plus moderne que Daley, mais elle vit au jour le jour, comme quelqu'un qui réagit aux événements et n'a pas de plan. C'est une personne instable. Elle change continuellement d'idées et de collaborateurs. »* En effet, depuis 1979, Mme Byrne s'est donné quatre chefs de la police, quatre directeurs du budget, cinq secrétaires de presse dont... son mari.

Un pouvoir qui se dilue

S'il y a une chose que hait le monde des affaires, c'est bien l'instabilité. *« Sans le business, qui influence les médias et l'opinion publique, vous ne pouvez prendre aucune décision importante »*, dit M. Jean Desprées, le conseiller du maire. M. Richard Daley, lui, plaisait aux dirigeants d'entreprise et aux banquiers. Non seulement il gardait ses collaborateurs, mais il semblait être éternel. Avec Mme Byrne, on ne sait jamais très bien où l'on va.

A vrai dire, le monde des affaires lui-même est devenu *moins stable*. Les dirigeants changent d'entreprise, les entreprises déménagent. Fini le temps où la ville était dominée par quelques notables, liés entre eux, bien assis, indétrônables. La revue *Chicago* en recensait huit en 1972, présidents-directeurs généraux de grandes entreprises ou de banques qui fréquentaient les mêmes clubs, figuraient dans les mêmes organisations philanthropiques et se partageaient les conseils d'administration. *« Ils sont amis, c'est une bénédiction*, soulignait à l'époque un directeur de la First National Bank. *On peut réaliser des choses facilement. Pas comme à New-York, où il faut présenter Fifth Avenue à Wall Street, et Wall Street à Broadway. »*

Dans le Chicago des années 50 ou 60 tout problème municipal était résolu à partir du moment où *quelques-uns de ces messieurs*, Ayers, Block, ou McCormick, s'enfermaient avec le maire dans un bureau. Richard Daley était démocrate, ils étaient plutôt républicains. Cela n'avait aucune importance. On se comprenait parfaitement.

La revue *Chicago* a refait son enquête en février 1982. Elle ne recense plus huit V.I.P. mais quatorze. Tous nouveaux, à part M. Ben Heineman, président de Northwest Industries. Et, *parmi eux, un Noir* : M. John Johnson, l'éditeur millionnaire de *Ebony*. Le changement se manifeste aussi dans les conseils d'administration des vingt-neuf plus grandes sociétés de Chicago : ils comptent désormais trente-six Noirs et femmes, contre quatre seulement en 1972. On assiste donc à une dilution du pouvoir économique. Plus *étendu, plus flou, le big business* ne s'exprime plus d'une seule voix. Comme, d'ailleurs, le parti démocrate local, dont la « machine » a perdu son monolithisme.

Le vrai pouvoir se trouve à la mairie. Qui dit gouvernement à Chicago ne pense ni au président des Etats-Unis, ni au gouverneur de l'Illinois, mais à Mme Byrne. Elle est la seule vraie vedette des journaux télévisés locaux. Son nom figure partout. *« Jane Byrne, maire de Chicago, vous souhaite la bienvenue »*, dès la descente d'avion, avant même le retrait des bagages.

Pour conserver son fauteuil aux élections du 12 avril prochain, Mme Byrne doit redoubler d'efforts. Ses deux concurrents démocrates sont redoutables. M. Harold Washington, député de l'Illinois à Washington, est noir. Il symbolise la déception des minorités ethniques qui pensaient être mieux représentées dans l'entourage du maire. Le vote noir sera déterminant comme il l'avait été en 1979.

M. Richard Daley junior représente un tout autre danger. Il a un nom qui fait encore frissonner beaucoup d'habitants de Chicago et leur rappelle le temps des vaches grasses. Ce *juriste de quarante ans*, qui exerce la fonction de procureur, exploite à fond la popularité persistante de son père défunt. Avec le concours d'un autre Daley, William, qui dirige sa campagne électorale.

Principal défaut : c'est un mauvais *orateur qui fait bâiller* l'assistance la plus enthousiaste. Mais William lui aurait fait suivre des cours d'expression... Pour gagner, il doit se constituer un solide trésor de guerre *(la caisse électorale* du maire sortant contient plusieurs millions de dollars) et... démontrer qu'il a autant de muscles que Mme Byrne.

FIN

L'ÉGLISE CHANGE AUSSI

Premier archidiocèse catholique des Etats-Unis, Chicago était dirigé depuis 1965 par un *conservateur de fer*, le cardinal John Cody. Son autoritarisme et son opposition à certaines orientations du concile Vatican-II l'avaient mis en conflit ouvert *avec une partie des prêtres locaux.*

En septembre 1981, alors qu'il était âgé de soixante-treize ans, le cardinal défraya la chronique à cause d'une étrange affaire : on lui reprochait d'avoir détourné 1 *million* de dollars des caisses diocésaines pour offrir une maison à une amie de longue date, Mme Helen Wilson. La justice classe le dossier après la *mort du prélat*, le 25 avril 1982.

La nomination de son successeur, Mgr Joseph Bernardin, a été accueillie comme un événement. Sans être révolutionnaire, l'ancien secrétaire général de la conférence épiscopale des Etats-*Unis est, en effet, un homme* très ouvert et un « conciliaire » convaincu. Il préside la fameuse commission « guerre et paix » qui a établi le projet de lettre pastorale antinucléaire. Agé de cinquante-quatre ans, appelé « Joe » par son entourage, Mgr Bernardin peut bouleverser le fonctionnement de l'Église à Chicago et lui rendre un poids local qu'elle avait sensiblement perdu. – R. S.

ASIE

Corée du Sud

PRINCIPAL OPPOSANT AU RÉGIME

M. Kim Dae-Jung a été libéré et transféré à Washington

Mille cent cinquante-huit prisonniers de droit *commun et quarante-huit détenus politiques, ont été* libérés après avoir bénéficié d'une amnistie à l'occasion des fêtes de Noël. Parmi ces derniers figurent douze personnes qui avaient participé à la révolte anti-gouvernementale de Kwangj, en mai 1980, treize étudiants et quinze personnes accusées d'avoir violé la loi martiale ainsi que sept autres condamnées dans le procès Kim Dae-Jung. Libéré jeudi 23 décembre, *pour « raisons de santé », le principal opposant au* régime sud-coréen est arrivé dans la soirée du même *jour à Washington où il doit suivre un traitement médical.*

La Commission des droits de l'homme du conseil national des Églises estimait, avant ces libérations, qu'il y avait quatre cent dix-sept prisonniers politiques dans les prisons sud-coréennes à la fin du mois de novembre.

De notre correspondant

Tokyo. – Présenté comme un *geste « basé sur des considérations humanitaires personnelles du président Chon Doo Hwan »*, la remise en liberté *de facto* de M. Kim Dae-Jung, et son transfert aux États-Unis pour raisons de santé (*le Monde* du 17 décembre) apparaissent comme une décision politique habile et de nature à multiplier les effets positifs pour le régime de Séoul et pour ses alliés américains. Il s'agit en fait d'une expulsion imposée à un opposant (et à sa famille) qui demeure à la fois le symbole des aspirations démocratiques d'une partie du peuple coréen et la mauvaise conscience de ceux qui ont réprimé ces aspirations par la force armée, avec le soutien américain.

L'effet dramatique de cette mesure est augmenté par le fait qu'elle est intervenue à la veille de Noël : ce *qui n'est pas sans importance* dans un pays où les chrétiens sont à la pointe du combat pour le respect des droits de l'homme et la restauration des libertés. Cela dit, ce scénario « humanitaire » n'est *pas nouveau*. M. Marcos s'en était déjà servi aux Philippines, avec l'assentiment des États-Unis, pour exiler son plus dangereux opposant, M. Aquino.

Issu d'un coup de force militaire particulièrement brutal, le régime du général Chon a eu beau faire, il n'a jamais réussi – pas plus que la dicta*ture du président Park avant lui – ni* à éliminer, ni à discréditer le plus populaire et le plus persécuté des opposants : un homme qui, en 1971, avait failli battre le président Park à *l'élection présidentielle, qui fut exilé*, enlevé au Japon, puis emprisonné. Un homme à qui la mort du dictateur *semblait ouvrir démocratiquement la* voie de la présidence mais que l'instauration de la loi martiale fit tomber en 1980 sous le coup d'une procédure dénoncée par beaucoup, à *l'époque, comme une vengeance po*litique et une tentative de justification *a posteriori* du coup d'Etat.

Reconnu coupable de divers forfaits – complot contre la sûreté de l'Etat, *incitation à l'émeute*, contacts avec les communistes, etc.), M. Kim fut condamné à mort malgré l'extrême minceur des preuvves, malgré ses dénégations, malgré les sévices dont il fut victime. La collusion avec les communistes du nord ne fut jamais prouvée. Jamais – et pour cause – il ne fut répondu à cette simple question de bons sens formulée par l'accusé : *« Pourquoi aurai-je suscité la violence, et donné une excuse à l'armée pour intervenir, alors que j'étais assuré d'une ample victoire électorale ? »*

Ce procès et ce verdict firent d'un opposant local un martyr et sa cause *devint célèbre dans le monde*. Depuis ce jour, par le biais de l'opposition intérieure et des pétitions internationales, par les arguments de propagande qu'elle fournit aux communistes du nord et par l'humeur anti-américaine qu'elle entretient par *effet d'association* (le général Chon fut le premier chef d'État reçu par le président Reagan) . L'affaire Kim Dae-jung n'a cessé d'empoisonner un régime qui cherche à faire oublier le *passé, à rétablir sa respectabilité et à* développer ses relations interne*tionles. Les rapports avec la C.E.E. et* avec le Japon, économiquement importants pour Séoul, en avaient notablement souffert.

De nombreux détenus

Compte tenu de ces réticences pouvait-on espérer recevoir, dans les prochains mois et les prochaines an*nées, et avec la sérénité requise, les* présidents Reagan et Mitterrand, le pape et les Jeux olympiques tout en gardant M. Kim sous les verrous ? Toujours est-il que pour apaiser les *uns et les autres le président Chon a* dû peu à peu lâcher du lest : la peine de mort fut commuée en détention à vie, puis en vingt années de prison. On opte aujourd'hui pour la liberté *conditionnelle avec résidence aux* Etats-Unis.

*Pour que ce geste soit convain*quant, il conviendrait toutefois qu'il soit suivi d'une véritable amnistie et d'une restauration plus poussée des droits et des libertés. Depuis deux *ans, plusieurs amnisties ont été pro*noncées et des mesures d'apaisement sont entrées en vigueur. Mais il reste encore plusieurs centaines de détenus politiques en prison et le contrôle policier sur les milieux étudiants, chrétiens et syndicalistes demeure très rigoureux. De surcroît, les mesures de clémence n'ont pas profité aux quelque cinq cents politiciens de toutes tendances déchus de leurs droits par les militaires en 1980. (*Le Monde* des 17 juin et 16, 17 et 18 juillet 1982).

R. P. PARINGAUX.

Sri-Lanka

LE MANDAT DU PARLEMENT A ÉTÉ PROLONGÉ DE SIX ANS PAR RÉFÉRENDUM

Colombie *(Reuter, A.F.P.)*. – Le mandat du Parlement – et en conséquence du gouvernement – a été prorogé de six ans par référendum, mercredi 22 décembre (3 141 223 électeurs contre 2 605 983 se sont prononcés en faveur de cette prorogation. Le président Jayawardene a eu recours à un référendum de façon à éviter la tenue d'élections générales en 1983. *La formation* gouvernementale, le Parti de l'unité nationale (conservateur) dispose en effet d'une confortable majorité (143 des 168 sièges) au Parlement, dont la mandat arrive à expiration en août prochain.

L'opposition, qui avait fait campagne pour le « non », reproche au gouvernement d'avoir maintenu l'état d'urgence et fait incarcérer plusieurs dizaines de ses membres accusés de « complot » *(le Monde du 4 décembre). Le président* Jayawardene a assuré que la prolongation du mandat parlementaire lui permettra de poursuivre la mise en œuvre de son programme fondé sur le *libéralisme* économique.

Guatemala

LA FILLE DU PRÉSIDENT DU HONDURAS EST LIBÉRÉE PAR SES RAVISSEURS

Guatemala *(A.F.P., U.P.I.)*. – Mme Xiomara Suazo, fille du président hondurien *Roberto Suazo, qui* avait été enlevée le 14 décembre, au Guatemala, par le Mouvement révolutionnaire du peuple, une organisation d'extrême gauche, a été libérée par ses ravisseurs dans la nuit du mercredi 22 au jeudi 23 décembre dans la capitale guatemaltèque. Mme Suazo, âgée de trente-trois ans, a la nationalité guatemaltèque. Elle réside au Guatemala.

La libération de la jeune femme est intervenue vingt-quatre heures après la publication, aux frais de sa famille, par les principaux journaux d'Amérique centrale, comme le demandaient ses ravisseurs, d'un manifeste dénonçant *« l'impérialisme américain » dans la région. Mme Suazo a déclaré, dans une interview télévisée, avoir été bien traitée par le groupe de jeunes gens qui l'ont retenue dans le sous-sol d'une maison inconnue après l'avoir enlevée à la sortie de son appartement.*

PROCHE-ORIENT

Le roi Hussein a quitté Washington sans s'engager à participer à d'éventuelles négociations israélo-arabes

Israël semble avoir fixé unilatéralement, au début de la semaine prochaine, la date d'ouverture des négociations pour le retrait de ses troupes du Liban, constatait-on jeudi à Beyrouth, où les autorités officielles n'étaient pas en mesure de confirmer les nouvelles dans ce sens en provenance de Jérusalem. La radio officielle libanaise a, pour sa part, fait remarquer qu'il était fort douteux qu'une prise de contact préliminaire puisse avoir lieu ce vendredi 24 décembre à l'hôtel Lebarcou Beach de Khaldé, dans la banlieue sud de Beyrouth (*le Monde* du 24 décembre). Selon la radio de Jérusalem, le ministre israélien de la défense, M. Ariel Sharon, s'est à nouveau rendu à Beyrouth, durant la nuit de jeudi à vendredi, pour discuter des modalités des futures négociations.

Deux soldats israéliens ont été tués, jeudi, par une charge explosive dans le camp de réfugiés palestiniens d'Aïn el Héloué, près de Saïda.

Un troisième militaire a été blessé, ainsi que deux habitants du camp dont les accès ont été fermés par l'armée israélienne.

A Washington, où le roi Hussein a terminé jeudi ses entretiens, le problème des colonies de peuplement israélien en Cisjordanie semble avoir empêché une décision concernant une participation de la Jordanie à d'éventuelles négociations israélo-arabes.

De notre correspondant

Washington. — Le roi Hussein a quitté Washington, jeudi 23 décembre, après une visite de trois jours, sans avoir pris le moindre engagement public sur sa participation à des négociations de paix israélo-arabes. Mais les responsables américains se sont répandus en propos optimistes, soulignant « *la réussite et l'utilité* » de ces entretiens qui pourraient être suivis d'autres, dans un proche avenir.

« *Je crois que nous avons fait des progrès significatifs ver la paix* », a dit le président Reagan en saluant le souverain hachémite. « *Beaucoup de travail reste à faire, et la voie qui se trouve devant nous est dure. Mais c'est la bonne voie et je reste optimiste : des négociations directes pour une juste solution du problème palestinien, dans le contexte d'une paix réelle et durable, sont à notre portée.* »

Le roi a été encore plus vague, malgré de grands sourires et des propos très aimables à l'adresse de son hôte. « *Nous emportons beaucoup de choses avec nous* », a-t-il dit — sans préciser lesquelles. Il rentre au Proche-Orient pour s'entretenir de tout cela avec ses « frères », et espère avoir le plaisir de revoir M. Reagan « *avant longtemps* »...

Selon les responsables américains, le roi Hussein a entendu M. Reagan réaffirmer avec force ses propositions de paix du 1[er] septembre : Israël doit stopper ses implantations en Cisjordanie et à Gaza, il ne doit pas songer à les annexer ou à y exercer un contrôle permanent. Sans devenir un Etat palestinien, ces territoires connaîtraient une forme d'autogouvernement et une « *association* » avec la Jordanie.

Le souverain hachémite a, paraît-il, « *accepté et compris la signification de cet engagement* ». Il se serait senti sur la même longueur d'ondes que son interlocuteur quant à « *l'urgence d'arriver à une paix juste et durable* »... Les responsables américains présentent ces maigres indications comme « *un progrès significatif* » : ils affirment ne s'être jamais attendus à voir le roi Hussein se précipiter à la table de négociations en sortant du bureau ovale.

Le ministre israélien des affaires étrangères, M. Shamir, a été l'un des premiers informés de la teneur des entretiens. Il se trouvait jeudi en escale à New-York. L'adjoint du secrétaire d'Etat pour le Proche-Orient, M. Nicholas Veliotes, est allé à sa rencontre pour lui faire un exposé.

Si le roi Hussein n'a pris aucun engagement public, le président des Etats-Unis ne s'est pas engagé, pour sa part, à arrêter la colonisation israélienne des territoires occupés. Celle-ci « *ne sert pas la cause de la paix* », affirme-t-on à Washington. Mais on se garde de dire qu'elle est illégale. Et, surtout, aucune indication n'est donnée sur les moyens qui seraient mis en œuvre pour contraindre les Israéliens à y renoncer.

Cette question a dominé les entretiens du roi Hussein à la Maison Blanche. La Jordanie estime qu'elle ne peut participer au processus de paix tant qu'Israël étend ses colonies. Les Américains répondent que le meilleur moyen d'arrêter la colonisation israélienne est d'entrer dans le processus de paix...

Les deux chefs d'Etat ne se sont pas enfermés dans cette impasse. N'existe-t-il pas des solutions moyennes, comme pour le retrait des forces étrangères du Liban ? Chacun a promis d'intervenir auprès de ses amis : M. Reagan, pour inciter les Israéliens à la modération, et le roi Hussein, pour convaincre les Palestiniens qu'ils ont intérêt à négocier — ne serait-ce que par procuration — le plus tôt possible. On se reverra, dans quelques semaines sans doute, pour faire le point. D'ici là, M. Begin aura été reçu à Washington, et la situation se sera peut-être éclaircie au Liban.

R. S.

Israël

L'expropriation des terres palestiniennes de Cisjordanie se poursuit

De notre correspondant

Jérusalem. — Le chef du conseil local du village palestinien de Zaatara, près de Bethléem, a été destitué mercredi 22 décembre de son poste à la suite de ses protestations contre les saisies des terres arabes. Le chef destitué, M. Moussa Mahmoud Mohsen, est le dernier de la longue liste de chefs locaux palestiniens (Moukhtar) ayant été démis de leurs fonctions à cause de leur opposition à l'expropriation des terres destinées aux implantations israéliennes en Cisjordanie.

Pendant ce temps, les expropriations de terres palestiniennes ne cessent de se développer. Durant le seul mois de décembre, 1 000 hectares ont été saisis près de Jenine, au nord de la Cisjordanie, 500 près de Naplouse et 400 près de Bethléem.

Parallèlement aux expropriations officielles, des particuliers israéliens continuent d'acheter des terres en Cisjordanie par des méthodes variées (pressions, pots-de-vin, etc.)

Mercredi, l'opinion israélienne a appris avec stupéfaction que le plus grand marchand israélien de biens en Cisjordanie, Samuel Enav, sera traduit en justice pour « *irrégularités* ». Selon la presse israélienne, il aurait acheté depuis de longues années des milliers d'hectares, et cela avec l'aide du ministère de la défense isrélien.

« *Les expropriations de nos terres par les autorités israéliennes représentent le plus grand danger qui nous menace*, nous a déclaré le maire modéré de Bethléem, M. Elias Freij, *nous envisageons l'avenir avec beaucoup d'inquiétude*. »

Selon des experts, sur les 520 000 hectares qui constituent la superficie de la Cisjordanie, les autorités israéliennes ont mis la main sur 160 000 hectares — dont 25 000 occupés par les implantations israéliennes. 95 % des terres appartenant aux agglomérations israéliennes créées en Cisjordanie ont été saisies à des particuliers palestiniens. La superficie des terres agricoles arabes en Cisjordanie représente 220 000 hectares. Sur le reste, les autorités israéliennes soutiennent qu'un tiers représente des biens domaniaux. — (*Intérim.*)

● *Attentat contre le consulat d'Israël à Sydney.* — Une explosion s'est produite le jeudi 23 décembre dans les locaux du consulat d'Israël à Sydney, en Australie, blessant au moins trois personnes. Les dégâts sont considérables aux trois étages atteints par la conflagration. — (*A.P.*)

Le Monde politique

Le P.C. et la C.G.T. répliquent vivement à une « petite phrase » de M. Pons (R.P.R.)

M. Bernard Pons, secrétaire général du R.P.R., avait peut-être cru faire un bon mot, trouver une formule-choc, une image frappante, en inventant un de ces rapprochements hardis, mais d'un goût douteux, auxquels se laissent parfois aller les hommes politiques. M. Pons, en déclarant le 12 décembre, lors des assises de la fédération R.P.R. des banques : « *Krasucki est le seul Polonais qui soit encore communiste* », a en tout cas déclenché une série de réactions à retardement qu'il ne prévoyait sûrement pas. *L'Humanité* du mardi 21 décembre a tout d'abord dénoncé cette « *abjection* » et reproché à un journaliste de France-Inter d'avoir « *goulûment cité* » cette phrase. Il est vrai que dans ce même numéro le quotidien du P.C.F. dénonçait « *la campagne d'intoxication et de falsification* » des médias et « *exigeait la liberté de l'information* ».

Le lendemain, le bureau confédéral de la C.G.T., dont M. Krasucki est le secrétaire général, exprimait son « *indignation* » et assurait que la centrale syndicale tout entière « *se considérait agressée* » et dénonçait cette « *dégradation des mœurs* » qui « *porte en germe la mise en cause des libertés publiques et individuelles* » Jeudi 22 décembre, *l'Humanité* publiait une lettre de M. Georges Marchais à M. Henri Krasucki, où le secrétaire général du P.C.F. dénonçait « *la haine de classe* », et « *l'injure raciste* » et dans laquelle il considérait que cette « *manifestation supplémentaire de la nature de la droite* » devenait « *un acte inadmissible, condamnable, répréhensible lorsque le service public de l'information s'en fait complaisamment l'écho* ». Pour M. Marchais, ce sont donc « *les travailleurs eux-mêmes que la radio nationale insulte* ».

Enfin, le même jour, la Fédération générale des syndicats de police C.G.T., rappelant l'action de M. Henri Krasucki dans la Résistance — il fut déporté à Buckenwald — écrivait dans un communiqué : « *C'est bien la bourgeoisie la plus rétrograde, la plus bête, que représente M. Pons, qui s'installait dès l'été 1940 pour collaborer avec l'ennemi.* »

LA PRÉPARATION DES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Blois : la gauche sans tête de liste

De notre correspondante

Blois. — La gauche sera unie pour la bataille municipale à Blois, ville où M. Pierre Sudreau (app. U.D.F.), maire depuis 1971, briguera un troisième mandat. Mais avec quelle tête de liste ? Ce véritable casse-tête secoue depuis près de deux mois le parti socialiste, qui, majoritaire au sein de la gauche à Blois depuis 1977, doit conduire la liste d'union.

Dans un premier temps, le 1[er] octobre, la section du P.S. élit son candidat, M. Marc Chesnot, un militant C.F.D.T. qui étudie depuis des années les dossiers de la ville. Celui-ci l'emporte dès le premier tour face à M. Bernard Valette, un Blésois de plus fraîche date à l'accent du Sud-Ouest, et à M. Jean Billeau, venu du P.S.U. et homme du cru.

MM. Chesnot et Valette (le premier en 1979, le second en 1982) se sont présentés, sans succès, aux élections cantonales, battus chacun par un adjoint du maire de Blois dans des cantons qui ne votent traditionnellement pas à gauche.

La fédération de Loir-et-Cher du P.S. (mitterrandiste) ne voit pas d'un bon œil la candidature de M. Chesnot (rocardien et, de surcroît, accusé d'individualisme). La fédération n'entérine donc pas cette candidature, et le comité directeur du P.S. demande à la section de voter une seconde fois.

Le 3 décembre, les militants doivent donc choisir entre les trois mêmes candidats. M. Chesnot arrive de nouveau en tête au premier tour, mais il n'atteint pas la majorité absolue. Au second tour, après le retrait de M. Billeau, c'est M. Valette qui l'emporte. Dès le lendemain, la fédération départementale entérine ce vote « *à titre indicatif* », précise-t-elle, le dernier mot devant revenir au bureau exécutif. Deux fois de suite, le 8 et le 15 décembre, on va attendre — en vain — une décision des instances nationales du P.S. Le bureau exécutif entendra bien, le 15 décembre, MM. Valette et Chesnot (celui-ci a adressé à Paris un dossier pour sa défense), mais il ne prendra aucune décision.

En fait, le bureau exécutif souhaiterait pour affronter M. Sudreau un candidat plus solide. C'est dans ce but qu'est sollicité, à la fois par la préfecture de Loir-et-Cher et par les instances nationales du parti, M. François Mortelette, député depuis juin 1981 et, depuis 1977, maire de Saint-Sulpice, commune suburbaine de Blois.

En examinant les chiffres, les socialistes de Paris ont pu constater qu'aux élections législatives, face à M. Jacques Blot (U.D.F), M. Mortelette a obtenu plus de 55 % des voix sur la seule ville de Blois.

Le député, jusqu'à maintenant, se fait prier. « *Il est tout aussi honorable d'être député et maire de Saint-Sulpice que d'être député et maire de Blois* », dit-il. Les démarches se poursuivent en sa direction, et, le 22 décembre, M. Mortelette a confié qu'il sera assurément candidat aux élections municipales, mais qu'il ne sait pas encore dans quelle commune...

En attendant la décision finale, qui permettra aux socialistes de commencer leur discussion avec le P.C.F. pour la constitution de la liste d'union et l'élaboration du programme, la querelle de Blois a laissé au sein de la section du P.S., et de la fédération, quelques plaies et rancœurs qu'une campagne électorale ne suffira peut-être pas à effacer.

BÉATRICE HOUCHARD.

M. TOUBON (R.P.R.) : une énorme concession des socialistes.

M. Jacques Toubon, député R.P.R. de Paris, candidat dans le treizième arrondissement : « Socialistes et communistes iront donc aux élections ensemble et les communistes obtiennent finalement deux têtes de liste à Paris. Cette énorme concession des socialistes démontre encore une fois qu'ils sont prisonniers de leur alliance pour le pouvoir. Et je m'étonne que le parti socialiste ait été réduit à cette extrémité, alors qu'il y a deux jours à peine, M. Quilès déclarait solennellement qu'il n'était pas question pour lui et pour son parti d'abandonner une seule tête de liste au parti communiste.

M. JACQUES COURBIN DIRECTEUR DU CABINET DE Mme YVETTE ROUDY

M. Jacques Courbin, administrateur civil, est nommé directeur du cabinet du ministre délégué auprès du premier ministre, ministre des droits de la femme, en remplacement de M. Jacques Durand, inspecteur général de l'équipament, qui, lui, devient chargé de mission auprès de Mme Yvette Roudy.

[Né le 27 mars 1947 à Mirande, dans le Gers, M. Courbin est administrateur civil (1[re] classe). Licencié en droit et en sciences économiqes, diplômé de l'Ecole nationale des impôts, ancien élève de l'ENA (promotion Guernica, 1976), il a été de 1976 à 1979 chargé de la mission « relations internationales » à la direction de la population et des migrations du ministère des affaires sociales. De 1979 à 1982, il a été conseiller pour les affaires sociales près de l'ambassadeur de France à Alger et était conseiller technique au cabinet du secrétaire d'Etat auprès du ministre des affaires sociales chargé des immigrés depuis le 1[er] septembre 1982.]

Après l'accord P.S.-P.C.

LES SOCIALISTES D'EVREUX RENONCENT A UNE « PRIMAIRE »

Les responsables socialistes et communistes d'Evreux (Eure), où les dirigeants des deux partis avaient prévu la présentation de listes distinctes, sont finalement parvenus à un accord, jeudi 23 décembre, sur la constitution d'une liste d'union autour du maire communiste sortant. Le député socialiste, M. Luc Tinseau, qui briguait la tête de liste (*le Monde* du 24 décembre), a indiqué qu'il figurera en deuxième position sur la liste, dont la composition tiendra compte des progrès électoraux du P.S.

En Seine-Saint-Denis et dans les Yvelines, où sont prévues plusieurs « primaires » dans des villes dirigées par le P.C.F., les maires communistes concernés ont réaffirmé, jeudi, leur volonté d'union.

RECTIFICATIF. — Dans l'article sur l'accord P.S.-P.C.F. pour les élections municipales (*le Monde* du 24 décembre), la proposition défendue par M. Michel Charzat, pour Paris, était que le P.C.F. conduise, outre celle du dix-neuvième arrondissement, « *les listes des deuxième et dix-septième* [et non « dix-neuvième] *arrondissements, détenus par l'opposition et considérés comme hors de portée de la gauche* ».

Le Monde

La mort de

Miroirs et masques d'une vie

De tant d'images, de témoignages contradictoires – comme un lièvre qui croise ses traces ou comme une bête légendaire que des témoins *voient tantôt blanche, tantôt noire*, tantôt malingre, tantôt bénéfique, – seul un ordinateur pourrait tirer la plus juste synthèse. Qui était-il, le surréaliste des années 20, le romancier réalistes des années 30, le poète patriote des années 40, l'iconographe des *Communistes*, l'inquisiteur de la Libération, l'écrivain libéré d'après les années 60, le fou d'Elsa ?

Ce que l'on peut retenir de sa naissance, le 3 octobre 1897, à Paris, est quelle fut illégitime. Son père était le préfet de police Andrieux. A défaut de son nom, il lui donna quatre prénoms : Louis, Marie, Antoine, Alfred et un pseudonyme : Aragon. Mais, fait plus remarquable, sa mère ne le recnnut pas davantage, *aux yeux du monde, comme son fils*, mais comme son très jeune frère. Louis Aragon vécut ainsi sa prime *enfance entre trois sœurs, dont l'une* était sa mère et les deux autres ses tantes. On ne peut imaginer plus soigneuse préparation aux jeux des miroirs et des masques.

De l'imagination, il semble que le futur auteur de *Je n'ai jamais appris à écrire* en ait, en effet, reçu plus que sa part. A neuf ans, il avait déjà écrit soixante romans. Et il se consacrait à la poésie. A treize ans, nourri de lectures, il rédigeait son premier pastiche, d'après Nick Carter. *Télémarque* allait suivre, plus tard.

UN PORTRAIT PAR JOSEPH DELTEIL

« Que ce fut un prince, ça se voyait à l'œil nu et de haut en bas. L'élégance lui pétillait de partout, mais si naturelle (le seul dont l'élégance n'offusqua pas) ; la prestance de sa silhouette, les pouces à la couture du pantalon, la grâce la plus aiguë dans la diablerie la plus exquise ; la hautaineté du langage ; cet air de danse, la désinvolture de la cravate, l'insolence de l'œil, que dis-je, l'insolence du personnage ; le chic d'une chaussette ou d'un boutonnement de veston ; son coup de filet sur sa proie verbale ou physique ; la façon dont il lançait ses traits, du bout des lèvres, avec une impertinente moue ; ses fines mains, ses fines oreilles, ses fines jambes, il n'était que finesse, mais finesse de fouet ; il pétait sec comme le beau Jésus aux marchands du Temple : ça claquait, depuis le claquement de la langue jusqu'au claquement des talons (l'esprit n'est que claquement) ; c'est peu de dire il marchait : il piaffait ; c'est peu de dire il parlait : il mordait ; tous ses muscles, tous ses nerfs, tous ses cils, tous ses sourcils étaient sans cesse en travail ; il n'était que crocs, griffes ; coups de talon, coups d'œil, aussi féroces les uns que les autres ; féroces et charmants, assassins et amants ; son insulte appelle la caresse, comme son soufflet le baiser.

Quant à la tête,... sa fine tête haut perchée à bout de col, un cou à crans comme le cou des oiseaux, sa tête frisée, œillée, dentée, à propos de quoi il faut bien évoquer la tête du serpent (ce serpent d'ailleurs amateur de paradis terrestre) ; aussi la tête de tel de ces insectes qui croquent gentiment leur brave mâle pendant le coït, pour ne pas perdre leur temps.

(Extrait de La Deltheillerie. *Grasset, 1968.)*

Études de médecine

Après ses deux bacs (1916, il a dix-neuf ans), il commence des *études de médecine. Mais c'est la* guerre. Mobilisé au Val-de-Grâce, il y fera la rencontre – déterminante *pour ce qui va suivre* – d'André Breton et de Philippe Supault. Triumvir qui aiguise ses armes. *Affecté ensuite à des unités du* front, il est décoré de la croix de guerre, en août 1918, avant de participer à l'occupation de la Sarre et de la Rhénanie et de commencer d'écrire *Anicet*. C'est l'année ou Tzara lance, *en Suisse*, Dada, *qui* fera son apparition en 1919, à Paris, auquel se joindront Breton et Soupault – qui viennent de découvrir l'écriture automatique, – Aragon et Eluard.

Un an plus tard, tandis qu'Aragon publie son premier recueil de poèmes, *Feu de joie* et son premier roman *Anicet ou le Panorama*, c'est la naissance du parti communiste, à Tours. Aragon et Breton vont tenter de s'y inscrire, l'année suivante, après avoir rompu avec Dada. Aragon, qui a alors abandonné ses études de médecine, travaille un temps comme secrétaire du Théâtre des Champs-Elysées, avant de se consacrer, ainsi qu'André Breton, *aux collections de tableaux et de* livres rares du couturier Jacques Doucet, dont ils sont les « conseillers » artistiques.

1924 voit les surréalistes prendre des contacts avec les intellectuels communistes et Aragon entreprendre la lecture d'Engels et de Lénine (lequel devait mourir cette année-là), en même temps qu'il publie *le Libertinage*. A la même époque, il utilise, dans le pamphlet collectif contre Anatole France, *Un cadavre*, la fameuse expression : « *Moscou la gâteuse* », qui lui vaudra des démêlés avec le parti. Ce qui ne l'empêchera nullement d'y adhérer en 1927, en compagnie de Breton, Eluard, Bunuel, Peret. La plupart de ceux-ci ne feront que passer. Aragon, lui, restera, à travers vents, marées, tournants, purges, procès et blâmes.

La rencontre d'Elsa

. 1928 est peut-être l'année cruciale. Il a publié le *Traité du style*, et, en même temps, sous le manteau, un anonyme érotique *Irène*. Il a tenté de se suicider en septembre, à Venise. Le 5 novembre de la même année, il rencontre, à Paris, Maïakovsky et, le 6, Elsa triolet. Rencontre décisive. Il est en plein marasme, tiraillé entre ses tendances surréalistes et son appartenance au parti communiste. Il est à la recherche de son unité. Elsa va s'en charger.

Les premières années seront difficiles. Elle fabrique des colliers de verroterie. Il les vend, dans une petite malette de placier. Puis se situe, en 1930, le voyage à Kharkov, où Aragon est délégué, avec Georges Sadoul, à la conférence des écrivains révolutionnaires, pour y défendre les thèses surréalistes ! Patatras ! Il se rallie aux thèses soviétiques. Froid chez les surréalistes, qui ira s'aggravant avec le poème *Front rouge*, jusqu'à la rupture en 1932.

C'est alors que commence une période que l'on pourrait qualifier de raisonnable par rapport à la période folle du surréalisme. Aragon a jeté sa gourme. Ses détracteurs disent qu'il l'a troquée pour une « gourmette ». Il devient journaliste à *l'Humanité*, il fonde la revue *Commune*, avec Paul Vaillant-Couturier. Il dirige la Maison de la culture. Il mène une triple activité, qui ne cessera plus, de jounaliste, de militant et de romancier-poète. Il publie *Hurrah l'Oural !* et le premier des grands romans de la série *Le monde réel : les Cloches de Bâle* (1934), dans lequel il règle ses comptes avec le milieu de sa jeunesse (sa mère tenait une pension de famille, pour étrangères, dans le seizième arrondissement, et il fréquenta, mais en fils pauvre, les établissements scolaires privés de Neuilly. Nombre de personnages des romans de cette série sont inspirés directement de cette expérience. On le retrouve délégué pour la France au premier congrès des écrivains soviétiques : secrétaire, en 1935, avrc Jean-Richard Bloch, André Chamson, Malraux, de la section française de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture : lauréat, en 1936, l'année du Front populaire, du prix Théophraste-Renaudot, pour *les Beaux Quartiers* ; voyageant ensuite en Espagne, où vient de débuter la guerre civile, pour y porter les dons de l'association, enfin, codirecteur, en 1937, avec Jean-Richard Bloch, du nouveau quotidien communiste *Ce soir*.

De « Ce soir » à la Résistance

Vient le pacte germano-soviétique. *Ce soir* est interdit. Aragon se réfugie à l'ambassade du Chili où il termine *les Voyageurs de l'impériale*. Mobilisé, en 1939, dans un groupe sanitaire, il invente une clef pour dégager les blessés atteints dans les chars, et reçoit les félicitations du ministère de la guerre, qui adopte le modèle. Il fera Dunkerque, sera à nouveau décoré de la croix de guerre, se repliera de l'Eure à la Dordogne, sera fait prisonnier, mais s'évadera une heure plus tard (ce qu'il a raconté dans *la Mise à mort*), sera de nouveau cité, et, décoration plus rare, recevra la mé daille militaire.

Le poète est mûr pour les travaux de l'occupation : projets de résistance intellectuelle qui verront le jour avec le Comité national des écrivains et *les Lettres françaises*. Reprise de contact avec le P.C. clandestin. Mais auparavant, en 1941, il autorise la parution, dans la N.R.F. de Drieu la Rochelle, sous contrôle allemand, d'un fragment d'*Aurélien*. C'était à vrai dire, avant l'entrée en guerre de la Russie contre l'Allemagne. Publication des poèmes du *Crève-Cœur en France* (1941), des *Voyageurs de l'impériale* en Amérique (1942), du *Cantine à Elsa*, des *Yeux d'Elsa*, puis du *Musée Grévin* (1943), continuation d'*Aurélien*, reprise à la libération, de la direction de *Ce soir*, qu'il laisse peu après à J.-R. Bloch, et qu'il assumera de nouveau en 1947, à la mort de ce dernier.

La période qui s'instaure alors figure parmi les plus controversées de l'existence d'Aragon. Certains laissent entendre que lorsqu'il remonte à Paris, en 1944, la liste noire établie par le Comité national des écrivains pour épurer les collaborateurs est déjà prête. Mais il ne fait pas qu'épurer la profession, il l'enrichit. Aragon, adulé par de jeunes prosateurs et poètes qu'il soutient, fait figure de prince des lettres. Il érige, tranche, excommunie ou récompense. Lorsque la guerre froide s'installe et que les communistes sont exclus du gouvernement, il soutient les thèses de Jdanov en matière de littérature et d'art. Il découvre André Stil, un nouveau Egmont, et en Fougeron, un peintre de l'avenir.

C'est alors que, de 1948 à 1951, il écrit les *Communistes*, fresque en l'honneur du parti, qu'il écrira cependant entièrement en 1966, à l'heure du « réalisme sans rivages ».

Les « Lettres françaises »

Tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950 où il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaîtra des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1954, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à faire connaître les grands écrivains de l'U.R.S.S.

Peu après, éclate la bombe du XX[e] Congrès. On déstalinise. Aragon, promu Prix Lénine de la paix, écrit la *Semaine sainte*, dont il se défendra avec insistance, par la suite, d'avoir voulu en faire l'antithèse des *Communistes*.

« *J'abats mon jeu* », écrit-il en 1959, dans un titre quelque peu cynique, et, la même année : « *Il faut appeler les choses par leur nom.* »

La déstalinisation se poursuit. La coexistence pacifique a succédé à la guerre froide. Et, tandis que l'Algérie acquiert son indépendance, que l'on assassine Kennedy, que l'on remplace Khrouchtchev et que les Américains commencent à bombarder le Vietnam du Nord, Aragon rédige une *Histoire parallèle des États-Unis et de l'U.R.S.S.*, avec André Maurois, édite ses *Œuvres croisées* avec celles d'Elsa Triolet, publie *le Fou d'Elsa* et *la Mise à mort*.

En 1967, l'année de *Blanche ou l'Oubli*, il est élu à l'académie Goncourt, mais il démissionne l'année suivante parce que son poulain, François Nourrissier, n'a pas obtenu le prix qui est allé à Bernard Clavel. 1968, qui voit la révolte étudiante en France, le printemps de Prague et sa répression par les troupes soviétiques, intervention condamnée par le P.C.F., voit également Aragon soutenir les Tchécoslovaques dans leur lutte et se faire le défenseur d'un socialisme plus ouvert, à la Garaudy, dont il a soutenu les thèses dans la préface qu'il a donnée au *Réalisme sans rivage*. Mais lorsque Garaudy est condamné par le parti, et exclu, en 1970, Aragon est absent.

Elsa Triolet meurt le 16 juin de cette même année. Il semble qu'après ce deuil Aragon eut de plus en plus renoué avec son passé surréaliste auquel mai avait redonné la vie. On le voit vêtu de blanc lilial, chaussé de vert bouteille et cravaté de garance. Il boucle sa boucle. Plus que jamais les jeunes écrivains, les jeunes poètes l'entourent. Ces « fils » élus comblent l'absence d'Elsa.

Quatre ans plus tard, c'est une nouvelle explosion créatrice. Aragon a pourtant été renversé, en janvier 1974, par une voiture qui lui a cassé une jambe. L'accident n'empêche pas, cette année-là, la sortie de deux œuvres importantes : un roman *Théâtre-roman*, où la liberté de la composition et du langage, qui mêle incessamment « le chanté au parlé », est portée à son comble ; et les deux premiers tomes d'une entreprise de longue haleine qui s'ouvre qpour l'édition critique de son *Œuvre poétique* complète, et qui est bien autre chose : les véritables Mémoires d'Aragon a toujours refusés d'écrire. Il laisse cette œuvre magistrale, inachevée, au tome VII, paru en 1977, et qui lui recouvre les années 1936-1937. C'est un grand dommage. Car à travers ces textes d'un autre âge et la voix d'aujourd'hui qui les commentait se laissait saisir, mieux que partout ailleurs, cette grande figure de poète, de prosateur, qui a accompagné, chanté et parfois modelé notre temps.

Vers le silence

En rassemblant ces textes anciens Aragon les explique, les restitue dans le temps de leur composition. Peu à peu ce commentaire inédit grossit et entre les poèmes, les articles, les conférences d'autrefois, se glisse, fragmentaire, cette histoire d'une vie, ces mémoires qu'il s'est toujours refusé d'écrire.

L'œuvre poétique publié au Livre club Diderot, s'achèvera en 1981 avec le quinzième volume. Mais en 1978, au milieu du tome IX, la voix qui se souvenait de la terrible année 1978, s'est soudain arrêtée. Désormais les textes, les grands textes poétiques, figureront seuls, accompagnés de brèves notes dues à Jean Ristat. Une surprise cependant dans le dernier volume : ces poèmes inédits des *Adieux* qu'après une grave maladie, Aragon a encore entendu chanter en lui et qui feront quelques mois plus tard l'objet d'une édition à part.

Si le prosateur s'est tu à peu près complètement à partir de 1978, l'homme durant les quatre dernières années qui lui restent à vivre ne disparaît pas de la scène. En 1979, on le voit notamment sur le petit écran où *Aurélien*, avait été porté l'année précédente, dans six émissions dialoguées avec Jean Ristat. D'abord curieusement masqué, puis à visage découvert, il se raconte, s'explique, se défend. Mais on a relevé des trous, des silences, voire des mensonges dans ces *dits et non dits* d'Aragon.

Il s'occupe encore de son œuvre. En 1977, il a remis au C.N.R.S., où un fonds spécial a été créé – fait sans précédent – ses archives, ses manuscrits et le legs littéraire d'Elsa Triolertr. *Le Mentir vrai* en 1980 recueille ses nouvelles dont quelques unes sont inédites. Toujours membre du comité central, il ne participe plus aux séances, mais on signale encore sa présence dans des manifestations, sa signature au bas de pétitions. Puis le retrait s'accomplit, le bruit s'estompe, sauf celui des hommages qu'on lui rend. Il a été, en septembre dernier, le héros de la fête de *l'Humanité* où une exposition, un spectacle lui furent consacrés. Mais c'était un héros.

Le 19 novembre de l'année précédente François Mitterrand lui avait remis le ruban de la Légion d'honneur. A quatre-vingt trois ans Aragon était fait chevalier ! On en reste éberlué. La minceur de cette distinction n'échappa pas à Jean Dutourd qui la commenta dans un article mi-figue mi-raisin de *France-Soir*. « *A mon avis [ce ruban] ne fait honneur ni au gouvernement ni au poète. Cette promotion a l'air d'un guet-apens, comme si on avait profité d'un moment d'inattention de la victime, comme si on avait entendu qu'elle fût trop vieille pour se défendre (...) Après la guerren, il n'eut tenu qu'à Aragon d'entrer à l'Académie française. Thorez, me confiait-il en riant, le suppliait de consentir à cette consécration qui eut rejailli sur tout le parti communiste. Mais Thorez en fût pour ses frais. Aragon préférait orgueilleusement n'être rien que lui. Et il avait raison.* »

PAUL MORELLE et JACQUELINE PIATIER.

Le grand souffle d'un poète

Un tempérament si fougueux, une volonté se tenace ? d'universalité si insatiable, un savoir-faire si adroit, peuvent-ils s'accommoder de mots d'ordre, fussent-ils à première vue librement suivis ? Aragon a peut-être côtoyé Dada, le surréalisme, la poésie « engagée », une certaine forme du stalinisme en poésie : il n'a obéi ni à la lettre ni à l'esprit étroit des disciplines qu'il a traversées, sans jamais les laisser intactes au passage. Plus d'un demi-siècle de lyrisme se prête ainsi à sa fantaisie et à sa cassante autorité : ce n'est pas Aragon qui lui emprunte ses métamorphoses. Quand il est dadaïste à ses débuts, avec Feu de joie *(1919) ou* le Mouvement perpétuel *(1 c'est que l'impertinence de ce nihilisme-là lui convient ; il ne songe point à s'y plier. Il donne naturellement des gifles à la bourgeoisie, à son écriture logique, à ses idoles souffreteuses. D'autres, comme Tzara, militent ; lui pas : au lieu de chanter, il grince sans effort ni prosélytisme.*

— Qu'est-ce que parler veut dire ?
— Semer des cailloux blancs que les moineaux mangeront.
— Que redoutez-vous de plus au monde ?
— Certains animaux lents qui se promènent après minuit autour
[des arbres de lumière : les autobus aussi.
— Qu'auriez-vous voulu être ?
— Le passé, le présent, l'avenir.
— Qu'appelle-t-on vertu ?
— Un hamac de plaisir aux branches suprêmes des forêts...

Peut-il être un locataire de tout repos du surréalisme ? Sans doute est-il un trop grand prosateur – et un trop grand consommateur de réel – pour se contenter d'images, fussent-elles merveilleuses, pour vivre uniquement de rêves, pour abdiquer son intelligence féroce au profit du subconscient. Il laisse à Benjamin Péret les paroxismes, à Robert Desnos les jeux de mots, à André Breton les théories et les manifestes. Comme Eluard, il pressent que sa poésie peut devenir plus largement – plus rationnellement aussi – révolutionnaire. Les poèmes rassemblés à l'époque surréaliste, dans la Grande Gaîté *(1929) ou dans* Persécuté persécuteur *(1931), sont d'ardentes compositions sur la rage et l'exaltation d'être vivant ; si les images s'y bousculent parfois, ce n'est pas pour offrir à Aragon une échappatoire : c'est pour magnifier une superbe insolence.*

A moi le langage ténébreux des suppliciés sur la chaise
[électrique
A moi le langage ténébreux des suppliciés sur le vocabulaire ultime
[des guillotinés
L'existence est un œil crevé
Que l'on m'entende bien un œil qu'on crève à tout instant
Le harakiri sans fin
J'enrage à voir le calme idiot qui accueille mes cris...

Une étrange Trinité

Ce refus, ce plaidoyer aussi, marquent, avant même la période communiste la plus littéraire, un tournant : Aragon refuse l'aspect onirique et ésotérique du surréalisme. L'antifascisme le requiert, pendant toutes les années 30, et si le romancier s'y épanouit, le poète risque d'y perdre son inspiration la plus pure. Il doit bien le savoir, car entre Persécuté persécuteur *et* le Crève-Cœur, *qui paraît en 1941, soit dix ans plus tard, il ne donne plus qu'un seul recueil, sans doute le plus prosaïque et le plus proche du tract qu'il ait publié,* Hourra l'Oural. *L'espèce de sacrifice qui consiste, pour Aragon, à écrire comme on écrit en Union soviétique, des poèmes d'utilité immédiate, ne peut lui convenir. Du moins retient-il de cette expérience de solidarité, deux leçons : pour communiquer, il faut être clair, et, pour pénétrer les mémoires, il faut revenir à la rime.*

La guerre, l'occupation, la souffrance, la clandestinité, font d'Aragon un grand poète traditionnel : l'un des plus émouvants que la France ait eus en ce domaine, et, par instants, l'égal de d'Aubigné et de Hugo. Jamais chronique d'un malheur national n'a été aussi ample et aussi fulgurante. Avec le Crève-Cœur, les Yeux d'Elsa *(1942),* Brocéliande *(1942),* En français dans le texte (1943), le Musée Grévin (1943) *et* la Diane française (1945), *Aragon écrit ses chefs-d'œuvre : ses chefs-d'œuvre publics. A l'inspiration nationale s'ajoutent l'amour d'Elsa et la dévotion au parti communiste : cette étrange et simple trinité, il va la glorifier de manière indissoluble pendant près de quinze ans.*

« Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie.
Il n'y a pas d'amour heureux...

En possession désormais d'un large public, et occupant au comité central du parti communiste une position enviée, Aragon est conscient de ses devoirs, sans jamais taire sa diversité, voire ses tendances frondeuses. Mais, s'il sait rester lui-même, il affecte néanmoins de jouer le jeu : pour l'istant, celui-ci s'appelle le jdanovisme. Ni les Yeux et la Mémoire *(1954) ni* le Roman inachevé *(1956), ni même* Elsa *(1959), malgré la libéralisation de l'ère khrouchtchévienne, ne sont exempts de facilités, de prosaïsmes, d'explicitations pour lecteurs un peu simplistes. Comme le disait Aragon lui-même à cette époque, la postérité aurait à faire son choix, des livres tout entiers méritant peut-être la poubelle.*

C'est avec le Fou d'Elsa, *immense poème épique de quatre cent cinquante pages, qu'Aragon se renouvelle, en 1963. L'affirmation et le parti pris avaient été jusqu'ici des habitudes ; on n'imaginait pas un Aragon miné par le doute ou laissant au mystère une grande place. Même douloureux, il parvenait à dire, à haute et intelligible voix, sa douleur.*

Ce recueil a trois sujets – pour ne pas parler de ses diverses dimensions invisibles. Il parle de la chute de Grenade tenue par les Maures, – mais il s'agit aussi d'une chute symbolique et de l'abandon d'une philosophie pour une autre. Il parle d'Elsa, mais peut-être aussi d'une autre Elsa, plus légendaire, qui répond en quelque sorte à la femme proche et aimée. Enfin, il parle de l'écriture, de la parole, du poème, des problèmes modernes de l'art poétique. Ces thèmes convergent, s'enrichissent les uns les autres et refusent une unité trop évidente, comme ils refusent une synthèse visible.

Ami de jeunes écrivains d'avant-garde, il est normal que, de manière dévorante et majestueuse, Aragon leur montre que, lui aussi, sait être un poète de la recherche, de la difficulté, du possible, du relatif, de l'identité soudain éparpillée. La démonstration est éblouissante quand elle n'est pas volontairement trop complexe. « Je n'ai jamais dissocié le faire du rêver », proclame Aragon dans cette gigantesque contre-attaque, son livre le plus riche d'interrogations, où l'on découvre aussi un Aragon spiritualiste, sinon proche de la mystique, fût-ce pour ne pas se priver d'un frison nouveau pour lui.

O maison de Dieu tu commences
Et de même un jour tu finis
Grenade et Médine ont semblance
De miroirs par le temps jaunis
Je t'ai mené dit le Prophète
A l'extrême de ton destin
Naître et mourir sont même fête
Et le soir un autre matin
L'homme ne vit que de partir
Et de traverser l'ennemi
Voici le lieu de ton martyre
Que t'avais-je d'autre promis
La grandeur dernière et première
Est donner tout sans prendre rien
Qui brûle c'est de sa lumière
Où vas-tu sinon d'où tu viens
Le lendemain voit le dommage
Qui fut hier notre relais
Regarde à droite ton image
Regarde à gauche ton reflet...

Un ton plus intime

Il manquait à cette splendeur, à ces frémissements, à ces audaces, à ces proférations, un ton plus intime. C'est à soixante-douze ans qu'Aragon se montre enfin traqué, harassé, rauque, soucieux d'économie. Les Chambres *(1969) ont une sincérité voilée et non point ostentatoire, qui émeut presque plus que les trombones anciens de souffrance au grand jour. Un Aragon mal dans sa peau et dans ses mots, voilà qui est étrange et envoûtant. Un autre grand poète s'y révèle.*

Toutes les chambres de ma vie
M'auront étranglé de leurs murs
Ici les murmures s'étouffent
Les cris se cassent

Celles où j'ai vécu seul
A grands pas vides
Celles qui gardaient leurs spectres anciens
Les chambres d'indifférence

Les chambres de la fièvre et celle que
J'avais installée afin d'y froidement mourir
Le plaisir loué Les nuits étrangères...

Un dernier recueil important, *les Adieux* (1980), donne une image plus rassérénée d'Aragon. Les audaces y sont comme rabotées, au profit d'une chanson un peu sourde qui le ramène à ses premières amours de jeunesse : cet Henry Bataille qu'il aimait pour sa sentimentalité, fût-elle mièvre et parfois trop explicite. Un partisan et un lutteur saisi par la tendresse ? Ce livre, loin des ambitions fracassantes, nous restitue un Aragon assez imprévu : la fleur bleue dans sa pureté et malgré quelques pirouettes, qui écarte la fleur rouge.

ALAIN BOSQUET.

Louis Aragon

Sur tous les chemins du roman moderne

Aragon romancier prend son départ dans *la couleur des années 20* : c'est *Anicet ou le Panorama,* une manière d'anti-roman dont l'héroïne, cette étrange Mirabelle, de l'aveu de l'auteur, est la « beauté moderne ». C'est un ouvrage qui date d'avant le surréalisme proprement dit, et qui, dès sa rédaction, introduit à l'une des graves préoccupations de l'écrivain : le roman s'accompagnant de la démystification du roman. Jusqu'au terme, la réflexion sur le romanesque et son écriture ne cessera de s'imposer : il n'est que de recourir aux préfaces et post-faces écrites pour la collection des *Œuvres romanesques croisées,* à cet essai fondamental qui a pour titre *Je n'ai jamais appris à écrire,* ou encore aux *Contes des quarante années.*

En 1926, ce sera *le Paysan de Paris,* qu'il n'est pas outré ni insolite de tenir pour un « roman » véritable : les thèses du surréalisme y sont affirmées, la mythologie moderne promise par *Anicet* s'y développe — et surtout le lieu romanesque élu, Paris, y est désigné ! qui sera celui de toute la série des ouvrages du *Monde réel.* En 1930, pour Aragon , un choix s'impose ; on sait comment il va le trancher et quelles options politiques il va choisir. Son orientation nouvelle, et décisive, si elle le place en marge de la bourgeoisie, et en opposition avec elle, le détourne également de l'attitude anti-bourgeoise qu'incarne le surréalisme : il y a là un individualisme qui ne convient pas (ou plus) à cet Aragon qui vient de procéder à une révision totale de ses idées politiques, morales et *esthétiques.*

Cette crise, intensément vécue, fait de lui un écrivain réaliste et le détermine à produire une fresque considérable distribuée en cinq romans : *les Cloches de Bâle,* en 1934 ; *les Beaux Quartiers,* qui lui vaudra, en 1936, le prix Théophraste-Renaudot ; *les Voyageurs de l'impériale,* en 1939, mais qui ne paraîtra qu'en 1942 ; *Aurélien* en 1944 ; enfin, *les Communistes,* dont le cycle verra le jour de 1949 à 1951, en six volumes. Toutefois, cette fresque demeure inachevée : il en paraît seulement la première partie — et encore sera-t-elle réécrite en 1966. Sur cette rupture il s'est expliqué : *« Je n'ai pas continué à écrire les* Communistes, *parce qu'il aurait fallu les écrire comme on les entendait, et non comme je les portais en moi, des êtres de chair et de sang. »* C'est assez dire que, dans ces années-là, où Aragon abandonne le *Monde réel,* tel qu'il avait été amené à le concevoir, il connaît une nouvelle crise morale. Il s'en explique : *« Dans ces années que je dis, où j'écrivais* les Communistes, *peut-être pour cela même, et encore les années tout de suite après, j'étais la proie en même temps de cette certitude qui était ma vie, et d'un doute affreux, qui venait je ne sais d'où. »* Ce qui, en apparence, nous renvoie à la politique...

Une méditation sur l'amour

Il reste cependant cette certitude dont il parle, et dont on voit bien, à la lecture, qu'elle anime toute la suite du *Monde réel* et persiste à éclairer les romans de la fin. Dès *les Cloches de Bâle,* elle est affirmée avec éclat : c'est le règne de la femme, *« avenir de l'homme »* (comme il disait). Dans les cinq romans de la série, en effet, se développe une méditation, parfois hasardeuse, souvent dramatique, toujours aiguë, qui a l'amour pour objet, lequel est contrarié par les pouvoirs de l'argent, mais découvre son salut et son garant dans l'idée d'un bonheur non plus individuel, mais commun aux femmes et aux hommes de la cité. L'unité de cette fresque, qui évoque la période 1889-1939, est là — si bien qu'Aragon a pu, légitimement, dire, que *les Communistes* sont *« l'aboutissement des quatre romans qui précèdent ». « La différence,* ajoute-t-il, *y est seulement de l'expérience acquise à les écrire. »* Et cette expérience, il faut le souligner au passage, recouvre celle, aussi, de l'historien : la documentation brassée, le souci de l'exactitude, l'incontestable vérité des détails, confondent le lecteur.

Le *le Monde réel* est marqué par cette hantise du vrai, à partir de quoi peut s'épanouir ce mensonge qu'est le roman.

Pour le doute *(affreux)* dont il parlait, comment aurait-il pu s'en détourner. Il était vif à tressaillir aux événements, et surtout il se refusait à transgresser ce que sa condition d'écrivain exigeait, du point de vue de la vérité et de l'honneur. Il a glissé, dans une de ses préfaces aux *Œuvres croisées,* cette petite phrase qui résume admirablement la question : *« La morale d'écrire, avant qu'on ait pu se retourner, avait changé de nature et de sens. »*

Lorsqu'il publie, en 1956, la Semaine sainte, Aragon inaugure une nouvelle phase de son œuvre romanesque. On peut dire que, riche des cinq romans qui composent *le Monde réel,* il renoue avec sa production des année 20. Avec les ouvrages qui vont suivre : *la Mise à mort,* en 1965 ; *Blanche ou l'oubli,* en 1967 ; *Henri Matisse,* en 1971... *Théâtre roman,* en 1974, il va retrouver, singulièrement enrichie et avivée, la notion initiale, celle du roman comme recherche. Il le dira clairement : *« Le vingtième siècle ne sera pas seulement le siècle de la bombe atomique, mais aussi celui où le roman sera devenu non plus l'affaire de quelques hommes, se contentant après tout de le développer de facon linéaire, mais une sorte de gigantesque entreprise comparable à la science. »* Et, du même coup, la thèse (trop répandue, et bien douteuse) selon laquelle il existerait, opposés l'un à l'autre, un Aragon surréaliste et un Aragon marxiste perd singulièrement de sa vigueur démonstrative : c'est, au contraire, l'étonnante continuité de l'auteur, qui, dès lors, requiert, et qui s'exprime par cette remarque : *« C'est un fait du roman moderne que l'entrée de la recherche dans le roman. »*

Le « mentir-vrai »

Les réflexions qui accueillirent la publication de *la Semaine sainte* contrarièrent fort Aragon : trop de gens prétendaient qu'il avait écrit du temps passé pour donner son jugement sur le temps présent. Et c'était faux. Le débat entre l'art et la vie dont le personnage central, le peintre Géricault, est l'occasion, loin de renvoyer au passé, *« n'est,* dit l'auteur, *qu'une grande quête de l'avenir »,* — mais aussi, *hic et nunc,* une méditation sur la valeur du romanesque. Ce qu'il faut mettre, à ce propos, en évidence, c'est l'avertissement dont Aragon a fait précéder le volume, et qui précise avec force : *« Ceci n'est pas un roman historique. Tout ressemblance avec des personnages ayant vécu, toute similitude de noms, de lieux, de détails, ne peut être l'effet que d'une coïncidence, et l'auteur en décline la responsabilité au nom des droits imprescriptibles de l'imagination. »* Qu'on objecte l'exactitude, au contraire, des détails, et l'écrivain riposte que le romancier *crée.* Nous rejoignons le « mentir-vrai ».

Avec *la Mise à mort,* le propos romanesque d'Aragon (ce qu'il faut bien nommer son réalisme) s'ouvre absolument. Il n'y a pas, à vrai dire, de sujet à ce livre-ci. Plusieurs lectures en sont possibles, mais qui, nécessairement, se combinent entre elles — si bien que le roman piège son lecteur et se referme sur lui, l'obligeant à affronter les thèmes superposés de l'amour, du vieillissement et de la mort. En un sens, c'est le roman du romancier se mélangeant jusqu'à l'intime avec le roman de la création romanesque — mais qui se détourne de l'abstrait au profit de la touffeur des choses et de la saveur de l'écriture. Le poète, ici, tient seul la plume. Comme il la tient seul dans *Blanche ou l'oubli,* ce livre de l'amour dans la maturité de l'âge. Le héros de *Blanche* va redécouvrir la vérité oubliée, par le truchement de ce mensonge qu'est la création romanesque : ce qui est, très exactement, ce qu'Aragon avait soutenu et mettait en pratique depuis les années 20. *Henri Matisse,* « roman », devait donner une touche ultime à ce propos constant.

Triple présence

Vint ensuite *Théâtre roman,* qui est roman du miroir (de ce miroir si souvent rencontré dans les œuvres précédentes, et qui a trois faces) et roman du double. Le genre romanesque, ici, explose, devient poème et confession impossible, aveu et désaveu : *« J'ai de moi comprends-le, fait en tout le* Théâtre *et ce livre n'est rien que ce théâtre-là que je taille au couteau dans l'écorce à l'arbre de moi-même et je crie et je crie et personne n'entend n'a jamais entendu ce que j'écris à en crever Personne ! ».* Il fallait, après les romans de la certitude, puis ceux du dépouillement, ce vaste panorama de mots presque sans ponctuation qui drape l'ensemble, rétrospectivement, dans ce climat vrai, qui est celui du pathétique.

Aragon, qui s'était voué un temps à rédiger des textes courts (on en trouve une partie dans *le Libertinage*), n'était pas cependant l'homme du conte et du récit. Il lui fallait un espace plus ample pour établir son théâtre. Les circonstances de la dernière guerre et les épisodes de l'occupation lui servirent d'occasion à une nouvelle gerbe de textes brefs. Il en ajouta quelques autres, au fil des années, et le tout, repris en un seul recueil, devint *le Mentir-Vrai,* publié en 1980. Le volume vaut surtout pour la préface (reprise des *Œuvres croisées*) : l'auteur y livre, avec la plus grande clarté possible, le mécanisme de son romanesque et la singularité de son rapport au monde.

La place très particulière, et sans aucun doute dominante, qu'occupe, en notre temps, l'œuvre romanesque d'Aragon tient à sa triple présence. A première vue, et c'est vrai absolument, elle est l'un des reflets les plus aigus et les plus complets de l'époque, non seulement parce qu'elle abonde en détails exacts et remarquablement rendus touchant aux événements et aux hommes qui illustrèrent ce temps, mais encore parce que son déroulement même rend compte des débats d'idées dont notre âge fut occupé. Ensuite, et c'est un mérite plus grand, il est incontestable que la réflexion sur le romanesque, à quoi elle introduit, ne peut que jouer un rôle capital d'incitateur pour la littérature qui se fait et qui se fera. Enfin, et c'est pourquoi elle ne tombera pas dans l'oubli, elle dévoile au vif cet homme, Aragon, qui est partout en elle, avec cette insolence qu est le propre des grand poètes : même sous un masque,ne s'avoue pas qui veut !

HUBERT JUIN.

Le paysan de Paris

par FRANÇOIS-MARIE BANIER

« On ne m'appelle pas monsieur, on m'appelle Aragon. Si vous voulez, dînons dimanche aux îles Marquises, rue de la Gaîté, c'est un poème d'Apollinaire, c'est un endroit que j'aime et nous n'y rencontrerons personne. » Arrivé en avance parce qu'il n'avait sans doute pas calculé qu'il marcherait si vite, il attendait, assis au fond de la salle vide, attentif à ce jeune homme qui venait vers lui.

Les cheveux blancs, coupés court, c'était tout juste après 68, un costume gris, strict, le deuil était encore glissant, ses amis craignaient pour ses jours. La légende ajoutait qu'un homme du parti montait la garde sur le balcon de son journal pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre.

Il s'est levé avec cérémonie. Grand, les yeux aussi bleus que les yeux d'Elsa, un très gentil sourire, il me paraissait très âgé mais fort, robuste. Après s'être assis, il a appelé le patron : *« C'est moi qui invite. Si vous acceptez un sou de ce garçon, je fous le feu à la baraque. »* Il a parlé sans pudeur de son immense amour pour Elsa. Sa tristesse : *« Tous ces soirs si larges pour moi, je n'allume plus dansmon appartement, allumer pour qui ? »* Avant Elsa, déjà, il avait voulu en finir. C'était à Venise, en 1927, la femme s'appelait Nancy Cunard. Aragon a commandé des huîtres, il faut que chacun en mange exactement le même nombre sinon ce n'est pas de jeu. Il les compte, les recompte, raconte sa vie : *« A douze ans j'avais tout lu, le meilleur et le pire, mais je n'ai jamais confondu. Le poète que je préfère ? Peut-être Hölderlin, mais pour des raisons que personne ne percera. »*

Il parle d'une voix un peu théâtrale, étirant les syllabes comme pour vous empêcher de l'interrompre ou peut-être parce qu'il cherche un mot plus rare, inhabituel, il a tous les mots pour lui, ce fabuleux don de la parole. *« Ma littérature estorale. Simplement je fais attention aux hiatus. J'essaie ma phrase sur certaines consonnes. C'est parce que j'écris oralement que j'ai du mal à couper. La différence entre la littérature du dix-neuvième et du vingtième siècle c'est la voix. »*

Il jongle avec les souvenirs, l'histoire, la guerre que tout à coup il évoque interminablement. A Dunkerque devant la pluie de bombes il refusait de se coucher. Il cherche par tous les moyens à vous persuader que c'était plus intelligent, mais essayer de faire changer d'avis Aragon c'est songer à détourner un fleuve.

Avec plaisir il revient à toutes ces femmes qu'il a connues. La Bérénice d'*Aurélien, « avec elle j'aurais pu être heureux... Comme vous savez : la première fois qu'Aurélien rencontra Bérénice, il la trouva franchement laide, mais elle avait quelque chose... et elle était très intelligente. Elle a fini trotskiste, ça évidemment... Elle a confié à sa cousine : dans le fond j'ai tout raté, j'aurais dû épouser Aragon. »* Défilent d'autres femmes, celles de Drieu, de Max Ernst, d'Eluard, les amies de sa mère avec qui il a couché, la femme du percepteur quand il avait treize ans, la compagne de Modigliani, il se souvient de la robe verte, de la tresse rousse qui l'amène à parler de Fellini, de Charlie Chaplin qu'il a présenté à Picasso, de Géricault, on arrive enfin à André Breton, leur première promenade, ces trois noms sur lesquels leur amitié s'est fondée : Jarry, Apollinaire, Rimbaud.

Le restaurant ferme, il faut sortir. Il quitte les lieux, remercie avec une extrême courtoisie pour arpenter Paris à toute allure. *« Savez-vous pourquoi je me suis inscrit au parti communiste un 6 janvier ? A l'époque j'étais surréaliste, et le 6 janvier c'est le jour des Rois. »* Il est ravi de vous essouffler et de parler sans arrêt de ses projets — trois livres qu'il écrit, *Théâtre-Roman* s'intitule pour l'instant *l'Homme de théâtre.* Pas étonnant qu'il ait rêvé la nuit dernière d'avoir été sur la scène de la Comédie-Française dans le premier rôle d'une pièce qu'il inventerait si nous n'arrivions pas devant cet endroit du boulevard Raspail où autrefois le paysage était bouché. *« Le boulevard finissait là,* dit-il en montrant la pointe de ses chaussures, *là je te dis ! »,* crie-t-il comme si on le contrariait. » Enfin il redémarre. Il est 3 heures du matin : *« Tu n'es pas fatigué j'espère,* dit Aragon, *maintenant si on allait voir de quoi la Seine a l'air à l'autre bout de Paris ? »*

Rue de Varenne

A chaque couple, chaque passant, un roman peut commencer : *« Tu vois ces gens, comme ils se tiennent par la main, ils sont gentils, mais ils vont se quitter, c'est sûr, c'est imminent, elle ne croit pas qu'il l'aime et lui ne sait pas dire son amour. C'est comme ça... Que veux-tu que j'y fasse ? »*

Rue de Varenne, chez lui. Passé le porche, une cour avec un mur aveugle sur lequel des fausses fenêtres sont peintes. Il avait pensé demander à Picasso de peindre des personnages, des natures mortes ou pas mortes, derrière ces fausses fenêtres. On monte un grand escalier de pierre jusqu'au premier étage et là on trouve un petit escalier qui tourne. Tapis rouge par terre, un rail suit la courbe du mur, si on veut on peut s'asseoir sur la chaise posée pour Elsa.

Dans son bureau, cent cinquante photos d'elle. Des livres, et beaucoup de tableaux. Dans la salle à manger, les Colombes de la paix, dans plusieurs états dessinées par Picasso, et des tableaux de Tanguy, des dessins de Matisse, des collages de Max Ernst, des photos de Man Ray. Un sol rouge, des meubles noirs, une très longue table. Dans le bureau d'Elsa, sur une vitre, un cœur en pierre rouge est collé : *« Je l'ai donné à Elsa, on l'a fixé là, ce cœur ne partira qu'avec la maison. Tu sais, ici, c'est peuplé de fantômes, chaque objet a une histoire. Ce seau à champagne, je l'ai acheté au restaurant de la tour Eiffel. J'achetais tout ce que je trouvais marqué E.T. ».* On le laisse, il va écrire toute la nuit. *« Je ne veux pas être l'écrivain d'un livre, alors je les déroute avec un autre livre. »*

« Un de mes vices est d'éduquer ceux pour qui j'ai de l'affection », dit-il venant frapper chez vous à n'importe quelle heure parce qu'il a vu un film japonais aussi beau que *le Chien andalou* ou une exposition. *« J'ai peu d'amis »,* avoue-t-il, refusant de voir ceux de naguère,il n'y a pour lui que la jeunesse, *« si peu de jours à vivre »,* dit-il depuis si longtemps. Un jeune écrivain lui téléphone, Aragon demande qu'il vienne immédiatement : *« Je voulais te dire qu'il y a un défaut chez toi : tu te juges. L'écriture, c'est écrire et puis voir après, et tant pis et même tant mieux s'il y a des fautes , des fautes de goût. Ce n'est pas si mal le mauvais goût. Tu te retiens, tu as peur de ne pas retomber sur tes pieds, tu te regardes dans les yeux des autres, tu ne sais pas dire merde. L'état violent dans lequel tu te trouves maintenant est l'état idéal pour écrire. Je crois savoir ce dont je parle. »*

Sa magie des mots, sa fabuleuse mémoire, ses jeunes amis poètes, l'ont sauvé d'une fin triste. Il voulait se faire écraser par une voiture, il n'y a jamais réussi. Les mots l'ont emporté, il y a quatre ou cinq ans, la folie l'a rejoint. Il a dans l'œil quelque chose de changé, l'air ni absent ni furieusement occupé, plutôt sombre, qu'a-t-il fait aujourd'hui ? *« J'ai été à Saint-Arnould* — sa mai son de campagne, dans le jardin Elsa est enterrée et elle attend. *Les gardiens étaient tous contents de me voir. Ils me regardaient aller et venir,* contents *je te dis,* contents aussi *de me voir partir. La vie... ce n'est rien ! Voilà, j'attendais des gens, ils ne sont pas venus, c'est ça la vie. Et les jours s'amassent, tout le monde court, tout le monde croit mais pas moi. Est-ce qu'on n'a pas eu tort de ne pas mourir ? Toutes les choses sont mauvaises, y compris le bien qu'on en attend* — il prend un livre de Maiakovski et lit — *Celui-là savait ce qu'était un vers. »*

Depuis qu'il n'écrit plus il a posé deux bustes sur son bureau : Balzac et Lamartine. Tantôt il parle tout seul à des femmes qui seraient à côté de lui, tantôt il s'adresse à Stendhal en anglais, tantôt à Flaubert, à Chateaubriand. Il leur donne rendez-vous. il est toujours question de rendez-vous, de randez-vous manqués, ils ne sont pas venus ou lui-même a traîné. Ce matin, il entendait Mallarmé chanter sur le toit, Rimbaud était vivant.

En traversant une rue, il a soudain frémi, on lui a demandé ce qu'il ressentait : *« Des oiseaux subrepticement se posent sur mon dos. »* Au coin des rues Bonaparte et Jacob, à un ami qui le voit partir, qui voudrait le retenir, il dit, pour s'en aller plus vite : *« Ne bouge pas, je fais semblant de partir. »* C'était il y a quatre mois. Et dans son long manteau, coiffé d'un chapeau à large rebords il s'en va d'un pas définitif. Chez lui, sans l'intention de sortir, il endosse tout à coup son manteau puis l'enlève et dit à lui même comme pour justifier ce geste bizarre : *« Le dehors, le dedans n'existent plus. Mais que fait Elsa ? Qu'est-ce qu'elle attend ? On va encore être en retard. »*

Les œuvres essentielles

● **Poésie**

Le mouvement perpétuel, 1926 (N.R.F.)
Hourra l'Oural, 1931 (Denoël)
Le Crève-cœur, 1941 (Gallimard)
Les Yeux d'Elsa, 1942 (Ed. de la Baconnière) (Suisse)
La Diane française, 1945 (Seghers)
Les Yeux et la mémoire, 1954 (Denoël)
Elsa, 1959 (Gallimard)
Le Fou d'Elsa, 1963 (Gallimard)

● **Romans**

Le Paysan de Paris, 1926 (Gallimard)
Les Cloches de Bâle, 1934 (Gallimard)
Les Beaux Quartiers, 1936 (Gallimard)
Les Voyageurs de l'impériale, 1942 (Gallimard)
Aurélien, 1944
Les Communistes, (6 vol.) 1949-1951 (Livre de poche)
La Semaine sainte, 1958 (Gallimard)
La Mise à mort, 1965 (Gallimard)
Blanche ou l'oubli, 1967 (Gallimard)

Théâtre Romans, 1974 (Gallimard)

● **Essais**

Traité du style, 1928 i(Gallimard).
Pour un réalisme socialisme, 1935 (Denoël et Steele).
L'Homme communiste, 1953 (Gallimard).
La Lumière de Stendhal, 1954 (Denoël).
Collages, 1964 (Hermann).
Je n'ai jamais appris à écrire, ou les incipits, 1969.

● **Traducion**

La Chasse au snark, de Lewis Carroll (Seghers).

D [De nombreux ouvrages d'Aragon ont été repris en Collection de poche.]

● **Sur sa vie et sur son œuvre**

Roger Garaudy : *Du surréalisme au monde réel* (Gallimard).
Hubert Juin : *Aragon* (Gallimard).
Georges Raillard : *Aragon* (éditions universitaires).
Claude Roy : *Aragon* (Seghers).
Georges Sadoul : *Aragon* (Seghers).
Pierre Daix : *Aragon, une vie à changer* (Seuil).

Jugements

● **ANDRÉ BRETON**

« Nul n'aura été plus habile détendeur de l'insolite sous toutes ses formes : nul n'aura été porté à des rêveries si grisantes sur une sorte de vie dérobée de la ville... Aragon était en ce sens étourdissant — y compris pour lui-même »

(Dans *Entretiens.* Gallimard).

● **PAUL CLAUDEL**

« Je n'ai qu'une chose a en dire : c'est qu'Aragon parle vraiment le français comme sa langue naturelle et l'oreille se prête avec délice à cet idiome enchanteur. »

(Dans la revue *Étoiles*)

● **ANDRÉ GIDE**

« Un nouveau fascicule de *Poésie 41* m'apporte de surprenants poèmes d'Aragon. C'est, en poésie, ce que j'ai lu de mieux depuis longtemps et de plus authentiquement neuf. J'éprouve le besoin de l'écrire ici, car je n'avais pas du tout goûté ses derniers livres et craignait qu'il ne fût désormais à peu près perdu pour nous. »

(*Journal* 1941)

● **GEORGES LIMBOUR**

« Aragon nous donne un exemple de l'essor offert à l'imagination par le réalisme, quand il est soutenu par assez de génie. »

(Dans *Critique* nº 145 - 1959 — (Propos de *la Semaine sainte*).

● **FRANCOIS MAURIAC**

« Qui est ce poète d'*Elsa ?* Que nous dit-il ? Rien qui rappelle le petit surréaliste insolent de l'autre après-guerre, ni le communiste « invivable » de la Libération. C'est le visage inconnu et démasqué d'un enfant romantique, plus proche de Musset que de Lautréamont, mais que son amour n'aura pas trahi. »

(*L'Express* du 5 mars 1959).

● **PABLO NERUDA**

« Aragon est une machine électronique de l'intelligence, de la connaissance, de la virulence, de la rapidité éloquente. »

(Dans *J'avoue que j'ai vécu.* Gallimard).

● **CLAUDE ROY**

« Aragon était la plaie et le couteau. Tout ensemble, l'Auguste qui fait rire et le clown blanc cruel qui le martyrise »

(Dans *Somme toute.* Gallimard).

● **PHILIPPE SOUPAULT**

« Je suis en train de relire tous ses livres. C'est un phénomène prodigieux, incroyable de fécondité, de virtuosité. Ce qui me trouble le plus, c'est son côté historien (n'est-il pas inimaginable qu'il ait pu écrire un roman historique de 800 pages que les historiens ont décortiqué sans trouver une erreur !), je ne peux le comparer qu'au côté historien de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris.* »

(*L'Express* du 28 janvier 1960).

LA MORT DE LOUIS ARAGON

SES RELATIONS AVEC LE P.C.F.

Une fidélité sans faille

Les 11 et 12 septembre, la fête de *l'Humanité* célébrait Aragon, écrivain, journaliste, responsable politique, appelé, en quelque sorte, à travers *les expositions et le spectacle* qui lui étaient consacrés, à témoigner d'*une histoire — la sienne autant* que celle du communisme français — avec laquelle il n'en finissait pas de s'expliquer, sans jamais cesser d'être fidèle au « parti ». Cet attachement était réciproque et fait d'une indulgence mutuelle. On aurait dit qu'Aragon et le P.C. ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Le début de cette histoire pourrait être daté de janvier 1921, lorsque Louis Aragon et André Breton s'étaient rendus au siège du parti, tout juste créé, dans l'intention d'y adhérer (1), mais elle commence plus sûrement six ans plus tard, quand Aragon, après Eluard, avant Breton, Péret et Unik, décidé, sérieusement, cette fois, de s'inscrire au parti communiste. *Pour les cinq surréalistes,* qui menaient depuis plus de deux ans un débat avec les intellectuels communistes de la revue *Clarté* (dirigée *par Henri Barbusse) et, à travers eux,* avec le parti lui-même, il s'agissait, *d'une part, de montrer qu'ils ne reculaient pas devant l'engagement politique et, d'autre part, de continuer,* au sein du parti, leur combat pour *leur conception de la révolution.*

Au sein de cet engagement collectif, *celui d'Aragon a une signification* particulière. En 1925, lors du rapprochement entre communistes et surréalistes contre la guerre du Rif, l'auteur d'*Anicet, du Libertinage* et du *Paysan de Paris,* était allé plus loin *que ses amis. Les intellectuels,* écrivait-il dans *Clarté,* forment un *« prolétariat de l'esprit », qui doit se* reconnaître comme tel et adopter la *« morale de classe » inhérente à une* situation historique. Aragon n'en *adhère pas moins aux positions de* Breton dans le débat qui oppose les surréalistes aux écrivains communistes. Ceux-ci croient, en attendant la révolution, en une littérature de combat, qui s'emploie à hâter sa venue. Pour les surréalistes, au contraire, — Breton l'explique, en 1926, dans *Légitime défense,* — la lutte doit être à la fois politique et spirituelle ; autant que des contraintes économiques, l'homme doit être libéré des mensonges du conformisme esthétique, intellectuel et moral ; moins que toute autre chose, la révolution ne peut donner lieu à quelque forme de littérature que ce soit.

Les surréalistes tenus en lisière

C'est là que se situe, pour Aragon, la difficulté de ses rapports avec les surréalistes. Ceux-ci le convainquent, à la fin de 1927, de détruire un roman, dans lequel il cherchait une issue aux contradictions dont il est harassé. Il publie, cependant, l'année suivante, *Traité du style,* attaque féroce des valeurs bourgeoises et défense, en même temps, de l'idée que le surréalisme n'est rien d'autre que l'inspiration, conçue *« non plus comme une visitation inexplicable, mais comme une faculté qui s'exerce ». A travers cette théorie de* l'inspiration, Aragon entend justifier, par rapport au *surréalisme, une écriture* romanesque que ne chercherait pas à décrire une réalité extérieure, mais à traduire une expérience intérieure.

Cependant, les communistes tiennent les surréalistes en lisière. Ils se méfient de leur prétention à être des interprètes de la vérité révolutionnaire, au même titre que les communistes eux-mêmes, et à voir reconnues *par le parti leurs conceptions en* matière d'art et de littérature. Le *P.C. croit aux vertus d'une certaine* littérature édifiante pour gagner les *esprits à son combat, tandis que Breton* reproche à *l'Humanité* de « crétiniser », *par exemple lorsqu'elle présente « comme folles facilités »* les *« admirables difficultés » auxquelles* se heurtent les communistes soviétiques. *En second lieu, le P.C., dans la* mesure où il cherche l'appui des intellectuels, *ne tient pas à lier son sort* à des gens qui passent leur temps à *dénoncer les impostures du monde* littéraire et qui, lorsqu'ils défendent *la psychanalyse, par exemple, heurtent* les idées établies. Bref, les communistes *ont le sentiment* que les conceptions des surréalistes obscur*cissent les évidences du combat poli*tique, auquel ils devraient, au *contraire, soumettre leur* activité, celle-ci devant être, pour le P.C., *d'ordre strictement littéraire.*

Le Second manifeste du surréalisme, que Breton publie en décembre 1929, *vise à clarifier la position* des surréalistes par rapport au communisme. *Ce texte est aussi une tentative,* de la part de Breton, pour dialoguer, *par-delà le P.C. français, avec* l'Internationale communiste. Quelques *mois plus tard, Breton et Aragon* sont interrogés par les Soviétiques *sur leur attitude en cas de* guerre contre l'U.R.S.S. Ils répondent qu'ils se mettront *« au service de la révolution ».* Cette formule, qui inspire le nouveau titre de la revue *la Révolution surréaliste, devenue le Surréalisme au service de la révolution, tourne sur leur gauche les intel*lectuels réunis autour de la nouvelle revue de Barbusse, *Monde,* et soutenant le P.C. sur la base du pacifisme.

Le suicide de Maïakovski

Breton, Aragon et les surréalistes qui *les suivent* mènent donc, avec les communistes, un débat politique, et *non pas seulement idéologique, dont* l'enjeu — leur propre engagement — *met en cause l'orientation du parti* français, voire celle des Soviétiques (la gravité *des affrontements,* à Moscou, sur ce terrain, est manifestée, en ce printemps 1930, par le suicide de Maïakovski). En ce sens, ce débat et ses péripéties prennent, avec le recul, un caractère exemplaire. Ils annoncent tous ceux qui auront lieu par la suite, jusque et y compris en 1968. La présence d'Aragon, au début du mois de mai de cette année-là, place de la Sorbonne, et sa joute verbale avec Daniel Cohn-Bendit sont symboliques de cette répétition, à ceci près que les jeunes qui sont, alors, en face de lui sont, pour beaucoup, « revenus » du communisme orthodoxe et que la cause qu'il défend n'a plus, auprès d'eux, le prestige qu'elle pouvait avoir aux yeux de l'écrivain découvrant en 1930 l'Union soviétique.

Le congrès de Kharkov

Cette découverte se fait à travers un voyage et par le truchement d'Elsa Triolet. *Celle-ci, romancière* russe, sœur de Lili Brik, la compagne *de Maïakovski, proche des intellec*tuels qui, à Moscou, cherchent leur *place dans la transformation de la* société, va mener Aragon, du com*munisme rêvé des surréalistes au* communisme réel des Soviétiques et du parti. A l'automne de 1930, Aragon et Georges Sadoul (le futur historien du cinéma) se rendent, en tant que membres du P.C. et en tant que surréalistes, au congrès des écrivains révolutionnaires, organisé à Kharkov. Croyant avoir marqué des points, au cours de ce congrès, contre Barbusse et ses amis, ils acceptent de signer un texte autocritique, dénonçant, notamment, le *Second manifeste...,* le freudisme et le trotskisme. Aragon expliquera, à son retour, qu'il espérait assurer ainsi les liens entre les surréalistes et l'Union internationale des écrivains révolutionnaires. La création de la section française de cette union devient l'enjeu des combats qui se mènent l'année suivante. Les communistes français veulent éviter que cet organisme ne soit dirigé par les surréalistes.

Avec Front rouge, texte dont la violence (*« Feu sur les ours savants de la social-démocratie... »*) lui vaut des poursuites en janvier 1932, Ara*gon tente de se rapprocher des* conceptions communistes — en écrivant ce que Breton analysera comme un *« poème de circonstance »* — tout en conservant la liberté créatrice du surréalisme. C'est l'échec, et la rupture avec Breton, l'occasion en étant fournie par un texte pornographique de Dali, qui vaut à Aragon de comparaître devant une commission de contrôle politique du P.C. Breton entend faire état publiquement des propos échangés au cours de cette séance ; Aragon s'y oppose ; Breton passe outre.

La leçon de Thorez

Après un nouveau séjour à Moscou, *pendant un an,* Aragon devient journaliste à *l'Humanité.* Thorez, secrétaire général du P.C. depuis deux ans, encourage l'écrivain, dont *les Cloches de Bâle* vont consacrer l'engagement littéraire. Aragon devient, à travers la revue *Commune,* notamment, l'un des artisans du rapprochement entre des intellectuels d'horizons différents et les communistes, principale force de résistance au fascisme. *« Mon parti m'a rendu les couleurs de la France »,* écrira-t-il plus tard à propos de la résistance, mais cette phrase peut s'appliquer à son évolution dans les années 30. Au moment où le P.C.F., sous la direction de Thorez, mène une politique d'union et reprend à son compte tout ce qu'il considère comme progressiste *dans l'histoire et les valeurs na*tionales, Aragon renoue avec une tradition littéraire, *rejetée par le sur*réalisme et, aussi, avec un certain nationalisme, *auquel l'influence* de Barrès, dans sa jeunesse, n'est sans *doute pas étrangère.*

Aragon représente donc particulièrement bien la politique du P.C.F. dans ces années, telle que l'illustre notamment le congrès réuni à Arles en décembre 1937. Une France *« libre, forte et heureuse »,* voilà, selon Thorez, le but que s'assigne le parti. Evoquant, en 1946, *« les songes que lui rapportait le vent qui vient d'Arles »,* Aragon en résumera ainsi le sens : *« C'était la grande leçon thorézienne : unir ! unir ! unir ! »*

Cette politique d'union est, d'abord, une politique communiste, déterminée par les impératifs de l'internationalisme. Aragon ne l'oublie pas. Directeur de *Ce soir* depuis mars 1937, il justifie, dans le dernier numéro diffusé, le 22 août 1939, la signature du pacte germano-soviétique. Mais, un an plus tard, *lorsque, démobilisé, Aragon rejoint* Pierre Seghers à Carcassonne, il pose *les bases d'une résistance intellec*tuel et littéraire, dans la ligne d'union des années 1934-1939, sans attendre les directives d'un parti qui hésite, à ce moment-là, entre l'attentisme et la lutte contre l'occupant.

Le témoin des martyrs

Aragon ne retrouve le contact avec le P.C. qu'en 1941 et à l'été, il intervient, avec Elsa Triolet, pour infléchir, dans le sens de l'ouverture, une ligne politique qui, vis-à-vis des intellectuels au moins, se caractérise par un certain sectarisme. L'orienta*tion que privilégie Aragon donne* naissance aux *Lettres françaises,* dirigées *par Jean Paulhan et Jacques* Decour, et au Comité national des *écrivains.*

Aragon, souligne Pierre Daix, est *« un organisateur de la Résistance »,* au-delà même de l' *« organisation des étoiles »,* dont il est l'un des principaux animateurs. En 1942, Jacques Duclos lui fait parvenir, par l'intermédiaire de M. Joë Nordmann, des témoignages sur les otages fusillés à Châteaubriant, à charge pour Aragon d'en faire *« un monument ».* Ce sera *le Témoin des martyrs.* Si le P.C. est reconnu comme le principal parti de la Résistance — en fait le seul parti en tant que tel, — il le doit pour beaucoup à Aragon.

Entré dans la clandestinité à la fin de 1942, avec *Elsa Triolet, Aragon* en sort, à la Libération, couvert de gloire. *Très vite, pourtant,* il gêne. Comme les dirigeants communistes entrés dans la Résistance dès l'été de 1940 ou issus de la lutte de libération, il dispose d'une influence qui pourrait faire de l'ombre aux dirigeants repliés à Moscou ou qui ont passé la guerre dans la clandestinité. Plus profondément, dans le parti, un clivage se dessine entre ceux qui croient en un communisme national qui a fait ses preuves pendant la guerre, et ceux qui se méfient d'un œcuménisme, dont la finalité politique leur paraît incertaine. Les deux tendances vont s'opposer sourdement jusqu'à ce que le départ des ministres communistes, en mai 1947, paraisse donner raison à la seconde.

En un sens, la grande époque politique d'Aragon s'achève cette année-là. Il va mettre son nom, son influence, sa plume au servie d'une politique qui n'est plus celle dont il se sentait le plus proche. Thorez demeure, pour lui, un phare, mais qui émet alors de cruels signaux. Aragon y répond, malgré tout, en se lançant, avec une apparente conviction, dans le stalinisme à la française, sans s'interdire aucun excès, à commencer par l'adhésion au mensonge selon lequel l'écrivain Paul Nizan, qui avait quitté le P.C., *en 1939,* en raison de son désaccord avec la ligne « komin*ternienne » de la direction et qui* avait été tué à Dunkerque, était un espion de la police.

L'ardeur dont fait montre Aragon n'empêche pas qu'il demeure suspect aux yeux de certains. L'absence de Thorez, qui se fait soigner en Union soviétique de 1950 à 1953, expose Aragon aux effets des rancœurs provoquées par sa relation pri*vilégiée avec le secrétaire général.* Le portrait de Staline par Picasso *qu'Aragon publie en première page* des *Lettres françaises,* après la mort du *dirigeant soviétique,* est l'occasion, pour M. Auguste Lecœur, de faire prononcer par le secrétariat du parti une condamnation publique. Aragon, membre suppléant du comité central depuis 1950 — il deviendra titulaire en 1954, — s'incline et publie, dans son hebdomadaire, les lettres de protestation que le secrétariat encourage les militants à lui envoyer. Il estime avoir fait une erreur en acceptant de Picasso une image de Staline — jeune, passionné — qui ne correspond pas à celle que la propagande répand depuis la guerre.

L'épreuve de la déstalinisation

La déstalinisation est, pour Ara*gon une épreuve ambiguë. D'un côté,* elle ébranle certains dogmes, notam*ment en matière d'art et de littéra*ture. Aragon, qui était délibérément coupé de *tout ce qui ne* peut pas être ramené au « réalisme socialiste », semble, avec Elsa Triolet, dans *les Lettres françaises,* découvrir son temps : Beckett, Ionesco, Genet, de Staël... Mais, d'un autre côté, la dénonciation, par les dirigeants soviétiques eux-mêmes, des crimes staliniens, oblige les communistes à un réexamen de ce en quoi ils avaient cru. Aragon choisit la fidélité au parti, notamment face aux intellectuels qui protestent contre les événements de Hongrie, en novembre 1956, mais il exprime dans ses écrits ses interrogations et ses déchirements.

Cette attitude prête à la caricature — Aragon, l'éternel écartelé... — et à *la critique : l'écrivain n'est-il pas, là* encore, la caution d'une politique sur *laquelle il ne peut aucunement pe*ser ? La liberté de certains de ses *propos est-elle autre chose qu'un* leurre ? En fait, depuis son article de 1925 sur le *« prolétariat de l'esprit »,* Aragon a toujours conçu les rapports entre les intellectuels et la classe ouvière, au sein du « parti » de celle-ci, comme une alliance, terme qui résumera, jusqu'en 1980, la politique du P.C.F. dans ce domaine. Une alliance se négocie, et Aragon, à sa manière, aura passé une bonne partie de sa vie politique à renégocier, explicitement ou implicitement, son engagement dans le parti.

Ainsi les communistes apprennent-ils, en 1966, que la présence d'Aragon à leur côté doit se payer de la dénonciation, dans *l'Humanité,* du procès Siniavski-Daniel en Union soviétique, puis, en mai 1968, d'un numéro spécial des *Lettres françaises,* ouvert aux étudiants révoltés, et, encore, d'une préface au roman de Milan Kundera, *la Plaisanterie,* dans laquelle Aragon dénonce la *« normalisation »* en Tchécoslovaquie. *L'écrivain peut considérer,* aussi, comme une victoire person*nelle la résolution du comité central,* réuni à Argenteuil au printemps de 1966, selon laquelle le parti ne peut intervenir dans la recherche scientifique et la création artistique. Ce texte est une sorte de codification du principe de l'« alliance » entre les intellectuels et la classe ouvrière au sein du parti ; il consacre l'autonomie des intellectuels dans leur domaine d'activité, mais aussi, réciproquement, celle des dirigeants du parti dans l'élaboration de la ligne politique.

Fidèle à cette conception, Aragon se garde *de critiquer, même si, tant* qu'il dispose d'un journal, il prend des distances *par rapport à* tel ou tel aspect de la politique du parti. La disparition des *Lettres françaises,* en 1972, met pratiquement fin au rôle politique qu'Aragon avait hérité de la période thorézienne. Celui qui, dans le dernier numéro de l'hebdomadaire, parlait — comme s'il lançait un défi à ses détracteurs — de sa vie « gâchée de fond en comble », reste le compagnon d'un parti, dont les congrès et les fêtes étaient chaque fois, lors de la visite de l'écrivain, l'occasion de mesurer la popularité d'Aragon chez les communistes.

PATRICK JARREAU.

(1) Cet article s'inspire largement de la biographie d'Aragon par Pierre Daix, qui fut rédacteur en chef des *Lettres françaises* de 1947 à 1972 : *Aragon, une vie à changer* ; Editions du Seuil, 1975.

La chanson populaire

Ceux qui ne l'ont pas lu savent quand même parfois Aragon par cœur, ont de toute façon en tête quelques refrains : *« Est-ce ainsi que les hommes vivent / Et leurs baisers au loin les suivent »* ou bien *« Il n'y a pas d'amour heureux »* (chanté par Brassens).

Avec un bonheur égal, comme si les vers d'Aragon n'attendaient que la musique, rendant vain l'éternel débat de la poésie banalisée ou non par la mise en chanson, Léo Ferré, Jean Ferrat, Léonardini, Philippe Gérard, ont écrit les mélodies de *l'Affiche rouge. Que serais-je sans toi ?, Nous dormirons ensemble, Maintenant que la jeunesse.*

Déjà en 1938, Aragon était au répertoire d'Agnès Capri. De façon ininterrompue, il sera ensuite, à partir des années cinquante, en tête des tours de chant d'interprètes comme Catherine Sauvage, Marc Ogeret, Hélène Martin, Monique Morelli, Yves Montand, comme le meilleur des poètes populaires.

DISCOGRAPHIE

— *Les chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré* : Barclay (80 138 M) ;

— *Ferrat chante Aragon* : Barclay (80 443) ;

— *Monique Morelli chante Aragon* : Chant du monde (LDX 74 337) ;

— *Marc Ogeret chante Aragon* : Vogue (400 675).

LES RÉACTIONS

RUE DE VARENNE

Les adieux de M. Marchais

Dans la rue de Varenne glacée et désertée, ce vendredi 24 décembre, seuls quelques automobilistes avertis ralentissent et regardent au fond de la cour du 56 le très bel hôtel particulier où Louis Aragon occupait un appartement et où brille la lumière du vestibule.

Avant 10 heures, quelques intimes ont pu franchir le porche. Ses amis communistes ont été *les premiers* : M. Etienne Fajon, s'excusant presque d'arriver le premier, M. Henri Malberg, secrétaire de la fédération de Paris, puis M. Georges Marchais, qui, à 10 heures précises, pâle et seul, entrait sans un mot, suivi de peu par le ministre des transports, M. Charles Fiterman, et par M. Guy Hermier. Plus tard, sont arrivés M. Jean-Louis Bianco, secrétaire général de l'Élysée, et M. Régis Debray, chargé de mission.

Peu après 10 h 30, M. Georges Marchais ressortait et acceptait de faire une courte déclaration : *« J'ai beaucoup de peine, car, comme je l'ai dit, je perds un ami. Sans doute pour beaucoup cela peut apparaître comme une attitude prétentieuse de ma part. Ce n'est pas le cas. Aragon a parlé avec moi pour la première fois en 1956, comme je venais d'être élu au comité central. Depuis, il a toujours joué un grand rôle auprès de moi. Par exemple en 1968, quand, avec Waldeck-Rochet, nous avons fait le manifeste de Champigny. Ses conseils ont toujours été précieux pour moi. »*

« Il m'a beaucoup aidé, a ajouté M. Marchais, la voix brisée. Réfrénant ses larmes, il a poursuivi : *« A la veille du vingt-deuxième congrès qui a été un tournant pour le parti, Aragon est venu dans mon bureau... Il m'a apporté un témoignage qui avait une grande signification : la* Joconde, *de Marcel Duchamp. Il avait, bien sûr, une dimension nationale et internationale, une dimension qui n'a rien à voir avec la mienne. Mais c'était un ami. Un des meilleurs des nôtres, dans sa fidélité constante à ce parti, dont il disait : " Je démissionne chaque soir, je réadhère chaque matin ".*

Aragon, c'est la fidélité, a conclu M. Marchais, *Jamais une fidélité aveugle, c'était Aragon avec tout ce qu'il était »..*

Dans l'entrée de l'immeuble, on a aussi installé une table et un registre : celui des hommages anonymes. Déjà quelques inconnus sont venus y inscrire un dernier mot.

JOSYANE SAVIGNEAU.

● M. PIERRE MAUROY : un des sourciers de la langue française.

« Louis Aragon était d'abord une grande voix. Une voix qui, tout au long du siècle, dans une langue à la fois simple et puissante, a chanté la vie, l'amour et le malheur des hommes... Un des plus grands artistes de notre modernité, et l'un des sourciers les plus féconds de la langue française.

» Artiste, il le fut totalement : romancier, critique d'art, poète, amoureux de musique, rien de ce qui touche l'expression des formes ne lui demeura étranger. Artiste, il le fut aussi dans sa vie, celle que l'on nomme privée, et qui pour lui fut amoureusement publique : le nom d'Elsa Triolet, les œuvres croisées, le couple qu'ils formèrent restera légendaire, et se voulut comme tel.

» Louis Aragon était, enfin, un militant, un homme engagé, qui a traversé les épreuves, les joies et les difficultés du parti communiste français. Le combat politique était pour lui inséparable de la vie, comme l'action de la pensée... »

● M. PIERRE DAIX : son chant s'éleva contre la démence du siècle.

M. Pierre Daix, ancien rédacteur en chef des *Lettres françaises* : *« Je ne veux en cet instant penser qu'au poète. C'est un des plus grands poètes de notre langue et de notre temps que nous perdons. Et c'est par ses mots mêmes que nous vivons aujourd'hui sa mort, parce qu'elle n'a plus cessé de le hanter depuis la maladie et la mort d'Elsa. Je pense à son poème* les Mots de la fin *dans* Théâtre/Roman *:*

J'attends mourir comme un mauvais [amant
Toujours en retard au rendez-vous
A cet affreux carrefour de l'absence
Dans ce lieu sans espoir même d'une [parole.

Ou bien en 1969 :

Il fera si beau mourir quand ce sera
Le soir d'enfin mourir d'enfin
D'enfin mon amour d'à mourir le [soir d'enfin
Mourir
Un soir profond comme la terre de [se taire
Un soir si beau que je vais croire [jusqu'au bout
Dormir du sommeil de tes bras
Dans le pays sans nom sans éveil et [sans rêve.

» Laissez-moi croire qu'en cette veille de Noël ce fut là sa dernière chanson, comme la musique de cette vie si tragique. Nul tant qu'Aragon n'aura tenté d'imposer son chant contre la démence du siècle, les deux guerres qu'il avait dû faire, mais aussi le crime à l'intérieur même de son espoir du communisme.

Je l'écoute encore :

Il ne s'entend sanglots que par le [siècle Ainsi
Nous n'aurons rien pu faire [épouvantablement
Que voir le martyre et le meurtre
J'avais pourtant cru j'avais cru...

*» C'est cette voix-là qui retentira aussi longtemps que le français. La voix d'*Il n'y a pas d'amour heureux, *la voix qui n'a cessé de nous confier :* je suis le guetteur d'épouvante. »

● M. JACK LANG : une des figures les plus marquantes des lettres françaises. *« Qui d'entre nous n'a eu le bonheur de croiser l'œuvre incandescente de Louis Aragon, poète, romancier, essayiste, critique d'art, fût-ce à la fugitive occasion d'une chanson entendue qui reprenait un de ses poèmes ? Témoin et acteur d'une longue histoire politique et artistique, riche en drames mais aussi en promesses et en espoirs, l'auteur du* Paysan de Paris, des Beaux Quartiers, d'Aurelien, *celui qui chanta les* Yeux d'Elsa, *unit étroitement la conscience du citoyen, le pouvoir du créateur et la fidélité de l'amour. Aux heures les plus brûlantes et les plus lourdes de menaces pour la France, Louis Aragon, comme certains de ses grands contemporains de la littérature française, comprit que la générosité du cœur et d'esprit lui dictait de s'engager dans le combat politique, dans la guerre. Mais aussi, en tant qu'artiste, parce qu'il savait que rien ne saurait être définitif, lui qui créa la revue surréaliste, n'eût de cesse d'arpenter les voies de la création littéraire et artistique dans leur foisonnement, leur richesse, parfois leurs contradictions.* « La vie se poursuit de miroirs en miroirs », *avait-il écrit. Par ces miroirs infinis qui sont les regards de l'auteur continuera à vivre l'œuvre de Louis Aragon, qui fût l'une des figures les plus marquantes des lettres françaises de notre siècle. »*

● M. JEAN D'ORMESSON : un écrivain de génie.

« Avec Aragon disparait le plus grand poète français, un romancier immense, un critique de premier rang, un écrivain de génie. Sa facilité était déconcertante. Il était capable de tout faire. Surréaliste, romantique, classique, patriotique, communiste, sentimental, il a traversé le siècle en l'épousant et en le fascinant... Dans sa vie privée et dans sa vie publique, il a donné à la fois l'image de toutes les variations et de la fidélité même. Là aussi, comme en littérature, il était capable de tout... »

● M. LÉO FERRÉ : La musique de la parole...

« La musique de la parole, lorsqu'elle rencontre sa camarade sur un clavier ou dans un souffle de violette ou de hautbois, vous donne la raison de vivre en marge d'une société à laquelle nous n'avons jamais droit, tellement cette société se défait comme de l'étoupe ou comme un crépuscule éteint déjà. »

● M. JEAN FERRAT : *« Pour moi, Aragon restera l'homme qui a su faire sentir à des millions d'hommes que la poésie n'était pas une chose inaccessible, mais qu'elle pouvait être comprise et aimée par tous, quand elle était faite pour tous. Je suis très afecté par la mort du poète. »*

● LE PARTI DES FORCES NOUVELLES (extrême droite) : *« Les mots nous manquent pour crier notre joie : nous ne sommes pas de ceux qui, comme les libéraux, verseront des larmes de crocodile sur la mort de cet antifrançais. Au contraire, nous attendons avec impatience que ses nombreux complices le rejoignent. Après Mendès France et Brejnev, c'est vraiment un bel hiver pour les nationalistes ».*

société

ÉDUCATION

APRÈS LES DÉCLARATIONS DE M. SAVARY SUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ ET PUBLIC

Les partenaires de l'enseignement catholique adoptent une attitude prudente

Après les déclarations de M. Alain Savary, ministre de l'éducation nationale, précisant, à propos des relations entre enseignement privé et public, que *« la négociation, c'est l'étude des propositions et des contre-propositions dans le cadre des grands chapitres de la rénovation du système éducatif »* (*le Monde* du 24 décembre), les réactions se font de plus en plus nuancées. Dans un communiqué, la commission permanente du Comité national de l'enseignement catholique déclaré : *« prendre acte de la déclaration de M. Savary. (...) Comme prévu, l'enseignement catholique réunira prochainement ses instances pour en délibérer et décider de la suite à donner »*. Cette réunion est prévue pour le 9 janvier.

Dès la semaine prochaine, toutefois, les principaux dirigeants de l'enseignement catholique auront une rencontre « informelle ». L'objectif, nous a déclaré, ce vendredi 24 décembre, M. Paul Guiberteau, secrétaire général de l'enseignement catholique, *« est d'étudier de très près les dernières déclarations de M. Savary »*.

De son côté, M. Pierre Daniel, président de l'UNAPEL, nous a précisé que les déclarations ministérielles *« ne lèvent pas toutes les ambiguïtés »*. M. Daniel reconnaît que *« M. Savary ne pouvait être très précis »*, sinon *« il n'y aurait pas lieu de négocier »*. *« Est-ce que nos contre-propositions,* s'interroge M. Daniel, *peuvent sortir du cadre tracé par le ministre, en particulier sur le statut juridique* (des établissements privés) *? Si oui, il y aura négociation. Si non, le ministre et nous serons dans une situation difficile. »* Le président de l'UNAPEL souhaiterait en savoir davantage sur l'évolution envisagée pour l'enseignement public. Il demande, d'autre part, aux parents d'élèves de l'enseignement privé de *« garder beaucoup de calme et de sans-froid »*.

L'Association parlementaire pour la liberté de l'enseignement, que préside M. Jacques Barrot, député U.D.F. de la Haute-Loire, estime que *« par des paroles apaisantes, M. Savary a tenté de faire oublier ses propositions qui entraîneraient un bouleversement de la législation en vigueur. C'est aux actes et notamment à l'accueil réservé aux contre-propositions des responsables du secteur privé que l'on devra juger »*, estime l'association.

La C.F.D.T., qui considère que l'existence en son sein de deux syndicats, l'un de l'enseignement public (le SGEN), l'autre du privé (la FEP), montre *« à l'expérience, que les deux secteurs peuvent vivre ensemble »*. La confédération relève trois aspects positifs dans les propositions ministérielles : M. Savary *« n'a pas d'*a priori *idéologique »*, il *« refuse l'uniformité »* et *« évite les décisions autoritaires »*.

Dans la presse nationale, il ne reste que *le Figaro* pour crier à la *« guerre de tranchées »*. *« Le ministre,* explique ce quotidien, dans ces éditions du 24 décembre, *a refusé la main tendue par les responsables de l'enseignement catholique (...) La situation semble donc bloquée. »* *Le Quotidien de Paris* écrit que le ministre, *« prudent mais surtout habile »*, a fait *« quelques ouvertures assez floues en direction de l'enseignement catholique »*. Enfin, le quotidien catholique *la Croix* revient sur ses positions des jours précédents en précisant : *« Du côté de l'enseignement catholique, on se défend d'avoir voulu couper les ponts. On se prépare même très activement à négocier sur des bases nouvelles. »*

JUSTICE

M. Marchais porte plainte contre un syndicat de policiers après la mise en cause de son fils

Au nom de M. Georges Marchais, secrétaire général du parti communiste français, député du Val-de-Marne, Mᵉ Charles Lederman a demandé jeudi 23 décembre à M. Marcel Caratini, président du tribunal de Paris, de faire cesser, en référé, la diffusion par le répondeur de la Fédération professionnelle indépendante de la police d'accusations *« gravement diffamatoires et mensongères »* visant le fils, âgé de treize ans, de M. Marchais. Le magistrat a décidé que les débats auraient lieu à huis clos parce qu'un mineur était impliqué dans cette affaire.

Le numéro de téléphone en cause avait paru dans le numéro du 11 décembre de l'hebdomadaire *Minute*, où il était indiqué que *« le fils d'une haute personnalité du P.C. »* avait fait partie d'une *« bande de voyous surprise en train de violer une jeune fille »*.

Ces faits étaient confirmés et même amplifiés par le répondeur de la F.P.I.P., et M. Marchais avait fait transcrire par huissier le texte de la bande magnétique.

Au nom de M. Marchais, Mᵉ Lederman a assuré que ces allégations sont totalement fausses et absolument dénuées de fondement ; que le fils de M. Marchais avait été emmené, le 26 novembre, au commissariat de Champigny pour vérification d'identité avec des garçons de son âge occupés à jouer dans le local affecté à cet effet dans l'ensemble immobilier où il habite ; qu'il est venu l'y chercher à la demande du commissaire ; que cette descente de police avait pour origine un appel téléphonique au commissariat d'une jeune fille de seize ans déclarant avoir été importunée à la patinoire (fort éloignée de cet ensemble immobilier) ; que son fils ne se trouvait absolument pas parmi les garçons, sans doute plus âgés, qui avaient chahuté avec la jeune fille ; que cet incident auquel son fils n'a pas participé était, au surplus, certainement bénin, aucune plainte n'ayant été déposée.

Devant M. Caratini, le défenseur de la F.P.I.P., Mᵉ Pierre-Marie Guastavino, a affirmé que la bande magnétique en cause n'est plus diffusée au numéro de téléphone de la fédération, pour la bonne raison qu'elle a été effacée. Le magistrat lui en a donné acte, estimant que le référé n'avait plus d'objet. L'affaire sera cependant examinée au fond devant la première chambre civile du tribunal de Paris, le 19 février.

Des méthodes totalitaires

Qu'un syndicat de policiers en vienne à mettre en cause un adolescent de treize ans, pour atteindre son père et le parti qu'il dirige, montre que les méthodes totalitaires ont encore leurs adeptes.

Le groupuscule syndical dit Fédération professionnelle indépendante de la police (F.P.I.P.) a obtenu 2,83 % des suffrages aux dernières élections professionnelles. C'est dire son importance, y compris au sein de la police.

Rien ne lui interdit toutefois de détester M. Georges Marchais et le parti communiste. Tout lui fait défense, en revanche, de s'appuyer sur un incident concernant son jeune fils, de surcroît plus que fumeux, pour « nourrir » le combat politique.

Il n'est pas certain que la F.P.I.P. ait eu conscience de commettre une vilenie. Assurément, elle a craint d'agir en dehors des lois puisqu'elle a, spontanément, semble-t-il, cessé de diffuser sur un répondeur automatique téléphonique des affirmations douteuses concernant le fils de M. Marchais. Avant même que la justice ne soit légitimement saisie de cette affaire.

Quoi que dira la justice sur le fond, le moment venu, elle n'aura pas à dire si, oui ou non, les policiers de la F.P.I.P. ont manqué à l'honneur et à la probité. C'est pourtant ce qui fut.

Ph. B.

SCIENCES

Un rapport soumis à l'examen du Conseil supérieur de sûreté nucléaire

Que faire des combustibles irradiés dans les centrales nucléaires ? Comment les retraiter ? Que faire aussi de tous ces déchets radioactifs supplémentaires – gants, matières plastiques, outils, machines, pièces métalliques, etc. – produits par l'industrie nucléaire, et comment assurer la gestion de toutes ces matières, dont certaines sont faiblement radioactives, tandis que d'autres le sont fortement ?

C'est à ces questions qu'un groupe de travail a tenté de répondre dans un rapport d'une centaine de pages que le professeur Raymond Castaing, membre de l'Académie des sciences, vient de remettre au président du Conseil supérieur de sûreté nucléaire (C.S.S.N.), le professeur Louis Néel, prix Nobel de physique, et membre, lui aussi, de l'Académie des sciences.

Que faire des déchets radioactifs ?

Une telle réflexion s'imposait. Un seul exemple le montrera : pour chaque année de fonctionnement, une trentaine de tonnes de combustibles irradiés sont produites par chacun des réacteurs de 1000 mégawatts qu'E.D.F. exploite en France.

Ceux qui attendaient une révolution, une remise en cause fondamentale de ce qui existe en seront pour leurs frais. Le rapport Castaing n'apporte pas de révélations fracassantes. Il a, en revanche, le mérite d'aborder des aspects souvent laissés sous silence dans le passé, comme non-retraitement des combustibles irradiés. Ne serait-ce que de ce point de vue, le rapport est novateur comme il l'est par les recommandations, nombreuses, qu'il fait sur les trois grands thèmes que ses auteurs ont abordés :

● **La situation actuelle du retraitement** : Sur ce point le groupe de travail considère que le Commissariat à l'énergie atomique (C.E.A.), après avoir acquis la maîtrise industrielle du retraitement des combustibles irradiés dans les centrales nucléaires à uranium naturel, possède aujourd'hui celle du retraitement des combustibles de la filière eau légère-uranium enrichi, *« dans des conditions de disponibilité et de sûreté, au moins à court et moyen terme, qui n'ont pas été remises en cause »*.

Il estime que *« les capacités de retraitement prévues de huit cents tonnes par an pour les usines UP2-800 et UP3-A – en cours de construction à La Hague (Manche) – devraient, sauf imprévu, être respectées »*, constate que l'examen des niveaux d'exposition des personnels aux rayonnements ionisants et de l'impact des rejets d'effluents radioactifs de l'usine de La Hague n'a pas fait apparaître de *« grave sujet d'inquiétude »*, mais demande que *« d'importants progrès »* soient effectués pour les nouvelles usines de retraitement.

● **La sureté a long terme des déchets** : Si les rapporteurs formulent un avis généralement positif sur les techniques de stockage des déchets à court et à moyen terme, ils se sont, en revanche, beaucoup interrogé sur la sûreté à long et très long terme de telles opérations. Personne n'est en mesure aujourd'hui de faire la preuve que les techniques actuellement envisagées ou développées répondent parfaitement au problème pour des périodes qui se comptent en milliers d'années. Pour ces raisons, les auteurs du rapport invitent donc les responsables à choisir la voie de la prudence et à ne rien engager qui ne soit irréversible.

Dans l'état actuel des connaissances, *« toutes les stratégies de gestion des combustibles irradiés,* note le groupe de travail, *présentent des incertitudes pour la sûreté à long terme du stockage des déchets, du fait de l'insuffisance des données sur lesquelles peut s'appuyer la prévision du comportement, sur un laps de temps se mesurant en milliers de siècles, des déchets en situation d'enfouissement profond »*.

Aussi le rapport suggère-t-il que les études de *« caractérisation »* de tous les déchets contaminés qui émettent des rayonnements alpha soient activement poursuivies, et que soient créés un ou plusieurs laboratoires souterrains expérimentaux pour évaluer, notamment dans le cas des déchets de haute activité, les effets du dégagement de chaleur produit par ces matières nucléaires.

Le groupe de travail rappelle d'ailleurs qu'un enfouissement de déchets radioactifs de haute activité, de déchets alpha ou de combustibles irradiés tels qu'ils sortent des centrales ne lui apparaît pas, pour l'instant, pouvoir être effectué. Il convient donc de s'orienter, indique le rapport, vers la mise en œuvre à La Hague de techniques de traitement et de conditionnement des déchets rendant *a priori* ces déchets plus aptes au stockage à long terme. D'autre part, il insiste sur la nécessité *« d'appliquer avant la fin du siècle »* la technique, mise au point en laboratoire par le C.E.A., de retraitement des combustibles irradiés qui permet une extraction poussée des émetteurs alpha de très longue période.

Informer le grand public

● **Le retraitement immédiat et les autres options** : Sur ce sujet les rapporteurs estiment, qu'à court et moyen terme, la France n'est pas soumise à une alternative entre le retraitement immédiat des combustibles irradiés retenu par la France et l'entreposage de ces matières nucléaires tel que l'a choisi la Suède (*le Monde* du 10 novembre). Le choix demeure ouvert, disent-ils, et la question ne se posera que dans l'hypothèse d'un accroissement important du parc des centrales nucléaires, pour les combustibles irradiés provenant de réacteurs mis en service après 1992.

Aussi faut-il que des *« études allant jusqu'au savoir-faire industriel soient engagées sur les options autres que le retraitement immédiat »* tout en maintenant l'acquis industriel et le potentiel de recherche du C.E.A. sans lesquels ne pourrait être maîtrisé industriellement avant la fin de ce siècle le *« retraitement poussé »* auxquels songent les rapporteurs, c'est-à-dire celui qui requiert la séparation des éléments émettant du rayonnement alpha sur de très longues périodes (actinides) et le conditionnement amélioré de tous les déchets.

De tels choix, de tels engagements pour l'avenir, ne sauraient être pris de manière confidentielle ou restreinte. En termes mesurés, les auteurs du rapport recommandent donc de rompre avec une certaine politique du secret et insistent sur la nécessité d'élargir le champ des personnes informées ou consultées sur les données techniques de la gestion des combustibles irradiés. Un engagement dans ce sens serait, affirment-ils, serait *« utile »* à la mise en place d'une structure autonome et pleinement représentative des différentes compétences nécessaires pour élaborer un programme de recherche et de développement dans ce domaine. Politique de l'information qui suppose que, parallèlement, un effort complémentaire soit fait en direction du grand public.

Ce rapport, dont la rédaction avait été réclamée en décembre 1981 par le gouvernement, fera l'objet, le 11 janvier prochain, d'un examen préalable par le C.S.S.N. avant d'être transmis au gouvernement, au C.E.A. et à sa filiale Cogema, responsable des activités relatives aux matières nucléaires.

JEAN-FRANÇOIS AUGEREAU.

● *Le réacteur nucléaire de recherches de Neuheberg*, installé près de Munich, vient d'être arrêté après dix ans d'activité. Cette décision, prise pour des raisons d'ordre budgétaire, devrait permettre d'économiser quelque 2 millions de marks par an. Ce réacteur était utilisé pour des expériences sur la sécurité des centrales nucléaires, la protection contre les radiations ionisantes, la biologie des radiations et les problèmes de santé liés à l'atome.

● *Le Centre d'études spatiales* (C.N.E.S.) et la Société pour le perfectionnement des matériels et équipements aérospatiaux (Sopemea) viennent de créer une filiale commune Intespace. Cette nouvelle firme, au capital de 6 millions de francs dans laquelle le C.N.E.S. et la Sopemea auront la majorité avec chacun 45 % des parts – le reste étant partagé entre Matra, Thomson-C.S.F. et l'Aérospatiale, – aura la charge de développer ses activités commerciales dans le domaine des essais, notamment spatiaux, de l'ingénierie et des moyens d'essais correspondants. Intespace devrait entrer en activité au 1ᵉʳ janvier 1983.

FAITS ET JUGEMENTS

Une protestation de la direction des Bains-Douches

La direction des Bains-Douches, l'établissement de nuit parisien, fermé, mercredi 22 décembre, pour trois mois, par décision du préfet de police pour trafic de cocaïne, a précisé, jeudi, *« que la mesure administrative dont elle a été frappée concerne l'arrestation d'un disquaire en remplacement et ne travaillant que très épisodiquement dans son établissement »*.

Dans un communiqué, la société Les Bains-Douches, ajoute : *« ceci ne saurait mettre en cause l'honnêteté et la rigueur du reste du personnel. Il s'agit d'un seul et unique incident survenu à ce sujet depuis l'ouverture de la discothèque, il y a quatre ans. Ceci prouve, à notre sens,* ajoute le texte, *la vigilance dont la direction a fait preuve à l'égard de ce type de problème »*.

Le disquaire mis en cause, Lenice D'Arnais, 30 ans, avait été interpellé le 10 novembre dernier et déféré au parquet (*Le Monde* du 24 décembre). Le préfet de police, M. Jean Perier, à l'issue de l'enquête de la P.J., a décidé de fermer l'établissement, estimant *« que ce trafic de stupéfiant n'aurait pas dû échapper à l'exploitant normalement vigilant »*.

Les ravages de l'héroïne

Sept personnes sont mortes à Milan (Italie) entre mardi 14 et jeudi 23 décembre, c'est-à-dire en l'espace de neuf jours, des suites d'injections d'héroïne. Selon la police, cet accroissement brutal de décès peut être causé soit par le froid, qui affaiblit la résistance des toxicomanes, soit par la mise en circulation d'héroïne coupée avec un produit toxique.

Ces décès sont intervenus alors qu'au Pakistan les brigades antidrogue viennent de réaliser une importante prise en saisissant 396 kilos d'héroïne pure au poste de douane de Peshawar. La marchandise, évaluée à près de 200 millions de dollars (environ 1 312 millions de francs) sur le marché occidental, se trouvait à bord d'un camion pakistanais qui l'avait chargée dans la petite ville de Landi-Kotal, non loin de la frontière afghane.

Selon les autorités pakistanaises, l'héroïne avait été fabriquée dans un laboratoire clandestin en Afghanistan. Cette prise est la plus importante dans cette partie du monde depuis mai 1981, date à laquelle les Iraniens avaient découvert 420 kilos d'héroïne dans la région désertique du Kévir. – *(A.F.P.)*

A Lens : Un cambrioleur tué

Dans la nuit du 21 au 22 décembre, un commerçant en électroménager de Lens (Pas-de-Calais) M. André Quilliot, quarante et un ans, a été réveillé vers trois heures quarante-cinq du matin par le signal d'alarme de son magasin. Il a alors saisi un pistolet de calibre 22 long rifle et a tiré à une dizaine de reprises sur une voiture où s'engouffraient plusieurs individus et qui a disparu au coin de la rue. Les cambrioleurs, vraisemblablement au nombre de trois, avaient dérobé plusieurs objets, dont un magnétoscope.

Deux heures plus tard, une voiture était découverte abandonnée sur un parc de stationnement du C.H.R. de Lille. A l'intérieur se trouvait le cadavre d'un homme tué par balles. Il s'agissait de M. Julien Sarzi-Sartori, âgé de vingt-trois ans, dit « le Sicilien », bien connu des services de police pour avoir participé à plusieurs cambriolages.

Les policiers établissaient aussitôt un lien entre cette mort et le cambriolage qui s'était produit à Lens. M. Quilliot affirma qu'il avait tiré dans les pneus du véhicule. Cependant les policiers estiment comme « probable » que le cambrioleur ait été tué par le commerçant, qui a déjà, selon ses dires été victime, à quatorze reprises, de cambriolages. Une autopsie est en cours.

M. Quilliot sera présenté au parquet de Béthune dans l'après-midi du 23 décembre.

Des « antinucléaires » de Chooz ont été mis sur écoute

Après la découverte à Charleville-Mézières (Ardennes), par un militant C.F.D.T. travaillant aux P.T.T. d'une installation d'écoutes téléphoniques sur la ligne d'un responsable du Front commun antinucléaire contre la centrale de Chooz, M. Vincent Leroy, l'Union départementale C.F.D.T. a adressé une lettre au ministre de l'intérieur par l'intermédiaire du préfet des Ardennes. Elle demande à M. Gaston Defferre de lui *« fournir toutes les explications concernant cette affaire et de préciser la responsabilité de chacun »*, ainsi que de définir sa position en matière d'écoutes téléphoniques.

M. Jean-Paul Marty, commissaire de la République des Ardennes, nous a assuré jeudi 23 décembre que, *« actuellement il n'y a pas d'écoutes téléphoniques qui concerne des militants antinucléaires »*, mais, reconnaît-il, *« il y en a eu. Elles étaient pleinement justifiées compte tenu des violences graves commises par certains manifestants donc par des considérations tirées de la sécurité publique »*. Cette version de l'affaire – il y a eu « construction » d'écoutes téléphoniques, il n'y en a plus – est confirmée à la direction des renseignements généraux.

A s'en tenir aux conclusions de la commission nationale sur les écoutes téléphoniques, qui a rendu son rapport au premier ministre en octobre dernier, ce genre d'écoutes n'est pas exceptionnel : outre les écoutes judiciaires décidées sur commission rogatoire d'un juge d'instruction, d'autres – dites administratives – peuvent être autorisées et contrôlées par le premier ministre, dans la mesure où la sécurité publique est en cause. En clair, dans le cas de Chooz et des affrontements violents réguliers entres forces de l'ordre et manifestants, les renseignements généraux font valoir que le pis pourrait être redouté et qu'il importait de *« savoir, pour pouvoir limiter les dégâts et les risques »*.

LES ALÉAS DE LA LUTTE CONTRE LE TERRORISME

Opération commando contre un centre de postcure

Agissant sur commission rogatoire délivrée par M. Patrice Maynial, juge d'instruction à Paris, une force d'intervention composée d'une soixantaine de personnes a investi, la mardi 21 décembre, vers midi, une ferme de Bassoues (Gers), le centre Adréou, un centre d'accueil pour drogués en voie de désintoxication, géré par l'association Le Patriarche (1).

Venue à bord de plusieurs hélicoptères depuis l'aéroport de Tarbes-Ossun (Hautes-Pyrénées), cette force, placée sous le commandement du commandant Beau, directeur de la section parisienne de recherches de la gendarmerie, était composée de gendarmes affectés à cette section, de gendarmes du groupement d'intervention de la gendarmerie nationale (G.I.G.N.) et d'inspecteurs de la police nationale (2). Le substitut du procureur de la République d'Auch les accompagnait.

L'opération, qui avait pour but de rechercher un éventuel stock d'armes, voire la présence (ou le passage) au centre Andréou de personnes appartenant à des mouvements terroristes, s'est soldée par un échec, aucun indice n'ayant été découvert au terme de deux heures de perquisition. Trois pensionnaires de l'établissement ont été momentanément interpellés et entendus par la gendarmerie locale, mais devaient être relâchés rapidement.

(1) Directeur du centre de La Bohère, à Saint-Paul-sur-Save (Haute-Garonne), M. Lucien Engelmajer, alias « le patriarche », est à l'origine de la création de cette association qui compte actuellement quatre centres de postcure.

(2) On précise, à la direction de la gendarmerie nationale, que toutes les affaires concernant le trafic d'armes dans le cadre de la lutte antiterroriste étant centralisées à Paris, c'est à des gendarmes et fonctionnaires parisiens qu'il incombait de mener cette opération.

INFORMATIONS « SERVICES »

LA MAISON

Au réveillon

Garnitures scintillantes, *bougies pailletées d'or et parures* de table colorées vont créer une ambiance féérique pour un soir.

Dans les boutiques Decomann, spécialisées en fleurs et plantes artificielles, de longues tresses sont en houx ou en mélèze. Des guirlandes japonaises, très découpées, sont dorées, ar*gentées, rouge ou vert vif ; en* blanc nacré, elles ressemblent à des cristaux de neige (de 27 à 80 F en 2,40 m de long). D'inspiration scandinave, les couronnes de sapin ornées de pommes rouges, de pommes de pin, de rubans et de bougies se suspendent au plafond ou se posent au centre de la table, de 45 à 185 F.

L'éditeur de tissus Patrick Frey a imaginé pour Noël des accessoires en tissu, découpés et prêts à coudre. Les couronnes de bienvenue, à accrocher à la mode anglo-saxonne sur la porte d'entrée ou sur un mur, sont imprimées d'un éclatant feuillage rouge : le kit pour faire une *grande couronne et deux petites*, 77 F environ.

Pour décorer la table de réveil*lon, la boutique Fleurs et pay*sage a créé des centres de table en fleurs de tissu, dans des coloris à harmoniser à la nappe et aux assiettes. Ces compositions sont rondes (une grosse fleur et d'autres plus petites, 44 F) ou de forme allongée, mêlant fleurs et pommes de pin dorées, à partir de 100 F. En complément, des *anneaux en fleurs de tissu pour* ceinturer des bougeoirs.

Pour illuminer la table de fête, *les bougies toujours originales* de Point à la ligne sont présentées dans leur magasin du boulevard Saint-Germain et diffusées dans des boutiques de cadeaux. Hautes de 20 ou 30 cm, elles sont de teintes douces ou habillées d'or (de 8 à 12 F). Des bougies de longue durée, noires, blanches ou rouges, sont toutes *pailletées de fines étoiles dorées.* A disposer dans une coupe, au centre de la table ou sur un meuble, des bougies en forme de citrons, oranges, mandarines, avocats ou ananas, composent une symphonie en or ou en blanc nacré, de 33 à 145 F selon le fruit.

Pour une parure de table d'un soir, des sets éphémères sont en carton joliment décoré. Ceux de Boudy-papier sont rectangulaires, à bord découpés, en tons *nacrés, or ou argent. Tout nou*veaux, des sets ressemblant à de grosses feuilles rondes sont noirs mouchetés d'or (48 F la paire). Des bougeoirs en carton plastifié — dahlias ou camélias — sont assortis à tous les sets, dessous *de verres ou de bouteilles* (Galeries Lafayette, rayon postscriptum ; au Printemps, à la boutique noire).

Les « Décorelles » sont des sets rectangulaires en papier (rose, parme, rouge, vert doux, bleu nuit, gris), encadrés d'une bordure de ton plus soutenu et ornés d'un gros nœud découpé *dans un angle (26 F les quatre)* ; sous-verres, menus et marque-places complètent la collection. Les « Décorelles » sont vendus chez Marie-Papier (26, rue Vavin, 75006 Paris) et à l'Espace véranda. Cette nouvelle boutique, située dans l'île Saint-Louis, est consacrée à l'environnement de la table : nappes et fleurs en *tissu mais aussi des sets* découpés en forme de gros chat couché, en carton argent ou doré (18 F pièce). De nouveaux sets rectangulaires sont en papier reliure plastifié, dans des tons de bleu, rouge ou vert.

Touche finale au décor : l'ambiance parfumée. Le créateur et éditeur de tissus Manuel Canovas sort, lui aussi, ses parfums pour la maison, en trois senteurs : fleurie, boisée ou épicée. Présentés en vaporisateur, en huile à brûler sur une ampoule électrique et en bougie incluse *dans un photophore (de 69 à* 250 F), ils sont vendus dans des boutiques de décoration et chez Sophie Canovas, dans sa boutique de linge de maison de la place de Furstenberg à Paris.

JANY AUJAME.

★ Decomann, 54, bd de Sébastopol et 175, faub. Saint-Antoine à Paris.

★ Kits de Patrick Frey, au Printemps et aux Galeries Lafayette (stands P. Frey). Pour la province, s'adresser au 47, rue des Petits-Champs, 75001 Paris. Tél. 297-44-00.

★ *Fleurs et paysage, 116, rue du* Bac, 75007 Paris.

Point à la ligne, 177, bd Saint-Germain, 75007 Paris. Pour la province, écrire 15, chemin d'Ornon, 33170 Gradignan. Tél. (56) 89-52-22.

★ Espace véranda, 45, rue Saint-Louis-en-l'île, 75004 Paris.

PARIS EN VISITES

26 DÉCEMBRE

« Au marais », 15 heures, 62, rue *Saint-Antoine, Mme Legrégeois.*

« Les crèches », 15 heures, entrée de Saint-Sulpice, Mme Pennec.

« *Château de Maisons-Laffitte* », 15 h 30, entrée, côté parc, Mme Hulot (Caisse nationale des monuments historiques).

« Henri Fantin-Latour », 10 h 30, Grand Palais (Approche de l'art).

« Hôtel de Mme de Miramion », 15 heures, 47, quai de la Tournelle (Mme Barbier).

« Clemenceau en sa maison », 15 heures, 8, rue Franklin (Mme Ferand).

« Hôtel de Soubise », 15 heures, 60, *rue des Francs-Bourgeois* (Mme Hauller).

« Salons du ministère des finances », 10 h 30, 93, rue de Rivoli (Mme Hager).

« Hôtel de Rochechouart », 15 heures, 110, rue de Grenelle (Histoire et Archéologie).

« La Seine », 14 h 30, devant la Théâtre du Châtelet (Paris autrefois).

« Hôtel de Roquelaure », 15 heures, 246, boulevard Saint-Germain (Paris et son histoire).

« Le Marais », 15 heures, métro Saint-Paul (Résurrection passé).

« Salons du ministère des finances », 15 heures, 93, rue de Rivoli (Tourisme culturel).

27 DÉCEMBRE

« Exposition Oudry », 12 h 30, *Grand Palais, Mme Garnier-Ahlberg.*

« La mosquée présentée aux jeunes », 14 h 30, place du Puits-*de-l'Ermite, Mme Hulot.*

« Les Invalides », 15 heures, cour d'honneur, Mme Allaz.

« La bibliothèque de l'Arsenal », 15 heures, 1, rue de Sully, Mme Vermeersch (Caisse nationale des monuments *historiques*).

« Jean-Baptiste Oudry », 14 h 30, Grand Palais (Approche de l'art).

« Exposition Fantin-Latour », 15 h 15, Grand Palais (Arts et curiosités de Paris).

« Le Père-Lachaise », 15 h, entrée, boulevard de Ménilmontant (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Mobilier royal au Louvre », 15 h, métro Louvre (Mme Hauller).

« Salons de l'Hôtel de Ville », 15 h, devant la poste (Mme Hager).

« *Epiphanies romanes et gothiques* », 15 h, Musée des monuments français (Histoire et archéologie).

« *Montmartre* », 15 heures, métro Abbesses (P.-Y. Jaslet).

« L'Hôtel-Dieu », 14 h 30, parvis Notre-Dame (Paris autrefois).

« Fantin Latour », 15 heures, Grand Palais (Paris et son histoire).

« Le Marais », 14 h 30, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

« Hôtel Lauzun », 15 heures, 17, quai d'Anjou (Tourisme culturel).

« Fantin-Latour », 15 h 30, Grand Palais (Visages de Paris).

CONFÉRENCES

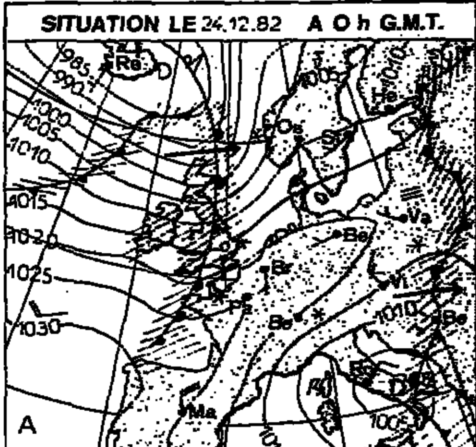
26 DÉCEMBRE

14 h 15 : 60, boulevard de Latour-Maubourg, M. Brumfeld : « Le *monde de la Bible* » ; *16 h 30* : 60, boulevard de Latour-Maubourg : « La Genèse » (audiovisuel) (Rencontre des peuples).

15 h : 163, rue Saint-Honoré, M. J. Phaure : « L'axe des solstices et les deux Saint-Jean » ; « Le symbolisme de la fête de Noël », par Natya.

15 h 30 : 15, rue de la Bûcherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

MÉTÉOROLOGIE





Evolution probable du temps en France entre le vendredi 24 à 0 heure et le samedi 25 décembre minuit.

En cette fin de semaine, sérieuse offensive de l'air doux océanique sur l'ouest du pays ; le froid va battre en retraite vers le Sud-Est. Une zone de contact entre les deux où le temps sera très incertain..

Samedi, la France sera partagée en deux, les régions de la moitié Sud-Est *auront encore un temps froid avec des* gélées de – 3 à – 5° par endroits, le ciel sera en général bien dégagé, l'après-midi, il fera beau. Le mistral soufflera encore sur la basse vallée du Rhône..

Sur la Bretagne, la Vendée, les pays de la Loire et la Normandie, le ciel sera nuageux, il fera très doux, 10° le matin,et il y aura des pluies intermittentes. De la Vendée et de l'Aquitaine, à l'ouest du Massif Central, au Bassin parisien, à *la Champagne, la Bourgogne et aux* frontières du nord-est, une zone intermédiaire où il fera moins froid que les jours précédents, le ciel sera gris et brumeux et il y aura encore près du relief quelques flocons de neige ; en plaine, de petites ondées locales faibles. Le matin 2 à 3°, l'après-midi environ 5°.

Pression atmosphérique réduite au niveau de la mer à Paris le 24 décembre à 7 heures, 1 024 millibars, soit 768,1 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 23 décembre ; le second le minimum de la nuit du 23 décembre au 24 décembre) : Ajaccio, 12 et 1 degrés ; Biarritz, 6 et 3 ; Bordeaux, 4 et 0 ; Bourges, – 1 et – 2 ; Brest, 6 et 6 ; Caen, 4 et 1 : Cherbourg, 5 et 3 : Clermont-Ferrand, 0 et – 2 ; Dijon, 2 et – 3 ; Grenoble, 1 et – 2 ; Lille, 2 et – 2 ; Lyon, 1 et – 1 ; Marseille-Marignane, 6 et 0 ; Nancy, 1 et – 5 ; Nantes, 5 et 1 ; Nice-Côte d'Azur, 8 et 3 ; *Paris-Le Bourget, 3 et – 2* ; Pau, 4 et 0 ; Perpignan, 6 et 3 ; Rennes, 5 et 2 ; Strasbourg, 3 et – 1 ; Tours, 2 et 0 ; Toulouse, 3 et 0 ; Pointe-à-Pitre, 29 et 24.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 11 et 4 degrés : Amsterdam, 3 et 0 ; Athènes, 17 et 15 ; Berlin, 4 et – 1 ; Bonn, 1 et – 2 ; Bruxelles, 2 et – 1 ; Le Caire, 20 et 10 ; îles Canaries, 18 et 15 ; Copenhague, 3 et 0 ; Dakar, 23 et 20 ; Djerba, 13 et 9 ; Genève, 2 et 0 ; Jérusalem, 18 et 5 ; Lisbonne, 13 et 9 ; Londres, 0 et 1 ; Luxembourg, 0 et – 2 ; *Madrid, 8 et 1 ; Moscou, 4 et 2* ; Nairobi, 25 et 13 ; New-York, 7 et 3 ; Palma-de-Majorque, 10 et 2 ; Rome, 10 et 5 ; Stockholm, 2 et 1 ; Tozeur, 14 et 7 ; Tunis, 11 et 4.

Probabilités pour la fin de la semaine

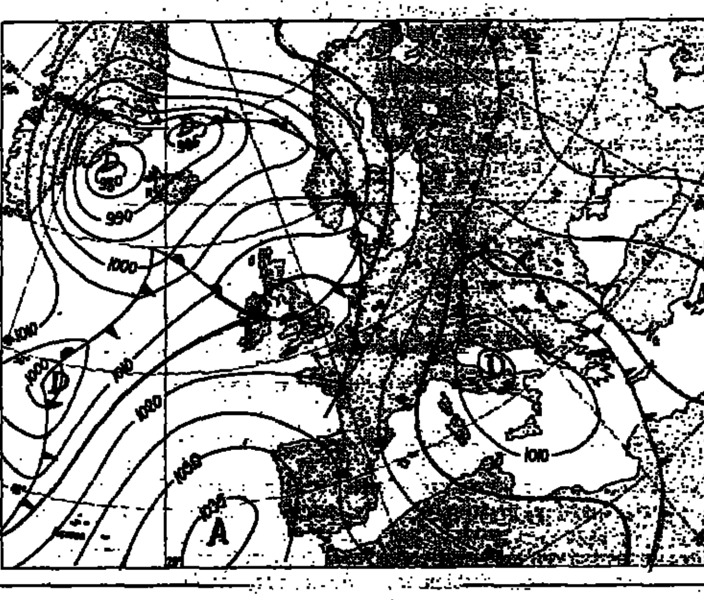
L'air océanique continue d'envahir une grande moitié du nord-ouest du pays. Les régions du Midi resteront dans une zone de temps relativement beau mais frais le matin..

Prévision pour dimanche 26 décembre

Sur la Normandie, la Bretagne, la Vendée, le nord de la France, la région parisienne, temps nuageux à couvert avec des vents de sud-ouest à ouest modérés. Les températures du matin seront de 5° à l'intérieur et de 8 à 9° sur la côte, *avec des maximums qui évolueront au*tour de 10°. Sur une bande de territoire allant du Bordelais à l'Alsace et à la Bourgogne, temps gris encore froid mais peu à peu le réchauffement se poursuivra. Les vents tourneront à l'ouest. On notera des températures de 6 à 8° en fin de journée.

Sur le reste de la France, soit le Roussillon, la Provence le sud des Alpes, le sud du Massif Central, après quelques brumes et petites gelées à l'intérieur, le temps sera beau, ensoleillé, avec des températures maximales de 12 à 13° sur la côte.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)



BULLETIN D'ENNEIGEMENT

Nous donnons ci-dessous les hauteurs d'enneigement, au 23 décembre 1982, dans les principales stations françaises, telles qu'elles nous ont été communiquées par l'Association des maires des stations françaises de sports d'hiver (61,boulevard Haussmann, 75008 Paris), qui met à la disposition des usagers un bulletin d'information enregistré sur répondeur automatique au 266-64-28.

Le premier chiffre indique en centimètres l'épaisseur de neige au bas des pistes ; le second, l'épaisseur de neige en haut des pistes.

ALPES DU NORD

Autrans : 20-60 : Arêches-Beaufort : 35-230 ; Avoriaz : 30-130 : Bellecombe : *25-40 ; Bonneval-sur-Arc : 80-160* ; Carroz-d'Arraches : 20-80 ; Chamonix : 10-130 ; Chamrousse : 40-80 ; La Chapelle-d'Abondance : 10-35 ; La Clusaz : *25-120* ; Collet-d'Allevard : *20-20* ; Combloux : 15-60 ; Les Contamines-Montjoie : 30-120 ; Courchevel : 60-140 : Crest-Voland : 40-85 ; Flaine : 40-230 : Flumet : 30-50 : Les Deux-Alpes : 20-250 ; Les Gets : 20-40 ; Le Grand-Bornand : 30-100 ; Les Houches : 10-60 ; Les Sept-Laux : 10-80 ; Les Arcs : 60-145 ; Megève : 20-70 ; Les Menuires : 31-100 ; Méribel : 40-140 ; Morzine-Avoriaz : 15-150 ; La Grande-*Plagne : 90-180 ; Pralognan*-La Vanoise : 35-75 ; Saint-François-Longchamp : 30-100 ; Saint-Gervais-le-Bettex : 30-70 ; Samoëns : *40-120 ; Val-d'Isère : 55-140* ; Valloire : 20-120 ; Val-Thorens : 120-220.

ALPES DU SUD

Allos-le-Seignus : 30-100 ; La Foux-d'Allos : 40-160 ; Isola-2000 : 110-200 ; Montgenèvre : 100-150 ; Pra-Loup : 10 ; *Risoul-1850 : 40-110* ; *Le Sauze* : 320-100 : Serre-Chevalier : 30-110 ; Superdevoluy :10-100 ; Vars : 30-120.

PYRÉNÉES

Les Agudes : 40-60 ; Les Angles : 40-80 ; Ax-les-Thermes : —50 ; Barèges : 50-140 : Cauterêts-Lys : 130-300 ; La *Mongie : 80-210* ; Saint-Lary-Soulan : 40-100.

MASSIF CENTRAL

Le Mont-Dore : 20-40 ; Super-Besse : 30-50.

JURA

Métabief : 10-25 ; Les Rousses : 20-80.

VOSGES

Le Bonhomme : 20-30 ; Gérardmer : 20-40 ; Saint-Maurice-sur-Moselle : 20-40.

LES STATIONS ÉTRANGÈRES

Pour les stations étrangères, on peut s'adresser à l'Office national allemand du tourisme, 4, place de l'Opéra, 75002 Paris, tél. 742-04-38 ; à l'Office national suisse du tourisme, 11 bis, rue Scribe, 75009 Paris, tél. 742-45-45 ; à l'Office national autrichien du tourisme, *47, avenue de l'Opéra, 75002 Paris, tél.* 742-78-57 ; à l'Office national italien du tourisme, 23, rue de la Paix, 75002 Paris, tél. 266-66-68.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au *Journal officiel* du vendredi 24 décembre :

DES LOIS

● Relative à la formation professionnelle des artisans.

● Autorisant l'approbation d'une convention entre la France et l'Arabie Saoudite en vue d'éviter les doubles impositions. (Textes identiques concernant Chypre et le Koweït.)

● Autorisant l'approbation d'une convention entre la France et la Belgique *sur l'assistance mutuelle* en cas de catastrophes ou d'accidents graves.

● Autorisant l'approbation d'une convention entre la France et la Belgique au sujet de l'amélioration de la Lys mitoyenne entre Deûlémont et Menin.

UN ARRÊTÉ

● Relatif à l'importation et à la protection d'animaux vivants.

UNE EXPOSITION AU CENTRE POMPIDOU

« Fera-t-il beau demain ? »

Après un automne très pluvieux, tout le monde se demande « *Fera-t-il beau demain ?* » L'exposition organisée sur ce thème par la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou et le Centre national de la recherche scientifique avec la Météorologie nationale est donc particulièrement opportune.

Le but de l'exposition est de montrer au grand public à quel point l'atmosphère est une machine compliquée et de faire comprendre que beaucoup de ces phénomènes sont encore mal connus. D'où l'imprécision des prévisions météorologiques, même parfois de celles qui portent sur le lendemain.

Cinquante-deux panneaux combinant des *photos, des schémas*, des graphiques et des textes courts exposent certains aspects particuliers de la météorologie ou des climats. Des images transmises presque en temps réel par quatre satellites météorologiques montrent l'état présent de la couverture nuageuse.

Quatre maquettes, prêtées par la Mission du musée de la Villette, permettront *aux spécialistes qui* travaillent à la conception du futur musée national des sciences et des techniques de tester sur le public leurs premières réalisations. Une cuve tournante en couronne, remplie d'eau refroidie au centre et chauffée à la périphérie, matérialisera la circulation atmosphérique de tout l'hémisphère nord. Un grand cube transparent, subdivisé en dés, rappellera à ceux qui l'auraient oubliée la composition de l'air.

Un globe terrestre lumineux, de 80 centimètres de diamètre, est habillé d'un deuxième globe transpa*rent où sont figurés les grands mou*vements de l'atmosphère. Enfin, le plus spectaculaire est un grand écran circulaire sur lequel est projeté un reportage sur le cyclone tropical David, qui a ravagé les Antilles en 1979. On peut ainsi suivre le trajet de David d'Afrique en Amérique grâce à des images prises par satellite, puis voir les régions ravagées *par le cyclone.*

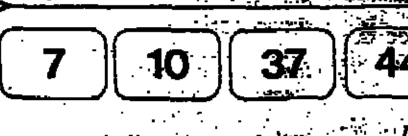
Tous les jours, de 14 heures à 17 heures, une animation complètera l'exposition. Les 12, 19 et 26 janvier, à 18 heures, des films concernant la météorologie seront projetés. Enfin, des conférences sont aussi prévues.

Y. R.

★ Centre Georges-Pompidou. Bibliothèque publique d'information (2e étage). Du 22 décembre 1982 au 14 mars 1983. Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 12 heures à 22 heures (de 10 heures à 22 heures le samedi et le dimanche). Entrée gratuite.



TIRAGE N° 51
DU 22 DECEMBRE 1982



NUMERO COMPLEMENTAIRE 22

	NOMBRE DE GRILLES GAGNANTES	RAPPORT PAR GRILLE GAGNANTE (POUR 1 F)
6 BONS NUMEROS	4	3 354 618,10 F
5 BONS NUMEROS + numero complementaire	47	142 749,70 F
5 BONS NUMEROS	1 433	14 045,80 F
4 BONS NUMEROS	115 595	174,20 F
3 BONS NUMEROS	2 505 709	11,60 F

PROCHAIN TIRAGE LE 29 DECEMBRE 1982

VALIDATION JUSQU'AU 28 DECEMBRE 1982 APRES MIDI

Le Monde

LOISIRS ET TOURISME

VOYAGES D'ORIENT

ÉGYPTE : DE QUELLE COULEUR EST LE NIL ?

VOICI, avant le départ, la demande d'un ami un peu esthète : *« Tu pars en Egypte, raconte-moi au retour la couleur du Nil. »* Cadeau introuvable, désolé. Le Nil, où, quand, à quelle heure, quelle saison ? Ce fleuve n'est qu'un miroir bougeant lentement sous le ciel, le long des terres, changeant sans cesse au gré des lieux, des moments, du regard, aussi, que l'on pose sur lui. Pour Gérard de Nerval, *de « l'eau rousse aux reflets d'ardoise »*, et Chateaubriand se contentera de regretter, sur ses bords, les immensités américaines qu'il a visitées... en imagination.

Illustres prédécesseurs. Aujourd'hui, des norias de touristes naviguent au petit cours entre Assouan et Louxor, Louxor et Assouan, un jour à l'endroit, un jour à l'envers, comme l'a raconté ici J.-P. Péroncel-Hugoz (*le Monde* du 25 novembre). Libre à beaucoup de se complaire dans le confort climatisé de leurs hôtels flottants. Le Nil au ras des quais, ce peut être, bien sûr, un égout : bouteilles en plastique, bidons vides et écorces d'orange.

Le vieux dieu mérite pourtant quelque geste de ferveur ; prière du matin et prière du soir, du soir surtout. A Louxor, par exemple, un coucher de soleil se prolongera durant une longue demi-heure dans une profusion de rougeoiements, de sulfurations cuivrées, d'embrasements violacés à désespérer la palette la plus subtile. Les aubes sont blanches, puis, rapidement, grises comme le ciel toujours sans nuages et d'un bleu non pas soutenu, comme on l'a rêvé, mais tout lavé d'une lumière nacrée.

Le Nil a ces couleurs et aussi celle de ses rives. Spectacle sans entracte lorsque durant deux jours, trois jours, on l'accompagne. D'une rive à l'autre le décor change. Il est souvent celui-ci. A l'arrière-plan, la découpe nette des montagnes dénudées, teintées de sable et de limon blond ; vers l'avant, les jets drus des palmeraies auxquelles succèdent les terrasses en damiers des fameux champs-jardins nilotes tracés au cordeau, bordés de minuscules murets de terre, verdoyants comme des potagers. A l'extrême bord des berges, un pâturage étroit où paissent deux ânes blancs et un bœuf noir. Au tout premier plan, enfin, une felouque et son unique voile de guingois, suivie d'un vol de mouettes. Le Nil tel qu'on l'a imaginé : ses eaux très lentes et la longue trouée verte qu'il a créée au milieu des déserts qui s'approchent parfois jusqu'à ses rives ; un grouillement de vie et de cris tout au long des villages en brique que l'on devine derrière les arbres.

Se méfier des clichés, mais ils sont vrais. Se méfier, surtout, d'une certaine rapidité du regard et de l'intelligence. Ce pays au premier abord tout ouvert, tout offert, qui en viendra à bout ? Serge Sauneron, l'égyptologue, expliquait : *« Vous qui entrez en Egypte, débarrassez-vous de votre arrogance. »* Le conseil vaut vis-à-vis des Egyptiens d'aujourd'hui, davantage encore à l'égard de leur immense passé. Trop à voir, à s'étonner et si peu de vraies réponses à tant de questions. Un agent de voyages constate : *« La moitié de mes clients sont déjà venus ici et y reviennent. »* On les comprend.

Première difficulté pour le voyageur muni d'autant de bagages que peuvent lui en procurer les guides les plus patentés : comment s'accoutumer à cette nouvelle échelle du temps ? Trois mille ans séparent la construction de la pyramide de Sakkarah, dans la banlieue du Caire, qu'il visitera à la fin de son tour, de celle du temple de Philae, près d'Assouan, qu'il aura parcourue au début. Trois fois cent ans, une si longue durée qu'elle conduisit les anciens Egyptiens à oublier, à travers le lent piétinement de leur trente dynasties, leur propre histoire...

Des « touristes » 1 500 ans avant Jésus-Christ

Il existe autour de la pyramide de Sakkarah les restes d'un vaste ensemble funéraire, notre guide parlera de *« complexe »*, très incomplètement déchiffré par un égyptologue français qui aura passé sa vie entière à ausculter ces quelques arpents de sable et de colonnes brisées. Mais déjà les scribes du Nouvel Empire (à partir de 1 500 avant Jésus-Christ) venaient ici en touristes admirer et interroger des ruines millénaires dont ils ne comprenaient plus le sens. Et ce fut dans la même région qu'un prince du quinzième siècle avant notre ère décida un beau jour de dégager le fameux sphinx de Gizeh dont on n'apercevait plus que la tête (1). Etonnement encore que ces chiffres que l'on a sus et que l'on ne parvient pas à apprendre : cent quatre-vingts ans, trois générations, furent nécessaires pour construire le temple d'Edfou ; cent mille hommes, on nous l'a dit, furent occupés pendant vingt ans à charrier et entasser les énormes blocs de pierre de la pyramide de Gizeh.

(1) Bonne nouvelle : les Britanniques auraient l'intention de restituer à l'Égypte la fausse barbe du Sphinx, qu'ils avaient emportée à Londres.

Au bord du fleuve, dans des sortes de mares artificielles, des enfants malaxent des pieds et des mains le mélange de limon, de sable et de paille hachée dont seront faites ces briques brunes avec lesquelles, depuis cinq mille ans, les Egyptiens construisent leurs maisons et ont bâti leurs palais. De ceux-ci, même s'ils abritèrent des Ramsès, il ne reste rien. Mais l'orgueil des pharaons et la ferveur religieuse de leur peuple ont semé à travers le pays une multitude de pyramides, temples, statues colossales, édifiés dans le granit et le grès le plus dur. Leurs ruines sont là, témoins aussi durables que le sont les tombeaux creusés dans la montagne de Thèbes et où ont été préservées, sinon les trésors, du moins, dans une atmosphère parfaitement sèche, des fresques et des peintures par milliers.

Admirables, innombrables débris ; ils flattent l'admiration et la laissent perplexe. Comment choisir entre tant de merveilles ? Surtout, quel pouvait être le sens de ces gestes si démesurés ? Nos Mallet et Isaac nous ont raconté comment Champollion perça, un beau jour de 1822, les secrets des hiéroglyphes. Ne rabaissons pas la gloire de cet illustre enfant de Figeac (Lot), mais quelle surprise de découvrir sur place qu'une infime partie seulement des interminables litanies d'inscriptions dont sont recouverts temples et tombeaux ont pu être déchiffrées. C'est la seconde déroute du voyageur en Egypte. Cinq millénaires d'histoire et tellement de lacunes dans la connaissance que nous pouvons avoir de cette *« multitude immobile gonflée d'une clameur silencieuse »* dont parlait Elie Faure.

Au hasard donc le choix. Aucun visiteur ne rentrera déçu : il aura toujours trouvé pâture à son imagination. Même dans les sites les plus attendus. Qui ne ressentira l'espèce d'oppression tropicale que donne la forêt de fûts pressés (cent trente-quatre colonnes de grès de 10 mètres de circonférence) répandus à travers la grande salle hypostyle de Karnak ? Dans n'importe lequel des tombeaux où les pharaons, les reines et les nobles de l'empire de Thèbes imaginèrent de faire figurer, en viatique de leur vie future, tous les agréments de leur vie terrestre, ce sont des dizaines de Lascaux qui défilent sous les yeux. Tombes des nobles : les plus belles parce que les plus émouvantes. Moins vastes que celles des rois, les guides les éclairent à la lumière du soleil par d'habiles jeux de miroirs. Les fresques se succèdent, aux couleurs vives, dessinées dans ce style abstrait et pourtant si familier, malicieux, caricatural ou tendre que les artistes égyptiens ont répété à satiété durant des millénaires. Scènes des rues, des champs ; le dehors et le dedans de la vie du peuple et des grands. Il y a toujours un barbier au coin d'une échoppe et des chasseurs qui brandissent leurs prises, des pleureuses de funérailles et, derrière une vache pommelée rousse et blanche, la silhouette bleutée diaphane du sycomore. Ils appelaient leurs tombes des *« maisons d'éternité »* ; elles vivent encore ; pari presque gagné...

L'inventeur du dieu Soleil

A chacun sa préférence, mais après avoir visité le musée du Caire et celui de Louxor, combien rentreront habités par le visage tout en longueur et en arêtes (un Greco, dit Simonne Lacouture) de ce fabuleux Akhenaton, pharaon rebelle du quatorzième siècle, fervent du désert, inventeur du dieu soleil et, l'histoire est trop belle même si elle n'est pas entièrement prouvée, inspirateur de Moïse.

Toutes ces merveilles et celles que contiennent les églises ou les mosquées du Caire rapportent, visitées par plus d'un million de personnes, près d'un million de dollars aux Égyptiens des années 80. Ils en ont le plus grand besoin, mais peut-être en attendent-ils trop. Il y a déjà trop de bateaux, et trop vastes, sur le Nil : soixante, quatre-vingts, on ne sait au juste ? Il y aura demain trop de grands hôtels au Caire et, sans doute, à Louxor. Il est vrai que les visiteurs, trop nombreux à certaines périodes, à certaines heures sur les quelques sites les plus courus, sont harcelés de trop de mendiants, de vendeurs à la sauvette de vraies ou fausses antiquités, de changeurs de devises à tous cours. L'autre face du tourisme. Il n'enrichit pas toujours ceux qui le pratiquent et peut appauvrir ceux qui en vivent. *« Ne changez pas votre argent dans la rue*, nous demande notre guide, *ne leur donnez pas de mauvaises habitudes. »* Le luxe des caravansérails flottants qui sillonnent le Nil a quelque chose d'insolent, parfois d'insultant. Comment le nier, comment éviter que ces tours si bien rodés, si bien dorés ne creusent un peu plus le fossé séparant ceux qui jouissent du superflu de ceux qui quêtent le nécessaire ? Question naïve et inévitable. Le voyage en Égypte oblige à la poser.

Aucun visiteur des pyramides de Gizeh ou des temples de Thèbes, si pressé soit-il, ne pourra éviter de traverser le Caire. Autre rencontre. L'entassement, le grouillement, le vacarme de cette métropole de treize millions d'habitants (treize la nuit, quinze le jour) qui vit dans un chantier permanent, ne sait comment se débarrasser de ses immondices et transforme ses cimetières en bidonvilles ont quelque chose de fascinant et, rapidement, d'inquiétant. Ruines modernes après ruines anciennes, mais c'est un peuple terriblement vivant qui les habite. On peut se plaire à *« ce quelque chose de délabré, d'aventureux, de lacunaire »* qui, disait Claudel, *« est la marque de l'Orient »*. On peut aussi commencer à essayer de le comprendre. Voici l'Égypte d'un autre voyage.

JACQUES-FRANÇOIS SIMON.

• Un exemple de circuit : Lufthansa propose en association avec Planète, douze jours, en Egypte avec un croisière de sept jours, à bord de tout nouveau bateau (luxe, confort parfait) « Alexandre le Grand », séjour au Caire dans le nouveau Hilton Ramsès, voyage en groupe accompagné depuis Paris via Francfort ou Munich ; 10 250 F par personne, pension complète pendant la croisière, la mi-pension au Caire. Toutes agences de voyages.

ISRAËL : ODEURS DE SAINTETÉ

DANS quelques heures, la route entre Jérusalem et Bethléem sera fermée à la circulation des voitures particulières. Commencera alors, en cette nuit de Noël, la navette des autocars emmenant les pèlerins vers la basilique de la Nativité, bourrée d'icônes, d'encensoirs et de cierges. Paradoxe : plus l'histoire est simple et pauvre, plus elle est couverte d'ors. Pour retrouver la « terre sainte », la terre du Livre qui donna naissance à un peuple, il suffit de faire quelques pas hors de Bethléem.

Les collines environnantes sont criblées de grottes, les puits abondent, les ânes nombreux et les bergers surveillent les troupeaux de moutons. Apparaissent alors sur les sentiers rocailleux les silhouettes de Rachel, de Ruth et de Booz, dont Hugo conte l'idylle dans *la Légende des siècles*. De cette union naquit, trois générations plus tard, David. Et ces gamins qui se bousculent autour d'une citerne ne s'appellent-ils pas Joab, Abisaï et Azaël, compagnons d'armes du roi psalmiste, eux aussi natifs de Bethléem ? Et là-bas, près de ce maigre bosquet, il y a sûrement Joseph parmi les hommes qui palabrent. C'est de tout cela dont se souvient cette vieille bourgade de Judée traversée aujourd'hui par une route asphaltée dont un des embranchements conduit à Beith-Sahour, le « village des pasteurs ».

Israël, c'est une tentation. Depuis que sur cette terre se sont affrontées les civilisations des cités de la Mésopotamie et de l'Egypte, tout est, depuis des siècles, différent. Rien n'effacera dans l'imaginaire le culte de l'alliance, la poésie des Cantiques des cantiques, les imprécations d'Isaïe, les lamentations de Jérémie et les Béatitudes... Et le pèlerin ou le voyageur, même pressé, ne pourra être qu'envahi par les souvenirs quand il saura que, dans ce pays de déserts et de montagnes, le réseau routier – très moderne – suit, bien souvent, les pistes empruntées par les caravaniers. Et qu'il est possible de marcher sur les sentiers foulés jadis par les patriarches et les prophètes, de suivre, aussi, les routes des armées assyriennes, babyloniennes et perses, celles aussi des légions romaines, des cohortes de croisés, des fils de Saladin et des soldats de Bonaparte. Grands rêves fracassés.

Après avoir vécu la Nativité à Bethléem, le voyageur gagnera le lac de Tibériade. Les rives de la mer de Galilée sont calmes et silencieuses. Lumière douce, palmiers, eucalyptus... C'est la « terre » de la méditation et du Nouveau Testament. Au bord du lac fut prononcé le Sermon sur la montagne. Aucun autre lieu en Israël n'aurait pu offrir un tel décor aux Béatitudes. Ici, les scènes évangéliques abondent. Ecœuré par Nazareth, qui ne le reconnaissait pas, Jésus, en effet, commença à Capharnaüm, située au nord du lac de Tibériade, son ministère pour annoncer la bonne nouvelle. Il ne reste plus aujourd'hui que des ruines de cette cité, jadis très prospère. Dans ce cimetière de galets de basalte plane l'ombre du Galiléen. Il était, ici, chez lui. Il prêcha dans les synagogues. Il guérit les malades. Il choisit ses premiers apôtres parmi les pêcheurs qui jetaient leurs filets dans les eaux poissonneuses du lac.

Symbolique juive

Surgissant de cet enchevêtrement de pierres noires, les piliers en calcaire blanc d'une synagogue. Altiers, majestueux, ouverts à tous les vents, les restes de cet édifice dominent la cité. De style gréco-romain, cette synagogue présente toutes les caractéristiques de la symbolique juive. D'habiles sculpteurs ont dessiné sur les pierres ou sur les chapiteaux des grappes de raisin, des grenades, des feuilles de vigne, d'acanthe et des palmiers au côté du bouclier de David ou d'une étoile de Salomon.

Au sud de Capharnaüm, toujours sur les rives du lac, voici Tabgha. C'est ici, selon la tradition, parmi les figuiers et les vignes, qu'eut lieu le miracle de la multiplication des pains et des poissons. Une église byzantine en garde le souvenir. L'édifice fut détruit au septième siècle, mais le parterre de mosaïque préservé est un des plus remarquables de Terre sainte. La partie située devant l'autel évoque le miracle par la représentation naïve de deux poissons au côté d'une corbeille remplie de pains.

La domestication de l'eau du lac et des rivières a transformé la région, où les plantations de bananiers et de dattiers succèdent aux champs d'oliviers et d'orangers, dominés par des enclos de cyprès majestueux tachés par le rouge vif des hibiscus. La mer de Galilée permet aussi, grâce à un réseau de conduites de plusieurs centaines de kilomètres, d'irriguer les champs dans le désert de la mer Morte et d'alimenter en eau les douches de Tel-Aviv.

Piocher la terre, creuser le sable : malgré les années, le message d'Herzl est toujours d'actualité. Pour s'en convaincre, il suffit, avant de gagner Jérusalem, de filer vers la mer Morte. Le paysage, vu des hauteurs environnantes, est lunaire. Les eaux, de couleur turquoise, reflètent le rose des monts de Judée et l'ocre des monts de Moab en Jordanie. C'est un désert entaillé par les oueds à sec, les falaises abruptes et les gorges profondes, où surgissent parfois des oasis... et des hôtels modernes. Il existe tout au long de la côte de la mer Morte des établissements de cures thermales réputés. Les stations ne sont qu'à deux heures de Jérusalem, trois heures de Tel-Aviv et quatre heures de Haïfa.

Les sites archéologiques sont nombreux. Massada, certes, dont l'histoire et la situation rappellent celle des châteaux cathares. Entre le ciel et le désert, c'est une forteresse bâtie sur un piton. Grandiose ! Mais pourquoi a-t-on installé un téléphérique – complètement saugrenu au milieu de ces étendues désolées – pour gagner le château du roi Hérode, alors qu'un chemin, celui gravi par les zélotes, permet d'accéder à cette forteresse ? Question : parmi les derniers défenseurs de Massada se trouvait-il des Esséniens venus de Qumran, situé à quelques kilomètres ? De ce village, il ne reste pratiquement rien aujourd'hui, sinon une citerne et quelques murs de pierres sèches balayées par les vents du désert et qui en émergent. C'est ici que la communauté essénienne, intransigeante et fidèle à l'alliance, rejetée par Jérusalem, s'établit. Toute la question est de savoir s'il y a corrélation entre cette secte et les manuscrits de la mer Morte découverts par des bédouins dans des grottes situées près de Qumran, la cité oubliée.

Ne plus quitter Jérusalem

Voici enfin Jérusalem. Dorée, lumineuse, la Ville sainte s'étire comme un bateau échoué. A sa vue, Isaïe s'écria : *« Regarde, je t'ai gravé sur les paumes de mes mains ; sans cesse, tes remparts sont devant moi ! »* Jérusalem reste aussi baignée du mystère de la Passion et de la Résurrection. Mais quittons vite les lieux saints tenus solidement par les représentants des différentes religions chrétiennes, jaloux de leurterritoire. A voir le Saint-Sépulcre, véritable musée Grévin, on regrette que quelques bons moines cisterciens ne se soient pas établis en ces lieux... *un décapage sévère* s'imposant. Plus intéressante est la promenade dans les souks, dans le quartier juif en pleine restauration ou vers la citadelle de David. Des vieilles portes de la muraille, on aperçoit sur les collines environnantes les quartiers neufs qui se multiplient, les hôtels ultra-modernes qui poussent comme des champignons et les routes qui prennent d'assaut les chemins pour relier entre elles les cités naissantes. Une Jérusalem moderne de peu d'intérêt historique et architectural s'installe, prouvant la volonté des Israéliens de ne plus quitter la ville.

Voici, enfin, au cœur de la Ville sainte, le mur des Lamentations dominé par l'esplanade du Temple, sur laquelle se trouve la mosquée El Aqsa et, surtout, le dôme du Roc, chef-d'œuvre de l'art omeyyade, construit, selon la tradition, sur l'emplacement du saint des saints. N'oublions pas que Jérusalem est la troisième ville sainte de l'Islam, après La Mecque et Médine. Avec sa coupole dorée, la finesse de ses proportions, son juste équilibre, la mosquée d'Omar est un édifice parfait. L'intérieur resplendit de mosaïques, de tapis, de vitraux, d'ornements en stuc noir. Arrêtons-nous longuement en cet endroit sacré, où la voix du muezzin est si proche des « lamentations » des juifs...

JEAN PERRIN.

(*) Office du tourisme israélien, 14, rue de la Paix, Paris 75002 ; tél. : 261-01-97.

CLASSE DE MER

Des mousses dans le noroît

LA rafale de vent descend la colline, contourne les maisons de pêcheurs qu'elle enveloppe en miaulant et s'abat sur les flots. Au milieu de la baie de Morgat, *sept coquilles de noix bleu* et rouge encaissent en frémissant ces surventes brutales. Du haut de leur huitième année, les capitaines, de jaune vêtus, négocient les rafales avec sang-froid et talent, regardant sans broncher les étraves d'Optimist s'enfoncer dans la vague en vibrant, une énorme moustache d'écume *« entre les dents »*.

– Nous sommes en classe de mer, au centre permanent de Tréberon, en plein mois de novembre ! *La météorologie donne libre cours* à sa mauvaise humeur, mais les *marins en herbe font fi des* averses et de la tourmente : les coques se soulèvent, les gouvernails sortent de l'eau, les virements de bord succèdent aux empennages dans une volée d'embruns. Les petits canards ne sont pas inquiets : deux caravelles équipées de moteurs hors-bord veillent à leur sécurité.

Claude Tanniou, l'instituteur-directeur du centre, tient à affirmer la « différence » de son centre : *« Ici, les enfants viennent de quinze jours à trois semaines avec leur maître, et vivent au rythme de la mer, en collectivité. »* Contrairement à ce *qu'imaginent la plupart* des parents d'élèves – pour qui la *mer reste synonyme de loisir – il* ne s'agit aucunement de vacances, *mais bien de l'approche privilégiée* d'un milieu étranger.

Etranger, car si la majorité des enfants connaissent la mer en été, ils n'en ont qu'une vision très incomplète. Et le programme du centre de Tréberon est destiné à *combler ces lacunes : visite d'un* chalutier, suivi du circuit du poisson à Camaret, étude de la météorologie et construction de certains appareils de mesure, fabrication d'un aquarium et pêche côtière pour le remplir, circuit d'orientation avec boussole et carte locale, cours sur l'érosion et la géologie avec recherches de certaines pierres, visite de fermes bretonnes et cours de voile. De retour au centre, les enfants font des tableaux d'algues, des fars bretons, suivent la Route du Rhum sur un gigantesque tableau mural, écrivent des poèmes où les *« lottes sont rigolotes », « les chalutiers bien trempés »*, et dessinent avec passion des saynètes de vie maritime..

Chaque classe est encadrée de son instituteur habituel, qui suit donc avec ses bagages, et de deux éducateurs ayant reçu une formation en milieu marin. *« Il s'agit d'une formation propre au département du Finistère,* précise Claude Tanniou, *qui permet à des éducateurs de se spécialiser en milieu marin, et qui dure neuf mois. »* Un métier où il faut savoir tout faire : réparer une coque *d'Optimist, régler une grand-voile,* connaître tous les oiseaux de mer *et les poissons, expliquer les phé*nomènes météorologiques, calculer une heure de marée et, par-dessus tout, *« aimer les enfants »*.

Car, dans ce centre perché sur la colline et ouvert aux colères des vents de suroît, tout tourne autour des enfants. Les instituteurs font des journées doubles de celles *qu'ils connaissent dans leur région* d'origine : *« Mais les contacts avec les enfants sont plus profonds, plus continus et nous nous apercevons alors que nous ne connaissons pas vraiment nos élèves. »* Les éducateurs sont également très *sollicités, pour un salaire qui n'est* pas toujours en proportion, mais ils *se donnent sans compter. La plu*part sont là depuis plus de quatre ans et voient se succéder, au fil des ans, des enfants de tous horizons avec le même enthousiasme, toujours renouvelé.

Dans ce cadre enchanteur, les enfants font également, pour la plupart, l'apprentissage de la vie en collectivité : cantine à midi et le soir, chambre de quatre pour la *nuit, et corvée de nettoyage à tour* de rôle. *« Quand ils reviennent chez eux,* précise un instituteur, *les parents les trouvent très sages pendant une semaine. »* Les familles sont également très étonnées par le contenu très élaboré de cahiers de classe : balisage des ports, dessins d'une ossature de chalutier en bois, explications des phénomènes de marée...

Cet enseignement global fait de la mer un ensemble cohérent où chaque élément interfère sur les autres. Ne doutons pas que les en*fants passés par le centre de Tré*beron donneront, cet été, sur les plages, de nombreuses leçons à des parents à la fois ravis et contrits ! Ravis de voir à quel point leur enfant est entrée en connivence avec la mer, mais contris de manquer autant de connaissances, dans un domaine il est vrai très *vaste. Le « pourquoi » traditionnel* des enfants sera alors remplacé par des explications précises sur les cumulus, le sens du vent sous une dépression et l'instauration de numéros au retour de pêche ! Même si certains enfants précisent, avec humour, que, ce qu'ils ont préféré à Tréberon, ce *« sont les boums (!) », même si Nathalie est pressée de « retrouver ses sept chats »*, et même si Chantal pleure à grosses larmes en descendant de l'Optimist parce qu'il y *« a trop de vent »*, le bilan est globalement positif ! Alors pourquoi si peu de succès ? *« D'abord,* répond un instituteur, *parce que de nombreux collèges refusent de « s'expatrier » trois semaines à la mer en hiver. Une de nos classes de CM2 n'a pas pu venir ici à cause de cela !*.

Deuxième frein, l'aspect financier : sans subvention de la muni*cipalité, l'opération est difficilement* concevable et il faut impérative*ment convaincre les instances pu*bliques du bien-fondé de ces séjours, auxquels il ne manque pas grand-chose pour qu'ils soient parfaits : Ah ! si. Comme le fait si bien remarquer Pierre, d'un air boudeur, *« j'aimerais bien avoir un foc ! »*.

D. GAUTRON.

* Centre permanent de classe de mer – Tréberon – 29160 Crozon. Tél. : (98) 27-05-20.

MERCANTILISME ET ARTISANAT

Le cauchemar des souvenirs

« Je témoigne de ce que je chante » (Callimaque).

ENTHYMION, le mot grec. Andenken, en allemand. En italien, *ricordo*. Souvenirs, en français et en anglais. Mais sous la pression du touriste latin, « souvenir » tend à faire disparaître le mot grec du vocabulaire quotidien. Pour l'impérialisme touristique de nos jours, les souvenirs sont peut-être le blason le plus éloquent. Des magasins et des boutiques avec des inscriptions telles que « souvenir-shop », « original greek arts », « greek popular art » etc. - parfois mal orthographiées - poussent comme des champignons. *Primun vivere*. D'accord, mais combien de ces magasins offrent une qualité même élémentaire ? Certes, forte demande et qualité ne peuvent coexister facilement. La relation est mathématique : les éléments sont inversement proportionnels, et, à la place d'une division, on fait une multiplication.

Des idoles cycladiques du III[e] millénaire avant Jésus-Christ à côté des evzones, des vierges allaitant et une multitude d'icônes en compagnie de Zeus, Apollon et Aphrodite, des satyres triomphalement phalliques, Pan et le Minotaure : un méli-mélo de mythes païens et chrétiens... Des vases de toutes sortes et des statuettes sont au coude à coude avec comboloï, broderies, tapis, bijoux. Autant de *témoignages de l'annulation du* temps et de l'espace sur un décor chaotique pour une représentation strictement mercantile...

*Dans ces lieux de « foire » s'of*frent concentrées les traditions grecques qui se vendent parfois bon marché, parfois plus cher, à la mesure du désir du touriste de marquer l'espace et le temps d'un voyage, d'emporter avec lui ou d'offrir un « petit morceau » de Grèce. Alors le touriste sent la nécessité d'acheter, mais sans forcément connaître le sens de ce qu'il *achète, et, s'il le savait, peut-être* n'achèterait-il pas ! C'est très exactement cette dimension-là qu'exploite le Grec « fabricant », dont les démons mercantiles sont souvent irresponsables et fidèles au principe du moindre investissement pour le maximum de gain. C'est ainsi que les fautes de mauvais goût continuent d'être exploitées et exportées sans malheureusement manquer de clientèle locale. Est-on contenu dans ce qu'on achète ? Sûrement oui...

L'éventail de la dégradation des souvenirs est immense. Et, si le « péché » de l'artiste copieur se résumait en de mauvais plagiats, nous pourrions en fermant les yeux lui pardonner sa production de masse, ou sa faible capacité artistique, ou encore la faible exigence qualitative du touriste.

Mais il y a des cas d'une telle distorsion artistique – surtout dans le domaine de l'art antique – que la sensibilité de l'archéologue réagit avec justice : comment *par exemple ne pas être irrité* par la vue de peintures murales célèbres de Cnossos comme « le prince aux lys », « le porteur de rhyton », ou les griffons de la salle du trône transformées en statuettes grossières ? Pourquoi être obligé d'assister à la naissance de nouvelles gorgones, abâtardies par *l'assemblage de queues de poisson* et de statuettes cycladiques en marbre, qui sont la plus parfaite manifestation de l'art égéen du III[e] millénaire ? Et le simulacre du Minotaure ithyphallique qui finit un de ses repas en avalant goulûment la cuisse d'un jeune Athénien ? Quelle perversion *et quel complexe satisfait* le mariage du phallicisme et du cannibalisme ? Dans ce cas, celui qui aurait besoin d'une analyse ne serait certes pas l'innocent Minotaure...

De tous les domaines de l'art antique, celui qui a le plus souffert est celui de la céramique, parce qu'elle offre aux fabricants de souvenirs irresponsables de multiples possibilités de combinaisons perverses. En violant la limite la plus sensible de l'archéologie, il se livre à des anachronismes inouïs : thèmes et motifs d'époques différentes se mélangent sur un même vase, des scènes mythologiques détachées de leur contexte initial se trouvent rapprochées à la surface des cratères, lécythes, etc., sans aucune règle. Et parfois des scènes en polychromie de carnaval occupent toute la surface d'un vase d'une manière étouffante et prolixe.

La tolérance de l'archéologue s'évanouit à la vue d'un vase du V[e] siècle avant Jésus-Christ avec une représentation de peinture minoenne du prince aux lys (XVI[e] siècle av. J.-C.) peint en *style mélanomorphe du VI[e] siècle* avant Jésus-Christ et devant une *série de lécythes blancs du V[e] siè*cle avec des représentations empruntées encore une fois aux fresques créto-mycéniennes : le prince aux lys, de nouveau, le porteur de rhyton, des femmes d'une procession de Tyrinthe ainsi que des figurations récemment trouvées dans les fouilles de Santorin. Quand des générations d'archéologues essayent par des séries de recherches de reconstituer les trajets diachroniques de la céramique pour *l'utiliser comme l'un des plus pré*cieux outils de datation, comment peut-on la laisser sans défenses ? De plus, dans la mesure où ce charlatanisme dénoncé plus haut ne résulte pas habituellement de l'ignorance, mais d'une conscience mercantile claire, il est sans appel condamnable.

Il convient de dresser un *index prohibitorum* de ces souvenirs : beaucoup d'ailleurs portent une bille de plomb certifiant la confor*mité avec la pièce originale*. C'est ce mot « authentique » qui accentue encore plus le caractère de tromperie. N'ayons pas peur des mots : il s'agit bien d'une tromperie qui ne s'effectue pas tant au détriment du touriste qu'au détriment de l'art antique. La création et la distribution des copies au*thentifiées ont été entreprises* par le ministère de la culture (TAPA). Sur ces copies, la boule de plomb a une raison d'être. Sur toutes les autres, non.

Le problème des souvenirs – au premier coup d'œil insignifiant – auquel s'ajoutent des dimensions financières, culturelles et sociales, n'a pas encore occupé l'organisme touristique (E.O.T.) et le ministère grec de la culture. D'autre part, il est fatigant d'excommunier hâtivement des « sous-produits touristiques » ou de s'abandonner à la fatalité du type « rien à faire ». Le moment est venu d'être plus *dynamique et d'organiser* un contrôle d'État qui, sans toucher *profondément aux intérêts com*merciaux, devrait mieux tenir les rênes.

CHRISTOS BOULOTIS
(archéologue).

Équitation

De la bouche du cheval

NOTRE promenade en forêt touchait à sa fin. En selle sur le pur-sang *Irwin*, une réforme des courses, nous nous acheminions vers les écuries au pas assagi de notre monture quand nous la sentîmes frémir et vibrer sous nous *sans pour autant* broncher d'un écart. Puis ce fut un long et déchirant hennissement qui, par sa soudaineté et son intensité, nous fit tressaillir comme sous l'effet d'un coup de clairon retentissant. Cet appel qui avait sa beauté était à l'évidence porteur d'un message. Sa Majesté *Irwin* entendait alerter ses camarades d'écurie qu'ils allaient goûter le bonheur de les retrouver, lui le *pur-sang naguère encore roi* de la piste.

Certes, le hennissement a son langage, ses différents modes d'expression dont nous connaissons à peu près l'essentiel. Mais l'aubade épuisée, il nous parut indispensable, pour ranimer nos connaissances, de puiser aux sources du savoir avec Buffon, qui a écrit sur le cri spécifique du cheval des pages injustement oubliées ou peu connues du lecteur moyen, fût-il homme de cheval chevronné.

« Les chevaux hongres, observe l'auteur de l'*Histoire naturelle, et les juments hennissent moins fréquemment que les chevaux entiers. Ils ont aussi la voix moins pleine et moins grave. On peut distinguer dans tous cinq sortes de hennissements différents relatifs à différentes passions : le hennissement du désir, soit d'amour, soit d'attachement... le hennissement d'allégresse... le hennissement de la colère... celui de la crainte. Ce hennissement est assez semblable au rugissement d'un lion. Celui de la douleur est moins un hennissement qu'un gémissement ou roulement de pression qui se fait à voix grave et suit les alternatives de la respiration. »*

D'après les observations personnelles du grand naturaliste, les chevaux qui hennissent le plus souvent d'allégresse et de désir sont les plus près du sang, donc les meilleurs et les plus généreux. Cette dernière remarque est sujette à caution si nous *en jugeons d'après le comportement* de certains cracks de notre connaissance qui, ignorant totalement le hennissement, n'expulsent de leur poitrine d'autres bruits que de vagues grognements de plaisir et d'impatience à l'heure de la distribution des rations. Ces couinements s'accompagnent généralement d'émis*sions aussi indiscrètes que malodo*rantes...

Mais lâchons une fois de plus la bride au maître de la pensée équestre, qui justement écrit : *« Dès la naissance, le mâle a la voix plus forte que la femelle. A deux ans ou deux ans et demi, c'est-à-dire à l'âge de puberté, la voix des mâles et des femelles devient plus forte et plus grave, comme chez l'homme et la plupart des animaux. Lorsque le cheval est passionné d'amour, de désir, d'appétit, il montre les dents et semble rire. »*

Dans un ouvrage récemment paru sous le titre *Psychologie et comportement du cheval*, Danièle Gossin, son auteur, avec une patience de bénédictin, s'est mise à l'écoute des plus infimes manifestations du cheval, et naturellement, le hennissement a eu toute son attention. Elle ne lui accorde pas moins de neuf interprétations différentes, se payant ainsi le luxe de battre, sur son terrain, Buffon à plates coutures. Nous apprenons qu'une jument chatouilleuse ne supportant pas jusqu'à l'effleurement de la cravache sur son épaule émet un hennissement aigu *« bref et d'intensité moyenne »*, qu'un cheval hennissant à l'écurie dans le grave et à petits coups répétés alerte son monde qu'un de ses voisins de box s'est échappé, confondant ainsi ceux qui estiment le cheval incapable d'un acte raisonné. Nous savons encore que la colère arrache an noble animal un cri aigu, de forte intensité, parfois mourant sur une note grave ; que la joie donne dans l'aigu, qu'un cheval qui *s'ennuie* exhale des *hennissements « très longs, puissants, en courbe ascendante avec palier dans l'aigu, puis courbe descendante brève, et modulée »*. Il y a encore le hennissement très particulier de la jument qui rappelle son poulain, le cri de l'étalon défaillant d'amour, le hennissement saluant l'arrivée de la nourriture, le hennissement enfin devant l'auge bien garnie.

Tant de précisions dans la notation minutieuse trouble l'amateur *amené à penser qu'une oreille si fi*nement éduquée ne peut appartenir qu'à une musicienne, et justement Danièle Gossin l'est de métier, d'où sans doute le caractère exhaustif de son étude. En exergue, elle écrit : *« Bien que les films en aient fait une si large utilisation que, dans la croyance commune, les chevaux passent leur temps à hennir, je dirai que ce n'est pas le moyen d'expression le plus fréquemment employé, sauf chez l'étalon, même et surtout lorsque les chevaux sont regroupés en troupeau au pré. »*

De cette remarque très pertinente, nous ferons notre conclusion.

ROLAND MERLIN.

BIBLIOGRAPHIE

Techniques équestres

LA longue liste des ouvrages consacrés au cheval et à l'équitation vient de s'enrichir de deux nouvelles publications, marquées par un même titre – *le Cheval* – et aussi une même évidente volonté de sérieux.

Le Cheval de Larousse, d'une facture très classique, a vocation encyclopédique. Les deux auteurs, dont un vétérinaire, traitent très complètement de l'hippologie, des races, de l'entretien du cheval, *etc.*, qui occupent la moitié de l'ouvrage. L'autre moitié, consacrée au *« cheval d'aujourd'hui »*, regroupe l'équitation sportive et de loisir, les jeux équestres... A noter une partie juridique. L'ensemble, très didactique, est d'une écriture dense et précise.

Technique également, l'ouvrage publié chez Hatier relève d'une démarche plus « spectaculaire ». Les divers aspects du monde du cheval sont exposés par des « grands noms » de la spécialité : Yves Saint-Martin pour les courses, Jean d'Orgeix pour le saut d'obstacles, Dominique d'Esmé pour le dressage, Anne Mariage pour la randonnée... Seize au total, plus deux chapitres signés par le coordonnateur de l'ouvrage.

Les deux livres offrent une iconographie abondante. – J.-L. A.

(*) *Le Cheval* (Larousse), par le docteur Jacques Sevestre et Nicole Agathe Rosier. 384 pages, 149 F ; *le Cheval* (Hatier) sous la direction de Michel Montfort, 232 pages, 280 F.

Hippisme

P.M.U. tous azimuts

LE P.M.U. est sur la sellette. Le secrétaire d'État à l'agriculture, M. André Cellard, a confirmé, l'autre semaine, qu'il peaufine à son sujet des projets de réforme. Dans un autre registre, la même réforme sera, le 4 janvier, un des thèmes à la télévision d'un « Dossiers de l'écran ». Enfin, la collection « Que sais-je ? » braque elle aussi le projecteur, à travers un ouvrage *Tiercé et quarté,* d'un jeune économiste, Jean-Paul Betbeze.

Voyons ce qui s'éclaire.

D'abord, un paradoxe énorme, ahurissant : cette institution, qui a réalisé en 1980 un chiffre d'affaires de 21 893 000 F (oui, plus de 2 000 milliards de centimes...), ce qui la classe au dix-huitième rang des grandes entreprises françaises, entre Esso France et Charbonnages de France, n'existe juridiquement pas.

La loi qui régit les jeux, en l'occurrence un texte du 2 juin 1891, a autorisé les seules sociétés de courses à prendre des paris sur les épreuves hippiques. Ce sont donc elles, et elles seules, qui sont présentes dans toute l'affaire. Elles ont été amenées à confier à une « antenne » technique, organisée en commun et à leur service commun, le soin d'opérer en leur nom. Mais cette « antenne », devenue gigantesque (environ cinq mille employés et préposés à temps complet) au point de masquer les mandants, n'a pas la personnalité juridique. Certes, l'État réglemente, contrôle et... exploite son fonctionnement : par exemple, il arrête les règles des paris et le montant des mises, fixe le nombre annuel de tiercés et quartés, autorise l'ouverture de nouveaux bureaux, se fait octroyer en moyenne 18 % des sommes jouées ; mais il est infiniment moins présent que ne le croit le public, prêt à imaginer que P.M.U. et ministère des finances, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Ainsi, dans les statuts actuels, il ne dispose au conseil d'administration (car cet organisme inexistant a tout de même un conseil d'administration) que de deux sièges sur dix, et il n'occupe pas forcément le fauteuil présidentiel. Les deux directeurs (car ils sont deux, descendants l'un et l'autre des premiers organisateurs — *privés* — de paris, au dix-neuvième siècle) sont investis par les sociétés de courses.

Le projet Cellard limiterait considérablement cette indépendance. Il mettrait en place, notamment, un président et un directeur nommés conjointement par les ministres de l'agriculture et du budget, et il ferait de l'« antenne » un groupement d'intérêt économique.

Les réactions des sociétés de courses ne sont pas toutes hostiles. Certaines sont même favorables, dans la mesure où la réforme pourrait avoir pour effet secondaire — mais essentiel — de dégager les sociétés de la charge croissante des frais de personnel.

Actuellement, et en moyenne, les sociétés de courses encaissent 8,63 % des sommes jouées aux courses. Mais elles doivent entièrement rétribuer, directement ou à travers la ristourne qu'elles laissent aux buralistes, les quelque cinq mille salariés qui « traitent » les bordereaux de jeux. Or cette dépense, comme toutes les charges salariales, ne cesse de croître, en absolu et en proportion. Elles représentait moins de 4 % des enjeux — c'est-à-dire moins de la recette brute des sociétés — voilà dix ans. La part a atteint 4,5 % en 1980. Elle va avoisiner 5 % en 1982.

Une conséquence logique d'une autonomie du P.M.U. serait que celui-ci assurerait à la source, sur la recette brute, le financement de ses frais de personnel. Le partage ne serait plus 8,63 % aux sociétés de courses, à charge pour elles de financer le P.M.U., mais : financement du P.M.U., qui, ayant peu ou prou accédé à la personnalité juridique, pourrait être directement partie prenante, et attribution aux sociétés de courses d'un pourcentage diminué mais fixe, par exemple, en partant de la situation de fait actuelle : 4 à 5 %. A court terme, les sociétés seraient probablement gagnantes, d'autant qu'aux charges du personnel du P.M.U. va se superposer pendant quatre ans celle d'une informatisation des paris qui va coûter 300 millions de francs.

Mais l'État aimerait bien prendre le contrôle du P.M.U. sans prendre celui de son personnel. C'est tout l'hiatus et le centre sensible des négociations en cours.

Ne quittons pas le P.M.U. sans évoquer quelques chiffres, rappelés par l'auteur de *Tiercé et quarté.*

Statistiquement, chaque Français joue, en moyenne, 360 francs par an aux courses. Ce chiffre le classe au cinquième rang mondial. Le turfiste le plus convaincu est l'habitant de Hongkong : il engage 1 100 francs par an dans l'amélioration d'une race chevaline qui, s'agissant de ce territoire, est entièrement importée. Le pays le plus joueur, ensuite, est l'Australie : 1 065 francs par an et par habitant. Troisième, la Nouvelle-Zélande (438 francs) et quatrième, l'Angleterre (371 francs).

A l'intérieur de l'Hexagone, les engouements sont très différents. Paris vient en tête (1 100 francs par an et par habitant), suivi de la Corse et des Alpes-Maritimes (667 francs, chacun), du Var (520 francs), de la Seine-Saint-Denis et des Bouches-du-Rhône. Mais les plus gros joueurs ne sont pas forcément les mieux inspirés : après Paris, c'est dans le Cantal, la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme, la Creuse — tous départements rétifs au tiercé, — qu'on observe le meilleur « taux de recouvrement », c'est-à-dire le meilleur rapport sommes gagnées/sommes jouées.

Du côté, cette fois, des écuries et non plus des guichets, l'affaire de la semaine est le jugement rendu par le tribunal correctionnel de Nanterre dans le litige opposant le jockey Gérard Rivases à son collègue Samani. Le 26 mai 1980, à saint-Cloud, le premier nommé effectuait une chute grave provoquée par un écart du cheval *Dom Menotti,* monté par Samani. Les commissaires infligeaient une suspension à ce dernier, coupable à leurs yeux de n'avoir pas fait tout son possible pour éviter l'incident. Mais Rivases allait au-delà et poursuivait son collègue pour blessure par imprudence.

Chaque ressortissant des sociétés de courses (propriétaire, entraîneur, jockey...) prend l'engagement écrit, à son entrée dans la carrière, de se soumettre aux juridictions de celles-ci. Les juges des prétoires renvoient donc, en général, vers ceux des pistes les litiges dont on veut les saisir.

Le tribunal de Nanterre s'est écarté de cette jurisprudence. Il s'est déclaré compétent pour statuer au fond sur la plainte déposée par Rivases. Il a condamné Samani à 2 000 francs d'amende. Mais, à la place de l'intéressé, nous ne nous ferions pas trop de souci : la cour d'appel va passer par là et va probablement revenir à la jurisprudence traditionnelle.

A Vincennes, triomphe, dans le Critérium des trois ans, de *Noble Atout.* On est tenté de considérer qu'il convient, là aussi, d'attendre l'appel : au trot, les meilleurs « trois ans » sont rarement, par la suite, les meilleurs tout court. En attendant, voici *Noble Atout* gagnant de huit courses sur onze disputées et titulaire d'un compte en banque dépassant déjà le million de francs. A chaque année suffit sa peine...

LOUIS DÉNIEL.

Plaisirs de la table

Allard's

POUR les Américains gourmands, Paris ce n'est pas seulement la tour Eiffel ou le Lido, encore moins Maxim's, c'est *Allard !*

Admirable destinée que celle de ce bistrot-type, né d'un autre premier bistrot, celui de Vincent Candré il y a un demi-siècle, et d'une cuisinière succédant à une autre femme au fourneau, Marthe Allard relayant Joséphine !

Les Allard venaient de Bourgogne. Plus tard, lorsque André, fils de Marthe et de Marcel, épousa Fernande, cette dernière recueillit de l'enseignement et des exemples de sa belle-maman ce qui fait encore le succès de la petite maison. Une maison où rien ou presque n'a changé, surtout pas les recettes, surtout pas l'amour du travail bien fait et la chaleur de l'accueil.

Fernande Allard, vice-présidente de l'ARC, et André, vous ne les rencontrerez pas dans les endroits « in » ; elle ne court pas les cocktails, lui ne « fait » pas Rungis en parka de Revillon. *La Cuisine de chez Allard,* c'est le titre d'un livre signé Nicolas de Rabaudy (Lattès édit.). Pierre Daninos, dans sa préface, stigmatise très justement la déjà vieille nouvelle cuisine et les assiettes fioriturées. Cela n'a pas cours ici. Allard, c'est l'anti-Lipp, aussi, en quelque sorte. Quoi, direz-vous, un livre pour nous donner la recette du miroton, du canard aux navets (alors qu'aux kiwis ça doit être « super » !), du coq au vin, de la faisane aux choux ou du lapin aux carottes, est-ce bien utile ? Fichtre ! Allez plutôt dîner en ville, et vous vous en rendrez compte ! Allez faire votre marché, et vous en comprendrez la raison !

Alors ? Alors, vous reste à aller chez *Allard* (41, rue Saint-André-des-Arts ; tél. : 326-48-23) au souverain beurre blanc, aux bourgognes savamment choisis par André. Chez *Allard,* un vrai « trois étoiles » (mais il n'en a qu'une au Michelin et au Bottin gourmand). Chez *Allard,* la simplicité dans la tradition.

Et de vous faire dédicacer par Fernande le bouquin-hommage de Rabaudy.

L. R.

P.S. — A l'émission de Bernard Pivot « Apostrophes », où les cuisiniers auteurs étaient invités l'autre soir, on a surtout admiré « la » cuisinière Fernande, qui osait répéter : « *Moi, je sais réchauffer les plats, la cuisine réchauffée est souvent la meilleure !* », ou : « *Moi, je cuisine comme autrefois, et j'aime les sauces !* » Ah ! la brave femme !

Philatélie

N° 1771

UN BILAN TRES LOURD EN 1982

Sans tenir compte de l'exceptionnel bloc « Philexfrance », le bilan des émissions 1982 est très lourd pour les collectionneurs de timbres de France. Tous les records, en nombre et en somme, sont largement battus.

La seule série du type « Liberté », avec ses vingt-deux valeurs, à laquelle s'ajoutent les timbres-taxe, préoblitérés, service UNESCO et service Conseil de l'Europe, constitue déjà tout le programme d'une année, par son nombre de trente-six, d'une valeur dépassant les 55 F.

Le programme 1982 et les sept hors programme, plafonnent avec quarante-neuf émissions.

En nombre, c'est une fuite en avant, et en valeur, c'est l'inflation fluide et galopante. Cette hémorragie, il faut la juguler, car nous avons largement dépassé la cote d'alerte. Sans cela, cette hémorragie pourrait bien avoir son revers en compromettant ce genre de loisir pour le temps libre tant désiré avec le changement.

La vocation d'un timbre, c'est avant tout d'affranchir le courrier, et c'est seulement sa destination seconde d'être conservé à l'état neuf dans des collections. Sinon, les choses ne correspondent plus à la notion véritable de « philatélie ».

Nous espérons encore une vraie démocratisation par un changement dans la politique d'émission de nos timbres. Autrement, nous allons, tôt ou tard, affronter une catastrophe, en une avalanche de désaffection pour nos timbres.

Il faut laisser le soin à l'administration de reconsidérer cette situation avec le concours du nouveau service philatélique des P.T.T., qui entre en fonction le 1er janvier prochain.

Le bilan 1982 se monte donc à quatre-vingt-sept objets de collection pour 199,16 F avec le carnet Croix-Rouge, mais sans les roulettes et les 40 F d'entrées à l'exposition pour avoir les deux blocs.

Un simple calcul fondé sur des chiffres approchant le plus près possible de la réalité, nous a permis de fixer le montant considérable que les collectionneurs ont versé aux P.T.T. durant l'année en cours, soit la somme de 176 910 000 F. C'est-à-dire plus de 23,5 % des valeurs fiduciaires des quarante-neuf objets de collection seulement (1), émis au titre du, ou hors, programme 1982.

Dans ces chiffres ne sont pas inclus les 24 000 000 de F payés pour les tickets d'entrée à Philexfrance, qui ont permis sa réalisation sans concours financier des postes françaises.

En conclusion, tout en restant mesuré, mais en défendant résolument l'intérêt général, nous ne pouvons nous empêcher d'affirmer — de nouveau — avec fermeté que c'est beaucoup trop pour les philatélistes sans risques de tarir les sources.

FRANCE :
Provence-Alpes-Côte d'Azur

La série des « Régions » sera complète avec celle de Provence-Alpes-Côte d'Azur, débutant les émissions 1983, **hors programme.** Vente générale le 10 janvier (5e/83).



1,00 F, bleu, orange, vert clair et vert foncé.

Format 36 × 22 mm. Maquette de Maurice Bougeat. Tirage : dix millions d'exemplaires. Hélio, Périgueux.

Mise en vente anticipée :

— **Les 8 et 9 janvier,** de 9 h à 18 h, par le bureau de poste temporaire installé dans le palais du Pharo, boulevard Charles-Livon, à **Marseille.** — Oblitération « P.J. ».

— **Le 8 janvier,** de 8 h à 12 h, au bureau de poste de **Marseille R.P.** — Boîte aux lettres spéciale pour « P.J. ».

● **UNE FOIS DE PLUS,** la mise en service de la « lettreposte », annoncée pour le 3 janvier, est reportée à une date ultérieure, (voir *le Monde,* des 30 octobre et 27 novembre).

ADALBERT VITALYOS.

(1) Le bloc compte pour trois objets de collection, étant donné que les deux timbres sont dentelés, car les éditeurs de catalogues et albums réservent une place pour chaque objet.

Un bouzy pour la mer

AUTREFOIS, on disait champagne nature. Ou encore champagne tranquille, et c'était bien, compréhensible et familier. Aujourd'hui, il faut dire coteaux champenois. Un pavillon qui couvre bien des marchandises. Y compris ces vins de Bouzy, délicats, légers, spiritueux et bouquetés lorsqu'ils savent l'être.

Le bon Galtier-Boissière n'en voulait point d'autres pour arroser de grasses portugaises. J'en aurais bien demandé, l'autre jour, à « La Marée », mais le sommelier Jean-Luc Prouteau m'a expliqué que les bons bouzy étaient rares — et chers encore plus — en même temps qu'il me dissuadait avec raison de prendre certain pinot franc, autre coteau champenois.

Et c'est bien vrai que les vins de Bouzy, produits en faible quantité, voyageant assez mal, délicatement caressés d'une saveur de pêche, sont, en leurs bonnes années, admirables. On connaît ceux de la famille Vesselle.

Mais voilà que, passant devant la vitrine du « Verger de la Madeleine » (où, entre parenthèses, J.-P. Legras met en évidence les « Cinq Grands Blancs » : château-chalon 73, coulée de serrant 79, château-grillet 79, montrachet 78 et yquem 76), l'idée me vint de demander s'il y avait ici du bouzy de qualité. Je suis parti avec un bouzy 76 (vendu 72 F) de chez Bernard Tornay, propriétaire-récoltant à Bouzy (Marne), et naturellement mis en bouteilles à la propriété.

C'est un vin comme je les aime, franc de goût, juvénile et solide à la fois. A 14-15 degrés (mis en seau avec quelques glaçons), il accompagna l'assiette de fruits de mer du « Prunier-Elysées » (et en place du verre de muscadet, du reste excellent compris dans le prix), ne fléchit point sur le canard au citron vert (et ce n'était pas évident, n'est-ce pas ?), puis, réchauffé dans le verre, s'épanouit sur les fromages de chèvre. Bien évidemment, les vins, au « Prunier-Elysée », sont plus modestes, et ce bouzy ne pourrait figurer à la carte. Mais l'expérience était tentante. Et puis, voici les fêtes...

Miettes

● *Pour votre table :* Échiré a fait réaliser par les porcelaines de Limoges de ravissants petits pots pouvant contenir 50 g de son beurre, très décoratifs et pratiques, tant au restaurant que pour vos réceptions. Ils seront en vente par trois.

● *Les Compagnons Bochers* viennent d'agréer un 16e membre, Serge Caillaud, du Bell Viandier (25, rue du Vieux-Colombier - tél. 548-57-83). Tout Paris connaît le chemin du 6e arrondissement grâce à Serge et à ses chapons de Noël, exceptionnels.

● *Le Chapon fin,* de Bordeaux, vient à nouveau de rouvrir (on ne compte plus ses successives résurrections). Cette fois, ses attachées de presse nous donnent le nom des nouveaux propriétaires (MM. Prats), du directeur (M. Boucher), de l'auteur du dessin de couverture... Mais ne citent pas le chef, la cuisine à leurs yeux n'ayant sans doute pas d'importance !

● *Le Temps perdu* (54, rue de Seine - tél. 634-12-08) semble aux déjeuners le gentil rendez-vous du monde de l'édition. J'y ai goûté un excellent saumon cru avec Gilbert Prouteau, qui vient de sortir « Sept morts d'amour », tandis qu'à la table voisine Jacques Robert parlait cinéma.

● *La Grappe d'or,* de Lausanne, célèbre restaurant d'hier, rouvrira en mars prochain sous la direction du baron Bodo G. von Alvensleben (jusqu'ici au Beau Rivage d'Ouchy).

● *Un sino-vietnamien* va implanter un élevage de canards pékinois en Bretagne (à Paimbœuf), canards vendus à 90 jours et qui seront abattus et surgelés pour fournir les restaurants sino-vietnamiens, de plus en plus nombreux. Il n'en faut pas plus à un innocent pour titrer « canard laqué « made in Paimbœuf ». Croit-il que le canard laqué est une race ? Et ne sait-il pas que la préparation, longue et minutieuse, de ce plat, interdit l'usage du surgelé ?

Jeux

échecs N° 1001

UNE PETITE LEÇON THÉORIQUE

(Tournoi international de Novi Sad, 1982)

Blancs : RIBLI
Noirs : KURAJICA

Gambit D.

1. Cf3	d5	15. Fxf6	gxf6
2. d4	Ff5 (a)	16. dxç6	Fç5 (n)
3. ç4	é6	17. b4	Fé7
4. Cç3 (b)	ç6	18. Dxé4	f5 (o)
5. Db3! (ç)	b6 (d)	19. Cd6+!	Rf8
6. çxd5	éxd5 (é)	20. Cxç8! (p)	fxé4
7. é4! (f)	dxé4 (g)	21. Cxé7	Rxé7
8. Cé5 (h)	Fé6	22. Ré2! (q)	Th-g8
9. Fç4	Fxç4 (i)	23. g3	a6
10. Dxç4	Dé7 (j)	24. a4	Tg-d8
11. Cxç6	Dç7	25. Th-d1	b5
12. d5	Cf6 (k)	26. Txd8	Txd8
13. Cb5	Dç8	27. axb5	axb5
14. Fg5! (l)	C x ç 6 (m)	28. Tç1!	Abandon (r)

NOTES

a) Le développement du F-D est souvent, pour les Noirs dans la partie du Pion-D ou dans le Gambit-D, un problème difficile. Le coup du texte, qui met immédiatement en jeu le F-D n'est pas à recommander aux amateurs ; son emploi est aussi rare que délicat, comme la théorie et la pratique le démontrent.

b) Menace déjà 5. çxd5, éxd5 ; 6. Db3 avec attaque de deux pions.

c) La réfutation classique : le défenseur du pion b7 est absent.

d) Une faute étonnante de la part d'un joueur comme Kurajica (classement ELO : 2545). 5..., Db6 était meilleur, bien que la suite 6. ç5!, Dxb3 ; 7. axb3 laisse un net avantage de position aux Blancs.

e) Et non 6..., çxd5 à cause de 7. é4!, dxé4 ; 8. Fb5+, Cd7 ; 9. Cé5, Cf6 ; 10. g4 ou 10. Fg5 et les Blancs gagnent.

f) Et maintenant la réputation du cinquième coup des Noirs (5..., b6).

g) Si 7..., Fxé4 ; 8. Cxé4, dxé4 ; 9. Cé5, Dé7 ; 10. Fç4 et les Noirs sont perdus.

h) Menace mat en f7.

i) Si 9..., Dé7 ; 10. d5!, çxd5 ; 11. Cxd5, Fxd5 ; 12. Fb5+!.

j) Si 10..., Dç7 ; 11. Cxé4 et les difficultés des Noirs continuent.

k) 12..., Cxç6 n'est pas meilleur : 13. Cb5!, Fb4+ ; 14. Rf1, Dd7 ; 15. Ff4 ou encore 13. Ff4, Dd7 ; 14. dxç6.

l) Menace 16. Fxf6 et 17. Dxé4+.

m) Si 14..., Cxd5 ; 15. Dxd5, Cxç6 ; 16. Dxé4+ et si 14..., Cb.d7 ; 15. Ff4.

n) Si 16..., f5 ; 17. Dd4 menaçant 18. Dxh8 et 18. Dé5+ et si 16..., Dé6? ; 17. Cç7+.

o) Probablement la meilleure défense.

p) Mais aussi la continuation la plus *simple qui assure aux Blancs une finale* gagnante. Le piège à éviter était 20. Cxf5, Dé6! ; 21. Dxé6, Fxb4+! ; 22. Ré2, *fxé6 avec des perspectives de* nullité.

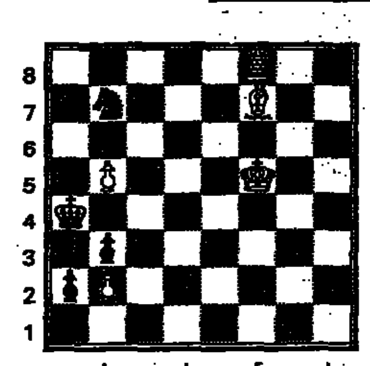
q) Le gain n'exige même pas une *technique supérieure.*

r) En effet, si 28..., Ta8 ; 29. ç7, Rd7 ; 30. ç8 = D+!, Txç8 ; 31. Txç8, Rxç8 ; 32. Ré3, f5 ; 33. Rf4.

Une leçon claire.

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 1000
V. KOZIREV (1977)
(Blancs : Rh4, Ff2, Cé2, Pd5.
Noirs : Rd1, Cé4, Pb5, g7.)

1. Cç3!! (si 1. Cg3?, g5+! ; 2. Rh5, Cf6+ ou 2. Rh3, Cxf2+), Cxç3 ; 2. d6, g5+! ; 3. Rh3! (si 3. Rxg5, Cé4+ et si 3. Rg4 ou 3. Rh5, Cé4 ; 4. d7, Cf6+), Cd5! ; 4. d7, Cf4+ ; 5. Rg4, *Cé6 ; 6. Fb6!, b4 ; 7. Rf5, b3 ; 8. Rxé6,* b2 ; 9. d8 = D+, Ré2! Les Blancs n'ont plus d'échec ; 10. Fé3!!, b1 = D ; 11. Dd2+, Rf3 ; 12. Df2+, Rg4 (et non 12..., Ré4 ; 13. Df5+ et 14. Dxb1) ; 13. Dg2+, Rh4 ; 14. Rf6!!, Da1+ ; 15. Rf7! (menaçant 16. Ff2+, Rh5 ; 17. Dh3 mat), Dç3 (*si 15..., g4 ;* 16. Dh2 mat) ; 16. Dxg5+, Rh3 ; 17. Df5+, Rg3 ; 18. Df4+, Rg2 ; 19. Df2+, Rh3 ; 20. Df3+! et les Blancs gagnent la D!



ÉTUDE

N. KRALIN
(1977)

BLANCS (5) : Rf5, Tf8, Ff7, Pb2, b5.

NOIRS (4) : Ra4, Cb7, Pa2, b3.

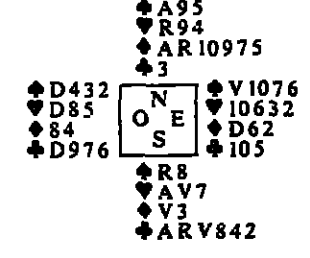
Les Blancs jouent et gagnent

CLAUDE LEMOINE.

bridge N° 998

BUFFALO AUX CARAIBES

A la suite d'une défausse défectueuse, le déclarant a pu gagner le chelem, à Sans Atout, grâce au Coup de Buffalo. Mais le chelem à Carreau n'aurait présenté aucune difficulté.



Ann. : O. don. N.-S. vuln.

Ouest	Nord	Est	Sud
X...	B. Morin	Y...	J.P.Morin
passe	1 ♦	passe	2 ♣
passe	2 ♦	passe	2 ♥
passe	2 ♠	passe	4 SA
passe	5 ♠	passe	6 SA

Si Est entame le valet de Pique, *comment le déclarant en Nord aurait-il fait douze levées* s'il avait déclaré le PETIT CHELEM A CARREAU ?

Au contrat de SIX SANS ATOUT, Ouest fit l'entame du 2 de Pique, pris par le roi de Sud, qui essaya l'impasse à la dame de Carreau. Est prit et contre-attaqua Trèfle. Le déclarant mit l'as, puis il continua Carreau sur lesquels Est crut bon de défausser deux Cœurs. *Comment J.-P. Morin, en Sud, a-t-il fait le reste des douze levées ?*

Réponse :

Pour gagner *le chelem à Carreau,* il faut prendre avec l'as de Pique pour avoir suffisamment de reprise en Sud afin d'affranchir les Trèfles (en coupant deux fois) et de les utiliser ensuite.

Au contrat de *six Sans Atout*, les entames à Trèfle et à Carreau étant exclues, le choix était entre Pique (couleur non déclarée) et Carreau, mais la crainte de faire capturer une dame troisième du partenaire (si Sud avait un gros honneur) décida Ouest pour l'entame mortelle à Pique.

Après le roi de Pique, l'impasse à Carreau, la contre-attaque à Trèfle, prise de l'as et le « *défilé* » des Carreaux du mort, Est, heureusement jeta deux Cœurs. Sud localisa alors la *dame de Cœur en Ouest, et il exé*cuta le coup de Buffalo pour réaliser trois levées à Cœur :

♥D85 — ♥R94 / ♥AV7 — ♠V♥106

Sud joue l'as de Cœur puis *le valet de Cœur* couvert par la dame et le roi sur lequel le 10 de Cœur tombe. Le 9 de Cœur affranchi procura la *douzième levée...*

La dernière dose

Cette donne a été jouée en défense par le regretté expert hollandais Filarski. Elle montre par quel raisonnement un joueur de *flanc* (Est) peut trouver la façon de battre un contrat. Cachez la main d'Ouest et de Sud.

♠D854
♥V72
♦J054
♣RV5

Ouest		Est
♠76 ♥943 ♦V962 ♣9732	N / O E / S	♠AR10932 ♥AR ♦A73 ♣86

♠V
♥D10865
♦RD8
♣AD104

Ann. : O. don. N.-S. vuln.

Ouest	Nord	Est	Sud
passe	passe	1 ♠	contre
passe	1 SA	2 ♠	3 ♥

Note sur les enchères.

Si Est avait ouvert de « 2 Piques » avec ses cinq levées d'honneurs et une main qui vaut bien plus de vingt points (en comptant 2 points de distribution et les plus-*values des as rois) il aurait joué et* gagné « 2 Piques », car il aurait été difficile pour Sud de faire un contre d'appel. Non seulement l'ouverture d'un 2 fort renseigne immédiatement le partenaire sur la valeur de la main, mais elle est aussi – et trop d'experts l'ignorent – un excellent barrage quand le partenaire n'a rien.

PHILIPPE BRUGNON.

COURRIER DES LECTEURS
Cadeaux de Jour de l'An

« Quels sont les livres de bridge *récents que l'on peut offrir à un* bridgeur pour la nouvelle année, demande un lecteur J.-C. M., et où peut-on les trouver ? »

Il y en a quatre en langue française :

Bridge Connaissance et Technique, de José Le Dentu, une magnifique encyclopédie (Edit. Denoël).

La Nouvelle Majeure cinquième, de Jaïs et Lebel, la dernière évolution de ce système (Edit. du Rocher).

Tactique et Psychologie de Mollo, adaptation française par Roudinesco (Edit. Befond).

La Vie du bridge, par Omar Sharif (Edit. Fayard).

Tous ces ouvrages sont en vente à la Boutique du Bridgeur (28, rue de Richelieu, Paris-1er).

scrabble ® N° 153

EN VEINE DE PARLOTE

Marathon de Paris, 27 et 28 novembre 1982. Troisième manche Scrabble Etoile, 7, rue Le Sueur. Tournois lundi, vendredi et samedi, 21 heures ; mercredi et samedi 14 h 30 et 17 heures.

Suite de nos articles n° 147 du 2 octobre et n° 150 du 13 novembre.

Parmi les sciences et techniques pourvoyeuses de mots nouveaux 1983, c'est la biologie qui est la plus féconde, grâce aux 22 formes verbales exploitables du CLONER, obtenir de nombreuses cellules vivantes par culture d'une cellule unique, *à CLONAGE (anagramme CONGELA), et à PLASMIDE,* élément génétique des bactéries. *La métallurgie nous offre un mot bien cher : EXTRUDER,* profiler ; *l'industrie du textile, ARAMIDE, adjectif qui qualifie une fibre de qualité (DEMARIA DAMERAI) et LISAGE,* analyse d'un dessin pour tissu ; *celle de la reliure, GALUCHAT,* peau de raie ou de squale ; *l'anatomie, l'adjectif PORTAL,* relatif à la veine porte, *dont le féminin PORTALE constitue une belle anagramme mnémotechnique de PARLOTE ; la zoologie, GALIDIE,* petit carnassier malgache, *ex-GALIDIA, toujours admis, et ENDOGE, E,* qui vit dans le sol *(cf. en botanique, EPIGE et HYPOGE) ; la botanique, COPAIER,* arbre du *COPAHU (sa version luxe, COPAYER, reste jouable) et AQUACOLE, plus étymologique que AQUICOLE.*

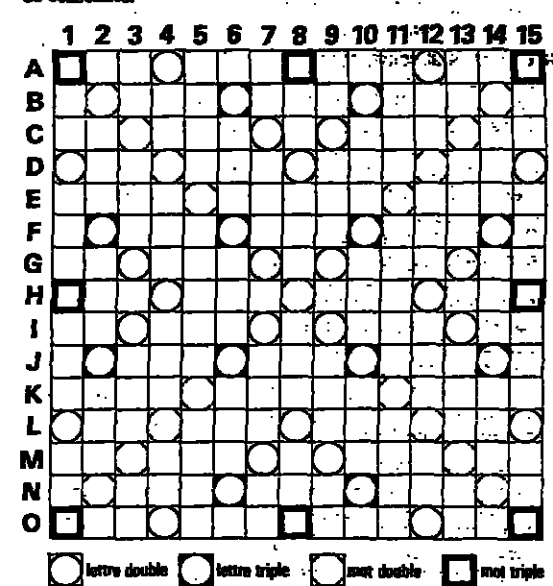
Signalons pêle-mêle : ALPHABÈTE, dérivé régressif d'ANALPHABÈTE (littéralement, qui connaît le A et le B). CARBUROL, mélange d'essence et d'un distillat de canne à sucre, de maïs, etc. ; LOGO ou LOGOTYPE, dessin d'une marque commerciale ; CALDOCHE, blanc de Nouvelle-Calédonie ; CAURI, coquille servant de monnaie en Inde, enfin disponible à l'unité : IOULER (= JODLER ou IODLER), dont la forme IOULENT dépannera ceux qui n'ont jamais pu trouver TONLIEU : RÉSONANTE (pas de verbe correspondant).

Qu'on nous permette enfin de citer un nouveau-né qui nous est cher : ANACROISÉS, que la maison Larousse a eu la délicatesse d'orthographier sans trait d'union, sans doute pour qu'on puisse le jouer. Nous nous inclinons...

Si vous souhaitez obtenir la liste complète des mots nouveaux 1983, envoyez 5 F en timbres et une enveloppe timbrée à la FFSc, 137, rue des Pyrénées, 75020 Paris.

Le dictionnaire en vigueur est le P.L.I. (Petit Larousse illustré) de l'année. Sur la grille, les cases des rangées horizontales sont désignées par un numéro de 1 à 15 ; celles des colonnes par une lettre de A à O. Lorsque la référence d'un mot commence par une lettre, ce mot est horizontal ; par un chiffre, il est vertical. Le tiret qui précède parfois un tirage signifie que le reliquat du tirage précédent a été rejeté, faute de voyelles ou de consonnes.

TIRAGE	SOLUTION	REF	PTS
1 DEIMMUV			
2 V+AEENOU	MEDIUM	H 4	22
3 BEGRTUV	EVANOUIE (a)	7 B	67
4 BT+AEGLO	VERGUE	B 2	24
5 AAEIINS	ENGLOBAT	E 6	72
6 IKLNOR?	ARIANISME* (b)	4 A	72+10
7 –DEHOORU	KEL(V)IN (c)	3 A	48
8 O+ACEINS	HOURDE (d)	3 I	37
9 EINRTUW	DONACIES (e)	M 3	65
10 –AAHIQT?	RUTINE (f)	O 3	32
11 –AEEFPXY	VAQ(U)AIT	C 7	48
12 –EILNORY	AXE	F 13	34
13 EILNO+CL	DRY	6 H	35
14 ABEEEMS	COLLINE	L 9	76
15 EEE+EJRS	ABIMAS	12 A	33
16 EEE+STTU	JASER	A 11	36
17 E+FLOPRW	TETUES	N 9	26
18 OPW+FHPZ	FRELE	15 D	36
19 FHOW+DST	PIPEZ	13 K	36
	OH	2 D	32
			841



NOTES

(a) L'anagramme INAVOUÉE perd un point.

(b) Doctrine hérétique d'Arius (IVe siècle). Cf. ARIEN, – ENNE. Ce solo rapporte dix points supplémentaires à M. Duguet. Sous-top : TANAISIE, plante, 13 E, 60.

(c) Unité de température thermodynamique.

(d) Met de l'aggloméré entre des solives.

(e) Coléoptère ; EMACIONS, 9 G, 64.

(f) Ou RUTOSIDE, glucoside. UTÉRIN, même score.

1. Duguet 840.
2. Caro 822.

● Dimanche 30 janvier, Journée nationale *du scrabble, dans toute la* France, à laquelle tous les non-classés et non-licenciés peuvent participer. S'adresser à votre comité régional ou à la F.F.Sc.

● 23 janvier, tournoi homologué de Cenon-Bordeaux, tél. (56) 06-53-91. 6 février, Strasbourg, (88) 39-68-05.

● Dans notre prochaine chronique, nous rendrons compte du nouveau *Grand Dictionnaire du scrabbleur de Pialat (Larousse)*.

MICHEL CHARLEMAGNE.

★ Prière d'adresser toute correspondance concernant cette rubrique à M. Charlemagne, F.F.Sc., 137, rue des Pyrénées, 75020 Paris.

les grilles du week-end

MOTS CROISÉS

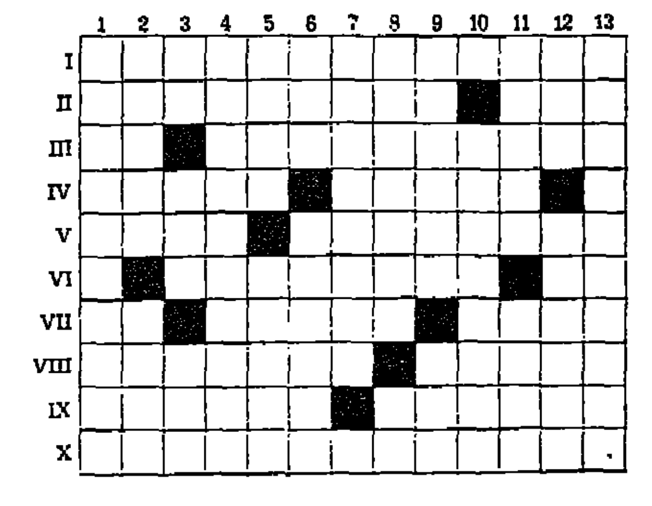
N° 229

HORIZONTALEMENT

I. Pour s'alimenter il faut qu'il soit alimenté. – II. Chargé d'exécution. Pour qui sait compter. – III. Conjonction. Sans manière. – IV. Ne sentent pas bon. Sent bon. – V. Manqua de mémoire. Se charge de la communication. – VI. Ne mis pas à l'aise. Service militaire. – VII. Personnel. Mot de la fin. Protégea les épouses. – VIII. Important ou donne de l'importance. Simple ou double, ce sont toujours les eaux. – IX. Très fâché. Très aimable. – X. Analyse notre situation à la loupe.

VERTICALEMENT

1. Pour les marchés communs. – 2. C'est stupéfiant. Un lien dénoué. – 3. Personnel. A l'intérieur et à l'envers. Dans la succession. – 4. L'air dans trois mois. – 5. Longtemps. Donna un bal, de bas en haut. – 6. Dans six mois ou il y a un peu plus de trois mois. Sortie. – 7. A dû se sortir d'une situation embrouillée. – 8. Marquèrent une opposition. Pour jouer. – 9. Se rendit insupportable. Doit être ouvert et fermé. – 10. Enlève l'auréole. – 11. Mousse. Fait un fromage. – 12. En dévotion. Usiner n'importe comment. – 13. Elle n'est qu'un murmure.



Solution du n° 228

HORIZONTALEMENT

I. Automobiliste. – II. Drapé. Elaguer. – III. Abrégés. Ilote. – IV. Patriciens. Oï. – V. Tiras. Clé. Inn. – VI. Anet. Fluets. – VII. Te. Ogres. Roma. – VIII. Ninas. Malin. – IX. Oloron. Topent. – X. Nomenclatures.

VERTICALEMENT

1. Adaptation. – 2. Urbaine. Lo. – 3. Tartre. Nom. – 4. Opératoire. – 5. Mégis. Gnon. – 6. Ec. Franc. – 7. Besicles. – 8. Il. Elus. Ta. – 9. Lainée. Mot. – 10. Igls. Trapu. – 11. Suc. Isoler. – 12. Téton. Mine. – 13. Ereintants.

FRANÇOIS DORLET.

ANACROISÉS ®

N° 229

Horizontalement

1. ACEINOPR (+ 4). – 2. ACIRSU (+ 3). – 3. EEIOSTT. – 4. ACNOORS. – 5. EEGINPRR. – 6. AFGLOS. – 7. AEINPRV. – 8. AEILNPSU. – 9. ACCEEILS. – 10. AEINQSTU (+ 3). – 11. AEIMNNU. – 12. EEJNORT. – 13. ACENST (+ 3). – 14. ABEIIOQTU. – 15. CEELRSU (+ 3).

Verticalement

16. AELOPRT (+ 1). – 17. ACEILSU. – 18. ACIINR (+ 1). – 19. CELOSSU. – 20. ACEFIRT (+ 1). – 21. AEGNOSX. – 22. BEEEIRT. – 23. AEINSST (+ 5). – 24. AEERTTU. – 25. EINPQSUU. – 26. AADEEILR (+ 1). – 27. CEEHILV. – 28. CEEIRRV. – 29. CDEENNO (+ 1). – 30. ANNOSSU. – 31. AENSSTU (+ 1).

Solution du n° 228

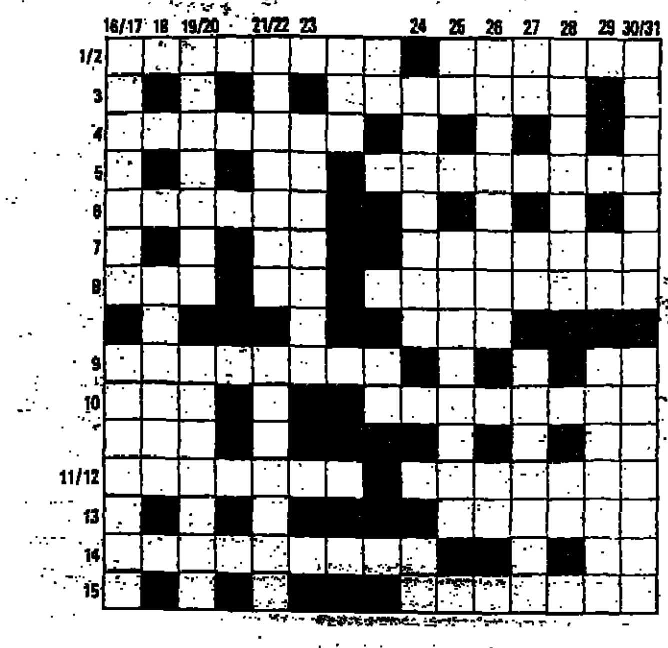
Horizontalement

1. AUTRUCHE. – 2. BASALE. – 3. PSAUTIER (SAPITEUR, UPERISAT). – 4. OREMUS (MEROUS, MŒURS, MORUES, REMOUS). – 5. PIGNADE. – 6. ARROSA. – 7. SPIRORBE, ver marin. – 8. ORTEIL (LOTIER, TOLIER). – 9. MAIGRI (GRIMAI, MIGRAI). – 10. ENONCA. – 11. CHEVELU. – 12. INCISIF. – 13. PORTAIL. – 14. NOCTULE, chauve-souris (CLOUENT, COULENT). – 15. RISORIUS, muscle des lèvres. – 16. HUMECTE. – 17. FASCINE (FIANCES).

Verticalement

18. APOASTRE, terme d'astronomie (APOSTERA). – 19. COPRAH. – 20. USURPAI. – 21. RICAINE (ICARIEN). – 22. OVOTIDE, gamète femelle. – 23. SOULANE, versant ensoleillé d'une vallée. – 24. CLAIRET (ARTICLE RECITAL). – 25. ERIGERON, plante. – 26. RIPIENO, ensemble des instrumentistes. – 27. BONHOMIE. – 28. ACACIAS. – 29. SEDATIVE (DEVETAIS, DEVIATES, EVIDATES). – 30. EGARDS (DEGRAS, GARDES, GRADES). – 31. IRISAI. – 32. ESCULINE, glucoside (LEUCINES). – 33. FLENUE, flambant pour un charbon.

MICHEL CHARLEMAGNE et CATHERINE TOFFIER.



Le Monde

culture

THÉATRE

LA DIXIÈME DE BEETHOVEN, de Peter Ustinov

Calice jusqu'à la lie

Invoqué par une jeune Viennoise, au pair dans la famille d'un critique musical anglais, Ludwig van Beethoven fait son apparition, aujourd'hui, à Londres.

L'oto-rhino de la famille vient aussitôt fixer, dans l'oreille du visiteur, un petit appareil électro-acoustique : Beethoven retrouve l'ouïe.

Toutes ses œuvres se trouvant interprétées par différents artistes, dans la discothèque du critique, Beethoven peut enfin entendre, pour la première fois de sa « vie », des symphonies, concertos, quatuors, sonates, qu'il avait écrits lorsqu'il était sourd.

Il est un peu dépassé. Il ne se rappelait pas tout. Telles pages lui paraissent très fortes. D'autres, moins.

Il se sent à la fois intimidé et déçu par l'immense créateur qu'il est devenu au cours du temps. Il est blessé aussi, par le manque de tact des biographes qui ont fouillé ses jours, publié des lettres intimes.

Il ôte de son oreille le petit appareil qui lui permet d'entendre, et, presque convaincu qu'il avait eu beaucoup de chance de perdre l'ouïe, il repart pour un monde meilleur.

Peter Ustinov, vieux bon gros matou farceur, a imaginé là une fable assez jolie, et le premier acte s'écoute non sans plaisir. Il y a des gaietés dans le dialogue (traduit par Yvan Varco). Comment ne pas écouter et regarder avec intérêt Beethoven, joué avec finesse par Bernard Fresson, manipuler la chaîne stéréo, comparer les enregistrements, ou accompagner au piano la femme du critique, Simone Valère, émouvante, et qui chante avec un vrai talent ?

Cela donne trois quarts d'heure de petit bonheur de théâtre, drôle, pas bête, sans prétention. Et puis il y a l'entracte, où, comme pendant tout entracte, le spectateur s'ennuie dans un couloir, hésitant à acheter du chocolat aux noisettes. Et puis il y a un deuxième acte, où Peter Ustinov n'a vraiment plus rien à dire, et où il faut encaisser une heure de dialogues niais, vides, — une épreuve. Mieux vaudrait être sourds, nous aussi.

Le bon usage de *la Dixième de Beethoven*, pièce en deux actes de Peter Ustinov, consiste donc à aller entendre le premier acte, agréable divertissement, et à quitter les lieux au moment de l'entracte, pour rentrer dîner chez soi. Conseil tout à fait inutile : cela ne se fait pas, ce n'est pas l'usage, et ce serait peiner les acteurs, qui ne sont pas responsables du manque de souffle de l'auteur.

MICHEL COURNOT.

★ Théâtre de la Madeleine, 20 h 45.

DÉCÈS D'UN PIONNIER DU THÉATRE ARABE

Zaki Touleymat, l'un des pionniers du théâtre arabe, est décédé mercredi 22 décembre à l'âge de quatre-vingt-quatre ans à l'hôpital militaire de Meadi au Caire où il avait été hospitalisé à la suite d'une crise cardiaque. Zaki Touleymat avait créé dans les années 40 l'Académie d'art dramatique du Caire qui a formé nombre de grands artistes du théâtre et du cinéma arabes contemporains. Il fut également le fondateur de la troupe nationale égyptienne de théâtre en 1935 et du théâtre scolaire et universitaire. — *(A.F.P.)*

GRÈVES AU LOUVRE ET A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le spectacle du réveillon de Noël à la Comédie-Française, *Intermezzo*, est annulé. Le personnel technique C.G.T. a en effet déposé un préavis de grève pour le 24 décembre, afin d'inciter le ministère de la culture à négocier sur les revendications en instance depuis cinq ans.

De son côté, rappelons que le syndicat F.O. des musées de France appelle le personnel de surveillance du musée du Louvre à un arrêt de travail de vingı-quatre heures, ce même jour.

■ La librairie Champion-Slatkine, près de l'Institut et de l'école des Beaux-Arts, a ouvert un département de livres d'architecture et d'urbanisme. S'y trouvent notamment intégrés les fonds des librairies Vincent et Fréal, et Art et Culture, dont les habitués déploraient la fermeture et que Champion-Slatkine a rachetés. Un programme de « reprints » (rééditions en fac-similé) concernant l'architecture et l'urbanisme est d'autre part prévu par la même maison.

CINÉMA

« FIREFOX » de Clint Eastwood

Rocambole chez les Soviets

Un audacieux pilote, traumatisé par la guerre du Vietnam et les bombardements au napalm, s'est retiré en Alaska. Sous la pression conjointe des services secrets américain et britannique, il accepte pourtant de s'introduire clandestinement en U.R.S.S. pour dérober un avion supersonique, arme de guerre absolue, construit par des savants juifs dissidents et prisonniers...

Clint Eastwood est le producteur, le réalisateur et la vedette de ce rocambolesque film d'espionnage, adapté d'un roman de Craig Thomas (1). Il a fait de son personnage un héros fatigué, mentalement détruit, qui semble vouloir racheter sa mauvaise conscience En accomplissant un « exploit » dans lequel il a toutes les chances de laisser sa peau. Sans aller aussi loin que John Huston avec *Lettre du Kremlin* (1970), Clint Eastwood montre les services d'espionnage internationaux comme des organisations agissant froidement et cyniquement, dans la rivalité des grandes puissances pour la supériorité militaire.

Les dissidents de l'intérieur sont sacrifiés, aussi bien par les gens de l'Ouest que par le K.G.B. L'intrigue est constamment piégée jusque dans des situations invraisemblables. Mais il faut bien que l'Amérique gagne, et c'est au nez du « premier secrétaire » de l'U.R.S.S. que l'on s'envole avec le Firefox (ou Mig 31). La dernière partie du film, en plein ciel et sur la banquise, comprend d'étonnants truquages un peu à la manière de *la Guerre des étoiles*. Et si le héros gagne, après pas mal d'épreuves, son pari contre lui-même, Clint Eastwood fait triompher du même coup l'idéologie actuelle de la bannière étoilée.

JACQUES SICLIER.

(1) Publié dans « Le Livre de poche ».

★ Voir les films nouveaux.

MUSIQUE

« CARMEN », A L'OPÉRA COMIQUE

Une reprise attendue

Il ne s'agit que d'une reprise, mais, comme seuls quelques privilégiés avaient pu voir cette production (1) lors de sa première et brève apparition à l'Opéra-Comique au printemps 1980, et que les autres avaient dû se contenter de la voir à la télévision ou de l'écouter sur France-Musique, on peut penser que cette reprise était attendue, surtout après l'aventure du Palais des Sports, qui eût été fatale à une œuvre moins populaire et moins solide.

De la distribution précédente, celle-ci n'a conservé que Teresa Berganza dans le rôle titre ; le style vocal est toujours aussi sobre, presque désincarné, au point que certaines inflexions qui ne choqueraient pas chez une interprète moins distinguée font tache et touchent au vulgaire (le contraste culmine lors de la dernière scène avec les notes criées — « laissez-moi passer ! » *— ou parlées —* « tiens ! » *—).*

Marc Vento (Escamillo) devait affronter la rude comparaison avec son prédécesseur Ruggiero Raimondi ; une partie du public n'a pas manqué de manifester bruyamment son mécontentement. C'est à la fois injuste et maladroit, car si ce baryton n'était pas aussi vaillant que d'ordinaire, il aurait été plus avisé de lui donner des marques d'encouragement, la représentation y aurait gagné ; mais les siffleurs ne voient pas si loin. Succédant à Katia Ricciarelli dans Micaëla, Yvonne Kenny a eu plus de chance : ni l'une ni l'autre n'est inoubliable, mais le parti pris de transformer cette jeune Navarraise simple et franche en une grande fille niaise et timorée excite toujours l'indulgence du public. Est-il nécessaire de grossir à ce point les contrastes, et quel metteur en scène comprendra l'intérêt dramatique d'une rivalité plus sérieuse entre les deux rôles féminins ?

Remplaçant Giorgio Lamberti qui devait chanter Don José, Alain Vanzo a sauvé doublement le spectacle ; d'abord parce que l'on murmure, ici et là, que les auditeurs n'ont pas perdu au change, ensuite parce qu'il a été appelé in extremis. *Il n'a dû cependant son salut qu'à la lassitude de ceux qui n'attendaient qu'une défaillance pour montrer leur hostilité de principe, mais il n'a pas failli. Il ne s'est pas dépassé non plus : toujours égal à lui-même, il fait partie de ces artistes qui, plaçant la constance au-dessus de la performance, ne sauraient donner plus sur une scène parisienne que sur celle d'un petit théâtre de province où ils se donnent déjà sans compter.*

Il existe, depuis la construction de la salle Favart, un problème d'équilibre entre le plateau et l'orchestre, qui couvre facilement les voix. M. Garcia Navarro n'y prend peut-être pas asssez garde, et l'orchestre, n'a pas toujours le raffinement qu'on serait en droit d'attendre (dans les solos notamment) s'agissant d'un ouvrage sorti de la routine du répertoire et devenu classique. Cette dernière remarque vaut d'ailleurs pour l'ensemble de cette reprise, d'une bonne tenue sans doute, mais à laquelle manque le « fini » qui fait les grandes représentations.

GÉRARD CONDÉ

(1) Mise en scène de Piero Faggioni, décors d'Ezio Frigerio.

■ Le grand prix du cinéma Louis-Lumière a été attribué le 22 décembre au *Beau Mariage*, d'Eric Rohmer.

AU FORUM DES HALLES

Quatuor, de tout un peu

Dans un quatuor, parfois, le deuxième violon ressent une légère amertume de n'être toujours que le second. Dans le Quatuor — lettre majuscule et aucun nom accolé — le violoniste numéro deux n'a pas vis-à-vis du numéro un ce genre de complexe d'infériorité. Ils sont les violonistes, et asssurent une part égale de gags, de blagues.

Le Quatuor compte, comme tous les quatuors à cordes, un altiste et un violoncelliste. Ce qui est moins courant, c'est de voir l'un pousser la chansonnette et l'autre jouer, un instant, de son instrument à l'horizontale. Ainsi sont-ils capables de faire de la musique — plutôt bien d'ailleurs — mais ils ne sont pas venus sur scène pour vous faire seulement écouter Mozart.

Ils chantent. Un peu de tout, de tout un peu. Un vieux tube des Beatles, des rengaines cousues main, de leurs huit mains. Grimacent, s'esquivent, troquent en un clin d'œil leurs habits de maëstro de la grande époque pour des costumes de bain, le ridicule pour le grotesque. On sourit de bon cœur, prêt à recommander cette farce sonorisée aux mélomanes lassés de l'esprit de sérieux qui imprègne les cérémonies des concerts et les rituels de la musique de chambre.

En première partie, Denis Wetterwald et son guitariste, l'un prolixe, l'autre hypercalme, proposent un numéro de bonne confection d'un style, sinon d'un contenu assez similaire.

MATHILDE LA BARDONNIE.

★ Forum des Halles, 21 heures.

EXPOSITIONS

LAUBIÈS, l'Orient sans parole

La peinture de René Laubiès, c'est une sorte d'accord qui élève l'esprit à travers des cieux dont le fugitif paysage se mêle, ou tranquillement ou véhémentement, des couleurs violentes — un jaune safran inondant la peinture — ou d'un bouquet de nuances irisées. La figure humaine n'y paraît pas. Laubiès nous entraîne dans un monde où l'expression verbale n'a pas sa place, un monde silencieux. Laubiès plane au-dessus de l'Extrême-Orient qu'il fréquente une bonne partie de l'année.

Sa facture — transparence de la matière, sensation lisse et fluide de ses vapeurs picturales, — on la doit à cette particularité de travail du peintre qui n'utilise que le papier, marouflé sur toile, comme support. Un support aussi solide que la toile elle-même et, le temps le prouve, d'un emploi constant à travers les siècles.

Sans faire appel à une figuration réellement tellurique — un horizon se dessine à peine dans certaines peintures, — son apport personnel, d'apparence si modeste, permet de trouver le repos. Cela est peint, bien peint, avec un calme sourire qui ne fait pas appel aux barbarismes d'une fausse avant-garde.

PIERRE GRANVILLE.

★ Galerie Weiller, 5, rue Gît-le-Cœur. Jusqu'au 31 décembre.

AU MUSÉE DE LA PUBLICITÉ

Militer, le dos au mur

Grapus, c'est quoi ? Une signature au bas d'affiches pour le P.C., pour la C.G.T., pour des spectacles au théâtre de la Salamandre, à la Maison de la culture de Nanterre... Des affiches pertinentes qui, même dans les cas difficiles de commandes strictes parviennent à dire plus que la banalité des sigles et des conventions obligées : la cuisine graphique pas trop compliquée est efficace, ouverte à la fantaisie, ce qui ne gâte rien.

Un collectif de graphistes

Grapus, c'est qui ? Un collectif de graphistes qui compta trois membres à sa naissance, en 1970 : Pierre Bernard, François Miche, Gérard Paris-Clavel, et qui en a cinq à présent : Pierre Bernard, Gérard Paris-Clavel, Jean-Paul Bachollet, Alexander Jordan et Marc Dumas (depuis le départ en 1981 de François Miche). Un collectif que l'on sent plus à l'aise désormais au service du culturel que dans l'image militante ; qui a su entre autres retenir les grands principes plastiques énoncés en Pologne où s'est constitué, comme chacun sait, le meilleur réservoir d'idées graphiques ramassées en peu de mots, peu de traits.

Soit le contraire de ce qui se passe souvent dans la seconde des expositions du Musée de la publicité : « L'apartheid le dos au mur ». Là, la gravité particulière du message, son urgence, la nécessité d'informer l'emportent généralement. Les quatre-vingts affiches rassemblées (avec la collaboration du MRAP) retrace d'une manière très détaillée les différentes aspects de la lutte contre la politique raciste en Afrique du Sud. Le réalisme, l'expressionnisme priment, les photographies noires et dures et les longs manifestes l'emportent sur la recherche graphique. Mais on n'oublie pas les affiches pour le boycott des oranges Outspan, où l'on voit une main presser le fruit qui est une tête de Noir.

GENEVIÈVE BRÉERETTE.

★ Musée de la publicité, 18, rue de Paradis. Grapus, jusqu'au 7 février. L'apartheid le dos au mur, jusqu'au 31 décembre.

■ Bernard Sobel, directeur du Théâtre de Gennevilliers, a été élu président de l'ATAC (Association technique pour l'action culturelle). Renata Scant (Théâtre Action de Grenoble) et Claude-Olivier Stern (Maison de la culture de la Seine-Saint-Denis) sont vice-présidents, Bernard Mounier (Maison de la culture de La Rochelle) secrétaire.

SPECTACLES

théâtre

Les salles subventionnées et municipales

OPÉRA (742-57-50), 20 h 30 : Casse-noisette.
CHAILLOT (727-81-15) : Grand Foyer 15 h : les Voyages de Gulliver (Marionnettes).
ODÉON (325-70-32) 20 h 30 : Superdupont.
PETIT ODÉON (325-70-32) 18 h 30 : Comptine.
BEAUBOURG (277-12-35) Cinéma-vidéo : 13 h, 16 h, 19 h : Nouveaux films B.P.I. : 15 h, 17 h : Cinéma D.W. Griffith.
THÉÂTRE MUSICAL DE PARIS (261-19-83) : la Veuve joyeuse.
THÉÂTRE DE LA VILLE (274-22-77) (au Théâtre de Paris), Petite salle, 20 h 30 : la Fuite en Chine.
CARRÉ SILVIA-MONFORT (531-28-34) : le Cocu magnifique.

Les autres salles

A. DEJAZET (887-97-34) 20 h 30 : Varieta : 22 h 30 : les Mirabelles.
ANTOINE (208-77-71) 20 h 30 :Coup de soleil.
ARC (723-61-27) 20 h 30 : Méfaits d'hiver.
ARCADE (700-87-38) 20 h 30 : Et pourtant la rivière coule dans le canal.
ARTS HÉBERTOT (387-23-23) 21 h : l'Exil.
ASTELLE - THÉATRE (238-35-53) 20 h 30 : le Malentendu.
ATELIER (606-49-24) 21 h : le Nombril.
ATHÉNÉE (742-67-27) 20 h 30 : Ma Elo.
BOUFFES DU NORD (239-34-50) 20 h 30 : la Tragédie de Carmen.
BOUFFES PARISIENS (296-60-24) *20 h 30 : En sourdine les sardines.*
CARTOUCHERIE. –Théâtre du Soleil (374-24-08) à 18 h 30 : la Nuit des rois Atelier du chaudron (328-97-04) 20 h 30 : les Soupirants.
CENTRE CULTUREL DU MARAIS (272-73-52) 20 h 30 : Boustifilles.
CINQ DIAMANTS (588-01-00) 21 h : Un si joli petit square.
COMÉDIE CAUMARTIN (742-43-41) 21 h : Reviens dormir à l'Elysée.
COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-37-21) 20 h 45 : Ça ira comme ça.
COMÉDIE ITALIENNE (321-22-22) *20 h 30 : Noblesse et bourgeoisie.*
COMÉDIE DE PARIS (281-00-11) 20 h 30 : Moi.
DAUNOU (261-69-14) 21 h : La vie est trop courte.
DEUX PORTES (361-49-92) 20 h 30 : les Fourmidables.
EDOUARD-VII (742-57-49) 21 h : la Dernière Nuit de l'été.
ELDORADO (208-45-42) 20 h 30 : les Rustres.
ESCALIER D'OR (523-15-10) 20 h 30 : 1981.
ESPACE-GAITÉ (327-95-94) 20 h 30 : Kadoch.
ESPACE-MARAIS (271-10-19) 20 h 30 : le Mariage de Figaro.
ESSAION (278-46-42), I : 20 h 45 : les Palhasses : II : 20 h 30 : Bethsabée - La Kabbale selon Aboulafia.
FONTAINE (874-74-40) 18 h 30 : Mon Isménie - Gibier de potence.
GAITÉ-MONTPARNASSE (322-16-18) 18 h 30 : l'Ile de Tulipatan ; 20 h 15 : Vive les femmes 22 h : Michel Lagueyrie : Rouleur.
GRAND HALL MONTORGUEIL (296-04-06) 20 h 30 : la Poule à Jupiter.
HUCHETTE (326-38-99) 19 h 30 : la Cantatrice chauve : 20 h 30 : la Leçon ; 21 h 30 : le Cirque ; 22 h 30 : l'Amour, la Mort, la Bouffe et moi.
LA BRUYÈRE (874-76-99) 21 h : L. Rocheman : Grand-Père Schlomo.
LIERRE-THEATRE (586-55-83) 20 h 30 : Armaguedon ; 20 h 30 : l'Opéra nomade.
LUCERNAIRE (544-57-34) I. 19 h : Moman ; 21 h : Six heures plus tard ; 22 h 15 :Tchoufa ; II. – 18 h 30 : J. Supervielle : 20 h 30 : la Noce. Petite Salle, 18 h 30 : Parlons français : 22 h 15 : les Soupirs du lapin.
MADELEINE (265-07-09) 20 h 45 : la Dixième de Beethoven.
MARIGNY (256-04-41) 21 h : Amadeus. – Salle Gabriel (225-20-74) 21 h : l'Education de Rita.
MATHURINS (265-90-00) 21 h : l'Avantage d'être constant.
MICHEL (265-35-02) 21 h 15 : On dînera au lit.
MICHODIÈRE (742-95-22) 20 h 30 : Joyeuses Pâques.
MONTPARNASSE (320-89-90) *21 h :Devos. – Petit Montparnasse* 21 h 15 : l'Herbe rouge.
NOUVEAUTÉS (770-52-76) 20 h 30 : Hold-up pour rire.
ŒUVRE (874-42-52) 20 h 30 : Sarah et le cri de la langouste.
PALAIS DES GLACES (607-49-93) 20 h 30 : Cie Ph. Genty.
PALAIS-ROYAL (297-59-81) 20 h 45 : Pauvre France.
PÉNICHE-THÉATRE (245-18-20) 21 h : Intrigues.
POCHE-MONTPARNASSE (548-92-97) 21 h : Flock.
POTINIÈRE (261-44-16), 20 h 45 : Sol dans : « Je m'égalomane à moi-même ».
89, QUAI DE LA GARE (583-15-63) 20 h 30 : la Manufacture.
REX (233-28-65) 20 h 30 : The end.
SAINT-GEORGES (878-63-47) 20 h 45 : le Charimari.
STUDIO BERTRAND (783-99-16) 20 h 45 : les Burlingeurs.
STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES *(723-35-10) 20 h 45 : les Enfants du silence.*
TAI THÉATRE D'ESSAI (278-10-79) 22 h : la Voix humaine ; 20 h 30 : Huis clos ; 20 h 30 : l'Ecume des jours.
TH. DE LA BASTILLE (357-42-14) 20 h 30 : Granit. ; 22 h 30 : Léonce et Léna.
TH. DES DÉCHARGEURS (236-00-02) 18 h 30 : Yes, peut-être ; 20 h 30 : la Nourrice des étoiles ; 22 h : *Higimio Mena.*
THÉATRE D'EDGAR (322-11-02) 20 h 30 : les Babas cadres ; 22 h : Nous on fait où on nous dit de faire.
THÉATRE DU LYS (327-88-61) 22 h 30 h : l'Enfant.
THÉATRE DU MARAIS (278-03-53) 20 h 30 : le Misanthrope.
THÉATRE DE MENILMONTANT (366-60-60) 20 h 45 : Famille Fenouillard dare-dare.
THÉATRE DE LA PLAINE (842-32-25) 20 h 30 : la Nuit suspendue.
THÉATRE DU ROND-POINT (256-70-80) 20 h 30 : les Strauss ; 20 h 30 : l'Ambassade.
THÉATRE DU TOURTOUR (887-82-48) 18 h 30 : Un bain de ménage ; 20 h 30 : le mal court.
TRISTAN BERNARD (522-08-40) 21 h : le Retour du héros.
VARIÉTÉS (233-09-92) 20 h 30 : Chéri.

La danse

ALLIANCE FRANÇAISE (544-41-42), 20 h 30, 17 h : Het Penta Teater.
THEATRE DES CHAMPS-ELYSÉES (723-47-77), 20 h 30 : Ballet national de Marseille R. Petit.

Le music-hall

AMERICAN CIRCUS (846-42-02), 20 h 30 : Noël sur glace chez Andersen.
BOBINO *(322-74-84), 20 h 45 : B. Haller.*
CASINO DE PARIS (285-00-39), 20 h 30 : Tino Rossi.
CONSTANCE (258-97-62), 21 h : Pinok et Matho.
FONTAINE (874-74-40), 20 h 30 : S. Joly.
FORUM (297-53-39), 21 h : D. Wetterwald.
GYMNASE (246-79-79), 21 h : le Grand Orchestre du Splendid.
NOUVEAU CHAPITEAU - PORTE DE PANTIN (758-27-43), 21 h : H. Salvador.
OLYMPIA (742-25-49), 21 h : M. Torr.
PALACE (246-10-87), 20 h 30 : Santa Claus is back in Town.
PALAIS DES SPORTS (828-40-90), 20 h 30 : Cirque de Moscou sur glace.
THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN (607-37-53), 20 h 30 : A. Cordy.
TROTTOIRS DE BUENOS-AIRES (260-44-41), 21 h 30 : L. Rizzo, M. Fernandez, *O. Guidi.*

Les opérettes

RENAISSANCE (208-21-75), 20 h 30 : le Vagabond tzigane.

Les concerts

EGLISE SAINT-ROCH, 22 h 30 : Chœurs et orchestre, dir. : J.-P. Lore.
SALLE PLEYEL, 20 h 30 : R. Clayderman.

Vendredi 24 décembre

cinéma

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans, (**) aux moins de dix-huit ans.

La Cinémathèque

CHAILLOT (704-24-24)
15 h : Carte blanche à W.K. Everson : « Mantrap », de V. Fleming.

BEAUBOURG (278-35-57)
15 h : « Tumak fils de la jungle », de H. Roach et H. Roach Jr ; 17 h, Festival des trois continents (Nantes 1982) : « L'oiseau sur la route », de M. Khan.

Les exclusivités

AMERIQUE INTERDITE (A., v.f.) (**) : Rio-Opéra, 2e (742-82-54) ; U.G.C. Rotonde, 6e (633-08-22) ; Normandie, 8e (359-41-18).
ANNIE (A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Saint-Germain Huchette, 5e (633-63-20) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Parnassiens, 14e (329-83-11). – (v.f.) : Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Français, 9e (770-33-88) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Mistral, 14e (532-42-43) Miramar, 14e (320-89-52) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01).
L'AS DES AS (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Richelieu, 2e (233-56-70) : Colisée, 8e (359-29-46) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01).
AVEC LES COMPLIMENTS DE L'AUTEUR (A. v.o.) : U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45).
LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (A., v.o.) : George-V, 8e (562-41-46). – V.f. : 3 Haussmann, 9e (770-47-55).
LA BALANCE (Fr.) : Quintette, 5e (633-79-38) ; *Publicis Saint-Germain*, 6e (222-72-80) ; George-V, 8e (562-41-46) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Hollywood Bd, 9e (770-10-41) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Montparnasse Pathé, 14e (322-19-23) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Murats, 16e (651-99-65) : Clichy Pathé, 18e (522-46-01).
LA BARAKA (Fr.) : *Forum*, 1er (297-53-74) ; Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Monte-Carlo, 8e (225-09-83) ; Paramount City, 8e (562-45-76) ; Publicis Matignon, 8e (359-31-97) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Passy, 16e (288-62-34) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25).
BLADE RUNNER (*) (A., v.f.) : Opéra night, 2e (296-62-56).
LA BOUM No 2 (Fr.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Cluny Palace, 5e (354-07-76) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; Ambassade, 8e (359-19-08) ; Le Paris, 8e (359-53-99) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Français, 9e (770-33-88) ; Maxeville, 9e (770-72-86) ; Athéna, 12e (343-00-65) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Gaumont Sud, *14e (327-84-50) ; Gaumont Convention*, 15e (828-42-27) ; Victor Hugo, 16e (727-49-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Wepler, 18e (522-46-01) ; Gaumont Gambetta, 20e (636-10-96).
BRISBY, LE SECRET DE NIMH (A., v.o.) : Quintette, 5e (633-79-38) ; (v.o., v.f.) : Marignan, 8e (359-92-82) ; (v.f.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Français, 9e (770-33-88) ; Maxeville, 9e (770-72-86) ; Athéna, 12e (343-00-65) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Montparnos, 14e (327-52-37) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01) ; Gambetta, 20e (636-10-96).
BRITANNIA HOSPITAL (Ang., v.o.) : Quintette, 5e (633-79-38) ; Ambassade, 8e (359-19-08).
LES CADAVRES NE PORTENT PAS DE COSTARD (A., v.o.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Elysées Lincoln, 8e (359-36-14) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).
CAMP DISCIPLINAIRE (A., v.o.) : Marbeuf, 8e (225-18-45) ; (v.f.) : Rotonde, 6e (633-08-22).
COMÉDIE ÉROTIQUE D'UNE NUIT D'ÉTÉ (A., v.o.) : Studio Alpha, 5e (354-39-47) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis Champs-Élysées, 8e (720-76-23). – V.f. ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).
LA COURTISANE (A., v.o.) : Bonaparte, 6e (326-12-12).
LE CRIME D'AMOUR (Fr.) : Marais, 4e (278-47-86).
DE MAO A MOZART (A., v.o.) : Impérial, 2e (742-72-52) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).
DEUX HEURES MOINS LE QUART AVANT JESUS-CHRIST (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Ambassade, 8e (359-19-08).
DIVA (Fr.) : Movies, 1er (260-43-99) ; Panthéon, 5e (354-15-04) ; Ambassade, 8e (359-19-08).
DOCTEURS IN LOVE (A., v.o.) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Biarritz, 8e (723-69-23) : Marignan, 8e (359-92-82) ; v.f. : Arcades, 2e (233-39-36) ; U.G.C. Boulevard, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Bienvenüe-Montparnasse, 14e (544-25-02) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Tourelles, 20e (364-51-98).
E.T. L'EXTRA-TERRESTRE (A., v.o.) Gaumont-Halles, 1er (297-49-70) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; George-V, 8e (562-41-46) ; *Parnassiens, 14e (329-83-11)* ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Kinopanorama, 15e (306-50-50) ; Mayfair, 16e (525-27-06) ; v. f. : Richelieu, 2e (233-56-70) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; *Mercury, 8e (562-75-90)* ; Normandie, 8e (359-41-18) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Nation, 12e (343-04-67) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Bienvenüe-Montparnasse, 15e (544-25-02) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Secrétan, 19e (241-77-99) ; Wepler, 18e (522-46-01) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).
L'ÉTAT DES CHOSES (All., v.o.) : St-André-des-Arts, 6e (326-48-18) ; Escurial, 13e (707-28-04).
FIREFOX, L'ARME ABSOLUE (A., v.o.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Paramount-Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis Champs-Élysées, 8e (720-76-23) ; Paramount-City, 8e (562-45-76) ; v.f. : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Max-Linder, 9e (770-40-04) ; Paramount-Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention-St-Charles, 15e (579-33-00) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25) ; Secrétans, 19e (241-77-99).
LE GENDARME ET LES GENDARMETTES (Fr.) : U.G.C. *Marbeuf*, 8e (225-18-45).
LA GUERRE DU FEU (Fr.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).

LES FILMS NOUVEAUX

DINER, film américain de Barry Levinson. V.o. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ;U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Montparnasse-83, 6e (544-14-27) ; U.G.C. Champs-Elysées, 8e (359-12-15) ; U.G.C. Boulevard, 9e (770-11-24) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).
LE MYSTÈRE DE LA TROISIÈME PLANÈTE, film soviétique d'animation de Roman Katchanov. V.f : Cosmos, 6e (544-28-80).
NE SOIS PAS TRISTE, film soviétique de Gueorgui Danièla. V.o. : Cosmos, 6e (544-28-80).
PIRATE MOVIE, film australien de Ken Annakin. V.o. : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23). V.f. : U.G.C. Boulevard, 9e (770-11-24) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Images, 18e (522-47-94).
LA VRAIE HISTOIRE DE GÉRARD LE CHOMEUR, film français de Joaquin Lledo : Saint-Séverin, 5e (354-50-91).

HECATE (Fr.) (*) Berlitz, 2e (742-60-33) ; Saint-Germain Village, 5e (633-63-20) ; *Olympic-Balzac*, 8e (561-10-60) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).
HITLER, UNE CARRIÈRE (All., v.o.) : Vendôme, 2e (742-97-52).
L'HONNEUR D'UN CAPITAINE (Fr.) : *Paramount-Marivaux*, 2e (296-80-40).
IDENTIFICATION D'UNE FEMME (It., v.o.) : Gaumont-Halles, 1er (297-49-70) ; Studio de la Harpe, 5e (634-25-52) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Gaumont Champs-Elysées, 8e (359-04-67) ; P.L.M. Saint-Jacques, 14e (589-68-42) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; v.f. : Impérial, 2e (742-72-52) ; Bretagne, 6e (222-57-97).
LA LOTERIE DE LA VIE (Fr.) : Marais, 4e (278-47-86).
MAYA L'ABEILLE (Autr., v.f.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Ciné-Beaubourg, 3e (271-92-36), hor. spéc. ; Saint-Ambroise, *11e (700-89-16).*
LES MISÉRABLES (Fr.) : Ambassade, 8e (359-19-08) ; Français, 9e (770-33-88).
MUTANT (A., v.o.) : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Ermitage, 8e (359-15-71) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; U.G.C.-Boulevard, 9e (770-11-24) ; U.G.C.-Gobelins, 13e (336-23-44) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).
LA NUIT DE SAN LORENZO (It., v.o.) ; 14 juillet-Racine, 6e (633-43-71) ; 14 Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; – V.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Montparnos, 14e (327-52-37).
L'OMBRE DE LA TERRE (Fr.-Tun.) : Studio de la Harpe, 5e (634-25-52).
OPÉRATION GREEN ICE (A., v.o.) : Paramount-City, 8e (562-45-76) ; v.f. : Paramount-Opéra, 9 (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) : *Convention-St-Charles, 15e* (579-33-00).
PETIT JOSEPH (Fr.) ; Ranelagh, 16e (288-64-44).
PINK FLOYD THE WALL (A., v.o.) : Saint-Michel, 6e (326-79-17).
PLUS BEAU QUE MOI TU MEURS (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse Pathé, 14e (322-19-23) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01).
POLTERGEIST (A., v.f.) (**) : Paramount Opéra, 9e (742-56-31).
LE QUART D'HEURE AMERICAIN (Fr.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Ermitage, 8e (359-15-71).
QUE LES GROS SALAIRES LÈVENT LE DOIGT (Fr.) : Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).
S.A.S. A SAN-SALVADOR (Fr.) : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Normandie, 8e (359-41-18) ; U.G.C. Boulevards, 9e (770-11-24) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic Convention, 15e (828-20-64) ; Murats, 16e (651-99-75) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (241-77-99).
SUPERVIXENS (**) (A., v.o.) : Studio Cujas, 5e (354-89-22).
TELL... ME (DAVID ET EVA) (A., v.o.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Studio Logos, 5e (354-26-42).
TIR GROUPÉ (Fr.) : Paramount Opéra, 2e (742-56-31).
TRON (A., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Ambassade, 8e (359-19-08) ; Parnassiens, 16e (329-83-11). – V.f. : Gaumont-Halles, 1er (297-49-70) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Français, 9e (770-33-88) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Montparnasse Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01).
UNE HISTOIRE SANS IMPORTANCE (Fr.) : Marais, 4e (278-47-86).
LA VENGEANCE EST A MOI (Jap., *v.o.) (*) Studio Médicis, 5e (633-25-97).*
VICTOR, VICTORIA (A., v.o.) : Movies, 1er (260-43-99) ; Saint-Michel, 5e (326-79-17) ; George-V, 8e (562-41-46) ; *Colisée, 8e (359-29-46) ; Marignan, 8e* (359-92-82) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79). – V.f. : Impérial, 2e (742-72-52) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; *Montparnos, 14e (327-52-37).*
UNE CHAMBRE EN VILLE (Fr.) : Olympic Luxembourg, 6e *(633-97-77)* ; Biarritz, 8e (723-69-23).
LES UNS ET LES AUTRES (Fr.) : Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).
YOL (Turc, v.o.) : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (326-58-00) ; Biarritz, 8e (723-69-23). – V.f : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32).

Les grandes reprises

ACCELERATION PUNK (A., *v.o.*) : Vidéostone, 6e (325-60-34).
ALICE AU PAYS DES MERVEILLES (A., vf.) : Rivoli-Beaubourg, 4e (272-63-32).
ALIEN (A., v.o.) (*) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).
APOCALYPSE NOW (A., v.o.) : Boîte à films, 17e (622-44-21).
LES ARISTOCHATS (A., v.f.) : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; La Royale, 8e (265-82-66) ; Ermitage, 8e (359-15-71) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Napoléon, 17e (380-41-46).
A ARMES ÉGALES (Fr.) Paris-Loisirs-Bowling, 18e (606-64-98).
LE BAL DES VAMPIRES (A., v.o.) (*) : Champo, 5e (354-51-60).
LA BELLE AU BOIS DORMANT (A., v.f.) : Napoléon, 17e (380-41-46).
BEN HUR (A., v.f.) : Haussmann, 9e (770-47-55).
BREL (Fr.) : Paramount-Odéon, 6e (325-59-83) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
CABARET (A., v.o.) : Noctambules, 5e (354-42-34) ; Lucernaire, 6e (544-57-34).
LES 101 DALMATIENS (A., v.f) : *Grand Pavois, 15e (554-46-85)* ; *Images*, 18e (522-47-94).
LES CHARIOTS DE FEU (A., v.o.) : U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45).
LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE (A., vf.) : Acacias, 17e (764-97-83), H.Sp.
CINÉMA PAS MORT, MISTER GODARD (A., v.o.) : Vidéostone, 6e (325-60-34).
LES DAMNÉS (It-All., v.o.) (*) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
DELIVRANCE (A., v.f.) (*) : Opéra Night, 2e (296-62-56).
EMMANUELLE (Fr.) (**) : Paramount-City, 8e (562-45-76).
L'EMPIRE DES SENS (Jap. vf.) (**) Arcades, 2e (233-39-36).
LES ENFANTS DU PARADIS (Fr.) : Ranelagh, 16e (288-64-44).
ERASERHEAD (A.,v.o.) : Escurial, 13e (707-28-04).
LA FEMME AUX DEUX VISAGES (A., v.o.) : Action Christine, 6e (325-47-46).
FEMME OU DEMON (A., v.o.) Gît-le-Cœur, 6e (326-80-25). Olympic, 14e (542-67-42) Acacias, 17e (764-97-83).
FRANKENSTEIN Jr (A., v.f.) : Opéra-Night, 2e (296-62-56).
GIMME SHELTER (A. v.o.) Vidéostone, 6e (325-60-34).
FREUD PASSION SECRÈTE (A., v.o.) : Action Christine bis, 6e (325-47-46).
GILDA (A., v.o.) : Olympic-Halles, 4e (278-34-15) ; Olympic-St.-Germain, 6e (222-87-23) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Olympic-Balzac, 8e (561-10-60) ; 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; Olympic, 14e (542-67-42).
LE GUÉPARD (It., v.o.) : Ranelagh, 16e (288-64-44).
LA GUERRE DES ÉTOILES (A., v.o.) : Élysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; (V.f.) : Maxéville, 9e (770-72-86) ; Montparnos, 14e (327-52-37) ; Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
HELLZAPOPPIN (A., v.o.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47).
IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (A., v.f.) : Haussmann, 9e (770-47-55).
JEREMIAH JOHNSON (A., v.f.) : Opéra-Night, 2e (296-52-56).
LE LAURÉAT (A., v.o.) Quartier-Latin, 5e (326-84-65).
LAWRENCE D'ARABIE (A., v.f.) : Louxor, 10e (878-38-58).
MIDNIGHT EXPRESS (A., v.f.) (**) : Capri, 2e (508-11-69).
MONTY PYTHON, SACRÉ GRAAL (Ang., v.o.) : Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12).
MONTY PYTHON, LA VIE DE BRIAN (Ang., v.o.) : Cinéma Présent, 19e (203-02-55).
NEW-YORK, NEW-YORK (A., v.o.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47).
PAPILLON (A., vf.) (*) Capri, 2e (508-11-69).
PANIQUE DANS LA RUE (A., v.o.) : Contrescarpe, 5e (325-78-37) Calypso, 17e (380-30-11).
PHANTOM OF THE PARADISE (A., v.o.) (*) : Cinoches Saint-Germain, 6e (633-10-82).
LE PORT DE L'ANGOISSE (A., v.o.) : Action Christine bis, 6e (325-47-46).
POUR 100 BRIQUES, T'AS PLUS RIEN (Fr.) : Bergère, 9e (770-77-58).
LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE (A., v.o.) : Action-Christine, 6e (325-47-46) ; Mac-Mahon, 17e (380-24-81).
LA REINE CHRISTINE (A., v.o.) : Action Christine, 6e (325-47-46).
LE SHÉRIF EST EN PRISON (A., v.f.) : Opéra-Night, 2e (296-62-56).
LE SUJET OU LE SECRÉTAIRE AUX 1 001 TIROIRS (Fr.) : Saint-Séverin, 5e *(354-50-91).*
SUPERMAN II (A., v.f.) : Capri, 2e (508-11-69) ; Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
LE TAMBOUR (All., v.o.) (*) : Cluny-Écoles, 5e (354-20-12) ; U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45) ; v.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32).
TOMBE LES FILLES ET TAIS-TOI (A., v.o.) : Champo, 5e (354-51-60).
TOM JONES (Ang., v.o.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Olympic-Luxembourg, 6e (633-97-77) ; Olympic-Balzac, 8e (561-10-60) ; 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; Escurial, 13e (707-28-04) ; Olympic-Entrepôt, 14e (542-67-42) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; (v.f.) : Lumière, 9e (246-49-07) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23).
TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE SEXE SANS JAMAIS OSER LE DEMANDER (A., v.o.) (**) Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ; St-Germain Studio, 5e (633-63-20) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).
LE TROUPEAU (Turc, v.o.) : 14 Juillet-Montparnasse, 6e (326-58-00).
UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR (A., v.o.) : Olympic Luxembourg, 6e (633-97-77) ; Olympic, 14e (542-67-42).
VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU (A., v.f.) (*) : *Arcades*, 2e (233-54-58).
WANDA (A., v.o.) St-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

Les festivals

BUSTER KEATON : Marais, 4e (272-47-86) : les Lois de l'hospitalité.
MARX BROTHERS (v.o.) : Action-Ecoles, 5e (325-72-07) : Chercheurs d'or.
LES GRANDES AVENTURES (v.o.) : Action-Ecoles, 5e (325-72-07) : les Aventures de Robin des Bois.
FESTIVAL BOGART (v.o.) Action Lafayette, 2e (878-80-50) : La mort n'était pas au rendez-vous.
ARTHUR PENN (v.o.) Action-La Fayette, 9e (878-80-50) : Mickey one.
7 PAGNOL : André Bazin, 13e (337-74-39) : Fanny.
LUIS BUNUEL - ALAIN ROBBE-GRILLET, Denfert, 14e (321-41-01), 22 h : Don Quintin l'amer ; 20 h : le Fantôme de la liberté.
FILMS POLICIERS (v.o.), Espace-Gaîté, 14e (327-95-94) : Quand la ville dort.
CROISIÈRE POUR LE COURT MÉTRAGE, la Péniche des Arts, 16e (527-77-55).
JAMES BOND : (v.f.) Grand Pavois, 15e (554-46-85) : Opération tonnerre.
FESTIVAL HITCHCOCK (v.o.) : Calypso, 17e (380-30-11), 16 h : Mr and Mrs. Smith ; 18 h et 22 h : Psychose ; 20 h : les Oiseaux.
PROMOTION DU CINÉMA (v.o.) : Studio 28, 18e (606-36-07) : les Misérables.
RITA HAYWORTH (v.o.), Olympic, 14e (524-67-42) : O toi ma charmante.

Les séances spéciales

L'AMI AMÉRICAIN (All., v.o.) : Olympic-Luxembourg, 6e (633-97-77), 24 h.
APOCALYPSE NOW (*) (A., v.o.) : Boîte à films, 17e (622-44-21), 19 h 50 + Châtelet-Victoria, 1er (508-94-14) : 17 h 20.
CHINATOWN (*) (A., v.o.) : Châtelet-Victoria, 1er (508-94-14), 20 h 10.
LE CRI (It., v.o.) : Olympic-Entrepôt, 14e (542-67-42), 18 h.
L'EXORCISTE (**) (A., v.o.), Châtelet-Victoria, 1er (508-94-14), 24 h, + Templiers, 3e (272-94-56), 21 h 45.
HAMMETT (A., v.o.) : Châtelet-Victoria, 1er (508-94-14), 20 h.
L'HOMME A LA PEAU DE SERPENT (A., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42), 18 h.
L'IMPORTANT C'EST D'AIMER (**) (Pol., v.o.) : Boîte à films, 17e (622-44-21), 20 h 10.
MARATHON MAN (A., v.o.) : Châtelet-Victoria, 1er (508-94-14), 21 h 50.
MEAN STREET (A., v.o.) (**) : Olympic-Luxembourg, 6e (633-97-77), 24 h.
MORT A VENISE (It., v.o.) : Studio Galande, 5e (354-72-71), 16 h.
RAGTIME (A., v.o.), Châtelet-Victoria, 1er (508-94-14), 17 h 35.
LE ROI ET L'OISEAU (Fr.) : Cinoche, 6e (633-10-82), 17 h 20.
THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW (A., v.o.) (*) : Studio Galande, 5e (354-72-71), 22 h 30, 0 h 15.
TOUTE UNE NUIT (Fr.) Olympic-Entrepôt, 14e (542-67-42), 18 h.

COMMUNICATION

Vendredi 24 décembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

20 h 35 Formule 1 + 1 : Nana Mouskouri
Réal. A. Flederick.
Autour de Nana Mouskouri, Julio Iglésias, Serge Lama, Sylvie Vartan...



21 h 30 Cinéma : Le Cygne.
Film américain de C. Vidor (1956), avec G. Kelly, A. Guinness, L. Jourdan, A. Moorehead, J. Royce Landis, B. Aherne.
Vers 1910, la princesse d'un petit pays d'Europe centrale, fiancée à un prince, s'éprend d'un beau garçon romantique, précepteur de ses frères. Comédie sentimentale tirée d'une pièce hongroise de Ferenc Molnar. Beau rôle de Grace Kelly. Ce film fut un succès au moment du mariage de l'actrice avec Rainier de Monaco.



23 h 15 Un lieu, un regard : La Belle de Vézelay
Réal. F. Bouchet.
La basilique romane de Vézelay, restaurée par Viollet-le-Duc, où séjourna Marie-Madeleine. Une rencontre avec la ferveur médiévale.

23 h 55 Messe de Minuit.
En Eurovision, célébrée en l'église Notre-Dame-de-l'Assomption à Cordon (Haute-Savoie), présidée par l'abbé Maurice Magnin, prédicateur : Père Bernard Bro.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

20 h 35 Feuilleton : l'Epingle noire.
D'après le roman de D. Saint-Alban, réal. M. Frydland. Avec C. Chaniolleau, P. Arditi, G. Desarthe...
Deuxième épisode de la fresque révolutionnaire de cette fin d'année. Au quartier général des conjurés de « l'Epingle noire », Damien Del Janeiro s'échappe de la tour où il est enfermé. Stéphanie s'éprend de Damien... Un feuilleton épique, joliment mis en image.

21 h 40 Le grand échiquier de Noël.
De J. Chancel, réal. A. Flederick.
En 1959, Claude Lelouch rencontre, au hasard d'un embouteillage, Édith Piaf, qui lui parle de Marcel Cerdan. Un film sur cet amour légendaire verra le jour en 1983. Autour du souvenir de la môme Piaf et du boxeur Marcel Cerdan, Jacques Chancel a réuni les Compagnons de la chanson, Charles Dumont, Charles Aznavour, ainsi que Eroll Garner, Barbara Hendricks, etc.



0 h 15 Chants pour la Nativité.
Noël de la Renaissance en Catalogne, un concert enregistré à la Chapelle Santa Agata de Barcelone, avec Montserrat Figueras, l'Ensemble Hespérion XX, dirigé par J. Savall.

0 h 40 Ciné-club (Cycle Gary Cooper) : l'Homme de l'Ouest.
Film américain d'A. Mann (1958), avec G. Cooper, J. London, L.-J. Cobb, A. O'Connell, J. Lord, J. Dehner (v.o. sous-titrée. Rediffusion).
A la suite de l'attaque d'un train, un ancien bandit retrouve ses complices d'autrefois. Il accepte de cambrioler une banque avec eux, pour les éliminer. Anthony Mann, grand spécialiste du western, a réalisé avec celui-ci une mutation du genre. Plus de légende, plus de romantisme, mais la violence et la fin d'un monde.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h 35 Au gui l'an neuf : Pour le plaisir.
Réal. P. Goethals et J. Laviron, avec A. Jolivet, M. Bonnet, M. Loran.
Sylvette rêve de devenir danseuse étoile. Elle fera son entrée à l'Opéra à condition que Charles ne reconnaisse pas sa voix...

21 h 5 Leur mot à dire.

21 h 10 Tous les bonheurs.
Réal. F. Reichenbach.
Le rire prodigieux d'Orson Welles, Salvador Dali improvisant sur une musique de Manitas de Plata. Un faussaire peignant un faux « Matisse ».

22 h 30 Journal.

23 h Cinéma : l'Homme de Rio.
Film français de P. de Broca (1963), avec J.-P. Belmondo, F. Dorléac, J. Servais, S. Renant, M. Ribeiro (rediffusion).
Un soldat venu passer une semaine de permission à Paris file au Brésil pour retrouver et sauver sa fiancée enlevée par des chasseurs de trésors. Film d'aventures à la façon des bandes dessinées d'Hergé (avec Belmondo en « Tintin » adulte et acrobatique), mouvementé, humoristique, spectaculaire. Un « classique » en son genre.

0 h 50 Prélude à la nuit.
Chants de Noël, par les Petits Chanteurs de Chaillot.

0 h 55 Bonne année.

FRANCE-CULTURE

- **20 h, Relecture** : Patrice de la Tour du Pin, par H. Juin.
- **21 h 30, Black and blue** : une année en rock.
- **22 h 30, Nuits magnétiques** : le ciel à témoin ; les passages de la comète.
- **0 h, Messe de minuit**, à la cathédrale de Digne.

FRANCE-MUSIQUE

- **20 h, Spécial Noël.**
- **20 h 30, Concert** (donné à la Philharmonie de Berlin le 17 octobre 1982) : « Saint François de Paul marchant sur les flots », « Saint François d'Assise prêchant aux oiseaux », « Sonnenhymnus » de Liszt ; « Ainsi parlait Zarathoustra » de Strauss, par l'Orchestre symphonique de la radio de Berlin, dir. G. Albrecht, sol. W. Groenroess, baryton.
- **22 h 30, La nuit sur France-Musique** : Les nuits de Noël ; œuvres de Warlop, Shepp, Haendel, Ives, Siegmeister, Mahler.

Samedi 25 décembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h Foi et traditions des chrétiens orientaux.

9 h 30 Orthodoxie.

10 h Présence protestante.

11 h Le jour du Seigneur.
Messe de Noël en la cathédrale Saint-Etienne-de-Passau (R.F.A.), prédicateur : Mgr Antonius Hofmann.

11 h 55 Bénédiction papale. Urbi et orbi.
En direct de la place Saint-Pierre de Rome.

12 h 30 Court métrage.

13 h Journal.

13 h 25 La petite maison dans la prairie.

14 h 15 Destination Noël.

15 h 45 Le monde perdu.
De M. Siffre et J. Galeotti.

16 h 35 Dramatique : Alice au pays des merveilles.
D'après L. Caroll, réal. J.-C. Averty, avec M.-V. Maurin, A. Sapritch, F. Blanche... (Redif.)
Jean-Christophe Averty a adapté avec son génie habituel et ses trucages électroniques ce « chef-d'œuvre du non-sens et du pré-surréalisme ». Pour les jeunes et les moins jeunes.

18 h 40 Trente millions d'amis.

19 h 45 S'il vous plaît.

20 h Journal.

20 h 35 Série : Dallas.
L'abominable J.R., pour rétablir son pouvoir, va jusqu'à violer les lois fédérales.

21 h 35 Variétés : Paris danse 1900.
Sur une choréraphie de Roland Petit, réal. M. Brockway, avec Zizi Jeanmaire et le Ballet national de Marseille.
Suite de danses et de chansons du tournant du siècle. Une conception américaine du Paris de la Belle Époque.

22 h 30 Les pianistes de bar.
Réalisation A. Halimi.
Avec G. Lebreton, H. Morgan, S. Gainsbourg, A. Romans, J. Dieval, D. Cowl, A. Reverend, L. de Funès.
Qu'il le fasse par vocation ou par nécessité, le pianiste de bar a contre lui le bruit des dîners et des conversations. Il joue contre les gens, un pis-aller ou un tremplin, c'est selon.

23 h 25 Contes pour Noël

23 h 35 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 15 A.N.T.I.O.P.E.

10 h 55 Journal des sourds et des malentendants.

11 h 15 Idées à suivre.

12 h 10 La vérité est au fond de la marmite.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Téléfilm : la Cible.
De D. Balluck, réal. R. Compton (1re partie). Avec S. Elliot, B. Johnson...
Les aventures du colonel Cardiff, traqué par la justice, à la fin du XIXe siècle dans l'ouest des États-Unis.

15 h 15 S.V.P. Disney.

16 h 15 Récré A 2.

17 h 45 Musique : Pierre et le loup.
Un conte musical de Prokofiev, avec l'Orchestre symphonique de R.T.L.-Télévision.

18 h 15 L'arbre de Noël de l'Elysée.

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 15 Dessins animés : Bugs Bunny.

20 h Journal.

20 h 35 Variétés : Champs-Elysées.
De M. Drucker.
Hommage au cirque. Avec R. Magdane, Carlos, P. Danel, G. Majax et des numéros de cirque.

22 h Téléfilm : Quatuor Basileus.
De F. Carpi (1re partie).
Avec H. Alterio, O. Antonutti, P. Malet, M. Vitold, A. Cuny...
Trois musiciens, à l'automne de leur vie, sont confrontés à la solitude, aux dures réalités du quotidien mais aussi à un jeune et beau violoniste qui se joint à eux : pathétique.

23 h 25 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

15 h Pour les jeunes.

19 h 10 Journal.

19 h 20 L'étoile des bergers.

19 h 55 Dessin animé.

20 h Les petits papiers de Noël.

20 h 35 Téléfilm : La steppe.
D'après A. Tchekhov, réal. J.-J. Goron, avec C. Rouvel, R. Jourdan, D. Doll...
Le voyage initiatique d'un enfant à travers la steppe, à la fin du siècle dernier.

22 h 40 Journal.

23 h 10 Prélude à la nuit.
Die Weihnachtoratorium Cantata de J.-S. Bach, par le Domspatzen de Regensburg.

23 h 40 Bonne année.

FRANCE CULTURE

- **7 h, Matinales.**
- **8 h, Les chemins de la connaissance.**
- **8 h 30, Comprendre aujourd'hui pour vivre demain** : médecine, psychologie, informatique.
- **9 h 2, Orthodoxie** : la nativité, et message du métropolite Mélétios.
- **9 h 30 Protestantisme** : Service religieux à Marly-le-Roi.
- **10 h Messe** à la cathédrale de Digne.
- **11 h Musique mécanique, musique vivante.**
- **12 h 5 Le pont des Arts.**
- **14 h La criée aux contes**, par B. de la Salle, avec le Centre de littérature orale : fables, chansons, légendes et contes populaires (de 14 h à 19 h et de 19 h 10 à 24 h).

FRANCE-MUSIQUE

- **6 h 2, Samedi-Matin** ; œuvres de Vaughan-Williams, Mozart, Haydn...
- **8 h 5, Avis de recherche et actualité du disque** ; œuvres de Ryba, Soler...
- **10 h, Les grands disques de l'année** ; Piano : œuvres de J.-S. Bach, Beethoven, Mozart, Wagner.
- **11 h, Œuvres de Mozart.**
- **12 h, Les grands disques de l'année** ; orchestre : œuvres de Stravinsky, Ravel.
- **13 h 5, Les grands disques de l'année** ; jazz : musique de chambre.
- **15 h, Concert de Noël** (en direct du Concertgebouw d'Amsterdam) ; « Symphonie n° 4 » de Malher, par l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam.
- **17 h, Les grands disques de l'année** ; Musiques traditionnelles.
- **18 h, Les pêcheurs de perles** ; Debussy.
- **20 h 30, Concert** (donné en l'abbaye de Royaumont le 6 juin 1982). « Les Vêpres de la sainte vierge », de Monteverdi, par l'Ensemble vocal et instrumental de la chapelle royale ; dir. P. Herreweghe : sol. A. Mellon, soprano, G. Laurens, mezzo, N. Rogers, ténor, H. Crook, ténor, H. Spronken, baryton, P. Kooy, basse.
- **23 h 30, La nuit sur France-Musique** : 22 h 30, deuxième veillée de Noël.

LA QUATRIÈME CHAINE BRITANNIQUE

Mauvais départ pour « Channel Four »

De notre correspondant

Londres. — Lancée au début du mois de novembre, la quatrième chaîne de télévision britannique — Channel 4 — suscite plus de polémiques qu'elle n'attire de téléspectateurs. Elle a dressé contre elle la coalition des bien-pensants, qui lui reprochent pêle-mêle son langage grossier, ses programmes pour homosexuels, son orientation de gauche et le profond ennui qu'elle distillerait. « Télé-juron » (1), a titré le grand journal populaire *Sun*, qui tire tous les jours à quatre millions d'exemplaires.

Mme Whitehouse, la présidente de l'Association des spectateurs et auditeurs, qui s'est donné pour but de défendre les bonnes mœurs à la scène et à l'écran, a été scandalisée par un concert de rock donné par un groupe de travestis qui simulaient l'acte sexuel devant des enfants de dix ans (la séquence a été finalement coupée dans la retransmission), et par une tentative de viol dans le feuilleton mélo, *Brookside*, qui se passe dans une banlieue ouvrière de Liverpool.

M. Whitelaw, le ministre de l'intérieur, qui exerce la tutelle de la radio et de la télévision, lui a fait écho devant la Chambre des communes : « *Il ne fait aucun doute que ceux qui sont responsables des programmes de cette chaîne noteront la préoccupation largement répandue dans le public à travers tout le pays.* »

Tout en renouvelant sa confiance à M. Jeremy Isaacs, directeur de la quatrième chaîne, et à son équipe, l'Independant Broadcastings Autority, qui contrôle les chaînes commerciales, les a priés d'éviter les grossièretés en début de soirée et d'animer un peu plus leurs programmes pour attirer un public plus large.

Officiellement, tout espoir n'est pas perdu d'atteindre dans trois ans 10 % des téléspectateurs, mais, pour le moment, Channel 4 est tombée de 6 % lors de la première semaine à 4 %. Selon un sondage encourageant, 25 % des personnes qui l'ont regardée estiment qu'elle a augmenté la qualité générale de la télévision britannique, 58 % pensent qu'elle n'a introduit aucun changement et 15 % seulement que le changement s'est fait dans le sens du pire ; 57 % ont été attirés par des films et 41 % par des comédies.

Encourager l'innovation

Le journal télévisé d'une heure, qui donne chaque jour des informations complètes et approfondies, n'est suivi régulièrement que par 3 % des téléspectateurs, alors que 47 % regardent le journal de la troisième chaîne (commerciale) et 37 % celui de la première chaîne de la B.B.C. Selon le *Times*, Channel 4 présente pourtant la meilleure émission d'information que l'on puisse actuellement trouver à la télévision britannique. Mais elle est souvent ennuyeuse, car elle propose plus de « papiers », en général bien écrits, lus par des spécialistes venus de la presse écrite que de véritables informations télévisées.

Avec Channel 4, le public attendait sans doute une réplique de la deuxième chaîne de télévision commerciale populaire, sans prétention, un brin racoleuse. La renommée de la télévision britannique est due à e, qui « *une poursuite de la qualité, alliée à une poursuite des audiences* », note le quotidien conservateur *Daily Telegraph*, or « *Channel 4 ne cherche à être ni bonne ni populaire, elle veut être différente* ». C'est du reste l'objectif que lui fixe son cahier des charges : « *encourager l'innovation e et les expérimentations dans le film et le contenu des programmes* », pour atteindre des publics particuliers qui, généralement, ne regardent pas la télévision. Ce ne peut être en effet qu'une minorité. Ce ne serait pas très grave si la manne publicitaire censée faire vivre la nouvelle chaîne tombait régulièrement. Or le conflit avec le syndicat des acteurs se poursuit. Ce dernier refuse la réduction des cachets que Channel 4 veut imposer en raison de sa faible audience. Rien ne laisse penser qu'un accord puisse être rapidement trouvé. Les quatorze sociétés régionales de télévision qui supportent Channel 4 devront débourser plus de 1 milliard de francs en 1983 pour la maintenir à flot. N'exigeront-elles pas un jour ou l'autre de rentrer dans leurs fonds, quelles que soient alors les concessions nécessaires sur le contenu des programmes ?

DANIEL VERNET.

(1) Jeu de mots entre *Channel four* et *Channel swore*.

● *Le P.C.F. contre l'information radio-télévisée : nouvelles réactions.* — Le Syndicat des journalistes C.G.C. « *s'indigne* », dans un communiqué publié le 23 décembre, « *de la campagne actuellement menée et de la pression exercée contre la presse et les journalistes français par une organisation politique de notre pays, relayée par les agences officielles de plusieurs pays de l'Est et l'ambassade d'U.R.S.S. en France* ». « *Les journalistes C.G.C.*, poursuit ce communiqué, *estiment que les journalistes français n'ont pas de leçons à recevoir, en matière de déontologie de la part de professionnels de la désinformation.* » D'autre part, la confédération Force ouvrière — après que son syndicat général des journalistes a élevé une première protestation (*le Monde* du 23 décembre) — estime que la démarche de l'ambassade d'U.R.S.S. et les commentaires de l'agence Tass constituent « *une inadmissible ingérence d'une grande puissance étrangère dans les affaires intérieures d'un autre pays* » et que « *les nombreuses pressions que les communistes* [français] *exercent déjà sur l'information* (...) *leur interdisent de s'ériger en victimes et en donneurs de leçons* ».

A la Maison de Radio-France

LES LOCAUX DE LA C.F.D.T. ONT ÉTÉ SACCAGÉS

Les locaux de trois syndicats C.F.D.T., situés à l'intérieur de la Maison de Radio-France, à Paris, ont été saccagés dans la nuit du 22 au 23 décembre. De source syndicale, on indique que des inconnus s'en sont pris aux bureaux cédétistes de FR 3, du secrétariat national du syndicat des techniciens, le SURT-C.F.D.T., et de Radio-France.

La C.F.D.T. de Radio-France déclare ignorer qui sont les auteurs de cet « *acte de vandalisme* » qui, selon elle, « *concerne, au-delà de la seule C.F.D.T., l'ensemble des organisations démocratiques des travailleurs* ».

Pour leur part, les présidents de Radio-France et FR 3 ont « *exprimé leur indignation devant ce forfait sans précédent* » et annoncé leur intention de porter plainte. Ce saccage a été commis dans la nuit même où un attentat au plastic, qui n'a pas fait de victime, a sérieusement endommagé la station régionale FR 3 Midi-Pyrénées (*le Monde* du 24 décembre).

● *Le conseil des prud'hommes* de Paris, réuni jeudi 23 décembre, « *ordonne la réintégration de M. Paul Parisot* (journaliste à *France-soir*, qui avait été mis à la retraite d'office le 30 septembre) *dans les quarante-huit heures du prononcé de la décision, sous astreinte de 1 000 francs par jour de retard à compter du troisième jour pendant cent vingt jours* ». La société éditrice Presse-Alliance est condamnée aux dépens. Rappelons que le ministre du travail, M. Jean Auroux, avait opposé son veto à la mise à la retraite du président de l'intersyndicale de *France-soir*, ancien président du Syndicat des journalistes français C.F.D.T. (*le Monde* du 2 octobre).

SPORTS

Feu vert algérien pour le Rallye Paris-Dakar

M. Thierry Sabine a signé, jeudi 23 décembre à Alger, un protocole d'accord avec le Touring-Club d'Algérie, permettant au Rallye Paris-Dakar, dont il est l'organisateur, de traverser le territoire algérien.

De son côté, la Fédération ivoirienne des sports automobiles a indiqué que, « *dans l'état actuel des choses, elle avait répondu par la négative à la demande d'autorisation de M. Sabine de traverser la Côte-d'Ivoire* ». Il est possible, néanmoins, qu'un accord puisse être trouvé d'ici le départ du rallye, qui doit être donné samedi 1er janvier, place de la Concorde, à Paris.

L'accord entre les autorités algériennes et l'organisateur de Paris-Dakar met fin à un conflit de plusieurs semaines. Considéré par Alger comme la conséquence d'une querelle de personnes entre M. Sabine et des membres de la Fédération algérienne du sport automobile et de karting (FASAK), il s'est révélé être directement lié à l'affaire de la disparition pendant plusieurs jours de M. Mark Thatcher, fils du premier ministre britannique, Mme Thatcher, et de Mlle Anne-Charlotte Vernay, qui avait marqué la quatrième édition du rallye (*le Monde* du 14 janvier).

Cette disparition prit des proportions telles que, d'une part, le gouvernement français mis trois avions militaires à la disposition des organisateurs de rallye, et que, d'autre part, les autorités algériennes mirent en œuvre des moyens importants pour rechercher les disparus. M. Mark Thatcher et Mlle Anne-Charlotte Vernay furent retrouvés quelques jours plus tard par des gendarmes algériens à 400 kilomètres au sud-ouest de Tamanrasset.

Les Algériens ne veulent plus qu'une telle affaire puisse se reproduire sur leur territoire. Ils entendent aussi avoir leur mot à dire dans l'organisation des rallyes qui traversent leur pays. « *Si l'Algérie doit servir d'immense plate-forme publicitaire*, écrit le quotidien *El Moudjahid*, *autant exiger des promoteurs de rallye la contrepartie de leur passage.* »

Les responsables du Touring-Club algérien ont tenu à souligner qu'« *aucune tractation financière n'a eu lieu entre les deux parties* ». L'accord avec M. Sabine porte néanmoins sur une assurance individuelle d'un montant de 600 francs que chacun des six cents concurrents devra souscrire.

Selon l'hebdomadaire *Algérie-Actualité*, les intérêts de la Société algérienne d'assurances, des douanes et de la Sonatrach seront préservés.

Dans un communiqué, l'organisateur du rallye dément que « *la longueur des négociations ait été liée à des questions financières* ».

La Fédération ivoirienne des sports automobiles (FISA), de son côté, oppose, pour le moment, son veto au passage du rallye sur son territoire parce qu'elle juge « *insuffisant* » le dossier remis par M. Sabine aux autorités de la Côte d'Ivoire. Il semble pourtant que le contentieux entre la FISA et l'organisateur du rallye soit moins lourd que dans l'affaire algérienne et qu'une solution puisse être trouvée dans les jours qui viennent.

G. M.

TENNIS. — *Vainqueur de l'Italien Simone Ercoli 4-6, 6-2, 6-4, le Français Tarik Benhabiles s'est qualifié, jeudi 23 décembre, à Miami, pour les quarts de finale de l'Orange Bowl réservé aux juniors. Guy Forget a battu de son côté l'Américain Bobby Blair 6-2, 6-3. Loïc Courteau avait été éliminé par l'Américain Shawn Taylor 6-3, 6-4 au tour précédent.*

CARNET

Naissances

— M. et Mme Jean BECKER,
M. et Mme Michel BECKER
laissent à Olivier la joie d'annoncer la naissance, le 11 décembre 1982, de leur petit-fils et fils

Laurent.

11, rue Gros, 75016 Paris.
130, rue Saint-Charles, 75015 Paris.

— M. José DUPUIS
a la joie d'annoncer les naissances de ses petits-enfants,

Eglantine,
le 18 septembre 1982,
Adrien,
le 11 décembre 1982.
78820 Juziers.

— M. et Mme Jacques GOVIGNON
ont la joie d'annoncer les naissances de leurs petits-enfants,

Antoine,
le 6 juin 1982,
Grégoire,
le 16 octobre 1982,
Adrien,
le 11 décembre 1982.
42480 La Fouillouse.

Décès

— La Chambre syndicale des maîtres-verriers français, 3, rue La Boétie, 75008 Paris,
a le regret de faire part du décès de

M. Paul BONY,
maître verrier à Paris.

La cérémonie religieuse aura lieu le jeudi 23 décembre à l'église Saint-Sulpice, Paris, à 13 h 45.

(*Le Monde* du 22 décembre.)

— Marie-Thérèse Busy, née Brigando, sa sœur,
Le docteur Robert Busy, son beau-frère,
Le général Louis Beaudonnet,
Ses neveux et nièces,
Et toute sa famille,
ont la profonde tristesse de faire part du décès de

Jeanne BRIGANDO,

au terme d'une longue maladie, supportée avec courage.

Une messe de Requiem sera dite à son intention le lundi 27 décembre, à 9 h 30, en la chapelle de l'hôpital Richaud de Versailles, 80, boulevard de la Reine.

L'inhumation aura lieu à Saint-Jean-de-Maurienne (73), dans la sépulture de famille.

Ni fleurs ni couronnes.

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Nous apprenons la mort, à Paris, survenue à l'âge de cinquante-deux ans, du peintre

François DUFRÊNE.

[François Dufrêne c'est, dans les années 50, la poésie des allitérations, de l'onomatopée proférée de vive voix et à travers un micro. Puis le poète est devenu peintre néo-réaliste avec ses « affiches lacérées » prélevées sur les palissades de la voie publique où les lettres qui dansent dans les lambeaux de couleurs donnent à voir la grande rumeur des bruits de la ville.]

— Mme Samuel Josipowicz, son épouse,
Le docteur Adrien Josipowicz et Viviane,
son fils et sa petite-fille,
Mme Glika Grynfeld,
Le docteur et Mme Isaac Josipowicz,
ses sœur, frère et belle-sœur,
Toute la famille et ses amis,
ont la douleur de faire part du décès du

docteur Samuel JOSIPOWICZ,

survenu le 18 décembre 1982.

L'inhumation a eu lieu dans la plus *stricte intimité selon le désir du défunt.*

La famille s'excuse de ne pas recevoir.

191, rue d'Alésia,
75014 Paris.

— Mme Isabelle Leibovici, son épouse,
Mme Annette Leibovici, sa fille,
M. Julien Hay, son petit-fils,
Ainsi que toute sa famille,
ont la tristesse de faire part du décès du

docteur Raymond LEIBOVICI,
chirurgien des hôpitaux de Paris,
professeur au collège de médecine des hôpitaux de Paris,
médecin colonel F.F.I.,
membre du comité médical de la Résistance,
médaille de la Résistance et croix de guerre 1939-1945,
Bronz Star Medal,
médaille d'argent de la santé militaire,
médaille d'honneur de la santé,
officier de la Légion d'honneur,

survenu le lundi 20 décembre 1982, à Villefranche-sur-mer.

Il a été incinéré le mercredi 22 décembre, à Orange, dans l'intimité familiale, selon sa propre volonté.

— Les familles Poncin, Brunet, Gast, Rateau et Nugue,
ont la douleur de faire part du décès de

MAURICE PONCIN,
capitaine au long cours,

survenu le 17 décembre 1982.

Les obsèques auront lieu le 29 décembre à Champier (Isère).

Vernondière-Champier,
38260 La Côte-Saint-André.

Nos abonnés, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de joindre à leur envoi de texte une des dernières bandes pour justifier de cette qualité.

Anniversaires

— Il y a un an disparaissait tragiquement

MILES MALIKA,
épouse *Rachid Kounouci,*
à l'âge de trente-neuf ans.

Une pensée est demandée à ceux qui l'ont connue et aimée.

— Pour le dixième anniversaire de la mort de

Yves OPPERT,

une pensée est demandée à ceux qui l'ont connu.

Entraide

— Le Secours de France lance un appel pour sa grand campagne de Noël. Les dons sont à adresser au Secours de France, 9, rue Bernoulli, 75008 Paris. C.C.P. Paris 16 590 11 D.

LA SEMAINE DE LA BONTÉ
Reconnue d'utilité publique

CAS n° 41

La dernière fille de cette famille de cinq enfants est déficiente auditive depuis sa naissance. Pour lui permettre de profiter de ses séances de rééducation, elle a dû être appareillée des deux oreilles.

La dépense (plus de 7 000 F) dépasse les possibilités de cette famille, dont le père est manutentionnaire avec un salaire égal au SMIC.

Les remboursements et les aides de la Sécurité sociale laissent encore à cette famille une charge de : 2 500 F.

★ Prière d'adresser les dons à la Semaine de la bonté, 175, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris, C.C.P. Paris 4-52 X ou chèques bancaires.

Aucune quête n'est faite à domicile.

INTEMPÉRIES

APRES LE SUD-OUEST

Les inondations gagnent la Basse-Loire et la Basse-Seine

Le « front » des inondations s'élargit et se déplace. Alors que les deux départements de la Charente et de la Charente-Maritime sont toujoirs sous les eaux et que la Saône est sortie de son lit, on craint de nouvelles *inondations en Basse-Loire* et dans le cours inférieur de la Seine. Un nouveau plan Orsec a été déclenché dans le département de l'Ain à titre préventif.

C'est dans la Charente que la situation *est toujours la plus préoccupante.* Si, à Angoulême, la décrue est effective depuis le 24 décembre, la ville de Cognac est au tiers submergée. Le maire a demandé à toutes les entreprises de cesser leurs activités. L'eau courante est coupée depuis le 21 décembre et plusieurs dizaines d'abonnés sont encore privésd'électricité. *La* route nationale est coupée à Jarnac.

A Saintes (Charente-Maritime),où, depuis le déclenchement du plan Orsec, un millier d'hommes sont à l'œuvre pour venir en aide à la population sinistrée, beaucoup se sont résignés à passer Noël les pieds dans l'eau. La décrue de la Charente ne devrait en effet y *être ressentie que le 25 ou le 26 décembre.*

Le ministère de l'environnement a accordé une aide exceptionnelle de 600 000 francs pour secourir les sinistrés des départements charentais et de Saône-et-Loire, où la Saône a inondé des quartiers de Chalon et Mâcon. Cette aide, à laquelle contribueront les deux agences de bassin « Loire-Bretagne » et « Adour-Garonne », sera mise immédiate*ment à disposition des commissaires* de la République concernés et devrait permettre aux municipalités de verser leurs premiers secours juste à la veille des fêtes de Noël. Les autorités ont d'autre part instauré la gratuité de l'autoroute entre le péage de *Chalon-nord* et *Mâcon-sud*, car la route nationale 6 est coupée.

Dans la basse vallée de la Seine, on s'attend que le fleuve atteigne la cote des 9 mètres à Rouen, dans la nuit du 29 au 30 décembre. Les services de la Protection civile ont évacué, près d'Elbeuf, un hospice de *vieillards en prévision d'une* crue qui devrait atteindre son maximum au moment de la *Saint-Sylvestre. En* Seine-et-Marne, les cours d'eau ont atteint leur cote maximum et l'on devrait normalement observer une décrue ces prochains jours. En Lorraine et en Alsace, la situation est redevenue normale. La navigation *sur le Rhin* a repris.

● *La Cimade lance un appel* pour venir en aide aux sinistrés des inondations. *Les* dons sont à adresser à la Cimade, 176, rue de Grenelle, 75007 Paris. C.C.P. Paris 4088-87 Y (mentionner « sinistrés inondations »).

● *Le mauvais temps a provoqué la mort d'au moins douze personnes aux Etats-Unis.* Le mauvais temps qui sévit depuis mercredi dans l'ouest du pays a provoqué la mort d'au moins douze personnes, selon un premier bilan établi jeudi 23 décembre. Un orage a été la cause d'une gigantesque panne d'électricité en Californie, dans le Nevada et en Arizona, qui a plongé près de deux millions de foyers dans l'obscurité. Plusieurs personnes ont été tuées par des chutes d'arbres ou de poteaux électriques. D'abondantes chutes de neige dans l'Oregon et l'Idaho ont rendu les routes dangereuses et provoqué des accidents de la circulation mortels. *(A.P.)*

FAITS DIVERS

● *Deux sous-officiers de l'armée de terre française* ont trouvé la mort, jeudi après-midi 23 décembre, au lieu-dit Lipbachmuhle, près de Muehlheim en Bade-Wurtemberg (République fédérale d'Allemagne), dans la chute de leur hélicoptère Gazelle au cours d'un vol tactique (à très basse altitude) d'entraînement. L'appareil a, semble-t-il, heurté une ligne à haute *tension. L'identité* des deux sous-officiers n'a pas encore été communiquées.

Le Monde

économie

SOCIAL

A L'ISSUE DE LA RÉUNION DE SON BUREAU NATIONAL

« Il n'y a pas d'alliance privilégiée pour la C.F.D.T. » *réaffirme M. Edmond Maire*

Lors de la réunion de son bureau national, les 21 et 22 décembre, la C.F.D.T. avait inscrit, en tête de son ordre du jour, non l'analyse du scrutin prud'homal, mais la préparation des élections municipales. Une priorité qui n'allait peut-être pas de soi mais qui a conduit le bureau national à adopter à l'unanimité une résolution sur cette échéance considérée comme *« l'occasion d'une avancée sur la démocratie communale »*. Pour les cédétistes, *« l'instauration de rapports nouveaux entre les élus et les habitants des communes constitue un des objectifs essentiels à atteindre »*, ce qui suppose une *« association des citoyens aux responsabilités »* et des *« des négociations fréquentes »* entre les syndicats et les municipalités, notamment sur l'emploi.

La résolution ne comporte pas d'appel en bonne et due forme à voter pour telle on telle liste, mais la centrale choisit sans équivoque son camp : *« Concernant la signification politique du scrutin, la C.F.D.T., en tout état de cause, fait confiance à ses adhérents pour mesurer le chemin parcouru depuis mai 1981 et pour refuser les arguments d'une droite conservatrice dont le projet fondamental est de supprimer les acquis de ces derniers mois. Pour la C.F.D.T., le changement doit être au contraire poursuivi et amplifié »* (1).

Les résultats du scrutin prud'homal ont cependant été débattus, le bureau national ayant, selon M. Jean-Paul Jacquier, *« confirmé l'interprétation syndicale »*. Une thèse chère à M. Michel Duthoit, secrétaire général adjoint de l'Union régional de Bretagne, pour lequel, lors des ces élections, les salariés n'ont pas manifesté un choix politique mais *« se sont exprimés à partir des revendications, des bilans, des attentes concrètes qu'ils ont à l'égard des organisations qui sollicitent leurs suffrages. Ils ont sanctionné des pratiques. »* Néanmoins, les cédétistes ont reconnu *« l'écart »* entre leurs résultats aux élections professionnelles et ceux des prud'homales et y ont vu *« une exigence supplémentaire d'une transformation de notre politique »*. *« Le syndicalisme n'est pas en cause, mais ce sont les syndicats qui doivent se modifier »*, a souligné M. Jacquier. Pour 1983, la centrale a donc trois préoccupations essentielles : obtenir des acquis contractuels, *« changer nous-mêmes en faisant changer les autres »*, faire de l'entreprise — *« là où le C.N.P.F. ne nous veut pas »* — le *« lieu principal du changement »*. Sur le plan revendicatif, l'emploi et les droits nouveaux seront les principaux objectifs avec le 8 mars, l'organisation d'une journée sur les discrimination que subissent les femmes salariées et leurs droits.

M. Maire a saisi l'occasion de la conférence de presse du 23 décembre pour répondre aux accusations de la C.G.T. — et notamment de sa fédération de la métallurgie, — qui lui a reproché d'avoir voulu évincer la C.G.T. de la présidence de certains comités d'entreprises, (les C.E. d'Alsthom-Belfort, Renault-Billancourt, Usinor, Peugeot-Sochaux) par des *« alliances contre nature »* avec la C.G.C., F.O. et la C.F.T.C. *« Si on avalise les positions de la C.G.T.*, a rétorqué M. Maire, *on est dans le bon camp. Si on ne les avalise pas c'est contre nature. Il faudra que la C.G.T. s'habitue à ce qu'elle n'est plus l'organisation majoritaire dans ce pays. Il n'est pas admissible dans un pays pluraliste, démocratique, qu'autoritairement l'organisation qui est en tête ait en permanence et à vie les responsabilités majeures et uniques au sein des C.E. »*. M. Maire a invité la C.G.T. à *« s'habituer au pluralisme »* rappelant que depuis le congrès de Metz *« il n'y a pas d'alliance privilégiée pour la C.F.D.T. »*, ce qui l'amène à rechercher des rapports intersyndicaux *« sains »* et à se déterminer pour les C.E. à partir de son propre projet social et culturel de gestion. Les cas où la C.G.T. s'est alliée à F.O. ou à la C.F.T.C. pour éliminer la C.F.D.T. sont — renvoi de l'ascenseur — en cours de recensement (une dizaine dit-on). Mais les dirigeants cédétistes ont clairement signifié qu'une telle pratique d'alliance pourrait se retrouver lors de l'élection des présidences de conseils de prud'hommes, ce qui risque assurément de relancer la polémique avec les cégétistes prompts à dénoncer toute *« magouille politicienne »*.

MICHEL NOBLECOURT.

(1) M. Maire a rencontré récemment M. Jacques Chirac, en tant que maire de Paris, pour traiter d'une question immobilière. A cette occasion, la discussion a porté aussi sur les droits nouveaux des travailleurs, les cédétistes ayant retiré le sentiment que le président du R.P.R. hésiterait à supprimer les lois Auroux en cas de retour au pouvoir...

● **Accord chez les dockers.** — Après huit arrêts de travail de vingt-quatre heures et, depuis le 26 octobre 1982 la suppression des heures supplémentaires, des heures de nuit, des travaux du dimanche et de tous les travaux exceptionnels, la Fédération nationale des ports et docks (C.G.T.) a signé le 22 décembre un accord avec le patronat des entreprises de manutention, aux termes duquel les salaires sont revalorisés de 4,22 %.

UNE NOUVELLE CONVENTION ENTRE LES DENTISTES ET LA SÉCURITÉ SOCIALE SERA SIGNÉE DÉBUT JANVIER

Une nouvelle convention sera signée début janvier entre les caisses d'assurance-maladie et la Confédération nationale des syndicats dentaires (C.N.S.D.), principale organisation de la profession.

Depuis deux ans, après l'annulation de la précédente convention par le Conseil d'Etat, les rapports entre les caisses et les praticiens étaient régis par un accord tacite appliquant, de fait, les termes de cette convention.

Le nouvel accord n'apportera que peu de modifications pour les assurés. Les tarifs des actes dentaires vont être augmentés comme l'on été les honoraires médicaux. Mais un groupe de travail va être mis en place pour étudier une éventuelle amélioration du remboursement des prothèses.

La Fédération odontologique de France et des territoires associés, autre organisation de la profession, a annoncé qu'elle signera, elle ausi, la nouvelle convention.

Quatre décrets au « Journal officiel »

LES CONSEILS DE PRUD'HOMMES POURRONT ACCORDER DES PROVISIONS SUR DES SOMMES DUES A DES SALARIÉS

En application de la loi du 6 mai 1982, quatre décrets relatifs aux conseils des prud'hommes ont été publiés au *Journal officiel* du 22 décembre. Certaines procédures vont être modifiées. Sera introduite notamment la possibilité de verser des provisions sur les sommes dues aux salariés, à concurrence de six mois de salaires calculés sur la moyenne des trois derniers mois, *« lorsque l'existence de l'obligation n'est pas sérieusement contestable »*.

Les parties au procès seront désormais convoquées par lettres recommandées, pour éviter les jugements par défaut. Les greffes seront chargés de notifier les arrêts rendus par les cours d'appel. Le taux d'indemnisation des conseillers prud'homaux va être relevé. Les prud'hommes pourront préparer, en assemblées générales, le règlement intérieur de leur juridiction. De nouveaux conseils seront créés en 1983 en Alsace et en Moselle.

● PRÉCISION. — Le S.N.P.M.I. tient à préciser que dans les résultats des élections prud'homales dans les départements d'Outre-Mer (*Le Monde* du 22 décembre), *« la liste Action pour la défense des droits des employeurs (99,6 pour cent des voix) regroupait le C.N.P.F., la C.G.P.M.E., la F.N.S.E.A. mais aussi l'association M.P.I. (moyennes et petites industries) majoritaire parmi les P.M.E. de la Martinique et de la Guadeloupe, laquelle est adhérente au S.N.P.M.I. (Syndicat National de la petite et moyenne Industrie) »*.

La direction ayant transformé des licenciements en mises à pied

LE TRAVAIL A REPRIS A L'USINE CITROEN D'AULNAY

Le travail a repris jeudi 23 décembre à l'usine Citroën d'Aulnay, aussitôt après l'annonce par la direction que les licenciements de deux ouvriers de l'usine, accusés d'avoir agressé deux de leurs collègues, seraient transformés en mises à pied de quinze jours. Ces licenciements étaient à l'origine des arrêts de travail qui touchaient l'établissement depuis le 22 décembre. Une manifestation avait eu lieu jeudi 23 décembre pendant que le nouveau directeur de l'usine, M. Philippe Roussel, recevait les délégués syndicaux.

M. Roussel a déclaré qu'il avait pris cette décision dans un *« souci d'apaisement »*, précisant qu'il s'agissait d'une *« décision exceptionnelle »* dont *« il ne saurait être question qu'elle puisse se renouveler »*. Le nouveau directeur a, par ailleurs, appelé à un respect des normes de production, *« les causes des retards seront établies clairement »*. *« Si elles proviennent de l'organisation des installations, il y sera remédié, si elles proviennent de la mauvaise volonté d'ouvriers, elles seront sanctionnées »*, a-t-il ajouté.

La C.G.T. se félicite du *« recul de la direction »* et note avec satisfaction la décision de la direction de faire passer les ouvriers du parc, en grève sporadique depuis plusieurs mois, dans la catégorie P. 1. Lors d'une conférence de presse tenue dans la matinée du 23 décembre, M. Sainjon, secrétaire général de la fédération C.G.T. de la métallurgie, avait rappelé que *« les incidents de ces derniers jours étaient dus à une volonté délibérée de la direction de démontrer que, là où la C.G.T. est majoritaire, la production ne peut se dérouler normalement »*.

AGRICULTURE

UNE NOMINATION « POLITIQUE »

M. Bernard Goury devient directeur du cabinet de Mme Cresson

M. Bernard Goury (trente-quatre ans) a été nommé directeur du cabinet de Mme Cresson. Il remplace à ce poste M. Jean-François Larger, conseiller référendaire à la Cour des comptes. M. Larger avait été nommé le 20 janvier 1982. Il quitte la rue de Varenne pour la présidence de la cour régionale des comptes de Rhône-Alpes. Il faut s'attendre dans les jours à venir à une nouvelle modification importante du cabinet de Mme Cresson, une demi-douzaine de conseillers devant le quitter, qui pour une direction d'administration centrale, qui pour celle d'un futur office. Tous ne seront pas remplacés, le temps du resserrement étant, semble-t-il, venu.

Chef de cabinet, lors de la constitution de la première équipe de Mme Cresson, fin mai 1981, M. Bernard Goury fut ensuite, au fil des besoins, conseiller technique, puis directeur de cabinet du secrétaire d'Etat, M. Cellard. Il y reprenait le délicat dossier foncier, notamment celui des offices, après le départ de celui qui en avait la charge M. Pierre Coulomb, maître de recherche à l'Institut national de recherche agronomique. Ce départ discret était dû à l'incompatibilité d'humeur et aux divergences de vuessur ce dossier foncier avec le secrétaire d'Etat.

En fait, la nomination de M. Goury à la tête du cabinet indique la montée en puissance des *« politiques »*. Homme de confiance de Mme Cresson, il est aussi le poulain de M. Pierre Joxe, dont il fut l'attaché parlementaire et qui en fit le secrétaire du groupe socialiste pour l'agriculture à l'Assemblée nationale, puis à l'Assemblée européenne. Le directeur adjoint du cabinet, M. Jean-Louis Porry, qui demeure à ce poste était, lui, l'un des piliers de la Commission nationale agricole du P.S. — J. G.

M. DON PIERRE GIACOBBI EST NOMMÉ DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'OFFICE NATIONAL DES FORÊTS

Le conseil des ministres du 22 décembre a nommé M. Don Pierre Giacobbi, administrateur civil, directeur général de l'Office national des forêts (O.N.F.).

[M. Don Pierre Giacobbi fut, entre 1966 et 1968, chargé de mission, puis administrateur chargé du secrétariat général de l'O.N.F. Né le 1er mars 1928 à Khourigba (Maroc), M. Giacobbi était inspecteur des impôts lorsqu'il intégra l'ENA (1962-1964). Fonctionnaire au ministère de l'agriculture, puis expert auprès du Fonds européen d'orientation et de garantie (FEOGA) jusqu'en 1965, il sera, après son passage à l'O.N.F., conseiller technique du rapporteur de la Commission des finances à l'Assemblée nationale (1968-1979). Conseiller technique au cabinet de M. Bonnet, ministre de l'agriculture (1974-1975), il dirigera, à partir de 1976, l'importante direction de l'administration et du financement au ministère de l'agriculture. Son départ à l'O.N.F., où il remplace M. Bétolaud, devrait permettre une réorganisation de cette direction générale, qui pourrait être à terme scindée en deux, avec une direction du personnel et une autre du financement.]

● **La production de vin dans la C.E.E. a augmenté de 21 % en 1982**, selon les estimations de la Commission européenne. Elle atteindrait 169,7 millions d'hectolitres, une hausse de 11 % sur la moyenne des cinq dernières années (152,8 millions d'hectolitres entre 1977 et 1981). La production a baissé en Grèce de 18,2 % avec 4,5 millions d'hectolitres. Elle triple presque au Luxembourg et double en R.F.A. Elle s'accroît de 37,1 % en France où elle atteint 78,5 millions d'hectolitres (79 millions selon les dernières statistiques nationales). La production par contre serait stationnaire en Italie (+ 2,2 % seulement avec 71,2 millions d'hectolitres).

AFFAIRES

LE FINANCEMENT DES ENTREPRISES PRIVÉES EN 1983

● Le montant des prêts disponibles atteindra au moins 45 milliards de francs. ● Les taux seront abaissés de 3 points.

Les concours à long terme accordés aux entreprises hors secteur public en 1983 seront fortement augmentés et bénéficieront de bonifications supplémentaires, de l'ordre de 3 %, a annoncé M. Jacques Delors, ministre de l'économie et des finances. Leur montant passera de 20 milliards de francs en 1981 et 35 milliards de francs en 1982 à 45 milliards de francs en 1983 (peut-être 50 milliards de francs).

Il est prévu quatre « enveloppes » distinctes :

● Celle des prêts participatifs et des quasi-fonds propres s'élèvera à 7 milliards de francs ;

● La part des établissements spécialisés (Crédit national, Crédit d'équipement des P.M.E., Sociétés de développement régional, Crédit coopératif), atteignant 26 milliards de francs (dont 8 milliards de francs au taux du marché, sans bonification) ;

● Le fonds de développement économique et social distribuera 6 à 7 milliards de francs.

● Enfin, pour la première fois, les banques accorderont des prêts bonifiés sur leurs propres ressources : la discussion est ouverte, à ce sujet, entre les pouvoirs publics et les établissements, dont la part serait d'environ de 8 milliards de francs, peut-être davantage.

Quant à la bonification, à la charge du Trésor, elle sera augmentée dans une proportion à débattre, puisqu'en 1983 les taux d'intérêt, en général, sont appelés à baisser. De toute façon, le taux final des prêts bonifiés diminuera de 3 %, ce qui, sur les bases actuelles, donnera les conditions suivantes : 9,75 % au lieu de 12,75 % sur les prêts super-bonifiés pour l'investissement, l'innovation, les économies d'énergie, les exportations, l'automatisation de la production, la création d'emplois et la productivité ; 11,75 % au lieu de 14,75 % pour les prêts bonifiés normaux aux entreprises, qualifiés de prêts « aidés ».

● **La société pétrolière El Paso Co a décidé de s'opposer vigoureusement à l'O.P.A. de 602 millions de dollars** lancée contre elle lundi 20 décembre par le groupe ferroviaire et énergétique Burlington Northern Inc., a annoncé la société, jeudi 23 décembre.

La direction d'El Paso Co., soulignant que cette O.P.A., est à la fois « inadéquate » et « injuste » pour les actionnaires a décidé, d'une part, de demander aux tribunaux de bloquer l'O.P.A. de Burlington Northern Inc. et, d'autre part, de distribuer aux actionnaires actuels de la compagnie une action préférentielle pour vingt actions ordinaires détenues. Ces actions préférentielles, d'une valeur nominale de 25 dollars chacune (contre 24 dollars par action offerts par Burlington, seront *« immédiatement »* échangeables contre une action ordinaire de la compagnie. Elles contiendront en outre des *« clauses visant à protéger les actionnaires d'El Paso Co contre toute O.P.A. forcée et contre toute O.P.A. qui ne viserait pas la totalité du capital de la société »*. — (A.F.P.)

SERVICE BANCAIRE A L'USINE

Le Crédit agricole vient d'installer chez Citroën, à Rennes, le premier distributeur automatique de billets de banque installé dans une entreprise. Pour la direction de Citroën, il s'agit d'apporter, par ce genre d'initiatives, une amélioration des conditions de vie : le distributeur, qui sera par la suite transformé en guichet automatique permettant de réaliser des opérations plus complexes, est en service 24 heures sur 24, ce qui évite à des salariés qui ont des horaires difficiles, puisqu'ils font les 3 × 8, de prendre sur leur temps de loisir pour « aller à la banque ».

Pour le Crédit agricole, l'opération est bénéfique car 40 % des 13 000 salariés de Citroën à Rennes, ont un compte à la « banque verte ». Ce pourcentage élevé, s'explique surtout, par la forte proportion de double-actifs (ouvriers-paysans) qui travaillent chez le constructeur automobile. Or, on estime entre 4 000 et 5 000 opérations par mois le seuil de rentabilité pour un distributeur. La caisse de Crédit agricole d'Ille-et Vilaine prévoit d'installer un autre apppareil de ce type dans, un centre hospitalier.

IMPLANTÉE DANS LES VOSGES

La société Mitel sera-t-elle le cheval de Troie d'I.B.M. dans le téléphone ?

Deux entreprises électroniques vont s'implanter dans les Vosges, nous indique notre correspondante Claudine Cunat. Texet-France devrait créer en trois ans trois cents emplois à Saint-Dié. La société canadienne Mitel devrait, d'autre part, s'installer dans les anciens locaux de l'usine Cemoi d'Epinal et créer en cinq ans cinq cents emplois.

Echaudé par la valse-hésitation que joue depuis deux ans la société canadienne Mitel ; désireux de diversifier l'activité industrielle des Vosges, jusqu'alors concentrée sur le textile et l'équipement automobile, M. Christian Pierret, député (P.S.) des Vosges, rapporteur du budget à la commission des finances de l'Assemblée nationale, avait pris ces derniers mois son bâton de pèlerin afin de trouver une société d'électricité qui accepte de venir s'installer à Saint-Dié.

TEXTET-France est une filiale de la société américaine TEXTET Incentive créée il y a quelques années par des anciens ingénieurs du géant américain des circuits intégrés Texas Instruments. Cette jeune société s'est spécialisée dans la fabrication des nouveaux semi-conducteurs de puissance (baptisés « Mosfets »), utilisés notamment dans l'automobile et les télécommunications.

TEXTET Incentive a donc créé une société en France avec la participation d'un industriel français des Vosges. Cette filiale française va construire une usine à Saint-Dié. L'investissement total sur cinq ans approcherait la centaine de millions de francs (1).

L'usine, très moderne, commencera ses activités en septembre 1983. D'ici là, plusieurs dizaines d'ingénieurs seront recrutés et envoyés en formation aux Etats-Unis. Au total, trois cents emplois, souvent de haute qualification, devraient être créés en trois ans, et le chiffre d'affaires devrait dépasser 300 millions de francs d'ici à 1988.

Par ailleurs, le projet Mitel ressort des tiroirs. Cette jeune société canadienne fabrique des centraux téléphoniques privés, et a signé récemment un accord de coopération avec I.B.M. Mitel s'installera finalement à Epinal.

Mitel devait, il y a dix-huit mois, s'implanter à Saint-Dié, mais la société n'avait pas donné suite à son projet, ne respectant pas, semble-t-il, les engagements pris à l'époque. On peut s'interroger sur les raisons qui l'amènent aujourd'hui à reprendre son projet à Epinal ? En fait, Mitel y aurait été incité par I.B.M.

Le géant de l'informatique ne cache plus ses ambitions dans les télécommunications. *« Nous ne pouvons pas être absent de ce secteur*, nous précisait récemment M. Jacques Maisonrouge, vice-président d'I.B.M., *les technologies des télécommunications et de l'informatique étant convergentes. »* Même si I.B.M. ne souhaite pas se lancer dans la fabrication proprement dite des grands centraux téléphoniques, la Compagnie entend avoir une présence active dans la transmission de l'information, les satellites, le télétexte, les réseaux, les logiciels spécialisés, etc.

En Europe, I.B.M. souhaite donc devenir un fournisseur à part entière des P.T.T. pour tous ces nouveaux produits, et fait des offres en ce sens aux diverses admnistrations nationales, notamment en France. Le « coup de pouce » donné par le groupe pour la création de l'usine Mitel à Epinal permettrait à la compagnie de faire d'une pierre deux coups.

D'une part, elle fait un « geste » vis-à-vis des pouvoirs publics français en créant 500 emplois dans une région durement touchée par le chômage, avec l'espoir d'être payée de retour. D'autre part, elle pénètre en force — par Mitel interposée — sur le marché français de la téléphonie privée. Rien d'étonnant donc à ce que des industriels français du téléphone voient cette opération d'un mauvais œil et que l'on s'inquiète dans divers milieux de savoir si Mitel ne sera pas le « Cheval de Troie » d'I.B.M.

J.-M. QUATREPOINT.

(1) La société TEXTET sera détenue à 65 % par un groupe d'investisseurs français animé par Paribas et comprenant, outre ce groupe bancaire, la famille Michaud (ancien actionnaire principal de la firme Autocoussin) et les groupes Sema-Matra, U.A.P., Chiers-Châtillon et Providence. Les 35 % restants seront aux mains d'une équipe de techniciens américains de haut niveau, transfuges de grandes sociétés du secteur électronique et qui auront la responsabilité de la gestion.

COMMERCE INTERNATIONAL

BRUXELLES ENGAGE UNE PROCÉDURE CONTRE LES IMPORTATIONS DE MAGNÉTOSCOPES JAPONAIS

Bruxelles *(A.F.P.)*. — La Commission européenne a annoncé, le 23 décembre, l'ouverture d'une procédure antidumping contre les importations de magnétoscopes japonais dans la C.E.E., après la plainte déposée le 13 décembre par les fabricants européens Philips (Pays-Bas) et Grundig (R.F.A.).

Les parties intéressées disposent d'un délai de trente jours, à compter du 24 décembre, pour faire valoir leurs observations, a précisé la Commission européenne.

Dans leur plainte, les fabricants européens estiment que les magnétoscopes japonais sont exportés vers la C.E.E. à un prix inférieur au prix pratiqué sur le marché nippon. Ils indiquent que les importations dans la C.E.E. sont passées de 1,1 million d'unités en 1980 à 2,7 millions pour les huit premiers mois de 1982, et soulignent que les prix de vente des magnétoscopes japonais dans la C.E.E. ont baissé de 60 % pendant l'année 1982.

La Commission européenne a annoncé également la mise en place d'un système de surveillance des importations de magnétoscopes, de petites camionnettes et de motocyclettes japonaises dans la C.E.E.

La Commission a indiqué qu'au premier semestre de 1982 la part de marché des fabricants japonais pour ces produits était de 80 % pour les magnétoscopes, de 92 % pour les motocyclettes et de 13 % pour les petites camionnettes. Pour ce dernier produit, toutefois, on constate dans certains pays de la Communauté des parts de marché de l'ordre de 60 % à 80 %.

LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

TAUX DES EURO-MONNAIES

En raison des fêtes de Noël, ces tableaux n'ont pu être établi, la plupart des places étrangères étant fermées.

MONNAIES

Le F.M.I accorde une aide de 3,9 milliards de dollars au Mexique...

Le Fonds monétaire international *a décidé, le 23 décembre,* d'accorder au Mexique une aide financière de 3,93 milliards de dollars (3,61 milliards de *droits de tirage spéciaux*). 200 millions de D.T.S. sont accordés immédiatement, les 3,41 milliards de D.T.S. supplémentaires *faisant* l'objet d'un crédit stand by pour trois ans. Cet accord, prévu depuis plusieurs semaines, a été rendu possible grâce aux « *assurances suffisantes* » données au directeur *général du Fonds, M. de Larosière, par le* groupe de coordination des quelque 1 300 à 1 400 banques créditrices du Mexique, de leur volonté d'apporter cinq milliards de dollars d'argent frais. Deux autres milliards devront être fournis par les gouvernements pour permettre le redressement *économique et financier du* Mexique

...et la B.R.I. un crédit relais de 1,2 milliard de dollars au Brésil

D'autre part, la Banque des règlements internationaux (B.R.I.) a annoncé à Bâle, le 23 décembre, que la négociation du crédit relais à court terme de 1,2 milliard de dollars, sollicité par le Brésil, a été « *conclue pour l'essentiel* ». Le gouverneur de la Banque centrale brésilienne, M. Carlos Langoni, a d'ailleurs précisé que ce crédit serait disponible le 28 décembre et pourrait être porté à 1,5 milliard de dollars si d'autres instituts d'émission *se* joignent au groupe de banques centrales qui participent aux négociations. Ce crédit *relais doit permettre au Brésil* d'attendre la première tranche du crédit de 4,9 milliards de dollars qui devrait être approuvé par le F.M.I. en janvier.

Enfin, l'Argentine pourrait prochainement recevoir de la B.R.I. un crédit relais de 500 millions de dollars. – *(A.F.P., Agefi)*.

ÉNERGIE

EN DÉPIT DE LA BAISSE DES COURS SUR LE MARCHÉ LIBRE

Le Mexique et la Grande-Bretagne maintiennent le prix de leur brut

Deux importants pays producteurs de pétrole non membres de l'OPEP, le Mexique et la Grande-Bretagne, *ont annoncé qu'ils ne* diminueraient pas dans l'immédiat le prix de vente de leur brut. Le Mexique a précisé que son prix resterait inchangé en janvier à un niveau de 32,50 dollars par baril pour les bruts légers, légèrement inférieur au prix officiel de l'OPEP pour le brut de *référence* (arabe léger). *De même*, la British National Oil Corporation (B.N.O.C.), qui commercialise environ 65 % du pétrole extrait de la mer du Nord, a décidé de maintenir ses prix à leur niveau actuel (33,50 dollars par baril) pendant le 1er trimestre 1983. La B.N.O.C. se serait néanmoins engagée à réviser ce prix avant la fin du trimestre si des changements importants intervenaient dans les prix de l'OPEP ou sur le marché libre.

La décision de ces deux pays de ne pas « casser les prix traduit » une volonté – largement partagée – de résister *aux pressions* du marché. Les cours du brut sur le marché spot ont en effet baissé après l'échec de la conférence de l'OPEP à Vienne au début de cette semaine.

« *Si le plafond de 18,5 millions de barils par jour fixé par l'OPEP est dépassé, le comité de surveillance de l'OPEP, informé, prendra des mesures. Si le marché est en danger, il faudra prendre une décision sur la nécessité d'une nouvelle conférence* », a toutefois précisé, jeudi 23 décembre, M. Marc Nan Nguema, secrétaire général de l'organisation, en prédisant un second et un troisième trimestre « difficile » pour les pays producteurs si aucun accord sur les quotas n'intervenait avant cette date.

FAITS ET CHIFFRES

Automobile

● **Poursuite de la reprise des ventes d'automobiles aux Etats-Unis, et succès de l'Alliance.** – Amorcée en novembre, la reprise *des ventes d'automobiles sur le marché* américain s'est poursuivie au cours des deux premières décades de décembre. Du 10 au 20 décembre, ces ventes ont augmenté de 38,3 % par rapport à la même période de 1981, du fait notamment de rabais pour écouler les stocks de modèles 1982. *Sur ce marché*, l'Alliance, équivalent de la Renault 9 fabriquée aux Etats-Unis, connaît un réel *succès*.

Les ventes de l'Alliance entre le 22 septembre dernier et la fin de l'année devraient s'élever à 29 000, a estimé M. Joseph Cappy, vice-président de l'American Motors Corp. Au cours du dernier trimestre 1982, les ventes totales d'A.M.C. *devraient ainsi dépasser 38 000 voitures*, en augmentation de 42 % par rapport au dernier trimestre 1981. – *(A.F.P.)*

Energie

● **Total arrête ses activités de raffinage et de distribution en Australie.** – La filiale australienne du groupe français a signé le 23 décembre un accord avec la société pétrolière australienne AMPOL, aux termes duquel elle lui cède ses activités de raffinage et de distribution en échange d'une prise de participation. Total Holdings Australia poursuivra ses activités dans l'exploration et la production de pétrole et de gaz, la *recherche* de *gisements* de charbon et l'exploration d'uranium.

● **La centrale électronucléaire (EL 4) de Brennilis (Finistère sud) vient d'être à nouveau couplée au réseau après un arrêt de plus de trois mois.** Elle devrait retrouver *son régime normal pour la fin de* l'année. Elle a été arrêtée le 13 septembre pour une révision de routine, qui devait s'étaler sur environ un mois et demi. Or, vers le 10 octobre, *des anomalies techniques* ont été constatées sur l'un des trois turbosoufflants qui assurent la circulation du gaz carbonique sous pression pour le refroidissement du réacteur. Le 5 novembre, alors que tout semblait à nouveau en état, une nouvelle panne devait malheureusement se *produire à la suite de la rupture* d'une pièce mécanique du circuit de refroidissement.

La centrale *EL 4* est un prototype qui a permis d'expérimenter une variante de la filière des réacteurs à uranium naturel refroidi au gaz. Elle utilise l'eau lourde au lieu du *graphite. Elle a divergé en 1966.* D'une puissance de 70 mégawatts, elle produit environ 200 millions de kWh par an. – *(Corresp.)*.

● ***La compagnie pétrolière américaine* Mesa Petroleum a lancé une offre publique d'achat sur une autre compagnie, *General American Oil*,** pour un montant total de 520 millions de dollars (3,56 milliards de francs environ). Mesa a annoncé, lundi 20 décembre, qu'elle souhaitait acquérir au moins 51 % des actions de General American au prix de 40 dollars (274 F) par action. *Jeudi 23 décembre, la General* American Oil a contre-attaqué en offrant de racheter au moins un tiers de ses propres *actions en circulation*, au prix de 50 dollars par action, afin de contrecarrer l'opération projetée par Mesa. Le succès de l'offre faite par la General American, dont le montant s'élève à 650 millions de dollars (4,4 milliards de francs français), la mettait à l'abri de toute OPA, dans la mesure où une bonne partie de son capital (26,39 %) est déjà contrôlée par la fondation Meadows, *laquelle* a *rejeté* l'offre de la Mesa Petroleum.

Etranger

ÉTATS-UNIS

● **Les commandes américaines de biens durables** ont progressé de 1,9 % *en novembre, après avoir* chuté de 4,9 % en octobre. Toutefois, leur montant, soit 70,8 milliards de dollars contre 69,6 milliards en octobre, demeure le plus bas qui ait été enregistré mensuellement depuis mai dernier. – *(A.F.P.)*.

BELGIQUE

● **L'inflation a baissé en décembre** pour la première fois depuis mai 1981 : *l'indice belge des prix de détail* s'est établi à 171,95, soit 0,6 % de moins qu'en novembre. Le taux annuel d'inflation a été de 8,10 % contre 8,85 % en novembre. La Belgique vit depuis un mois sous le régime du « *contrôle sélectif des prix* » *(AP)*.

TRANSPORTS

Quel est le meilleur tracé pour le T.G.V. Atlantique dans la banlieue sud de Paris ?

Le T.G.V. Atlantique, « grand projet » du président de la République depuis septembre 1981, commence à entrer dans la phase de la réalisation. De Paris à Bordeaux, les bureaux de l'administration, des collectivités locales et des associations bruissent des espoirs et des inquiétudes suscitées par cette énorme opération : 340 kilomètres de lignes nouvelles, 7,5 milliards de francs de travaux et 4,5 milliards de francs de matériel.

Dans le Loir-et-Cher *(lire l'encadré ci-contre)*, beaucoup lèvent leurs boucliers en signe de refus. En Ile-de-France, les réactions sont plus diverses. Si le conseil régional attend de plus amples informations, les communes de l'Essonne et la direction départementale de l'équipement ont déjà bien avancé dans leur réflexion. Un courant favorable s'amorce qui pose cependant ses conditions : la création d'une gare décentralisée à Massy, susceptible de permettre aux habitants du Sud de Paris d'emprunter la nouvelle ligne sans passer par Paris, et la prise en compte des nuisances que la création d'une telle ligne, au cœur d'une zone très urbanisée, pourraient entraîner.

Le « nœud » ferroviaire de Massy-Palaiseau

Depuis que M. François Mitterrand a lancé, en septembre 1981, l'idée de créer un T.G.V. Atlantique, les études ont avancé et l'idée est devenue projet. M. Pierre Mauroy a autorisé la S.N.C.F., au mois de novembre dernier, à engager la *procédure conduisant à la déclaration* d'utilité publique. Une enquête publique sera donc ouverte, vraisemblablement en mars prochain. Dans ce cadre, le ministre des transports, M. Charles Fiterman a chargé le préfet de la région Ile-de-France de procéder à une large consultation des collectivités territoriales intéressées par le T.G.V. Atlantique.

La S.N.C.F. a donc mené à bien des études qui concluent que la situation actuelle du réseau ouest et sud-ouest ne permet plus un ajustement de l'offre et de la qualité de service à l'évolution prévisible de la demande. Le T.G.V. Atlantique permettrait de résoudre le problème des capacités et de soulager les lignes actuelles Paris-Tours et Paris-Le Mans de leurs trains rapides au *profit des autres trains*.

Le tracé de la ligne nouvelle emprunterait les installations ferroviaires actuelles de Montparnasse à Montrouge puis la plate-forme de Gallardon de Montrouge à Palaiseau. Au-delà, il serait jumelé avec l'autoroute A 10 puis juxtaposé à la *ligne de Paris à Tours par Châteaudun* et Vendôme. C'est à Voves, en Eure-et-Loir que serait situé l'embranchement des lignes ouest et sud-ouest.

En réduisant d'une heure environ les temps de parcours ville à ville, le T.G.V. attirerait un trafic nouveau *estimé à 5,3 millions de voyageurs* en 1990. La ligne aurait un trafic de 21,5 millions de voyageurs cette même année et présenterait, selon la S.N.C.F., une bonne rentabilité pour l'entreprise (10,6 %). D'autre part, on estime que la construction de la nouvelle ligne et des nouvelles rames procurerait du travail à plus de dix mille personnes pendant environ six ans.

Les collectivités locales ont entrepris une réflexion avec les représentants de l'administration et de la S.N.C.F. Ce sont les communes de l'Essonne, là où le T.G.V. traverserait la zone la plus urbanisée, qui sont les premières concernées. Réu*nions sur réunions* ont été tenues tout au long de cette année. Un courant favorable s'est amorcé qui a posé deux conditions : créer sur le site de l'actuelle gare de Massy, une gare décentralisée du T.G.V., qui permettrait aux habitants de l'Essonne, du sud des Yvelynes et du *Val-de-Marne, de profiter de la nouvelle* ligne sans devoir passer par Paris, et étudier, dans le même temps, le problème des infrastructures nouvelles qu'une telle gare supposerait ainsi que les nuisances entraînées par le T.G.V. Atlantique.

Plusieurs communes sont, quelles que soient *les conclusions* de ces études, opposées au projet. Il s'agit de Verrières-le-Buisson, Janvry, Briis-sur-Forges, Vaugrigneuse et Saint-Cyr-sous-Dourdan. En revanche, Palaiseau, Massy, Villebon-sur-Yvette, Angevilliers et les Ulis seraient pour l'opération. Mais chacun, *attend que les études s'affinent*. Quelles seraient, demandent-elles, les précautions prises pour l'environnement, l'isolation phonique et l'amélioration du système des transports en commun dans le département ? Des travaux réalisés par la direction régionale de l'équipement (D.R.E.) d'Ile-de-France et la direction départementale de l'équipement (D.D.E.) de l'Essonne, il ressort un certain nombre de propositions, chiffrées, susceptibles d'apporter les réponses que tout le monde attend.

La gare de Massy, tout d'abord, semble se justifier parfaitement : elle réduit les temps de rabattement des usagers de Paris sur la ligne T.G.V., sans pour autant entraîner une perte de temps importante pour les usagers de Paris ou de province. Le stationnement d'une rame à Massy serait en effet de cinq minutes. On estime, d'autre part, à *10 % du trafic total de la nouvelle* ligne, le trafic de cette gare décentralisée, soit plus que celle du Mans ou de Tours. Elle accueillerait près de deux millions de voyageurs par an dans l'hypothèse – économiquement la plus rentable pour la S.N.C.F. – où seul un train sur cinq s'arrêterait à Massy. Enfin, la gare serait installée au-dessus des voies du T.G.V. en souterrain à cet endroit, et à proximité de la gare de la ligne B du R.E.R. et de la ligne S.N.C.F. Versailles-Juvisy.

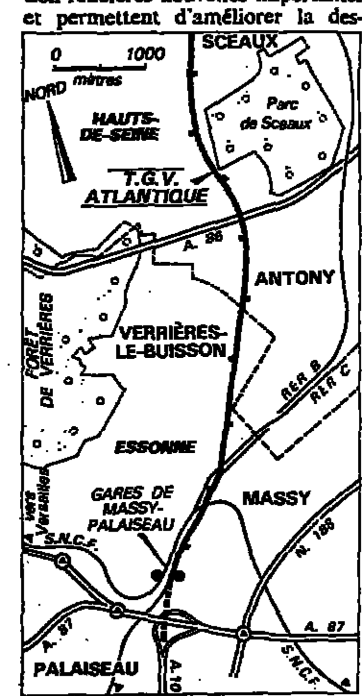
Des parkings devraient être construits sur l'emplacement actuel *de la gare de triage de Massy. Trois* mille places seraient nécessaires dont quinze cents réservées au usagers du T.G.V. Le coût total de ce projet de gare est estimé par la D.R.E. à 300 millions de francs (au 1er janvier 1982).

La gare de Massy serait unique*ment réservée au trafic T.G.V. Pas* question de s'en servir comme d'un train de banlieue. Le problème d'autres moyens de transports en commun pour les habitants de l'Essonne et de nouvelles liaisons routières reste donc posé.

Le schéma directeur d'aménage*ment et d'urbanisme de l'Ile*-de-France a maintenu le principe d'une liaison entre l'autoroute A 10 et l'autoroute de ceinture A 86. Cette liaison, comportant une chaussée de chaque côté de la ligne T.G.V. d'un coût de 650 millions de francs, permettrait, selon la D.R.E., *de faciliter les échanges locaux en* soulageant la R.N. 118 et l'autoroute A 6 et d'assurer une meilleure desserte de la nouvelle gare.

Sur ce même site de Gallardon, deux projets ont été étudiés qui amélioreraient la desserte de la banlieue sud par les transports en commun : une ligne banlieue S.N.C.F. de Montparnasse à Massy qui serait connectée avec la ligne B du R.E.R. – son coût est estimé à 1050 millions de francs – ou un site propre pour autobus qui relierait le ter*minus de la ligne de métro n° 13*, Châtillon, à Massy. Son coût est estimé à 250 millions de francs. *L'autobus pourrait être remplacé* par le tramway, d'un débit plus rapide mais beaucoup plus cher.

Ces différentes infrastructures, selon la D.R.E., sont compatibles entre elles et avec *le T.G.V. Elles* peuvent être réalisées sans acquisition foncières nouvelles importantes et permettent d'améliorer la desserte des communes situées au sud de Massy. Le scénario qui comporte le T.G.V. et éventuellement une gare à Massy, la route de liaison entre l'A 10 et l'A 86 et le site propre pour autobus paraît, toujours selon la D.R.E., le plus intéressant.



Il faudra attendre, pour en savoir *plus long, la position de l'ensemble* des collectivités locales concernées par ce projet du T.G.V. Atlantique et que soit menée à son terme l'enquête publique. On peut simplement constater que, pour ce qui est du tronçon Montparnasse-Massy, les études en cours cadrent assez bien avec les projets en matière de transports dessinés par le conseil régonal d'Ile-de-France dans le cadre de la *préparation du IXe Plan.*

OLIVIER SCHMITT.

La fronde du Loir-et-Cher

De notre correspondante

Blois. – Le conseil général de Loir-et-Cher a entendu, il y a *quelques jours, M. Dupuy, directeur général adjoint de la* S.N.C.F. ainsi que des experts et des représentants du ministère des transports. Au cours du débat, face à une assemblée départementale *a priori* très hostile au projet d'une ligne nouvelle pour *le T.G.V. Atlantique qui doit traverser* en partie le Loir-et-Cher, les experts n'ont pas voulu donner un point de vue politique sur le projet (la décision appartient *au gouvernement, pas à la* S.N.C.F.), mais se sont bornés à des données techniques.

Le débat, qui se déroulait en séance privée, a été jugé intéressant par les élus départementaux qui n'ont pas été pour autant convaincus de la nécessité de *construire cette voie nouvelle* alors qu'ils défendent l'idée de l'utilisation de la ligne Paris-Orléans-Tours en service actuellement. C'est la thèse qu'a notamment soutenue M. Pierre Fauchon, conseiller général de Mondoubleau, ancien directeur *de l'Institut national de la* consommation.

Les responsables de la S.N.C.F. ont assuré les élus que l'hypothèse d'un arrêt du T.G.V. en Loir-et-Cher serait étudiée.

D'autre part ils ont pris l'engagement que la cadence actuelle des dessertes de Blois par la ligne Paris-Tours (quatorze arrêts quotidiens dans chaque sens) serait au moins maintenue et peut-être même améliorée si le T.G.V. Atlantique était mis en service. – B.H.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

GROUPE TOTAL

O.F.P. - OMNIUM FINANCIER DE PARIS

Dans le cadre de l'autorisation qui lui a été conférée par l'assemblée générale extraordinaire du 11 octobre 1982, le conseil d'administration de l'O.F.P. (Omnium financier de Paris) a décidé le principe d'une augmentation de capital dont les caractéristiques sont les suivantes :

– Émission à 100 F d'une action nouvelle pour quatre actions anciennes.

– Le capital est aujourd'hui de 131 952 800 F ; si les 13 626 obligations *actuellement en circulation étaient* toutes converties, il serait, avant l'ouverture de la souscription, de *133 315 400 F*.

– L'augmentation de capital envisagée porterait donc sur un montant de 33 328 800 F et le capital serait augmenté jusqu'à 166 645 200 F.

– La période de souscription devrait en principe se dérouler du lundi 31 janvier au jeudi 3 mars 1983.

Le conseil a également examiné la prévision de clôture de l'exercice 1982 qui confirme ce qui a déjà été annoncé et devrait permettre une distribution en sensible progression.



GROUPE DARTY

CHIFFRE D'AFFAIRES DES TROIS PREMIERS TRIMESTRES DE L'EXERCICE 1982-1983

Le chiffre d'affaires hors taxes des *trois premiers trimestres de l'exercice* 1982-1983 (mars à novembre 1982) s'est élevé à 2 623 844 000 francs contre 1 921 116 000 francs pour la même période de l'exercice précédent, soit une augmentation de 36,6 %. Cette évolution ne peut pas être transposée à l'ensemble de l'exercice du fait de :

– la modification de la saisonnalité des ventes :

– l'anticipation des achats de certains biens d'équipement entraînée par le blocage des prix et des revenus.

DUBIGEON-NORMANDIE S.A.

Une assemblée générale extraordinaire de la société Dubigeon-Normandie s'est tenue le 22 décembre 1982 et a décidé le report au 31 mars 1983 de l'échéance de l'exercice 1982 qui aura ainsi une durée exceptionnelle de quinze mois.

A la suite de cette assemblée générale extraordinaire, un conseil d'administration de la société s'est réuni et a fait connaître que les pouvoirs publics avaient entre les mains les propositions industrielles permettant d'assurer l'avenir de la société. Compte tenu de l'état de mise au point avancé de ces propositions, les pouvoirs publics ont autorisé le conseil à communiquer qu'ils sont d'ores et déjà en mesure d'annoncer qu'une solution interviendra avant la fin de l'année.

MARCHÉS FINANCIERS

PARIS

23 décembre

Maussade

La liquidation générale de fin de mois, la douzième et dernière de l'année, s'est déroulée, jeudi, à la Bourse de Paris. Elle n'a pas provoqué un gonflement particulier des ventes. Les opérateurs, il est vrai, avaient déjà procédé depuis plusieurs jours aux dégagements d'usage. Tout au plus quelques ajustements de position ont été opérés. Bref, la physionomie du marché n'a guère évolué d'un jour à l'autre. Malgré la hausse de la Française des Pétroles (+ 2,6 %) et celle de L'Air liquide (+ 0,9 %), saluées par les vivas, les cours, dans la majorité des cas, se sont inscrits au voisinage immédiat de leurs niveaux précédents, et, à la clôture, l'indicateur instantané accusait une perte infime de 0,02 %.

Si l'on se refère à l'indice CAC, cette liquidation est la troisième consécutive à être à peu près équilibrée. « Par les temps qui courent ce n'est déjà pas si mal », *nous confiait un professionnel, qui se montrait d'autre part, sinon inquiet, du moins fort perplexe sur l'attitude à adopter.*

A dire vrai, les noires prévisions de l'O.C.D.E. pour 1983, au sujet de l'Europe, assombrissent encore un horizon déjà chargé de nuages. De ce fait, le marché parisien semble s'être désolidarisé de Wall Street et n'a tenu aucun compte de la quasi-confirmation du prêt de 4 milliards de dollars accordé par l'Arabie Saoudite à la France.

Malgré la légère remontée du dollar (6,8150 F contre 6,8025 F), la devise-titre a un peu fléchi, s'échangeant entre 8,26 F et 8,31 F contre 8,28 F-8,34 F.

Tassement de l'or à Londres, dont le prix a été fixé à 445, 50 dollars l'once contre 447,25 dollars. A Paris, le lingot a perdu 750 F à 97 250 F (après 97 100 F), et le napoléon 2 F à 658 F (après 654 F) dans un marché totalement anémié. Le volume des trans- actions a diminué de moitié : 10,38 millions de francs contre 20,90 millions.

NEW-YORK

En hausse

Le marché new-yorkais a poursuivi jeudi sa progression, ainsi qu'en témoigne l'indice Dow Jones des valeurs industrielles, en hausse de 10,03 points à 1 045,07, après que l'on eut dénombré 62,88 millions d'actions contre 83,47 millions échangées la veille.

Pour la plupart des analystes, il ne fait pas de doute que cette fermeté de l'ensemble des valeurs américaines est directement liée à l'espoir d'une nouvelle baisse des taux d'intérêt dont l'initiative devrait revenir, une fois de plus, à la Réserve fédérale, au vu de la faiblesse persistante de l'économie nationale et des bons résultats enregistrés sur le front de l'inflation.

Tel est l'avis du « gourou de Wall Street », M. Henry Kaufman, et l'économiste de Salomon Brothers a, une fois de plus, déclenché des achats lorsqu'il a clairement laissé entendre que le « Fed » devrait prochainement agir en ce sens.

Le président Reagan, lui, s'en tient à sa prévision d'une reprise économique pour 1983 aux Etats-Unis. L'administration a établi les bases d'une saine reprise qui devrait être durable, a-t-il précisé à l'occasion d'une conférence de presse consacrée à un tout autre sujet, celui du déficit budgétaire américain.

Pour sa part, le département du Trésor vient de chiffrer à 24,2 milliards le déficit budgétaire du mois de novembre, soit 50,33 milliards pour les deux premiers mois de l'année fiscale.

VALEURS	Cours du 22 déc.	Cours du 23 déc.
Alcoa	30 1/8	31 5/8
A.T.T.	57 1/2	58 1/2
Boeing	35 1/8	35 1/4
Chase Manhattan Bank	51 5/8	52
Du Pont de Nemours	35 3/4	36
Eastman Kodak	88 1/2	85 7/8
Exxon	28	28
Ford	40 1/4	40
General Electric	97 1/2	97 3/4
General Foods	39 7/8	40 3/4
General Motors	62 3/8	62 1/2
Goodyear	34 3/4	35
I.B.M.	93 1/2	93 3/4
I.T.T.	29 3/4	30
Mobil Oil	25 1/4	25 1/8
Pfizer	68 7/8	69 3/4
Schlumberger	45 5/8	46 1/4
Texaco	30 1/4	30 1/4
U.A.L. Inc.	32 1/8	31 3/4
Union Carbide	51 3/8	52
U.S. Steel	18 7/8	19 7/8
Westinghouse	40	39 1/2
Xerox Corp.	37 7/8	37 7/8

LA VIE DES SOCIÉTÉS

INDOSUEZ. – La banque française va ouvrir un bureau de représentation dans la zone économique spéciale (ZES) de Shenzen, dans le sud de la République populaire de Chine. Il s'agit là de la première autorisation de cette nature reçue par une banque française, Indosuez possédant par ailleurs un bureau de représentation à Pékin depuis mars 1982. Shenzen, située dans la province du Guangdong, près de Hongkong, a été créée en 1980 pour permettre l'introduction de capitaux étrangers et de technologies de pointe. Trois autres zones économiques spéciales ont été instaurées à la même époque à Zhuhai, Shantou (Swatow), dans le Guangdong, et Xiamen (Amoy) dans la province du Fujian, au sud-est de la Chine.

MONOD FRANÇAISE DE BANQUE. – Le conseil d'administration de cette banque a été constitué avec, comme représentants de la Compagnie financière de Suez : MM. Thierry de la Bouillerie, Bernard Egloff, Michel Euvrard, Jean-Jacques Servan-Schreiber et Michel Thérond. Ont également été nommés en qualité de représentants des salariés de la société et de ses filiales françaises : Mme Ginette Goudalier et M. Jean-Pierre Bourlange (C.G.T.), M. Jean-Pierre Bartiaux (C.F.D.T.), MM. Lucien Vareille et Jean Savignac (C.G.C.). Enfin, les personnalités *« choisies en raison de leur compétence »* sont Mme Mireille Raoul-Duval, MM. Guy Delorme, Roger Baratte, Guy Crescent et Michel Dondenne.

BANQUE CHAIX-MARSEILLAISE DE CREDIT. – Ces deux établissements bancaires à vocation régionale vont mettre sur pied un organisme commun chargé d'élaborer des structures de financement pour le développement des petites et moyennes entreprises, notamment les société en cours de création, dans la région Provence-Côte d'Azur.

INDICES QUOTIDIENS

(INSEE, base 100 : 31 déc. 1981)

	22 déc.
Valeurs françaises	103,8
Valeurs étrangères	132,1

Cie DES AGENTS DE CHANGE

(Base 100 : 31 déc. 1981)

	22 déc.	23 déc.
Indice général	99,6	99,7

TAUX DU MARCHÉ MONÉTAIRE

Effets privés du 24 décembre ....12 7/8 %

COURS DU DOLLAR A TOKYO

	23 déc.	24 déc.
1 dollar (en yens)	239,90	239

BOURSE DE PARIS Comptant 23 DECEMBRE

VALEURS	% du nom.	% du coupon
3 %	....	0 690
5 %	34 30	4 466
3 % amort. 45-54	....	1 192
4 1/4 % 1963	99 80	1 083
Emp. N. Eq. 6 % 67	111 60	3 386
Emp. 7 % 1973	9150	..
Emp. 8,80 % 77	102 90	5 184
9,80 % 78/93	82 70	4 430
8,80 % 78/86	83 75	0 289
10,80 % 79/94	85 20	3 284
13,25 % 80/90	95 10	7 405
13,80 % 80/87	97 40	2 609

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Crédical	102 20	103
C. Sabl. Seine	110	....
Darblay S.A.	84 50	....
De Dietrich	328	328
Degremont	89 90	....
Delalande S.A.	100	98 10
Delmas-Vieljeux	541	520
Dév. Rég. P.d.C (Li)	122 40	122 50
Didot-Bottin	280	274
Dist. Indochine	334	330
Drag. Trav. Pub.	189 50	192
Marseille Créd.	....	....
Métal Déployé	310	300
Mic	233	233
Mors	209	206
Nadella S.A.	7 05	....
Naval Worms	113	114 80
Navig. (Nat. de)	48 90	46 90
Nicolas	359 80	349
Nodet-Gougis	72 90	70
Occident. Part.	....	....
OPB Paribas	119 50	120

Étrangères

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
A.E.G.	100	....
Akzo	108	103
Alcan Alum	202	....
Algemene Bank	960	941
Am. Petrofina	490 30	490 30
Arbed	165	158
Asturienne Mines	43	....
Bco Pop Espanol	84 90	84
B. N. Mexique	7 25	....
B. Régl. Internat.	31500	32500
Barlow Rand	66	70
Sabl. Morillon Corv.	120	....
S.K.F. (Applic. méc.)	60	60
S.P.R.	90	....
Total C.F.N.	69 30	....
Ufiner	205	....
Voyer S.A.	1 35	....

23/12	Émission Frais inclus	Rachat net

SICAV

Compte tenu de la brièveté du délai qui nous est imparti pour publier la cote complète dans nos dernières éditions, nous pourrions être contraints parfois à ne pas donner les derniers cours. Dans ce cas ceux-ci figureraient le lendemain dans la première édition.

Marché à terme

La Chambre syndicale a décidé de prolonger, après la clôture, la cotation des valeurs ayant été exceptionnellement l'objet de transactions entre 14 h. 15 et 14 h. 30. Pour cette raison, nous ne pouvons plus garantir l'exactitude des derniers cours de l'après-midi.

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	Compt. Premier cours
1784	4,5 % 1973	1853	1850	1858	1828
3105	C.N.E. 3 %	2968	2908	2907	2880
595	Facom	570	567	567	567
740	Fichet-bauche	770	779	779	779
250	Exxon Corp.	230	229	229	230
285	Ford Motors	336 50	331	332 50	337 50
320	Free State	386	389	385	382 40
157	Gencor	171 80	174	173 80	171
215	Gén. Belgique	210 30	206 50	210 50	210
790	Gén. Electr.	816	825	819	819
510	Gen. Motors	516	514	516	510
59	Goldfields	61 50	62 90	62 90	61 80
125	Harmony	163 80	162	162	165
26	Hitachi	26 40	27 10	27 40	27
375	Hoechst Akt.	380	379	379	379
860	Siemens A.G.	885	875	875	875
147	Sony	117	119 50	117 50	120
183	T.D.K.	176	178 50	176 70	177
640	Unilever	599	585	590	585
490	Unit. Techn.	458	460	460	458
870	Vaal Reefs	841	841	841	825
345	West Deep	444	442	441	433 20
345	West Hold.	399	396	395 50	396
335	Xerox Corp.	318	314	314	312 10
2 01	Zambia Corp.	2 39	2 35	2 36	2 35

c : coupon détaché ; * : droit détaché ; o : offert ; d : demandé ; ● : prix précédent (SICAV)

COTE DES CHANGES

MARCHÉ OFFICIEL	COURS préc.	COURS 23/12	COURS DES BILLETS AUX GUICHETS Achat	Vente
Etats-Unis ($ 1)	6 802	6 815	6 600	6 950
Allemagne (100 DM)	283 390	283 420	275	289
Belgique (100 F)	14 485	14 497	13 500	14 600
Pays Bas (100 fl.)	256 170	256 800	250	262
Danemark (100 krd)	80 380	80 600	76	82
Norvège (100 k)	96 540	96 270	94	100
Grande-Bretagne (£ 1)	10 954	10 955	10 650	11 350
Grèce (100 drachmes)	9 620	9 637	8	10
Italie (1 000 lires)	4 911	4 916	4 750	5 200
Suisse (100 fr.)	336 700	337 400	327	345
Suède (100 krs)	92 650	92 800	89	95
Autriche (100 sch)	40 280	40 380	39 400	41 100
Espagne (100 pes.)	5 367	5 420	5 150	5 600
Portugal (100 esc.)	7 520	7 600	6 500	7 700
Canada ($ can 1)	5 505	5 512	5 330	5 600
Japon (100 yens)	2 829	2 850	2 700	2 840

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

MONNAIES ET DEVISES	COURS préc.	COURS 23/12
Or fin (kilo en barre)	97100	97500
Or fin (en lingot)	98000	97250
Pièce française (20 fr)	660	658
Pièce française (10 fr)	434	439
Pièce suisse (20 fr)	626	641
Pièce latine (20 fr)	615	609
Souverain	755	754
Pièce de 20 dollars	3330	3330
Pièce de 10 dollars	1647 50	1680
Pièce de 5 dollars	890	891 25
Pièce de 50 pesos	3930	3910
Pièce de 10 florins	625	625

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

LA BAISSE DU DOLLAR A REPRIS : 6,79 F

La baisse du dollar a repris à la veille de Noël sur des marchés des changes extrêmement calmes (plusieurs places étaient fermées, notamment en Allemagne, en Belgique, en Espagne, en Autriche, au Canada). Le cours de la monnaie américaine a glissé au-dessous de 2,40 DM, revenant à 2,39 DM, et au-dessous de 6,80 F : 6,79 F contre 6,8150 F jeudi 23 décembre. A Tokyo, elle a « cassé » le seuil de 240 yens à 238,50 yens.

Ce nouveau repli, suivant les milieux financiers internationaux, pourrait annoncer une nouvelle phase de fléchissement accéléré, probablement après la fin de l'année.

● *Un journaliste indépendant suédois*, M. Ian Elliot, aurait trouvé la mort le 10 novembre dernier au cours d'un voyage entre le port chypriote de Larnaca et Tripoli, dans le nord du Liban, a rapporté le 23 décembre l'agence suédoise T.T. Les autorités militaires libanaises, qui enquêtent sur les circonstances de sa disparition, ont recueilli des témoignages contradictoires des onze hommes d'équipage et des quatre passagers du navire, le *Harb*. Le capitaine, Ahmed Bassam, a déclaré à la police que Ian Elliot était tombé à la mer pendant une tempête. D'autres témoins ont affirmé qu'une violente dispute avait éclaté sur le pont avant l'accident et que le journaliste avait été poussé par-dessus bord.

Au Tchad

La famine sévit dans plusieurs provinces

De notre correspondante

Genève. – La conférence internationale sur l'assistance au Tchad, qui s'est déroulée à Genève en novembre, n'a pas encore pu porter ses *fruits. Ceci est dû surtout au vide ad*ministratif dans ce pays privé des infrastructures indispensables pour mener à bien tout programme d'assistance. Au surplus, des organismes internationaux comme la F.A.O. (Or*ganisation des Nations unies pour* l'alimentation et l'agriculture) ou le PAM (Programme alimentaire mondial) sont lents à entrer en action. Il faut parfois compter près de quatre mois entre la décision de faire parvenir des secours et leur distribution.

Pour survivre dans la province de Guéra en proie à la sécheresse, la population trompe sa faim avec les feuilles de *« l'arbre de la famine »*, le savonnier. Des semences ont été pourtant faites dans l'espoir, vain, que la pluie finirait par tomber : les fourmis ont volé les graines que les affamés ont tenté de récupérer dans les fourmilières. Depuis le début de *décembre ils mangent* des chenilles... Il faut attendre la prochaine récolte, qui n'aura lieu que dans un an. Telles sont quelques-unes desdernières nouvelles rapportées par un médecin de la Croix-Rouge.

Après les craintes de famine du type sahélien, en juin et juillet, période durant laquelle l'ONU ne pouvait intervenir en raison de l'état de guerre généralisée dans le pays, la Croix-Rouge internationale, avait fait des premières évaluations, et des organes spécialisés des Nations unies, comme l'UNICEF, le F.A.O., le PNUD (Programme des Nations unies pour le développement), étaient intervenus, *l'UNDRO (Bureau des Nations* unies pour les secours en cas de catastrophe) coordonnant l'acheminement des secours. Des organismes privés, tels que notamment *Médecins du monde* et *Médecins sans frontière*, s'étaient également dévoués de leur mieux sur place.

Lorsque vint la saison des pluies dans la province de N'djamena, la *voie aérienne devint* la *seule opéra*tionnelle et un pont aérien a fonctionné du 1ᵉʳ septembre au 5 octobre. La province de Guéra dont la capitale, Mongo, est à 300 kilomètres à l'est de N'djamena n'étant pas considérée comme *une zone « sûre »* a été une des plus mal desservie.

Grâce à ces vols cependant, chaque habitant a obtenu en octobre un demi sac de mil, soit 20 kilos. Les routes sont redevenues utilisables, mais le transport des secours est fait au prix d'énormes difficultés dues principalement au manque de camions et à la pénurie d'essence. Pour sa part, la Croix-Rouge internationale, qui possède trois camions dans le pays, continue à apporter des secours d'urgence à vingt-quatre mille parmi les plus démunis des trois cent mille habitants de la province de Guéra. Elle a créé à cette fin deux *centres, l'un à Mongo, l'autre à Baro.*

Le chef de mission de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, le Dʳ Bruce Chauvin, qui vient de passer quatre mois et demi au Tchad, n'hésite pas à parler de l'*« état de famine »* de la population et estime que 63 % des enfants recensés par le centre de distribution de Mongo sont *« dans un état de malnutrition grave »*. Dans le village de Baro et *ses environs, ce chiffre* est *encore* plus élevé et la situation ne cesse de se dégrader sur le plan tant sanitaire que nutritionnel.

Les autorités tchadiennes, alertées à ce sujet, répliquent qu'il y a également de graves problèmes d'approvisionnement dans le nord du pays, en particulier dans la province du Kanem et dans le Tibesti.

ISABELLE VICHNIAC.

En Argentine

82 PRISONNIERS POLITIQUES DONT UN FRANCO-ARGENTIN ONT ÉTÉ LIBÉRÉS

(Correspondance.)

Buenos-Aires. – Le gouvernement militaire, qui a accéléré depuis juillet la libération des détenus *« à la disposition du pouvoir exécutif »*, a confirmé sa volonté d'apaisement en décidant, jeudi 23 décembre, de commuer les peines de 82 prisonniers politiques condamnés *par des tribunaux militaires*. Ceux-ci ont été en conséquence libérés.

Parmi les bénéficiaires de cette mesure figure M. Jules Piumato, l'une des trois personnes ayant la double nationalité française et argentine encore sous les verrous. M. Piumato, qui a déjà passé six ans en prison, aurait dû normalement être libéré en janvier 1984. Le nombre de détenus politiques s'élève, à la suite de cette décision, à 193 contre 457 au moment de l'arrivée au pouvoir du général *Bignone*, le 1ᵉʳ juillet dernier. – J.D.

[Deux autres personnes, titulaires de la même double nationalité française et argentine, MM. Michel Ortiz et Michel Lbande, restent détenues.]

Le numéro du « Monde » daté 24 décembre 1982 a été tiré à 490 064 exemplaires.

Israël vend des armes aux pays latino-américains « quel que soit leur régime politique »

M. Yidtzhak Shamir, ministre israélien des affaires étrangères, a *déclaré, le lundi 20 décembre*, à Montevideo, où il est en visite pour quatre jours, que son pays était prêt à vendre des armes et des équipements agricoles aux pays d'Amérique latine « quel que soit leur régime politique ». On apprend, d'autre part, de source militaire, à Buenos-Aires, que l'Argentine aurait reçu récemment une partie des chasseurs Dagger de fabricarion israélienne – version modifiée des Mirage-V français – destinés à remplacer les avions perdus pendant la guerre des Malouines.

.De notre correspondant

Washington. – Les Etats-Unis ne sont pas mécontents de l'aide militaire croissante qu'Israël fournit à plusieurs pays d'Amérique centrale, tels que le Honduras, le Salvador, le Guatemala et le Costa-Rica. *« Nous avons des intérêts convergents en Amérique latine »*, a expliqué récemment le porte-parole du département d'Etat. Washington est prêt à appuyer *« toute activité israélienne compatible avec les intérêts américains dans la région »*.

On remarque, toutefois, à Washington que les objectifs des deux capitales ne sont pas les mêmes. Si M. Reagan veut empêcher les mouvements de gauche de conquérir le pouvoir en Amérique centrale, M. Begin, lui, ne pense qu'à sortir Israël de son isolement. Il appuie les gouvernements du Salvador et du Guatemala indépendamment des rapports Est-Ouest et dans le même esprit avec lequel il approvisionne l'Afrique du Sud : sans se préoccuper de la coloration politique de ces régimes ou de leur respect des droits de l'homme. Accessoirement, il y trouve l'avantage d'affaiblir le régime sandi*niste et certains mouvements* de guérilla qui entretiennent des rapports avec l'O.L.P.

M. Reagan est beaucoup moins libre de ses mouvements. Le Congrès ne l'autorise toujours pas à rétablir l'aide militaire au Guatemala. Et pour pouvoir continuer à porter à bout de bras le gouvernement du Salvador,il doit certifier tous les six mois que la démocratie, le respect des droits de l'homme et la réforme agraire progressent dans ce pays.

Est-ce à dire qu'il a chargé M. Begin d'agir à sa place ? Une telle collusion est formellement démentie à Washington. On affirme qu'il n'existe aucune espèce de coordination entre les deux capitales. Israël mènerait sa propre politique dans la région sans demander l'avis de personne.

M. Begin n'aurait même pas informé à l'avance les dirigeants américains de ses offres récentes au Honduras. *Offres désapprouvées en* partie, ajoute-t-on, puisqu'elles prévoient la fourniture d'avions Kfir. Or les Etats-Unis sont hostiles à l'introduction d'armes lourdes dans la région. Ils peuvent, théoriquement, s'opposer à ce marché car les Kfir comportent des moteurs construits par la firme américaine General Electric et soumis à une clause restrictive en ce qui concerne leur réexportation éventuelle.

Les activités israéliennes en Amérique centrale ne datent pas d'aujourd'hui. Au milieu des années 70, l'Etat hébreu avait aidé le dictateur Somoza qui gouvernait alors le Nicaragua. Après sa chute, l'aide militaire s'étendit à d'autres pays de la région. C'était l'époque où les Etats-Unis avaient suspendu leur propre assistance militaire à plusieurs régimes latino-américains, les accusant de violer les droits de l'homme. Il y avait un vide, et Israël l'occupa.

Les experts américains évaluent à 2 milliards de dollars l'assistance militaire fournie par l'Etat hébreu en *1981. Ils s'attendent à un montant* bien supérieur cette année car les Israéliens cherchent à écouler les nombreuses armes palestiniennes saisies au Liban.

Selon le New York Times, qui cite des sources américaines, Israël fournirait des armes et un entraînement militaire pour combattre les guérillas de gauche au Costa-Rica, au Honduras, au Salvador et au Guatemala. Les quantités de matériel seraient « subtantielles » par rapport à la taille des forces locales. Presque tous les soldats guatémaltèques, par exemple, seraient équipés de fusils d'assaut Galil et de mitraillettes Uzi. L'équipement israélien serait particulièrement bien adapté à la lutte anti-guérilla. – R.S.

Le nouveau gouvernement espagnol maintient le projet d'acheter un avion de combat américain

De notre correspondant

Madrid. – Le gouvernement socialiste espagnol a décidé, mercredi 12 décembre, de signer, avec la société aéronautique américaine McDonnell Douglas, un pré-contrat portant sur l'achat par Madrid de 84 avions de combat « Hornet » F.18.A. dans le cadre d'un programme de 1.890 millions de dollars (l'équivalent de 13 milliards de francs).

Toutefois, la décision prise par le conseil des ministres est loin de clore le débat provoqué par la nécessité pour l'armée de l'air espagnole de remplacer, à partir de 1986, cent vingt avions dont la conception date du début des années 60, (quarante Phantom F.4.C., cinquante-six F.5. de Northrop, et vingt-quatre Mirage-III E). Les soixante-douze autres appareils dont dispose actuellement l'aviation espagnole sont des Mirage F.1 entrés en service en 1975.

C'est le *précédent* gouvernement dirigé par le centriste Calvo Sotelo qui avait choisi, en juillet dernier, le F.18.A., de préférence au F. 16 de General Dynamics. Madrid avait jusqu'au jeudi 23 décembre pour confirmer le pré-contrat, en vertu duquel McDonnell Douglas ne pourra plus modifier ni le prix de vente, ni les délais de livraison (de 1985 à 1989). Le contrat définitif, s'il était conclu, devrait normalement être signé avant la fin du mois de mai prochain.

Rien n'empêche cependant *le* gouvernement de Felipe Gonzalez – les socialistes espagnols n'avaient pas ménagé leurs critiques contre le F. 18 lorsqu'ils étaient dans l'opposition – de revenir d'ici là sur ce choix. Tout en autorisant la signature du pré-contrat avec la firme américaine, le conseil des ministres a, en effet, invité l'armée de l'air à procéder, avant le 31 mai, à *« une évaluation en profondeur des avions européens pouvant constituer une alternative à l'option américaine »*, à savoir probablement le Mirage-2 000 de la société française Dassault-Bréguet et surtout le Tornado, construit par Panavia, un consortium regroupant la R.F.A., la Grande-Bretagne et l'Italie.

Le Tornado peut d'autant moins être écarté que le gouvernement a annoncé l'intention de l'Espagne de *se joindre au consortium* Panavia pour la réalisation du programme A.C.A. (avion de combat avancé). De plus, le conseil des ministres a ordonné une « renégociation » des contreparties qu'offre *McDonnell Douglas à l'industrie es*pagnole en échange de l'achat du F.18.A., afin notamment de *« renforcer la participation de l'industrie espagnole »* à la construction de cet appareil. – Th. M.

En Pologne

Des pièces en argent à l'effigie de Jean-Paul II

La banque nationale de Pologne mettra en circulation, l'année prochaine, deux millions de pièces en argent de 1 000 zlotys chacune à l'effigie du pape Jean-Paul II.

Il s'agira là du premier titre de paiement en Pologne qui portera l'effigie d'une personnalite encore en vie, souligne l'agence de presse polonaise PAP.

Au fur et à mesure de leur émission, ces nouvelles pièces à l'effigie du pape seront mises à la disposition des entreprises nationales pour servir à la rémunération de leurs salariés, le gouvernement ayant bon espoir qu'une partie de ces pièces en argent resteront dans les « bas de laine » des Polonais, contribuant ainsi à diminuer la circulation monétaire et, dans une certaine mesure, l'inflation.

Malfaiteurs sous couvert de valeurs islamiques

UNE TRENTAINE DE PERSONNES ONT ÉTÉ ARRÊTÉES EN ALGÉRIE

Une organisation accusée d'avoir fabriqué des bombes avec des explosifs volés a été démantelée et une trentaine de ses membres ont été arrêtés, a annoncé récemment l'agence Algérie Presse Service. Des explo*sifs volés dans une carrière* à Cap-Djinet, à une soixantaine de kilomètres à l'est d'Alger, ainsi que *« neuf bombes prêtes à l'emploi »* et trois armes à feu ont été saisies par la gendarmerie à cette occasion, pré*cise A.P.S. qui ajoute que l'affaire* remonte au 8 décembre. L'enquête, menée avec la plus grande discrétion, a abouti à l'arrestation d'une trentaine de personnes entre le 18 et le 19 décembre, tandis que quatre autres membres du groupe sont activement recherchés, précise A.P.S., qui ajoute que, outre les bombes et les armes, les autorités ont saisi *« toute une panoplie de faux documents et de cachets administratifs »*.

Dans un commentaire, *El Moudjahid* du mardi 21 décembre souligne que cette *« arrestation a permis de mettre hors d'état de nuire un groupe de malfaiteurs qui, sous le couvert d'interprétations sectaires et déviationnistes de nos valeurs islamiques, cherchent à porter atteinte aux options fondamentales du pays »*. *« En vérité*, poursuit *El Moudjahid, les auteurs de cette tentative criminelle (...) se berçaient de l'illusion de pouvoir restaurer une époque médiévale et freiner la marche de notre peuple vers le progrès et la prospérité. »*

La révélation de cette affaire intervient quelques jours après l'annonce du procès, devant la Cour de sûreté de l'Etat, de vingt-trois intégristes jugés pour appartenance à des « organisations subversives » (*le Monde* du 15 décembre).

LE GÉNÉRAL LACAZE INVITE LES ARMÉES A UN EFFORT DE RIGUEUR BUDGÉTAIRE

Dans le traditionnel message de vœux aux armées qu'il vient d'adresser à l'ensemble de ses subordonnés, le général Jeannou Lacaze, chef d'état-major des armées, invite l'institution militaire à *« participer à l'effort général de rigueur budgétaire »*.

« Notre monde, écrit notamment le général Lacaze, *est secoué par une crise économique, profonde et durable, qui atteint tous les pays, et il est soumis à un ensemble très diversifié de menaces qui implique une vigilance de chaque instant. Face à ces dangers, qui peuvent aller jusqu'à la remise en cause de l'indépendance nationale, les armées se doivent de préparer, par la définition de nouvelles structures et de concepts d'emploi spécifiques, une capacité globale adaptée aux missions que le gouvernement est appelé à leur confier, et de participer à l'effort général de rigueur budgétaire et de recherche des meilleures solutions dans le choix, l'organisation et la mise en œuvre de leurs moyens. »*

Le général Lacaze ajoute : *« Il m'appartient, dans le cadre de mes fonctions de chef d'état-major des armées, d'étudier et de proposer, avec les hauts responsables de la défense et suivant les directives du gouvernement, un projet militaire efficace et réaliste pour les prochaines années. »*

[En invitant l'armée à participer à l'effort national de rigueur, le chef d'état-major des armées reprend, mot pour mot, un appel précédent (*le Monde* du 18 décembre) du chef d'état-major de l'armée de terre, le général Jean Delaunay, et il s'inspire de propos identiques du ministre de la défense, M. Charles Hernu, qui, lors de sa visite à des régiments dans les Vosges (*le Monde* daté 19-20 décembre), avait demandé à l'armée de terre d'*« évoluer avec son temps »*.]

IMPORTANT DÉFICIT DE LA BALANCE DES PAIEMENTS COURANTS AU TROISIÈME TRIMESTRE : 25,6 MILLIARDS DE FRANCS

La balance des paiements courants de la France a été déficitaire de 25,6 milliards de francs au troisième trimestre (1). Ce résultat accentue le déséquilibre des paiements extérieurs enregistré au cours des deux premiers trimestres de l'année : – 16,7 milliards puis – 23,1 milliards. Au troisième trimestre 1981, le déficit avait été nettement moins élevé (9,5 milliards de francs).

Cumulé depuis le début de l'année – c'est-à-dire en neuf mois – le déficit des paiements courants atteint 65,4 milliards de francs.

Le mauvais résultat du troisième trimestre s'explique en grande partie par l'important déséquilibre du commerce extérieur : 30,4 milliards de francs au troisième trimestre, après 28 milliards de francs au deuxième et 21,8 milliards de francs au premier (– 13,8 milliards au troisième trimestre 1981).

(1) Après correction des variations saisonnières, le déficit des paiements courants est de 24 milliards au troisième trimestre, celui de la balance commerciale de 29,2 milliards de francs.

LE GRAND PRIX D'ARCHITECTURE A CLAUDE VASCONI

Le jury du Grand Prix d'architecture a proposé à M. Roger Quilliot, ministre de l'urbanisme et du logement, le nom de Claude Vasconi pour 1982.

[Né le 24 juin 1940 à Rosheim (Bas-Rhin), Claude Vasconi est diplômé de l'Ecole nationale des arts et industries (ENSAIS) de Strasbourg. Il a d'abord travaillé pour la ville nouvelle de Cergy-Pontoise (une gendarmerie, le centre commercial) avant d'aménager le forum commercial des Halles, en association avec Georges Pencreac'h ainsi que pour le centre culturel et administratif de Cergy-Pontoise. Lauréat du concours des maisons solaires, Claude Vasconi a construit des logements dans les villes nouvelles de Melun-Sénart, d'Evry et de Marne-la-Vallée, une tour hertzienne à la porte des Lilas (en chantier) et il est chargé de la restructuration des usines Renault de Boulogne-Billancourt (*Le Monde* du 11 décembre).]

● *L'armée de l'air américaine* vient de commander, pour la somme de 19 milliards de francs, à la société aéronautique McDonnell-Douglas, quarante-quatre avions-cargos KC-10 pour renforcer le potentiel du transport aérien stratégique des Etats-Unis.

LE MARCHAND DU TEMPLE

Une consommation stable, mais un commerce pas tout à fait comme les autres : les cierges.
(Lire page III.)

UN VILLAGE POUR LES FRANÇAIS EN CHINE

Exemple de l'ouverture économique à l'Ouest, un village pour pétroliers français.
(Lire page VII.)

RENÉ ZAZZO PSYCHOLOGUE DE LA PERSONNE

René Zazzo tente de donner une réponse scientifique au développement de la personnalité de l'enfant.
(Lire page IX.)

Le Monde
DIMANCHE



LA MOUCHE

Sur le chemin du retour

par GRAHAM GREENE

ELLE se sentait gagnée par cette timidité fort peu professionnelle, ce sentiment de son insuffisance qu'elle éprouvait avant chaque interview — l'aplomb viril du grand reporter, selon l'image traditionnelle, lui faisait défaut, mais pas son cynisme. C'est du moins ce qu'elle croyait à ce moment-là : elle pouvait se montrer aussi cynique que n'importe quel homme, et avec de bonnes raisons.

Elle se trouvait pour l'instant dans la petite cour d'un pavillon de banlieue tout blanc, et des visages de *métis* l'entouraient. Les hommes portaient tous des pistolets à la ceinture ; l'un d'eux gardait un walkie-talkie pressé contre son oreille, comme s'il guettait, avec le recueillement d'un prêtre, la parole d'un de ses dieux indiens. Ces hommes me sont aussi étrangers, songea-t-elle, que les Indiens durent le paraître à Christophe Colomb il y a cinq siècles. Leurs tenues de camouflage ressemblaient à des motifs peints sur la peau nue. *« Je ne parle pas espagnol »*, annonça-t-elle, tout comme Colomb aurait pu dire il y a cinq siècles. *« Je ne parle pas la langue indienne »*.

Elle essaya le français — sans succès, — puis l'anglais, qui était la langue de sa mère, mais elle n'obtint pas plus de résultats.

« Je m'appelle Marie-Claire Duval. J'ai rendez-vous avec le général. »

L'un des hommes — un officier — éclata de rire. Ce rire lui donna envie de quitter cette cour à la minute même, de regagner le pseudo-luxe de son hôtel, puis l'aéroport en cours de construction, et d'embarquer pour le long et fastidieux voyage de retour jusqu'à Paris. Chez elle, la peur provoquait toujours la colère.

« Allez prévenir le général que je suis là », dit-elle, mais bien sûr personne ne la comprenait.

L'un des soldats, assis sur un banc, nettoyait son arme automatique. Trapu, les cheveux grisonnants, il portait son uniforme de sergent à la manière d'un quelconque imperméable qu'il aurait jeté sur ses épaules pour se protéger de la pluie fine et intermittente qui venait du Pacifique. Elle l'observa attentivement tandis qu'il nettoyait son arme, mais l'homme ne riait pas. Celui qui tenait le walkie-talkie restait à l'écoute de son dieu et ne prêtait pas attention à elle.

« Gringo, dit l'officier.

— Je ne suis pas gringo. *Je suis française. »*

Elle se rendait bien compte à présent qu'il ne comprenait pas un seul mot — à l'exception de *gringo*. En lui souriant à nouveau d'un air moqueur, il l'accusait — du moins eut-elle cette impression, à cause de son ignorance de l'espagnol. Toutes les femmes sont inférieures, semblait-il lui dire, si elles n'ont pas d'homme pour les protéger, et toi plus que d'autres parce que tu ne parles pas espagnol.

« Le général, fit-elle encore, *le général. »*

Elle savait qu'elle prononçait ce mot de façon désastreuse pour une oreille espagnole. Elle n'avait jamais eu la mémoire des noms étrangers, mais elle parvint à repêcher celui du conseiller qui lui avait ménagé cette entrevue avec le général.

« Senor Martinez », annonça-t-elle sans cesser de se demander s'il s'agissait bien de ce nom-là — peut-être était-ce Rodriguez, Gonzales ou Fernandez.

Le sergent referma la culasse de son arme avec un bruit sec et, sans quitter son banc, s'adressa à elle dans un anglais presque parfait. *« Vous êtes mademoiselle Duval ?*

— Madame Duval.

— Mariée, alors ?

— Oui.

— Bah, ça n'a pas beaucoup d'importance, dit-il en mettant la sûreté.

— Ça en a pour moi.

— Je ne pensais pas à vous. »

Il se leva et alla parler à l'officier. Ses galons n'annonçaient qu'un simple sergent, mais sa personne laissait paraître une sorte d'autorité qui ne devait rien à la hiérarchie. Elle l'avait trouvé plutôt insolent, mais il ne le fut pas moins avec l'officier. De son arme balancée à bout de bras, il lui indiquait à présent la porte d'entrée de l'insignifiant pavillon.

« Vous pouvez y aller. Le général va vous recevoir.

— Le senor Martinez est-il là — pour traduire ?

— Non. Le général veut que je me charge de la traduction. Il désire vous voir seule.

— Dans ce cas, comment pourrez-vous traduire mes propos ? »

Elle constata que le sourire du sergent, malgré les termes qu'il employait, n'avait en définitive rien d'insolent.

« Ah ! mais ici, on dit toujours à une fille : viens avec moi, qu'on soit seuls. »

Elle fut retenue une nouvelle fois dans un petit vestibule qu'ornaient un mauvais tableau, un guéridon, un nu sculpté de style victorien finissant et un chien de porcelaine grandeur nature. Le soldat qui l'arrêta désigna le magnétophone qu'elle portait en bandoulière.

« Exact, fit le sergent. *Il vaudrait mieux le laisser sur la table.*

— Ce n'est pas qu'un magnétophone. Je n'ai jamais appris la sténo. Est-ce que ça ressemble à une bombe ?

— Non. Mais tout de même — ce serait mieux. S'il vous plaît. »

Elle posa l'appareil sur le guéridon. Il faudra que je me fie à ma mémoire, songea-t-elle, à ma foutue mémoire que je déteste. *« Après tout,* dit-elle, *si je suis une meurtrière, vous avez toujours votre revolver.*

— Un revolver ne le protégera pas », répliqua le sergent.

CELA faisait plus d'un mois que le rédacteur en chef l'avait conviée à déjeuner au Fouquet's. Elle ne le connaissait pas, mais il lui avait adressé une invitation habile et courtoise, composée dans un caractère qui évoquait les lettres d'imprimerie. Il y faisait l'éloge d'une interview qu'elle avait donnée à une autre journal. Peut-être sa lettre était-elle un rien condescendante : il n'oubliait pas que la revue dont il avait la charge était d'une plus haute tenue intellectuelle que celle où elle écrivait. Elle serait à coup sûr moins bien payée, ce qui était toujours le signe de la qualité.

Elle accepta l'invitation, car le matin même elle avait eu une nouvelle « explication finale » avec son mari — la quatrième en quatre ans. Les deux premières avaient été les moins pénibles : la jalousie est, après tout, une forme d'amour ; la troisième, terrible, laissa éclater la douleur des promesses non tenues, mais la quatrième fut la pire, sans amour ni colère, rien d'autre que la lassitude et l'agacement nés de la répétition du même reproche, de la conviction que l'homme avec qui l'on vit ne changera jamais, et de la triste certitude qu'au fond on ne s'en soucie plus guère. Cette fois, avait-elle songé, c'est vraiment l'explication finale. Il ne lui restait plus qu'à boucler ses valises. Dieu merci, il n'y avait pas d'enfants à prendre en considération.

Elle entra dans la salle du Fouquet's avec dix minutes de retard. Elle avait dû attendre beaucoup trop souvent dans des restaurants pour demeurer ponctuelle. Elle demanda au serveur de lui indiquer la table de M. Jacques Durand et vit un homme se lever pour l'accueillir. Il était grand, mince, très beau — en cela, il lui rappelait son mari. La séduction physique peut être aussi écœurante que les truffes en chocolat.

Sa distinction aurait été presque imposante sans cette ondulation un peu trop parfaite des cheveux grisonnants au-dessus des oreilles — mais ses oreilles, il fallait l'avouer, possédaient la taille masculine idéale. (Elle avait horreur des petites oreilles.) Elle l'aurait pris pour un diplomate si elle n'avait pas su qu'il dirigeait cet hebdomadaire de la gauche bon genre qu'elle ne lisait que rarement, n'éprouvant guère de sympathie pour sa tendance à la politique de salon.

Nombreux sont les hommes qui semblent amorphes au premier abord, mais s'animent par le regard ; chez celui-ci, les yeux, malgré la galanterie un peu dédaigneuse qu'on y lisait, étaient la part la moins vivante. Seuls les mouvements de son élégante charpente, tandis qu'il lui offrait un siège et lui passait le menu, le dotaient d'une certaine vie — il y entrait une part de séduction, mais cette séduction ne s'exprimait que par les mots.

Il conseilla le turbot, puis, lorsqu'elle eut accepté sa suggestion, il exprima à nouveau le plaisir que lui avait procuré la lecture de cette dernière interview, en reprenant les termes mêmes de sa lettre — c'étaient peut-être les siens, après tout, et non ceux de sa secrétaire, car il ne se serait sans doute pas donné la peine de les apprendre par cœur.

« Leur turbot est excellent, ajouta-t-il.

— Je vous remercie. Vous êtes très aimable.

— Il y a longtemps que je suis ce que vous faites, madame Duval. Vous allez en profondeur. Vos interviews ne sont pas dictées par vos victimes.

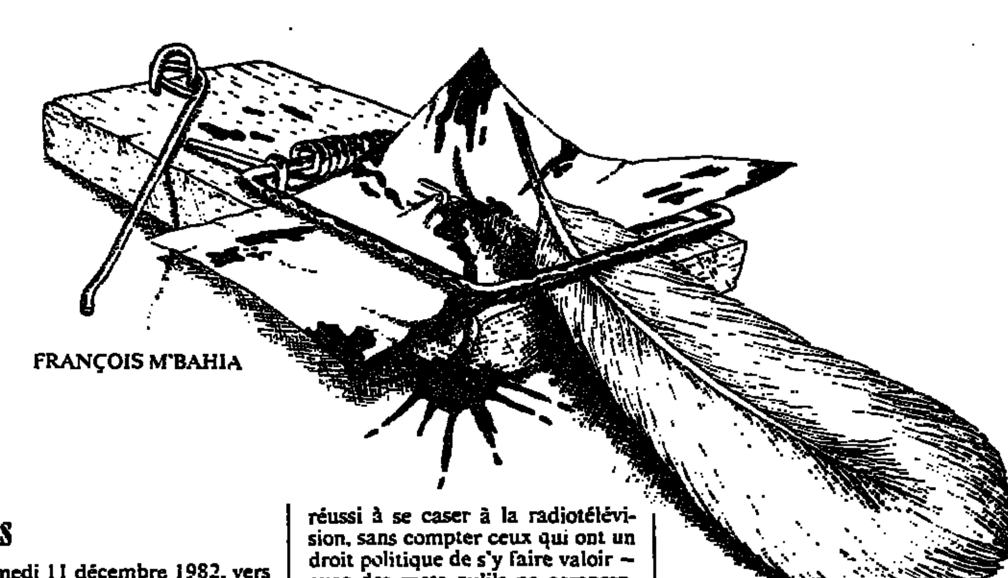
— J'utilise un magnétophone.

— Je ne parlais pas sur un plan littéral. (Il fit craquer sa tranche de pain grillé.) *Vous savez, cela fait longtemps* (son vocabulaire semblait limité, mais peut-être était-ce dû au respect d'un protocole journalistique) *que je vous considère comme une des nôtres. »*

Dans sa bouche, c'était visiblement un compliment, et il marqua un temps d'arrêt, sans doute dans l'attente d'un nouveau remerciement. Elle se demanda combien de temps il lui faudrait pour passer aux choses sérieuses. Sur son lit, il y avait toujours ces valises béantes. Elle voulait les remplir avant le retour de son mari — il était peu probable, mais pas impossible, qu'il rentre avant l'heure du dîner.

(Lire la suite page X.)

COURRIER



FRANÇOIS M'BAHIA

Soins

Samedi 11 décembre 1982, vers 13 heures, sur le trottoir, devant la porte d'entrée de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Une femme, dans un *état psychiatrique manifestement* grave, saute sur toutes les passantes qui l'approchent et les bat violemment. Les gens regardent, sans prendre aucune initiative. A plusieurs reprises, deux employés en blouse blanche (infirmiers ? personnel administratif ?) sortent de l'hôpital, tabassent copieusement la malheureuse en la laissant par terre, et s'en retournent à l'intérieur. La scène semble devoir se répéter indéfiniment.

Arrive alors un groupe d'étudiants de dix-huit ans environ (ah ! ces jeunes, la plaie de notre société) ; ils interpellent les deux « hospitaliers », leur demandent *soit de conduire cette femme* aux consultations d'urgence ou au service de psychiatrie, soit de téléphoner à police secours. Réponse : *« Ce n'est pas notre affaire, cela ne nous regarde pas. »* Les étudiants vont alors eux-même alerter les agents de la préfecture de police, proche de quelques dizaines de mètres ; un car de police secours arrive immédiatement et emmène la femme. *Je n'épiloguerai* pas sur l'indifférence, bien connue, de nos concitoyens : on ne peut même pas parler, ici, de lâcheté, car il n'y avait aucun danger à parcourir quelques mètres pour prévenir un agent.

Plus *intéressant, en revanche,* me semble le comportement des deux agents hospitaliers, que l'« affaire » ne concernait pas... sauf pour venir tabasser de temps en temps cette malade mentale, ce qui demandait évidemment moins d'efforts que de téléphoner à la police (mais procurait peut-être plus de satisfactions ?). Indépendamment des implications juridiques d'une telle attitude (et ce ne sont pas les témoins qui manquent), cela laisse rêveur sur les possibilités d'« humanisation » de nos hôpitaux *tant qu'un minimum de formation* psychologique (j'allais dire « humaine » ou « morale », langage ridicule et d'un autre temps) ne sera pas dispensé au personnel qui y travaille. Sujet tabou, sans doute. On sait bien que seuls les médecins sont responsables de la déshumanisation des hôpitaux, tout comme les jeunes sont la cause de l'insécurité dans les rues...

DOCTEUR ELIE ARIÉ
(Paris.)

Inabrégeable

Je pense que ce n'est pas *Gutenberg qui capitule* (comme l'a écrit Jacques Cellard dans *le Monde Dimanche* du 5 décembre 1982), c'est la langue et la culture françaises réunies.

Car je ne considère pas comme enrichissement les trois quarts des « créations » qui ne font que pousser dans l'oubli – et par pure paresse, fatuité et imitation du voisin (ou des « speakers ») – les mots existants et suffisants dans la littérature et même ce que vous appelez les « Arts ».

Je ne parle que des langues que je connais assez bien, c'est-à-dire le français et l'allemand, car dans cette dernière langue le phénomène est absolument identique.

On connaît depuis longtemps une table abattable, mais pourquoi faut-il « abonnable, abrégeable et abolissable » abominables ?

Pourquoi écrit-on les non-voyants, est-ce plus « social » que aveugles ? *Les non-mobiles,* quand il y a des paralysés ? Et, si j'avais le temps et le goût de retourner dans ma tête des centaines de souvenirs du même genre exécrable – j'essaie d'abréger – si cela est abrégeable parce que trop extensible.

Car la même stupidité règne et se répand dans la langue allemande, pratiquée par un tas de « chercheurs » en socio-quelque chose, n'importe quel type qui a réussi à se caser à la radiotélévision, sans compter ceux qui ont un droit politique de s'y faire valoir – *avec des mots qu'ils ne comprennent* pas eux-mêmes et que 87 % des auditeurs ou ne perçoivent même pas ou ne comprennent pas. C'est ainsi qu'ils comprennent qu'ils sont de pauvres choses, tout juste bons à voter – un de ces jours on leur proposera des bulletins avec des zèbres ou autres symboles. J'ai essayé une fois – mais il est impossible d'enregistrer sur magnétophone assez rapidement tant de « ge-kreierte » bluffures, la presse n'étant pas en reste. A noter que l'allemand est ma langue maternelle, que j'aime autant que la française et diverses autres dont j'ai des notions.

Au diable votre banque de terminologie – que l'on recommence à apprendre à lire et à écrire aux enfants. Pour des milliers de gens que l'on laisse parler et écrire, cela n'est plus « faisable/machbar ». Il y a surproduction de termes impropres (dans les deux sens).

Recevez, Monsieur, mes salutations désolées.

KYRA DUSCHEK
(Vienne, Autriche.)

Les débuts des coopératives agricoles

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu l'article de Philippe Frémeaux sur les coopératives agricoles, dans le *Monde Dimanche* du 5 décembre. Permettez-moi d'y joindre mes propres réflexions :

En août 1934, le prix du blé s'établissait autour de 30 F le *quintal à la Bourse de commerce.* Mais dès 1933, les syndicats agricoles avaient conclu avec le ministère de l'agriculture des contrats de report qui devaient permettre aux contractants de recevoir finalement entre 70 et 80 F. Démunis de moyens, ils accomplissaient une tâche à laquelle ils n'étaient pas préparés et qui allait couvrir de nombreuses irrégularités. Aussi dès *février 1936 on* attendait du nouveau gouvernement une organisation complète du marché contre laquelle allaient tout naturellement *s'élever spéculateurs et* opposants à la politique gouvernementale.

L'Office du blé était créé le 15 août 1936... L'Office se trouvait placé au sommet d'une organisation du marché basée sur le fonctionnement d'organismes stockeurs où les coopératives, rapidement constituées, devaient se tailler tout de suite la part du lion. Toute une série de dispositions prévoyant les modalités de stockage, d'écoulement des stocks, de résorption des excédents, de finan*cement par l'intermédiaire du* Crédit agricole, de subventions pour la construction de silos et de primes d'amortissement au moyen d'un fonds spécial alimenté par une taxe sur les livraisons directes en meunerie, étaient prises.

L'Office, en assurant le contrôle administratif et comptable des coopératives, a joué un rôle particulièrement éducatif auprès d'organismes naissants dont les conseils d'administration étaient composés d'agriculteurs qui *n'avaient pas hésité à prendre* des responsabilités dans leur gestion. Des adhérents venus nécessairement y souscrire des parts sociales y côtoyaient des usagers pour lesquels la loi avait prévu un temps de réflexion, en leur octroyant un *délai de trois ans pour adhérer* ou renoncer. Dégagés de toutes responsabilités, ils ne contribuaient pas moins au frais de gestion.

Depuis cette époque, les coopératives de blé, devenues céréales en 1941 à la suite de l'extension de la *réglementation aux céréales secondaires,* ont fait leur chemin. Elles ont beaucoup investi et adhéré à des unions. En participant à des activités annexes et complémentaires, elles constituent aujourd'hui, comme l'auteur de l'article l'a souligné, l'une des branches les plus solides de l'organisation professionnelle agricole.

P. MARCUS
(Metz.)

Saint-Cloud

Dans la rubrique « Courrier » du *Monde Dimanche* du 12 décembre 1982, M. Roger Maillard fait un certain nombre d'observations sur le domaine national de Saint-Cloud.

Je pense que vos lecteurs seront intéressés de savoir que les chiens ne doivent être tenus en laisse qu'à deux emplacements seulement du domaine : les jardins à la française et le jardin du Trocadéro.

Pour le reste, il est seulement demandé de ne pas laisser errer les animaux sans surveillance (article 5 du règlement du domaine).

Il me semble qu'il s'agit là d'un bon compromis entre le désir légitime des propriétaires de laisser courir leurs chiens et le désir non moins légitime de l'Etat de maintenir en parfait état le parc (ce qui est, je crois, le cas, grâce à la compétence et au dévouement des jardiniers et des agents de surveillance).

M. Maillard signale également le problème posé par une passerelle reliant le parc à la ville de Saint-Cloud. Vos lecteurs seront également intéressés d'apprendre que la ville de Saint-Cloud a prévu de remplacer cette passerelle (qui ne fait pas partie du domaine national) par un nouveau passage très bien aménagé.

Enfin, M. Maillard se plaint de l'absence des gardes : qu'il sache que le domaine est très bien surveillé même s'il ne voit pas des agents partout. Il est d'ailleurs connu pour être l'un des plus sûrs de toute la région parisienne, et on y relève un nombre exceptionnellement faible d'agressions ou de plaintes.

JOSEPH BELMONT,
Conservateur du domaine national de Saint-Cloud.

PARTI PRIS

L'enfant-dieu

Laissons l'âne et le bœuf aux écologistes, les bergers aux provençaux et les rois mages aux diplomates. Noël, c'est l'enfant entre Marie et Joseph. L'enfant-dieu. Il suffit d'une minuscule pour que l'image devienne celle de bien des couples aujourd'hui : entre les parents, l'enfant-dieu.

Les démographes en sont d'accord. S'il y a, en France, moins d'enfants, il n'y a jamais eu aussi peu de ménages sans enfants. « Parmi les couples mariés dans les années 30, indique Jean-Claude Deville, de l'INED (1), 16 à 17 % n'avaient pas d'enfant. Dans les années 50, ils n'étaient plus que 10 %, et, d'après les données les plus récentes, ils ne seront bientôt plus que 5 %. » Pour autant qu'on puisse le savoir, les couples non mariés sont aussi plus nombreux à avoir un enfant. N'en pas avoir est devenu ou redevenu une épreuve, un chagrin. Teinté parfois de culpabilité. Paradoxalement, mais la tendance n'est pas nouvelle, plus l'avenir est sombre, plus les hommes et les femmes veulent assurer leur pérennité. Certains experts y voient, notamment dans le cas présent, un désir d'assurer, à travers l'enfant, une promotion sociale. D'où l'enfant unique, sur qui se concentrent toutes les ressources.

Tentons une autre explication. Les Français d'aujourd'hui craignent la solitude. Même et peut-être surtout la solitude à deux. En même temps, le couple est l'alliance de deux personnalités de plus en plus autonomes d'où un partage des tâches quotidiennes même ménagères. L'enfant est élevé par la mère et, beaucoup plus directement qu'hier, par le père. Il est un point de rencontre, non seulement de soucis, mais aussi de soins. Les séparations n'en deviennent que plus déchirantes, chacun se sentant capable de répondre à la totalité des besoins éducatifs et matériels. Mais les unions solides en deviennent plus équilibrées.

L'enfant est dieu, de la même façon, pour chacun de ses parents. Et il est mêlé plus étroitement à la vie commune, tels ces bébés qu'emportent sur leur dos ou sur leur ventre les pères et les mères qui font les courses du ménage.

Les moralistes déploreront sans doute la diminution des « fratries », et peut-être n'ont-il pas tort. Mais ce nouveau modèle de famille n'en est pas moins un signe d'adaptation et, même limité, un motif d'optimisme.

JEAN PLANCHAIS.

(1) Le Monde de l'éducation, décembre 1982.

VOUS ET MOI

Paris-Londres-Paris

Extraits du *Manuel classique de conversations françaises et anglaises* en une série de dialogues destinés à faciliter la pratique de la conversation familière, par P. Sadler, Librairie française et anglaise J.-H. Truchy, Paris 1842.

– Adieu la France pour quelque temps, et maintenant voyons cette *île célèbre.*

– Nous nous en rapprochons rapidement. Combien de milles croyez-vous que nous faisons à *l'heure ?*

– Je crois que nous en faisons dix ou onze.

– Quelle découverte utile que celle de la vapeur, et le moyen de la dompter et de la gouverner !

– J'ai un peu de nausées, mais je ne peux pas dire que je suis malade.

– Avez-vous déjà voyagé sur quelques-uns des chemins de fer ? C'est un moyen bien expéditif de voyager.

– Lorsqu'il y aura des chemins de fer de Paris à Calais, et de Douvres à Londres, on pourra aller de Paris à Londres en un jour.

– Quelle importante invention ! Nous entrons maintenant *dans l'embouchure de la Tamise.*

– Voilà la Tour, si célèbre dans l'histoire, et ce grand bâtiment en pierre, c'est la douane.

– Vous n'avez pas de beaux monuments sur les rives de votre fleuve.

– Londres étant le port de mer le plus commerçant du monde, les rives sont pour la plupart couvertes d'immenses magasins de dépôt *pour recevoir les marchandises.*

– C'est dommage.

– Les Anglais se réconcilient facilement avec cette idée, en réfléchissant que cet encombrement est la source de leur prospérité nationale.

● Au spectacle

Je vois des dames au parterre, ce qui me paraît *étrange ;* sont-ce des dames comme il faut ?

– Oh ! oui, ce sont des femmes et des filles de bourgeois, ou des gens de la classe moyenne de la société.

– Mais vous savez sans doute *qu'en France les femmes ne* vont pas au parterre.

– Oui, mais dans nos théâtres les places de parterre sont chères, et, comme vous pouvez le voir, on y est commodément et la société y est bien composée. Eh bien, maintenant que le premier acte est fini, que pensez-vous de ce que vous avez vu ?

– Le changement continuel de décors me paraît extraordinaire.

– Oui, j'ai remarqué à Paris une pièce entière représentée sans ce que nous appelons un changement de scène.

– *C'est que notre attention* se porte plutôt sur le mérite de l'auteur, et que nous suivons plus scrupuleusement les préceptes des *anciens à l'égard des unités* de temps, de lieu et d'action.

● De retour en France

– Pouvez-vous nous donner deux places dans le coupé pour Paris, demain matin ?

– *Oui, monsieur, il nous* reste précisément les deux places, numéros 2 (deux) et 3 (trois).

– Inscrivez-les pour nous, et voilà 20 (vingt) francs d'arrhes.

– Dormez-vous bien en voiture ? Que je ne vous empêche pas de dormir quand vous en aurez l'envie.

– Je vous en remercie, je vais faire une petite somme.

– Allons, éveillez-vous, nous voici à Beauvais.

– Ai-je ronflé ?

– Oui, pas mal. Nous serons dans la capitale dans à peu près 7 (sept) heures.

– Oui, pourvu qu'il n'arrive rien pour nous retarder.

– Mais il n'y a pas de probabilité qu'il nous arrive quelque chose, n'est-ce pas ?

Pas que je sache, mais la voiture pourrait ou se briser ou verser.

– Je ne serais pas étonné de la voir se *briser,* elle est si lourdement chargée.

– Mais nos diligences sont construites très solidement, elles versent plutôt qu'elles ne se brisent.

– Avez-vous jamais versé en diligence ?

– Oui, une fois.

– Vous êtes-vous fait mal ?

– Pas du tout, car je voyais que nous allions verser, et je me suis cramponné fortement au côté supérieur. Les diligences versent-elles quelquefois en Angleterre ?

– Oui, quelquefois, et généralement il y a du monde grièvement blessé.

– *Je ne m'étonne pas,* on y met tant de monde sur l'impériale.

– Quelle est cette colline à droite couverte de moulins à vent ?

– C'est *Montmartre... Nous* voici aux barrières de Paris ! Je n'ai pas remarqué de barrières à l'entrée de Londres, de sorte que l'on sait à peine quand on est dedans, ou en dehors des limites de la ville.

– Non, parce qu'il n'y a pas de droits d'entrée à payer comme l'octroi à Paris.

– Je remarque que quelques-uns des arbres sur le boulevard sont très grands, tandis que beaucoup d'autres me paraissent nouvellement plantés, comment cela se fait-il ?

– Avant la *révolution de 1830* presque tous les arbres sur les boulevards étaient de haute taille.

– Et qu'est-ce qui leur est ar*rivé à cette occasion ?*

– Pendant le combat, le peuple abattit un grand nombre des plus beaux arbres, et les plaça en travers *sur la chaussée pour arrêter la* marche de la troupe ; mais nous voici dans la cour des diligences.

– Je n'en suis pas fâché, car je commençais d'être un peu engourdi. Que pensez-vous maintenant de l'Angleterre ?

– Tout autrement que je ne pensais avant mon départ. J'étais imbu de beaucoup de ces préjugés qui nous font regarder les étrangers comme des barbares, ou du moins comme inférieurs à nous-mêmes.

– Ces préjugés, qui sont com*muns à toutes les nations, viennent* généralement de l'ignorance, du manque d'expérience ou du manque de réflexion.

– C'est vrai, et en outre les vues ambitieuses des deux pays, l'Angleterre et la France, cherchant l'une et l'autre à l'emporter dans la balance des nations, entretiennent une rivalité perpétuelle, et par conséquent une éternelle jalousie *entre elles. Si elles pouvaient toujours* maintenir une bonne intelligence entre elles, elles pourraient faire la loi au moins à l'Europe.

– *Mais prétendez-* vous qu'une nation a le droit de faire la loi à une autre nation ?

– *Oh ! nous commençons* à présent à parler politique, le fléau de toute harmonie sociale, restons-en là dans l'espoir que l'Angleterre et la France puissent conserver longtemps des sentiments d'amitié réciproque...

(Ces phrases très utiles ont été sélectionnées par **JOHN HARRIS.***)*

Des plumes et des hommes

Un lecteur qui a eu une connaissance très précise des faits qu'il rapporte nous écrit :

Une fuite de pétrole brut à partir d'une cuve a provoqué une sorte de petit lac ou étang, au nord du Sahara. Des oiseaux – dont j'ignore le nom malheureusement mais d'espèce rare paraît-il – se sont englués dans la mare, croyant avoir à faire à un de ces lacs si nombreux au désert pour le repos des migrateurs.

Un technicien anglais a pu « télexer » à Londres à une organisation S.O.S.-oiseaux. O surprise, le lendemain de cette nuit fatale, un jet est arrivé près des lieux, avec vétérinaires, ballons d'oxygène pour oiseaux, cages pliantes, bacs avec essence de térébenthine, etc. Plusieurs dizaines d'oiseaux ont été sauvés, plusieurs dizaines d'autres ont été rapatriés par l'avion après beaucoup de difficultés avec les douanes locales qui n'en revenaient pas... A la question rituelle *« Avez-vous quelque chose à déclarer ? »*, s'entendre dire *« cinquante oiseaux mazoutés »*, c'est un peu dur pour un douanier. Après télex aux autorités compétentes, les oiseaux étant un patrimoine planétaire, la douane a donné l'autorisation d'emmener...

J'oubliais : médecin, je suis confronté tous les jours dans la région aux problèmes d'évacuations de malades. (...) C'est beaucoup plus long et difficile que d'évacuer des oiseaux. Je crois qu'on va plumer et goudronner nos malades...

Timbres

Dominique, dix ans, vit à l'étranger. Elle est venue passer un an en France, et, comme elle ne parle pas le français, nous l'avons inscrite dans une école bilingue. Après deux semaines de français, *elle rentre un soir tout excitée : « Demain l'institutrice nous emmène au bureau de poste acheter des timbres. »*

Ce sera leur première expérience « sur le terrain ». Les enfants ont appris par cœur la petite phrase, *« Est-ce que je pourrais avoir un timbre, s'il vous plaît ? »* L'institutrice a contacté le bureau de poste, elle a choisi une heure creuse... *Le lendemain soir,* Dominique rentre à la maison la tête basse. *Je vois que* quelque chose ne va pas. A-t-elle été au bureau de poste ? Oui. A-t-elle acheté son timbre ? Non. Après le deuxième enfant, la préposée a dit : *« Ça va prendre trop de temps »*, et, a refusé de les servir.

Dominique se souvient que, lorsqu'elle avait quatre ans, alors qu'elle était à la maternelle dans son pays natal, j'avais accompagné sa classe au bureau de poste local. Là, non seulement les enfants avaient acheté leur timbre, l'avaient collé avec soin sur une lettre destinée à leurs parents et avaient mis la lettre à la boîte, mais le directeur du bureau avait accompagné les enfants derrière les guichets, avait récupéré leurs *lettres et leur avait montré* comment les lettres étaient tamponnées, triées, mises dans la case correspondant à leur adresse pour que le facteur les distribue le lendemain.

Dominique a tout de même appris quelque chose de son expérience au bureau de poste parisien : maintenant quand nous allons à la poste, elle ne veut même pas demander les timbres elle-même. Elle devient de plus en plus française : elle a appris à avoir peur des fonctionnaires derrière leur guichet.

ÉMILE LANGLOIS
(Paris.)

Puce

Avec retard, je prends connaissane de votre article paru dans *le Monde Dimanche,* « Mettez une puce dans votre moteur ».

J'y relève, en haut de la colonne 5, une inexactitude. En effet, ce n'est pas sur la 2 CV Citroën qu'un système de correcteur d'assiette a fait son apparition. Ma 402 Peugeot, modèle 1937, était *déjà équipée d'un dispositif analogue.* Le conducteur disposait au tableau de bord d'un bouton qui, au moyen d'un câble, permettait de modifier l'inclinaison des deux projecteurs, eux-mêmes solidaires d'une barre orientable...

Ce n'est d'ailleurs pas le seul détail que Citroën semble avoir emprunté, pour sa 2 CV, à la 404 Peugeot !

G. DELAHAYES
(Montreuil.)

Le marchand du temple

Dans les églises, les cierges portent les prières des croyants jusqu'au ciel. Une forme de piété qui, dans le Midi, n'a pas disparu. Et un commerce pas tout à fait comme les autres.

A l'entendre, son métier ne présente rien que de très banal. Hier vendeur d'instruments chirurgicaux, puis d'appareils électro-ménagers, aujourd'hui représentant en cierges : ces péripéties s'inscrivent à ses yeux comme le déroulement naturel d'une carrière vouée au commerce. « *Après tout*, explique Gaël Genin, *il fait bien que les cierges arrivent dans les églises.* » Alors, au volant de sa camionnette de la Ciergerie marseillaise, il sillonne le Var et une partie des Alpes-Maritimes, allant d'églises en chapelles et de temples en cathédrales.

Un métier agréable, indépendant, avec une clientèle de commerce plus sympathique — et plus facile — que les acheteurs de robots ménagers. Tout au plus, Gaël reconnaît-il avoir éprouvé quelques difficultés à pénétrer des arcanes de la hiérarchie ecclésiastique : « *Je voyais ça en profane : le curé à la cure, l'évêque à l'évêché. Mais quant à situer vicaires, abbés ou chanoines... Il a fallu que j'apprenne les grades et les fonctions. Mais je simplifie souvent avec un « Monsieur le curé » passe-partout.* »

Il a mis un certain temps à faire la part des choses — et à trouver la juste mesure — entre les impératifs du commerce et le respect qu'il porte au sacerdoce : « *Aujourd'hui, j'ai oublié la soutane de mes clients, je les considère comme autant de petits patrons qui gèrent leur fonds de leur mieux.* »

Il semble d'ailleurs que le clergé, de son côté, ne se sente pas toujours à l'aise devant cette intrusion du négoce dans les lieux de culte. A preuve, les quelques prêtres qui s'affirment « anti-cierges » et refusent d'en proposer la vente à leurs paroissiens.

Une activité rentable

Peut-être n'ont-ils pas oublié que, pendant longtemps, allumer un cierge ou un flambeau dans une église était réprouvé comme une pratique païenne. Le concile de Nicée en a certes officialisé l'usage en l'an 787, mais la vente proprement dite est restée longtemps aux mains de commerçants, installés sur la place de l'église. Aujourd'hui, la distribution a changé de mains et elle s'effectue dans les lieux saints eux-mêmes.

Bien que le geste conserve une chaste dignité — on glisse ses pièces dans un tronc et personne ne vient contrôler l'honnêteté de l'acheteur — il n'en témoigne pas moins d'une transaction commerciale. Pourquoi se le cacher ? A 2 F pièce (tarif de vente moyen), l'activité est rentable. Les bénéfices les plus importants, qui atteignent, dans les paroisses du sud-est de la France, quelques centaines de milliers de francs, sont envoyés à l'évêché. Les petites paroisses affectent directement leur budget-cierges (6 000 à 8 000 F par an) à des opérations telles que le rempaillage des chaises de l'église ou l'électrification des cloches... et parfois à arrondir les fins de mois, souvent difficiles, des curés.

Si les cierges ont conservé une forme effilée, héritée d'ancestrales techniques de fabrication par trempage — les mèches sont trempées verticalement dans des bains successifs de cire chaude, — ils ont perdu une bonne part de leur splendeur d'antan... et de leur folklore.

Trente au kilo

L'ancienne prescription ecclésiastique qui obligeait les ciriers à incorporer 30 % de cire d'abeille dans leurs produits est désormais tombée en désuétude. Il s'agissait alors d'éviter les inconvénients des chandelles en suif, qui enfumaient et noircissaient les murs. La paraffine, qui brûle proprement, est désormais la principale matière première.

La variété des modèles s'est également réduite. « *95 % de mes ventes sont des cierges de dévotion, ceux que les paroissiens offrent aux saints en actions de grâces. Le calibre moyen a diminué : le type le plus courant est le « 30 au kilo », c'est-à-dire que nous en fabriquons 30 avec un kilo de paraffine. Autrefois, on vendait beaucoup de 10 au kilo.* »

Quant aux cierges plus importants, « *de qualité liturgique* », ils tendent à disparaître. Rares demeurent les paroisses qui acquièrent encore un de ces énormes cierges pascaux — jusqu'à une vingtaine de kilos et deux mètres de haut — destinés à brûler une année entière. De son côté, l'Église a mis un frein aux habitudes de certains paroissiens, qui faisaient réaliser des chefs-d'œuvre pour célébrer communions ou processions. Entièrement travaillés à la main, finement ciselés et décorés, ces cierges faisaient parfois l'objet d'une véritable surenchère entre familles, peu compatible avec la dignité de la cérémonie.

Conséquences de ces évolutions, la profession a subi de profonds bouleversements. Les petits ciriers, demeurés fournisseurs exclusifs de « leur » paroisse, n'ont pu survivre, essoufflés par la raréfaction des débouchés et incapables d'investir dans la modernisation de leur équipement. Quant à se reconvertir dans la « *bougie de ménage* », l'opération aurait été difficile dans la mesure où elle aurait nécessité l'acquisition de nouvelles machines (1).

Pour fournir les 3 000 à 3 500 tonnes de cierges consommées chaque année en France, ne restent qu'une cinquantaine d'artisans et six fabriques d'envergure plus importante. Il est difficile d'établir précisément les parts de marché de ces six « grands », certains préférant entourer leurs chiffres d'une discrétion de confessionnal. On sait que la Ciergerie lourdaise (dévotion oblige) arrive facilement en tête du groupe. Quant à la Ciergerie marseillaise, avec sa maison mère de Cahors, les établissements Fénelon, elle se situe en bonne place parmi les six premiers. Ceux-ci, issus pour beaucoup de rachats ou de regroupements successifs, campent sur un territoire bien défini. « *Mais le marché devient plus difficile. Le temps sera bientôt révolu où chacun pouvait se contenter de vivre sur sa région. On n'en est pas encore à tenter de se piquer des clients, mais ça viendra sans doute un jour.* »

La situation se tend d'autant plus que quelques fabricants étrangers tentent de prendre pied sur le marché français. La Ciergerie marseillaise a assisté, il y a quelques années, à l'offensive d'un concurrent allemand sur une partie de son fief du Sud-Est. L'intrus, qui employait des méthodes commerciales « *pour le moins culottées* » — certaines paroisses se sont retrouvées munies de stocks pour plusieurs années, — s'est depuis lors retiré. Mais déjà, certain fabricant italien tente une percée du côté de Nice... « *Il va falloir qu'on réagisse.* »

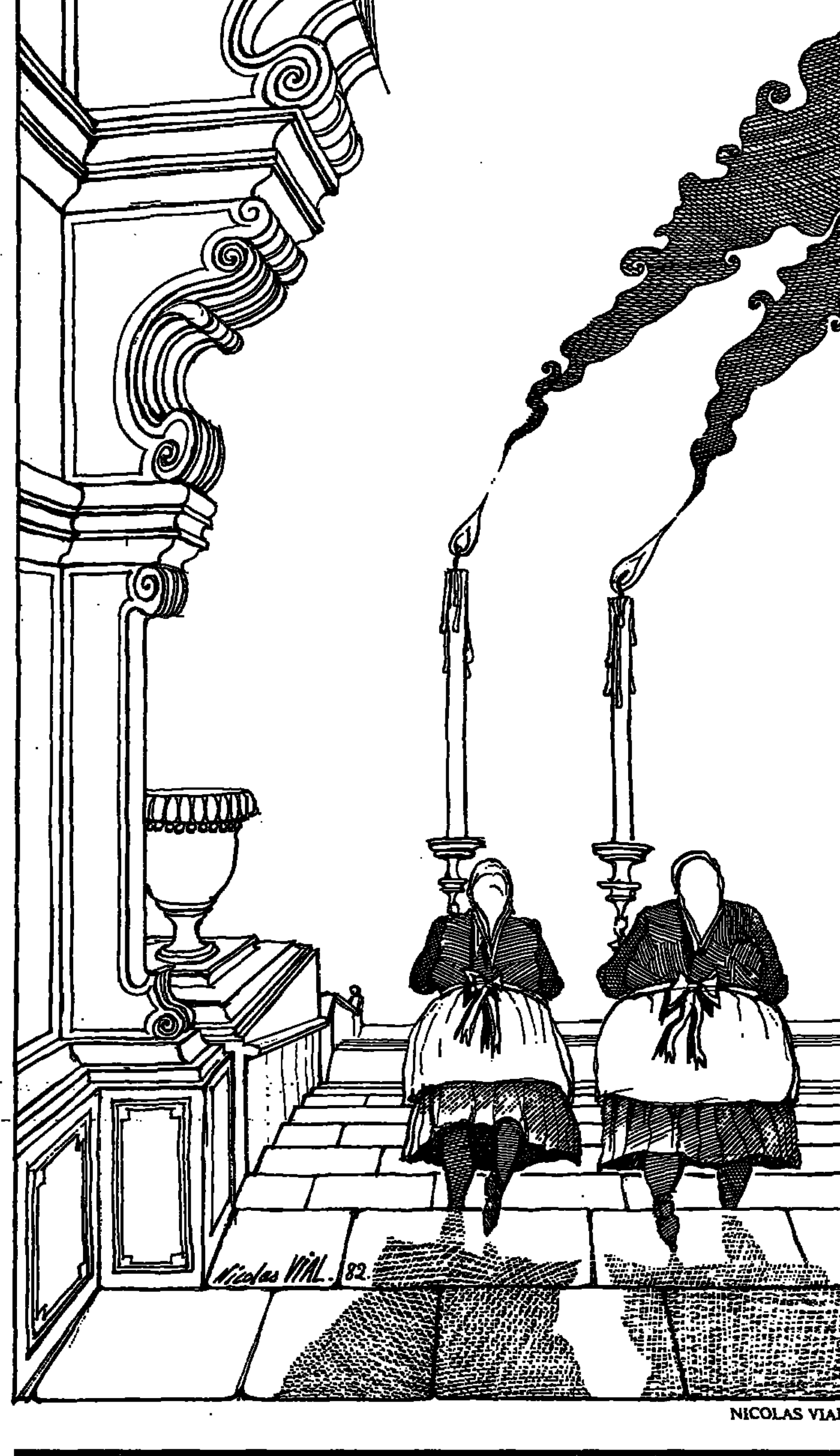
Faute de pouvoir agir sur la demande qui émane des paroissiens, de quels arguments commerciaux peuvent se prévaloir les professionnels auprès de leur clientèle ecclésiastique ? On insiste, bien sûr, sur les réductions de prix, mais, surtout, sur le « service » : le personnel s'est raréfié dans les églises, et les prêtres, souvent âgés, demeurent très sensibles à l'aide qu'on peut leur apporter pour transporter les caisses de cierges, nettoyer les bougeoirs... et racheter les débris de cire.

Gaël, lui, s'estime bien loti : « *La consommation de cierges est, dans le secteur Sud-Est, une des plus fortes de France.* » Certes, on n'atteint pas le record des 700 à 1 000 tonnes vendues annuellement à Lourdes, mais, ici, cathédrales ou lieux de pèlerinage réalisent facilement leurs cinq tonnes par an. Il semble que le tempérament méditerranéen se prête fort bien au geste familier d'allumer un cierge. Réflexe que l'on accomplit parfois avec exubérance : « *Les gens mettent facilement cinq cierges d'un seul coup. Ou même une vingtaine, lorsque le « pitchoun » a réussi à l'examen.* »

Enfin, si la consommation paraît s'être stabilisée depuis plusieurs années, l'apparition d'un nouveau produit, sur ce marché qui était demeuré très traditionnel, ouvre d'intéressantes perspectives : c'est la « *veilleuse votive* », un petit godet en plastique coloré dans lequel est fichée une rondelle de paraffine.

Une innovation qui semble recueillir la faveur des croyants et qui séduit également les prêtres, parce qu'elle est plus légère à manipuler et qu'elle supprime les corvées de nettoyage. Après être resté longtemps confidentiel, le marché de ces veilleuses s'est récemment élargi. Pour la Ciergerie marseillaise, elles représentent 20 % des ventes dans les régions prospectées. Reste à savoir s'il ne s'agit là que d'un engouement passager ou si ces chandelles nouvelle version vont sonner, à terme, le glas des longs cierges classiques. Beaucoup en garderaient sans doute la nostalgie. ■

BÉATRICE D'ERCEVILLE.



NICOLAS VIAL

(1) Les bougies « de ménage » sont le plus souvent fabriquées soit par moulage (paraffine chaude ou en poudre) soit par étirage : une longue mèche passe en continu dans plusieurs bains de paraffine chaude, et le rouleau de pâte est débité au fur et à mesure.

CROQUIS

Les visiteurs du soir

Ils se manifestent chaque année à la même période, entre 19 et 21 heures... Samedi soir. Nous sommes à peine passés à table que retentit un coup de sonnette. J'ouvre.

« Bonsoir monsieur, c'est le facteur... Voici le calendrier... »

J'y vais de mon obole, la même somme que l'an passé, mais augmentée de l'inflation. J'aurais certainement plus de courrier l'an prochain...

Lundi soir. Même tranche horaire, même coup de sonnette ferme.

« Bonsoir... Les éboueurs... »

Cette fois, ils sont deux, en tenue, je peux donner. Chaque année, en effet, un de leurs collègues passe quelques jours avant eux, mais... pour son compte personnel. Il m'a eu l'an dernier, cette année j'ai poliment refusé.

Jeudi soir. Nous avons à peine donné le premier coup de fourchette que...

« B'soir m'sieur... C'est les égoutiers, avec leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année ! »

Tiens, je ne les avais jamais vus ceux-là... Ils sont en tenue de travail, moins leurs bottes géantes, pour dissiper le moindre doute. J'y vais donc de mon petit cadeau...

Dimanche soir. Nouveau coup de sonnette. Je parie pour les pompiers, que je n'ai pas encore vus. Cela m'inquiète un peu d'ailleurs...

Non, c'est le voisin. Je fais un geste machinal vers ma poche...

« Est-ce que vous pourriez me prêter un ouvre-boîtes ? »

Ah, ce n'était que ça. J'ai eu peur.

MICHEL MONNEREAU.

L'anniversaire

C'est un anniversaire qu'il ne marque d'aucune cérémonie. Apparemment, c'est un jour comme les autres. Il en porte simplement le poids avec plus de lassitude et de gravité.

Quelque part, au plus profond de son être, il y a une immense tristesse que, depuis un an, faisait semblant d'ignorer. Mais pourtant, il savait bien... Et aujourd'hui, ce gouffre qui jamais plus ne sera comblé est là, béant, noir... Toutes les paroles qui n'ont pas été dites quand il en était encore temps ; toutes les incompréhension, les silences, les maladresses, les mille médiocrités de la vie, tout ce qui en une seconde a éclaté pour ne laisser que ce gouffre d'absence...

Mais il le sait bien, il est inutile d'imaginer les mots qu'il aurait fallu prononcer. Ces mots-là ne renvoient qu'à sa solitude. Et l'envie de dire à ceux qui sont vivants : parlez-vous, ne vous laissez pas arrêter par les susceptibilités vaines ou les pudeurs absurdes.

Et pourtant, ils ne se voyaient pas souvent. Un week-end par-ci par-là. Et toujours cette même impression de ne rien avoir à dire. Des heures sous les tic-tac synchronisés de la pendule et du gros réveil.

Aujourd'hui, un an après, du fond du gouffre béant de son infinie tristesse, un visage le regarde. Il sent encore la pression de cette main amaigrie et trop chaude qui serrait la sienne. A qui pourrait-il confier cette tristesse-là qui, il le sait bien, ne le quittera plus jusqu'à ce que ce soit son tour ?

Il y a un an aujourd'hui, son père est mort.

JEAN GUILOINEAU.

TRANCHES DE DRAMES

Une mort pour 20 francs

« *Où est l'argent ?* » Les coups de poing pleuvent sur la vieille dame. Son petit-fils Emmanuel, dix-huit ans, sera arrêté dès le lendemain. Une misérable histoire...

VISAGE lisse, cheveux sages, regard vide. Les dernières photos d'Emmanuel Delattre ne montrent qu'un gamin timide, dans les quatorze ans. Depuis, plus rien. Ces quatre dernières années, plus personne ne s'est soucié d'immortaliser l'adolescence d'Emmanuel Delattre. Père, mère, copains de la ZUP de Méru (Oise) : Emmanuel Delattre a traversé leurs vies sans laisser *d'image. Jusqu'à l'autre jour.* Une photo floue, rapide, énigmatique. En fait, on y voit surtout les gendarmes. La photo s'étalait à la « une » de *l'Écho de Méru,* le jour de l'arrestation d'Emmanuel Delattre, inculpé de coups mortels *sur la personne de sa grand-mère.*

Emmanuel Delattre (dix-huit ans et demi) et Patrick Véron (vingt ans) ont tué, une nuit de septembre, dans son pavillon de Tourny (Eure), Juliette Roussel *(soixante-douze ans), grand-mère* du premier. Le pavillon, Emmanuel le connaît bien pour y avoir séjourné plusieurs étés. A son dernier séjour, en 1979, il a effectué quelques petits travaux de maçonnerie. *« Pas très nerveux »,se souvient son oncle* Daniel.

Pour ne pas se faire repérer, les deux garçons entrent par le jardin. La porte du pavillon n'est pas verrouillée, Emmanuel le sait.

Mais la vieille dame, qui dormait, se réveille. Que se passe-t-il alors ? Les deux hommes ont-ils bu ? *Patrick Véron commence à* la frapper, tandis que le petit-fils, pour ne pas être reconnu, se cache d'abord dans la cuisine. *« Où est l'argent ? »* Une giclée de gaz lacrymogène dans les yeux de la grand-mère permet à Emmanuel *de se joindre à Patrick. Les coups* de poing pleuvent. En vain. Ils lui ligotent les mains avec une serviette. *« Où est l'argent ? »* Juliette Roussel répond sans doute qu'il n'y a rien. Et c'est vrai. Depuis la dernière visite de son petit-*fils, elle a pris l'habitude de placer* ses économies à la banque. Butin de la soirée : 20 francs, et quelques bijoux sans valeur.

Les deux complices prennent encore le temps de vider le garde-manger, cassent la croûte sur place. Et, peu avant l'aube, laissant Juliette Roussel morte, s'en retournent, d'abord sur un cyclo*moteur dérobé puis en train. Deux* changements jusqu'à Méru, où ils arrivent au matin. Épuisés, ils s'endorment dans une Ford stationnée sur le parking de la ZUP, qui appartient à un copain : leur gîte depuis que Patrick Véron, fa*tigué de se faire morigéner par sa* mère, a claqué la porte de l'H.L.M. familiale, quinze jours auparavant.

« Si tu veux, je t'épouse »

Pour les gendarmes, une enquête ultra-rapide. Le crime est découvert dès le matin par le fils de la victime, qui venait comme chaque jour apporter à sa mère *son déjeuner. On apprend tout de* suite qu'un des trente-cinq petits-enfants de la victime, Emmanuel, a déjà été incarcéré pour de petits vols à la roulotte. Les deux jeunes gens seront arrêtés dans la journée, aux yeux de toute la ZUP, sous les insultes de Mme Véron, qui, de sa fenêtre, crie : *« Feignants ! ».* Ils n'opposeront aucune résistance, cueillis dans leur sommeil sur les banquettes de la Ford.

Voilà pour l'histoire. Reste à tenter de comprendre. Emmanuel a grandi à quelques kilomètres de Méru, dans le petit village de Saint-Crépin-Ibouvilliers. Son père, Gérard Delattre, y est né. Ses grands-parents s'y sont rencontrés. La grand-mère paternelle d'Emmanuel, Adèle, y vit encore. Son grand-père, « le grand mineur », comme on l'appelait, un sacré gaillard quand il s'agissait de sarcler la betterave, lui a un jour « proposé la botte » en ces *termes : « Adèle, tu me plais. Si tu veux, je t'épouse. »* Le village se le raconte encore. « Le grand mineur » travaillait déjà à l'usine des peintures Hempel, à Saint-Crépin. *« Une firme internationale »,* dit le village avec respect. On s'y embauche de père en fils. Gérard et ses frères y travaillent donc.

Gérard épouse Thérèse Roussel. L'épousée, issue d'une famille de douze enfants, vient de *Tourny, dans l'Eure. Le père, an*cien ouvrier agricole, est mort amputé des deux jambes, après une gangrène. Plusieurs frères de Thérèse sont restés à Tourny et travaillent, eux aussi, dans la même exploitation que leur père, chez *les Durand, 1 000 hectares de* betteraves, distillerie, vingt-huit ouvriers.

Gérard et Thérèse ont deux enfants. Emmanuel est l'aîné.

Mais, un jour de 1977, Thérèse s'enfuit avec un autre homme. *« Je ne saurai jamais pourquoi »,* soupire Gérard. Elle emmène les enfants avec elle, à Mantes-*la-Ville (Yvelines), où elle habite* une H.L.M. en bordure de l'autoroute de Normandie. Pour vivre, elle trouve des emplois de serveuse dans des cafés de Mantes. Elle rompt avec ses frères et sœurs, qui, aujourd'hui encore, ne connaissent même pas son adresse.

Emmanuel entame alors un C.A.P. de maçonnerie à Evreux, au lycée technique du bâtiment, en face de la maison d'arrêt. *« Aucune motivation pour l'école »,* disent ses bulletins. Il ne passera jamais son C.A.P. Le dernier trimestre avant l'examen, il ne se présente plus au lycée. Il n'y laisse aucun souvenir. Un gamin fermé, *« timide à l'oral »,* déplore un professeur. Bref, rien.

En surnombre par charité

Commencent pour lui, en 1980, deux ans d'errance, de Mantes à Saint-Crépin, entre ses deux parents. Errance dans ce drôle de pays à betteraves, ni tout à fait campagne ni tout à fait banlieue, à vingt minutes à peine du tunnel de Saint-Cloud, un pays qui hésite déjà entre les briques *du Nord et les colombages de* Normandie. Trop gâté par sa mère, Emmanuel ? Un jour, elle l'expulse. Au lieu de partir en stop ou en train, il s'offre un taxi (une heure de route environ). Son père paiera à l'arrivée.

Gérard, resté seul, a commencé à boire. Après maintes *« explications » — « sans le cogner, hein ! »,* — il parvient à embaucher Emmanuel aux peintures Hempel. *« En surnombre, par charité »,* précise le directeur. Emmanuel y reste quelques mois. Et un lundi matin, ne se présente pas à la pointeuse.

Dérive. A Méru, il retrouve Patrick Véron, un ancien camarade d'école, qui vient, lui, de rater son C.A.P. de menuisier. Une petite bande se forme. Il devient punk. Promène ses chaînes, ses épingles et son inutilité dans la ZUP de Méru. Le samedi soir, on descend en bande faire vrombir la Ford, au pot d'échappement trafiqué, des aigles décalqués sur les portières, dans les rues de Méru. Emmanuel fait des virées à Paris, va traîner au Forum, récolte une amende de la R.A.T.P., remonte à Méru. Boit, fume, tâte de la colle à rustines. *« De tout »,* dit une copine. Et, un soir de mars 1982, avec Patrick Véron déjà, il est arrêté pour des vols à la roulotte, vols et dégradations dans un collège. Deux mois et demi de prison.

*Quand il revient, il s'est en*durci. *« Se castagner avec deux mecs en même temps ne lui faisait plus peur. Avant, il aurait hésité. »* Il raconte la prison. L'homosexualité dans les cellules. *« Là, on ne l'a pas cru. Il se vantait. » Son monde s'est rétréci.* A dix-huit ans, il est indésirable chez ses parents après avoir dérobé leurs économies. Plusieurs fois il a brisé la porte vitrée de son père, pour aller fouiller le tiroir du buffet. Un soir, *« ils m'ont attendu à quatre pour me voler mon pognon »,* raconte Gérard. Depuis, Emmanuel n'est jamais revenu chez son père. Grillé chez son père , grillé chez sa mère, ne restait que la grand-mère. Emmanuel se souvient de ses vacances à Tourny. Il revoit parfaitement les cachettes de la vieille dame. Et, trois semaines après sa sortie de prison , c'est la nuit de Tourny.

Rue Aval, à Tourny, où habitent de nombreuses veuves, la panique a régné le lendemain du crime, jusqu'à la révélation, en fin de journée, de l'identité du meurtrier. *« Ça nous a presque rassurés. Ça devenait une affaire de famille. »* A Méru, deux commu*nautés se renvoient la culpabilité : « C'est Manuel qui a entraîné mon gars,* accuse Mme Véron dans la ZUP. *Il fallait voir comment il nous insultait. Patrick, il est pas violent, mais seulement... comment dire, impulsif.» « Il a été pourri par les voyous de Méru !* réplique le maire de Saint-Crépin, M. Genty. *Ici, les enfants des écoles m'embrassent toujours. Après trois mois de collège à Méru, ils sont méconnaissables, déguisés ».*

La famille Roussel, le premier moment de colère passé, s'est portée partie civile, *« pour comprendre ».* Emmanuel est en prison à Évreux. En face de son ancien lycée... ■

DANIEL SCHNEIDER.

CULTURES

Des chantres du terroir

Leur métier : la terre. Leur passion : l'écriture. Ils se veulent « écrivains-paysans ». Mais leur référence est celle d'une agriculture familiale qui disparaît.

IL faut descendre quelques marches pour entrer dans la grande salle, plongée dans la pénombre, de la ferme de Claire Méline. Sur la longue table de bois brut patiné par les coudes s'entassent d'épais manuscrits. Claire Méline, soixante et un ans, robuste et pleine d'énergie, est écrivain à ses heures, mais sa profession c'est l'agriculture : 52 hectares en polyculture, une grande ferme en carré à Genlis, petite bourgade en passe d'être intégrée dans l'agglomération dijonnaise.

Outre de nombreux poèmes et nouvelles, elle a déjà publié un roman, *le Petit Père d'Etienne le Rouge*, en 1975, évocation de la Franche-Comté à travers les souvenirs d'un vieux paysan. En préparation, un roman, *le Merleau et le Renard*, et une autobiographie, *le Royaume de la Champisse.* Claire Méline l'ouvre d'un geste fébrile et passionné. Cela débute ainsi : *« J'ai rêvé un jour d'un monde gouverné par la sagesse des vieillards et la pureté des enfants. »*

Sa passion de l'écriture n'est peut-être pas sans lien avec sa jeunesse. Ses parents cultivaient quelques parcelles de terre dans le Jura. Placée à neuf ans chez des agriculteurs pour garder les troupeaux, domestique ensuite pour les gros travaux *« dans des maisons bourgeoises »*, où raconte-t-elle, on l'appelait « Fin de série » parce qu'elle venait de la campagne, et où on lui passait les restes des repas par une lucarne. A vingt-quatre ans, elle entre à Dijon dans une fabrique de chaussures, *« dans un bureau chauffé l'hiver »* ; elle y apprend à rédiger *« des lettres bien tournées »*.

A trente ans, épousant un cultivateur de la région, elle revient à l'agriculture. Entre les travaux ménagers — trois enfants à élever — et ceux des champs, elle trouve un peu de temps pour jeter cahin-caha des idées sur le dos d'enveloppes. Si sa famille s'intéresse à la progression de son œuvre, c'est souvent pour dire : vivement que tu aies fini, pour nous faire à nouveau la cuisine. Insomniaque, elle écrit quand tout le monde dort. *« Je suis une terrienne qui s'est frottée au monde citadin... Ça m'a fait ouvrir les yeux. »*, dit-elle aujourd'hui. Et d'ajouter : *« On parle au nom de ceux qui ont vécu la même chose mais qui ne savent pas le dire. »*

Un témoignage de femme

« La poésie est un moyen de progresser sur le plan personnel et de sortir ce que l'on a au plus profond de soi », explique Chantal Olivier, de sa voix calme et lente, choisissant ses mots. Chantal Olivier, trente-huit ans, est aussi venue à l'agriculture par le mariage — voici quinze ans. Auparavant, elle s'occupait d'enfance inadaptée. Elle et son mari font des céréales, des cassis et un *peu de vin pour eux sur 50 hec*tares de terre à cailloux et 10 hectares de bonne terre près de Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or). Elle a mis quatre ans pour vraiment s'intégrer au milieu paysan. A présent, dit-elle, *« je me sens le droit d'en parler en tant que telle »*.

Aucun de ses deux recueils n'a été publié : *« Ça ne m'intéresse pas. »* Actuellement, elle travaille sur *« un témoignage de femme dans l'agriculture : dans son intimité, dans ses relations avec l'homme paysan »*.

Peut-être est-ce le succès de l'autobiographie d'Anne-Marie Crolais, président du centre départemental des jeunes agriculteurs des Côtes-du-Nord, *l'Agricultrice* (1), qui l'a décidée. *« C'est un témoignage de syndicaliste. Mais l'agriculture, ça n'est pas que ça. Je voudrais faire un témoignage de femme, dire ce qui se passe en moi lorsque je travaille, dire le choc que l'on ressent lorsqu'une récolte est perdue à cause de la grêle. Et puis, j'en ai assez de ce qui se raconte sur l'agriculture. On est trop tiraillé entre une époque et une autre. Même entre nous, parfois, on a du mal à se comprendre. »*

Quand ce témoignage verra-t-il le jour ? Elle-même ne le sait pas. Le soir, elle jette quelques notes sur un cahier d'écolier. Mais, de mai à octobre, le manuscrit reste dans le tiroir. La terre reste prioritaire.

Ils sont ainsi quelque cent cinquante agriculteurs, dispersés à travers la France et membres de l'Association des écrivains-paysans (2), auteurs de monographies ou conteurs en patois local. Qu'ils écrivent des poèmes, des souvenirs ou des romans, c'est toujours leur village, leur milieu, qui les intéressent. Ils parlent des temps où savoir signer de son nom y était une marque d'éducation et de notoriété.

Cette association est née en 1972, sous l'impulsion de Jean Robinet, agriculteur en Haute-Marne. Né en 1913 en Haute-Saône, aîné d'une famille de cinq enfants, Jean Robinet a quitté l'école à douze ans pour travailler la terre aux côtés de son père.

Ce père de sept enfants, a depuis toujours eu la soif de connaître. Enfant, il lit tout ce qui lui tombe sous la main : *« Le quotidien local, avec ses titres énormes en première page et tout son intérieur empli de petits riens » (3)*, le Petit Larousse, les Evangiles. Son premier livre, *Compagnons de labours*, consacré aux chevaux, il l'écrit en captivité, sur du papier d'emballage que lui procure en fraude un ami : rapatrié clandestinement le manuscrit remporte un prix littéraire. Mais Jean Robinet retrouve son métier de cultivateur pour nourrir femme et enfants.

Neuf ans plus tard seulement, une maladie qui le clouera au lit lui permettra d'écrire *l'Autodidacte* (3).Il sera l'un des rares écrivains-paysans à pouvoir mener une œuvre littéraire continue.

Un sujet tabou

Cependant, la moitié de ces « écrivains-paysans » ne sont pas des agriculteurs mais des ruraux ou des citadins d'origine paysanne cherchant à retrouver le contact avec la nature. Leur présence permet à l'association de *survivre* : les plus jeunes de ces écrivains-paysans avoisinent les quarante ans, l'agriculture familiale porteuse de « l'esprit-paysan » disparaît. Et puis, le monde agricole ne voit pas toujours d'un bon œil l'activité littéraire : *« Ecrire des poèmes, c'est un sujet tabou dans ma famille »*, dit Chantal Olivier.

L'association est aussi *« le geste d'une minorité qui a besoin de se regrouper »*, ajoute Chantal Olivier. Une minorité dont le drapeau est l'« esprit-paysan ». *« Qui a pu croire un jour qu'un homme des champs aux mains calleuses ait pu aimer, penser, espérer ou souffrir ? »*, écrit Claire Méline dans *le Petit Père d'Etienne le Rouge. « On n'imagine pas que les paysans puissent vivre par l'esprit ! »*, tempête Jean Robinet. L'agriculture, dit-il, n'est pas qu'une technologie : la terre pour les paysans, c'est « physique ». *« On aime marcher sur sa terre,* dit Claire Méline. *Parfois j'enlève mes souliers. Il y a comme une sorte d'osmose. » « La femme et les enfants passent après : la terre c'est une rivale,* ajoute Chantal Olivier. *C'est souvent un problème dans les couples mixtes »* (4).

A son association, Jean Robinet assigne aussi un autre rôle, plus social, amener les agriculteurs à lire. *« Pour les paysans, l'instruction, c'est pouvoir se défendre. »* Et de faire ce constat : dans les foires régionales, *« des gens qui n'entreraient jamais dans une librairie viennent nous voir et achètent des livres, parce qu'ils se retrouvent dans ces ouvrages, qui parlent de leur région ou de leur métier »*.

Mais, pour être reconnu écrivain, il faut être publié. L'édition est la bête noire de ces écrivains-paysans, qui se sentent méconnus, voire méprisés par ce monde qu'ils ignorent, de leur côté. Jean Robinet, édité chez les « grands » (Fayard, Flammarion), demeure une exception. Peu d'écrivains-paysans sont sortis de l'anonymat. Beaucoup publient à compte d'auteur. Heureusement, l'association compte quelques éditeurs, tels que Albert Chappuis, éditeur et auteur suisse (5). Ou encore Jean-Claude Rodet, directeur de la nouvelle collection « Agriculture-Actualités », lancée par les Editions Camugli, à Lyon (6).

Leur avenir est peut-être régional. Claire Méline s'est ainsi fait une notoriété en Bourgogne au travers de revues et manifestations. Et le poète Emile Joulain, quatre-vingt-deux ans, *« l'gâs Mil' »*, comme on l'appelle chez lui, est un personnage renommé en Anjou. Ses poèmes, il les écrit en patois angevin. En septembre dernier, au cinquantième anniversaire de la grande coopérative la CANA d'Ancenis, auquel assistait le ministre de l'agriculture, Emile Joulain était là pour chanter *« Ein cœür de pésan c'est fait comm'les aut'es / Ça s'loge û c'que dis'nt nos instituteürs, / Ent' les pomons, en l'mitan dés côtes / C'ést fait comm' lés aut's ein cœür de pésan »*. ■

FRANTZ WOERLY.

(1) Ramsay, 1981. L'ouvrage a été tiré à 44.732 exemplaires.

(2) Association internationale des écrivains-paysans d'expression française. Mlle D. Boussard, 57, rue d'Auxonne, 21000 Dijon.

(3) *L'Autodidacte*, Slatkine, Genève, 1981. Jean Robinet a publié notamment des romans comme *les Grains sous la meule* (Flammarion, 1964) et, tout récemment, *le Maïs des sables* (Éd. Mon Village) ; des enquêtes sur la paysannerie, comme *Les paysans parlent* (Flammarion, 1972) et *Paysan d'Europe* (Fayard, 1973), des chroniques, notamment *le Cœur des hommes* (*Denoël/Serpenoise, 1982*).

(4) Couples de plus en plus nombreux, où le mari travaille sur l'exploitation et où la femme a un emploi non agricole.

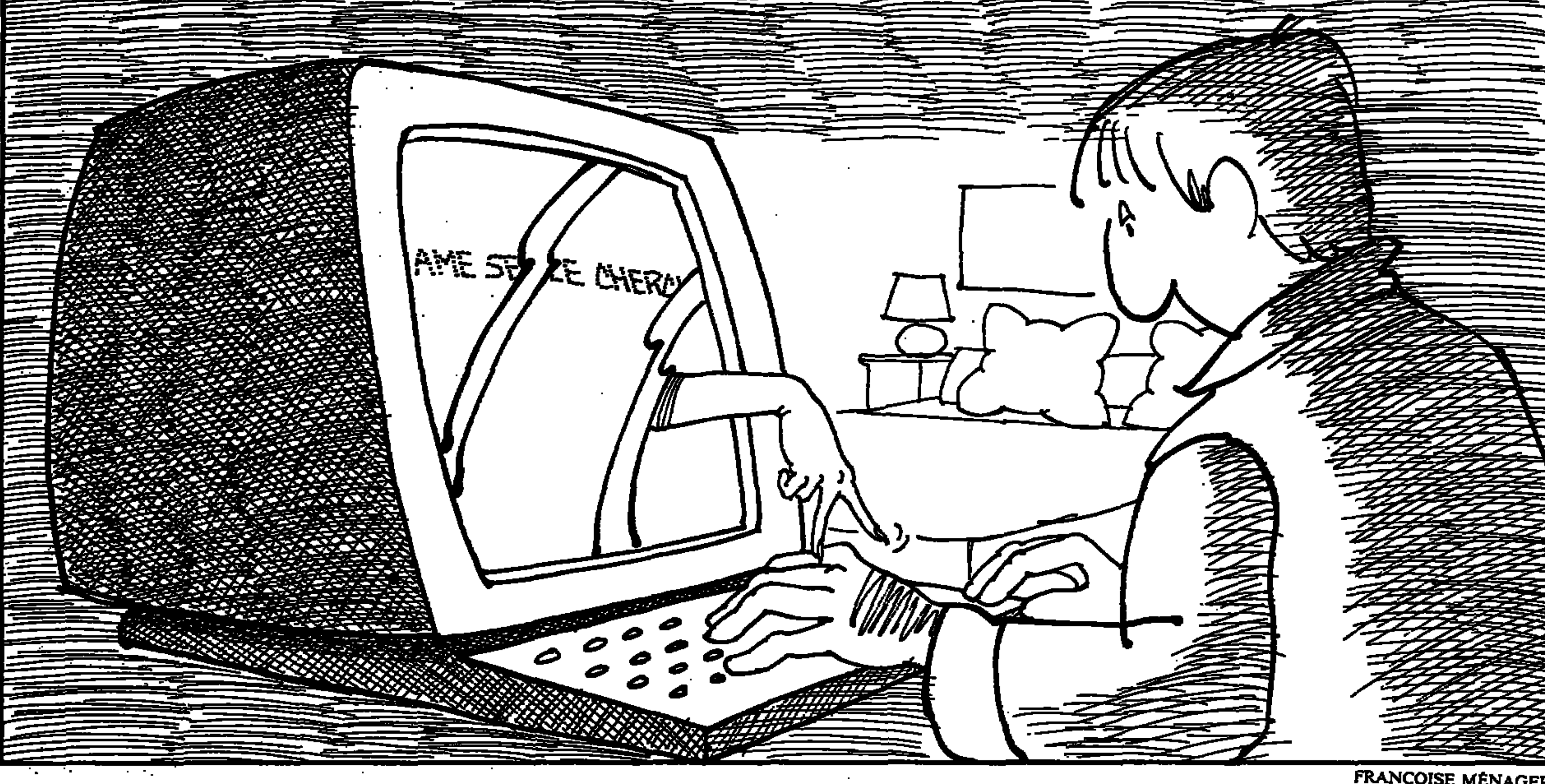
(5) Mon village, Vuilliens-Vaud, 1099 Suisse.

(6) 6, rue de la Charité, 69002 Lyon. Le premier volume, qui vient de paraître, est un ouvrage pratique sur les légumes biologiques, tiré à 3.000 exemplaires, *le Potager au naturel*, par Victor Renaud, membre de l'association.

DEMAIN

Les pirates de Gretel

Des Strasbourgeois ont « détourné » un réseau expérimental de télécommunication lancé par *les Dernières Nouvelles d'Alsace* et l'utilisent pour des messages parfois très personnels.


FRANÇOISE MÉNAGER

« T*U as envie de moi ?*
— *Devine...*
— *Tu es seul ?* »
— ...
— *Viens tout de suite, je suis toute nue et terriblement seule...* »

Sans s'émouvoir outre mesure de propos aussi lestes, mon terminal Minitel affiche consciencieusement la conclusion de ce dialogue libidineux. Un registre de langue inattendu pour un médium accoutumé au langage austère des chiffres, des soldes et des stocks.

A Strasbourg pourtant, depuis la mise en place de l'expérience Gretel, de mystérieux correspondants — Nounours, Mickey, Moutchasgraciassenor — échangent en toute impunité leurs phantasmes les plus secrets, protégés par le double écran du terminal et de leur pseudonyme. Ces débordements amoureux n'étaient pas, on s'en doute, prévus par les responsables du projet. Détournement du médium ? Télématique sauvage ?

L'expérience de télématique grand public Gretel — couleur locale oblige, — conduite sous les auspices des Télécommunications et du grand quotidien régional *les Dernières Nouvelles d'Alsace*, a démarré il y a un peu plus d'un an. Elle s'adressait à l'origine à un public limité : les membres sélectionnés d'une association de quartier dynamique, l'Association des résidents du quartier de l'Esplanade (ARES). On avait prévu de distribuer une soixantaine de terminaux. Une deuxième opération, par l'intermédiaire des banques du quartier de l'Esplanade, devait, dans l'esprit des promoteurs, aboutir à dissiminer au total, cent à cent-vingt terminaux.

Se fondant sur les statistiques nationales portant sur des actions comparables à destination du grand public et notamment sur l'expérience de Vélizy (Yvelines) lancée par le ministère des P.T.T., on prévoyait une moyenne des deux appels de quinze minutes par semaine et par abonné (1). Aujourd'hui, l'ordinateur des D.N.A., le « serveur » en jargon informatique, doit faire face à six appels hebdomadaires de trente à cinquante minutes en moyenne pour chaque terminal.

Débordés par leur succès, les promoteurs n'ont pas réussi à contenir la prolifération des terminaux : cinq cents ont été distribués par les P.T.T., mais on en a recensé mille deux cents branchés sur le central du journal, astreint à deux cents heures de charge, et dont neuf cent soixante appellent régulièrement. Les lignes sont perpétuellement saturées. Certains se sont procuré un terminal auprès du constructeur, une filiale strasbourgeoise d'Alcatel... Ou par des voies détournées (2).

Aujourd'hui, les responsables du journal envisagent de constituer un groupement d'intérêt économique (G.I.E.) avec les banques intéressées et la région pour l'exploitation du réseau, et voudraient décupler au moins les voies d'entrée d'ici à la fin de 1984, pour répondre aux demandes.

Quant aux modes d'utilisation du système, ils ont déjoué toutes les prévisions des responsables de Gretel !

Schématiquement, Gretel offre deux modes d'utilisation. Il permet, à travers un sommaire d'une dizaine de chapitres, la consultation de diverses informations : programmes TV, cinémas, météo, informations juridiques, horaires de trains ou d'avions, recettes de cuisine, liste des hôtels, des restaurants... ou encore des comptes bancaires personnels. D'autre part, les programmes permettent aux utilisateurs, directement ou par l'intermédiaire d'une « boîte aux lettres », d'échanger des messages personnels. Enfin, des programmes de jeux offrent la possibilité de se mesurer à l'ordinateur. Le tout gratuitement.

Des problèmes éthiques

Après quelques semaines, Gretel a fait l'objet d'un détournement imprévu. Cinquante pour cent du trafic est accaparé par la « messagerie » instantanée - les terminaux parlent aux terminaux — ou sous la forme de « boîte aux lettres » à l'intention des abonnés. Quarante pour cent du temps d'utilisation est consacré aux autres programmes « interactifs », jeux, etc. Dix pour cent seulement des appels intéressent les informations proprement dites.

Outre les finalités nouvelles que ces réactions imposent à l'opération, le phénomène pose également des problèmes éthiques. L'irruption sur un terminal utilisé par un enfant de messages qui mériteraient le carré blanc a provoqué quelques réactions inquiètes, le système fonctionnant à certains moments comme un réseau de rendez-vous (« *Le vendredi soir et le samedi soir, on peut obtenir tout ce qu'on veut, pour tous les goûts* », dit un des responsables de Gretel). La prolifération des terminaux a conduit à une multiplication d'abonnés « pirates » qui, sous le couvert d'une identité cryptique, se jouent du contrôle de Big Brother.

Cette singulière « cancérisation » du réseau a amené les responsables de Gretel à contrôler l'accès à la messagerie en imposant une nouvelle identification des abonnés, au moins pour l'usage des « boîtes aux lettres » : un code spécial pour les terminaux qui peuvent être utilisés par des enfants — une manière pour l'ordinateur de compter ses petits. Mais ils sont, ces organisateurs, de leur propre aveu, les premières victimes de leur succès.

Le langage des « télémateurs » présente des traits originaux, induits par le médium. Libérés de la finalité utilitaire habituelle, les terminaux bousculent les conventions et la syntaxe.

« *Ami* ». D'entrée, le mot de code qui permet à chaque abonné d'afficher les coordonnées des correspondants branchés sur le réseau au même moment assigne aux échanges le ton de la complicité. La servitude qu'impose l'usage du clavier alphabétique contribue à privilégier les énoncés brefs. Questions, ordres, demandes se succèdent sur l'écran. « *Tu viens ?* » ; « *Tu veux ?* » ; « *Tu as ?* » ; « *Tu es ?...* ». Le tutoiement, bien sûr, est de rigueur.

La parenté de ces dialogues avec la langue des cibistes se retrouve dans le recours au « break », un énoncé bref destiné à « casser » le discours de l'interlocuteur, pour reprendre l'initiative de l'échange. Autre trait commun, la domination de ce que les linguistes ont appelé la « fonction phatique » du langage : les messages ont pour fonction ultime de pérenniser la communication, de maintenir le contact. Jeux de mots, calembours, c'est le domaine du « *comment vas-tu, -yau de poêle ?* ».

Cette relative indigence du contenu des messages est en partie due aux caractères originaux du cadre. Dans la plupart des situations de communication, les interlocuteurs disposent d'emblée d'un ensemble d'informations sur l'identité de leur partenaire. Le contact direct, la voix, l'écriture, permettent à chacun de se faire une idée de l'âge, du sexe, de la condition sociale, de la personnalité même de l'autre. Ces données déterminent l'ensemble des énoncés possibles, par les présupposés que chacun adopte. Il y a, dans chaque situation, des choses à dire et des répliques interdites, selon les préjugés que l'on soupçonne et les opinions que l'on prête.

Tout cet appareil complexe qui constitue la « règle du jeu » est quasiment inexistant dans la communication télématique. Ce phénomène encourage chez les « télémateurs » un jeu de cache-cache linguistique ; on s'exhibe pour mieux se cacher. L'anonymat du pseudonyme facilite la transgression, les sollicitations explicites. La faculté d'interrompre à tout moment l'échange sans crainte des représailles est une garantie d'impunité.

Fascinés par l'extension d'eux-mêmes que leur procure le gadget, exhibitionnistes et voyeurs, les zélotes de Gretel vont-ils sombrer dans une narcose médiatique et devenir les Narcisse d'un rituel stupéfiant ? Sommes-nous les témoins et les acteurs des premiers états de cette fragmentation sociale que prédisent les Cassandre de la télématique, brossant le tableau apocalyptique d'un corps social désagrégé ?

Ou bien, pour préférer *Brave New World*, d'Aldous Huxley, au *1984*, de George Orwell, faut-il se réjouir de l'émergence du village global, de l'avènement de la convivialité triomphante ? Débarrassés des préjugés sociaux et des timidités paralysantes, les télémateurs badineront en pianotant, dans le bourdonnement bienveillant des serveurs et la lumière séraphique des écrans bleus. ■

J.-F. UEBERSCHLAG.

(1) Un « réseau » fonctionne aussi à Montpellier, par l'intermédiaire du téléphone (*le Monde dimanche* du 21 décembre 1980).

(2) Selon le constructeur, le prix de vente de l'appareil serait de 3 600 F hors taxes (location : 70 F par mois).

RYTHMES

Le temps des records

**16 heures pour la natation, 18 h 28 pour le saut, 19 h 21 pour le fond...
En jouant sur l'heure de l'épreuve, le moment du repas, celui du sommeil, peut-on améliorer la performance ?**

DANS un pays si prompt à pousser des cocoricos pour le moindre exploit sportif, un véritable triomphe français vient de passer complètement inaperçu, sauf des fans. Fin octobre, aux neuvièmes championnats du monde de pelote basque qui se déroulaient à Mexico, l'équipe de France a remporté la Coupe des nations, en raflant six médailles d'or sur douze et trois médailles de bronze.

Ce remarquable résultat dans un sport où l'on ne compte que sept mille licenciés – mais il y a cinq fois plus de joueurs occasionnels – est dû à l'intense préparation de l'équipe de France, qui s'entraînait depuis huit mois sous le contrôle d'un médecin. Ce dernier a utilisé à l'occasion une botte secrète ; la prise en compte, pour la première fois, des études sur la chronobiologie, une science *nouvelle vieille comme le temps* – Hippocrate, Aristote et Pline parlaient déjà de phénomènes biopériodiques – *qui s'efforce* d'étudier les rythmes biologiques de l'organisme.

En France, depuis un peu plus de vingt ans, le docteur Alain Reinberg, directeur de recherches au Centre national de la recherche scientifique, surveille dans son laboratoire de la fondation Rothschild l'horloge du vivant (1). « *Il est aujourd'hui démontré*, dit-il, *que notre organisme possède plusieurs horloges biologiques contrôlant chacune une ou plusieurs fonctions. Ces horloges se réfèrent aux cycles de l'environnement (nuit-jour, froid-chaud, silence-bruit, etc.) pour situer dans l'échelle des vingt-quatre heures les « pics » et les « creux » des sécrétions hormonales.* »

Ainsi, toute perturbation de cette *synchronisation* amène une réponse de l'organisme. C'est, par exemple, la fatigue due au *décalage horaire, un phénomène* bien connu des pilotes et des passagers effectuant de longues traversées d'est *en* ouest ou vice-versa. Des études réalisées par des médecins de la compagnie Air France montrent qu'un décalage de deux heures a peu d'importance pour l'organisme. Au-delà, nous devons faire face à un problème de récupération qui peut s'étaler sur plusieurs jours.

En partant de cette constatation, le médecin de la Fédération française de pelote basque, un rhumatologue de Bayonne, le docteur Guy Laporte, a décidé de faire partir les joueurs une semaine avant le début de la compétition. « *En arrivant à Mexico, nous avions sept heures de décalage. J'avais calculé qu'il fallait cinq jours pour parfaitement récupérer. Le jour de l'ouverture, les problèmes de sommeil ou de troubles digestifs dus au décalage avaient complètement disparu et les joueurs étaient au mieux de leur forme. Ainsi, pour la première fois, nous avons battu les Espagnols dans une de leurs spécialités, le* mano a mano, *qui se joue à main nue sur un fronton avec mur à gauche, aussi épuisante qu'un combat de boxe.*

» *Depuis que nous sommes rentrés, à voir les résultats des différentes rencontres avec les joueurs espagnols, il est évident que nous ne sommes pas devenus les meilleurs de la discipline. Mais à Mexico, il semble que le fait d'avoir tenu compte des études de la chronobiologie se soit montré payant.* »

Une crise le matin

Une des retombées possibles de ces recherches concerne l'heure la plus favorable à la performance sportive. A la suite d'une enquête quantitative effectuée auprès de la Fédération française de natation, le docteur Laporte montre que les principaux records de France ont été battus, aux championnats d'Europe comme aux Jeux olympiques de Moscou en 1980, lors des finales qui ont eu lieu entre 16 et 18 heures (à l'exception de deux, battus en série le matin). Cette enquête rapide est corroborée *par une étude similaire de* trois médecins irlandais, qui ont constaté un lien direct entre la *performance sportive et le pic de* température dans le courant de l'après-midi (2).

Par ailleurs, une équipe de chercheurs japonais travaillant sur des malades atteints d'une variété d'angine de poitrine a démontré qu'un même exercice physique provoquait une crise chez la quasi-totalité des patients lorsqu'il avait lieu le matin tandis qu'une très faible proportion de malades étaient touchés quand il se faisait l'après-midi. Ce qui conduit le docteur Reinberg à penser que, « *même si tous les individus ne sont pas égaux, il serait préférable pour ceux qui s'adonnent au jogging de pratiquer l'après-midi. On éviterait ainsi un certain nombre de malaises et d'accidents cardiaques* ».

Poursuivant son travail d'étude statistique auprès de la Fédération française d'athlétisme, Guy Laporte a constaté que, pour les courses olympiques de vitesse et de demi-fond (100, 200, 400, 800, 1 500 mètres et 110 et 400 mètres haies), l'heure moyenne où ont été battus des records est 18 h 28. Pour les concours olympiques (perche, longueur, triple saut), l'heure moyenne est 18 h 24. Pour les courses de fond (5 000, 10 000 mètres), c'est 19 h 21. Quant aux courses de grand fond (20, 25, 30 kilomètres), les premiers records dont les heures sont connues ont été établis le matin, alors que les records récents le sont l'après-midi, en moyenne vers 17 h 45.

Certes, ces résultats sont à prendre avec prudence. Le fait que les rencontres aient généralement lieu l'après-midi explique peut-être ce rassemblement de performances autour de ces quelques heures. Seules les tentatives de record de l'heure se passent le matin. *Le docteur Laporte suggère* que les prochaines s'effectuent l'après-midi : « *On verra si les performances sont effectivement supérieures. Mais il faut certainement pondérer ces résultats en fonction des disciplines : certaines nécessitent l'intensité, d'autres de l'endurance.* »

Cependant, cela confirmerait les recherches de chronobiologie qui montrent que la sécrétion du cortisol, une hormone ayant un impact direct sur l'activité physique – l'équivalent du plein d'essence de l'organisme – s'effectue aux alentours de 8 heures du matin. L'effet de cette hormone se fait sentir à son maximum – l'« *acrophase* » – vers 17 heures, ce qui expliquerait que le sportif peut donner le meilleur de lui-même à ce moment-là.

Souris et spéléologues

Si ces résultats étaient confirmés par une recherche beaucoup plus poussée recouvrant différentes disciplines, on voit déjà que demain, choisir l'heure optimum pour tenter de battre un record deviendra un impératif pour les sportifs.

Quant aux compétitions qui ont lieu à des heures déterminées à l'avance, *on peut imaginer* qu'en jouant sur les éléments de « synchronisation » on puisse *modifier les rythmes biologiques* de manière à faire coïncider l'« *acrophase* » du cortisol et l'heure de la performance. *Une* expérience de désynchronisation a été tentée aux États-Unis par Franz Halberg, un spécialiste de chronobiologie, sur des souris soumises à une alternance de douze heures de lumière et de *douze heures d'obscurité.* En trois semaines, les souris avaient modifié leurs propres rythmes. Des spéléologues coupés du monde ont une périodicité veille-sommeil de 25 à 26 heures.

Cependant, nos rythmes circadiens (du latin *circa* : environ, et *dies* : jour) s'établissent sur vingt et une heures au minimum, sur vingt-sept au maximum. En ce moment, une équipe du docteur Reinberg étudie les réactions d'un groupe de géologues et de climatologues du Centre de recherche des études arctiques de Jean Malaurie, qui travaillent au Svalbard – une possession norvégienne au nord-est du Groenland, – où le jour ou la nuit sont continus pendant une période de l'année. Il s'agit de comprendre les réactions d'un organisme dans un environnement où l'alternance entre jour et nuit et les différences de températures qui les accompagnent ne jouent plus.

La chronobiologie commence aussi à s'intéresser aux sportifs dans un tout autre domaine : celui de la nutrition. En effet, comme l'écrit le docteur Reinberg, « *les voies métaboliques empruntées par les nutriments ne sont pas toutes ouvertes en même temps, ni de la même manière* ». En conséquence l'apport de « combustible » par l'alimentation sera gaspillé le matin et économisé le soir. Selon Franz Halberg, « *on observe une tendance à prendre du poids lorsque le repas unique est pris le soir et une tendance à perdre du poids lorsque le repas est pris le matin* » (3). Si aujourd'hui la nutrition des sportifs commence à être connue, sa répartition dans le temps en est à ses balbutiements. Pourtant, reconnaît le docteur Laporte, « *la chrononutrition devrait permettre de moduler encore la répartition des quantités d'aliments à absorber dans la journée selon les impératifs de poids dans les sports pratiqués. Que le poids soit imposé, comme pour les boxeurs, les lutteurs, les judokas, etc., ou que la recherche de poids soit le but – poids en moins comme pour les jockeys, les coureurs de fond ou poids en plus pour les lanceurs, les haltérophiles, etc., – il semblerait intéressant de conseiller à ceux qui souhaitent perdre du poids d'augmenter l'absorption alimentaire le matin et à ceux qui cherchent à prendre du poids de forcer sur le repas du soir* » (4).

Dans son désir de dépasser son propre temps, le sportif se trouve face à l'horloge immuable de son organisme. De sa connaissance, de sa compréhension, il gagnera peut-être le centième de seconde décisif ou la force suffisante pour prétendre à la victoire. ■

MICHEL ABADIE.

---

(1) Le docteur Alain Reinberg est président du groupe d'étude des rythmes biologiques. Il a écrit *Des rythmes biologiques à la chronobiologie*, Gauthier-Villars et *L'homme malade du temps*, Stock 1979 ; voir *le Monde de la médecine* du 28 avril 1982.

(2) *Variations journalières dans la performance des nageurs de compétitions*, d'A. Rodahl, M. Obrien et R.G. Firth, dans *Journal Sport Médecine*, nº 16, 1976.

(3) *Les Rythmes biologiques*, d'A. Reinberg. Coll. « Que sais-je ? », PUF.

(4) *Chronobiologie et sport*, par Guy Laporte, dans *Médecine du Sport* nº 4, 1982.

CRIBLE

par Annie Batlle

A SUIVRE

Temps figé

Les entreprises canadiennes et américaines montrent peu d'enthousiasme pour les systèmes d'emploi du temps « flexible » et les semaines de quatre jours, d'après une enquête de l'Administrative Management Society (Willow Grove (Pennsylvania). Moins de 1 % d'entre elles ont adopté la semaine de quatre jours. Moins de 4 % offrent des possibilités d'horaires flexibles.

★ *Futurist* vol. XVI nº 5. W.F.S. 4916 St-Elmo Avenue, Bethesda MD 20814, États-Unis.

Pour mémoire

● Les réserves alimentaires mondiales dépassent d'environ 10 % ce qui est strictement nécessaire pour nourrir la population mondiale.

● La F.A.O. estime que 25 % de la population des pays en développement à économie de marché souffrent de malnutrition, soit 23 % de la population en Afrique, 28 % en Extrême-Orient et 13 % en Amérique latine.

● Les dépenses globales d'armement totalisent un milliard de dollars par jour. L'ensemble des dépenses militaires est égal au revenu annuel de la moitié de la population la plus pauvre du monde. Le prix d'un seul sous-marin nucléaire Trident (2 milliards de dollars) est plus élevé que l'ensemble des prêts accordés en 1980 par la Banque mondiale pour le développement agricole et rural (1 700 millions de dollars), ou encore plus élevé que le budget cumulé de la F.A.O. de 1945 à 1981 (1 222 millions de dollars).

★ *Forum du développement.* Palais des Nations unies. CH 1211 Genève 10.

BOITE A OUTILS

L'homme animal informatique

Une approche « bioanthropologique » de l'informatique, c'est ce que propose André-Georges Bonnet dans le livre *les Fils de la mémoire.* L'informatique est une fausse nouveauté. De la préhistoire jusqu'à nos jours, l'homme a fait progressivement *la conquête* d'un ordinateur merveilleux, le cerveau, et de sa mémoire. L'auteur nous montre comment la mémoire héréditaire et fixe des animaux s'est peu à peu transformée en mémoire culturelle. Aujourd'hui, s'affrontent, dit l'auteur, « *les mémoires subjectives, celle des hommes créateurs, et les mémoires abstraites, celles des systèmes qui stockent, trient, communiquent, mais n'inventent pas* », et des cerveaux, « *alambics du monde sensuel,* et des machines « *distillatrices du monde abstrait, que nos intellects ont sécrétées* ».

Pour l'avenir, une seule certitude : « *L'informatique permet tout type de société sauf le nôtre* ». Les menaces sont certaines : ségrégation sociale, terrorisme intellectuel, confusion entre l'objet et le signe, le moyen et le contenu (on prend déjà la voiture pour la promenade, le téléphone pour la conversation, la télévision pour le spectacle). On peut seulement espérer un équilibre entre le collectif et l'individuel, une reconversion des activités. En tout cas, les choix, les solutions, sont politiques et non techniques.

★ Flammarion, 26, rue Racine, 75278 Paris, Cedex 06.

L'avenir de la robotique

« *La balance commerciale française concernant la robotique est très déficitaire : plus de 50 % des matériels d'automatisation sont importés et parmi eux plus de 60 % des robots installés viennent de l'étranger.* » Tel est le tableau que dresse Yves Lasfargues, secrétaire national de l'Union confédérale des cadres C.F.D.T. dans son livre *l'Avenir de la robotique.* Cet ouvrage est en fait un rapport présenté par l'auteur, au Conseil économique et social (qui l'a adopté), sous le titre *l'Utilisation de la robotique dans la production et ses perspectives,* en février 1982.

Yves Lasfargues y passe en revue le rôle des différents systèmes de production automatisée, machines-outils à commande numérique, automates programmables, robots, conception assistée par ordinateur et fait le point sur la recherche et la production dans ce domaine, *en France, aux* États-Unis ou au Japon. Après avoir mis en évidence l'impact de la robotique sur le travail humain, Yves Lasfargues rappelle qu' « *il n'y a pas de secteur condamné, il n'y a que des technologies dépassées* » et fait des propositions pour développer l'automatisation. Un livre clair et synthétique agrémenté de tableaux et d'illustrations qui replace les robots dans leur cadre : l'usine.

★ Editions d'organisation, 207 pages, 136 F. Par correspondance chez l'éditeur, 5, rue Rousselet, 75007 Paris. Tél. (1) 567-18-40.

Sauver la forêt tropicale

Les campagnes en faveur de la forêt tropicale, progressivement détruite par la construction de routes et la culture sur brûlis reviennent périodiquement au programme des organisations internationales. Sans grand résultat. Les derniers efforts de la Banque mondiale, de la F.A.O., du Programme des Nations unies pour l'environnement et ceux de plusieurs banques d'aide au développement semblent avoir échoué devant l'indifférence des pays non directement concernés. Le World Wildlife Fund et l'Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources viennent de lancer une nouvelle campagne internationale. Simultanément, Earthcan, institut international de l'environnement et du développement, rappelle quelques données dans un dossier sur la forêt tropicale humide : celle-ci contient la moitié des espèces végétales et animales du monde. *Elle disparaît au rythme* de 7,3 millions d'hectares par an. Sa destruction prive les habitants des forêts de leur habitat traditionnel, de leur approvisionnement en bois à brûler et en matériaux de construction, compromet l'approvisionnement en eau douce d'au moins un milliard de personnes sur trois continents, contribue à modifier le climat, et peut conduire à une perte irréversible de terres productives.

★ Earthcan, 10, Percy Street, Londres WIP ODR, Grande-Bretagne.

RENCONTRES DU FUTUR

Toutes les langues

Une semaine internationale des *langues et des cultures se tiendra* pour la première fois à Paris du 28 janvier au 1er février 1983. *Dans ce cadre, le Centre d'information* et de recherche pour l'enseignement et l'emploi des langues (CIREEL) *organise, au Grand* Palais, une exposition, « Expolangues » destinée à favoriser la *confrontation des langues du* monde entier et les échanges entre les cultures. Traducteurs, enseignants *et éditeurs feront part de* leurs expériences et évoqueront les conditions des échanges culturels de demain.

★ Commissariat Expolangues : 7, rue Copernic, 75016 Paris Cedex. Téléphone : (1) 505-14-37. CIREEL : 80, rue Vaneau, 75007 Paris. Tél. (1) 556-89-06.

Un village pour les Français en Chine

Pour la recherche et l'exploitation en commun du pétrole, les Chinois ont tenu à construire un village pour les techniciens et leurs familles.

ZHANJIANG ! Un coin presque inaccessible à près de 3.000 kilomètres de Pékin, sous le tropique du Cancer, entre le 20e et le 25e parallèle nord : l'endroit porte le nom pittoresque de Youhengling, le Village des Collines de Teck. La population locale, elle, l'appelle le Village des Princes.

Princières, ces quelques maisons blanches aux toits de tuile rouge ? C'est beaucoup dire. Regroupées derrière le mur de rigueur — nous sommes en Chine, ne l'oublions pas, — elles font plutôt penser à un club de vacances méditerranéen. Mais revoir des Français — et pas n'importe quels Français : des « pétroliers » ! — s'installer sur les mêmes lieux, ou presque, de ce qui fut jusqu'en 1945 la concession de Fort-Bayard a sans doute réveillé chez les autochtones de vieux réflexes datant de l'époque coloniale. Même si les conditions politiques et économiques dans lesquelles la Chine populaire mène ici, aujourd'hui, avec les ingénieurs et techniciens de la société C.F.P.-Total, une coopération pour l'exploitation du pétrole du golfe du Tonkin sont bien loin de celles du début du siècle.

A ce jour, ils sont cent cinquante — hommes, femmes, enfants — à s'être expatriés vers ce bout du monde encore interdit aux simples touristes. Ils forment la colonie française la plus importante de Chine populaire après celle de Pékin.

Dès leur arrivée en terre chinoise, ces expatriés plongent dans un univers qui pour certains est étrangement déroutant. A 200 mètres de la piste de l'aéroport de Zhanjiang — le nom chinois de Fort-Bayard, — un buffle se frotte le dos contre un palmier. Puis, dans une chaleur moite, étouffante, c'est la route cahoteuse le long de laquelle trottinent, au milieu des charrettes et des cyclistes, des paysans, la palanche lourdement chargée sur l'épaule. Des échoppes de fortune garnies de régimes de bananes, de paniers d'oranges ou offrant des verres de thé bouillant se succèdent sur un fond de rizières et de champs de canne à sucre. Images familières de l'Asie...

De l'ancien Fort-Bayard subsistent les deux tours pseudogothiques de la cathédrale, transformée en hangar, une halle marchande et quelques maisons à toit pointu et fenêtres à croisillons comme dans n'importe quelle ville de France. Le long du vieux port, où s'accumulent des filets remplis de noix de coco attendant d'être chargées sur les jonques qui se balancent à quai, d'énormes cochons noirs plongent le groin dans des tas de détritus indéfinissables.

C'est en août 1980 que Total-Chine a commencé à établir son infrastructure à Zhanjiang. A l'époque, les difficultés logistiques et l'environnement ont obligé la compagnie à installer les familles du personnel à Hongkong et à adopter un système de rotation de dix jours de travail sur place, quatre jours de repos en famille. Pendant leurs séjours à Zhanjiang, ces pionniers étaient logés, au départ, dans des conditions assez rustiques, à l'hôtel Haibin (Hôtel du Littoral), situé dans une luxuriante palmeraie. En fait de littoral, l'accès à la mer était — et reste — interdit pour des raisons de sécurité militaire justifiées officiellement par l'existence, toute proche, d'une base navale.

Aujourd'hui, le Haibin n'héberge plus qu'une trentaine de « vrais » célibataires. Les « faux » ont emménagé, avec leurs familles, dans le Village des Collines de Teck, qui fait face à Zhanjiang, de l'autre côté d'un bras de mer, et que la compagnie a inauguré à la mi-octobre.

Vieille routière en matière de gestion de personnel hors des frontières nationales, la C.F.P.-Total s'est heurtée en Chine à deux problèmes inhabituels : ce n'est pas elle, mais la partie chinoise, qui a été le maître d'œuvre de la base de Zhanjiang (centre opérationnel et village résidentiel). Ensuite, elle n'est pas propriétaire de ces installations — et c'est une autre dérogation à sa règle, — elle en est locataire. Or les partenaires chinois de la société française, malgré leur bonne volonté, n'étaient évidemment ni habitués ni préparés à répondre aux besoins et aux exigences d'une compagnie pétrolière étrangère. C'est dire les efforts que tous ont dû faire — et doivent constamment faire — pour trouver les solutions adéquates. C'est dire aussi les inévitables frictions et le prix des succès de cette coopération, entièrement nouvelle dans ce pays communiste en développement, si longtemps fermé aux firmes capitalistes.

Au départ, la compagnie française avait dans ses bagages les plans de construction de sa base résidentielle. Au bout d'un an, son partenaire chinois les rejette et confie l'élaboration d'un nouveau projet à l'Institut d'architecture de Canton. Commencés en décembre 1981, les travaux sont terminés, pour l'essentiel, en juillet dernier. Un véritable exploit dont ont, néanmoins, un peu pâti les finitions intérieures. Participant pour 51 % aux dépenses de fonctionnement et d'exploration de la base, la société chinoise avait intérêt à mettre fin le plus rapidement possible aux frais occasionnés par l'hébergement des familles à Hongkong et à percevoir sur place le montant de loyers élevés.

Friteuse électrique

Outre une trentaine de villas entièrement équipées par Total (il ne manque même pas la friteuse électrique), le village comprend une école, claire et agréable, relevant de la Mission laïque (sept enseignants pour trente élèves), un hôpital de jour parfaitement aménagé aussi bien pour les soins courants que pour une réanimation d'urgence, un supermarché où trônent des produits venant de France, une piscine, un club de détente, deux courts de tennis et des terrains de jeux pour enfants. Les responsables de Total-Chine s'accordent à reconnaître que *« l'effort réalisé par la partie chinoise a été remarquable dans la conception, l'esthétique et la compréhension du mode de vie occidental »*. Il est vrai qu'un architecte-conseil de la compagnie a veillé à faire respecter du mieux possible les critères habituels de la société.

Certes, tout n'est pas parfait. Les premiers résidents, arrivés en septembre, se plaignent amèrement, par exemple, de ne pouvoir utiliser une piscine d'allure hollywoodienne en raison d'une installation défectueuse du système de recyclage de l'eau. Réaction de gens habitués à être entièrement pris en charge (seuls le téléphone et les produits vendus au supermarché sont à leurs frais) dans des conditions de confort optimales ? *« Nos compatriotes sont inexpatriables : où qu'ils aillent, il leur faut leur école française, leur médecin français et leur camembert »*, observe un ingénieur. A quelques exceptions près, l'esprit d'aventure, c'est un fait, semble absent, malgré le fort coefficient d'incitation au départ (doublement du salaire environ) proposé par la firme.

Il y a cependant des problèmes plus irritants. Pour les femmes, qui ne travaillent pas, c'est l'isolement dans le village, aggravé par les difficultés de communication avec la ville. La traversée, sur des bacs souvent surchargés, du bras de mer qui les sépare de Zhanjiang est aléatoire. Elle dépend de la météo — les typhons sont fréquents, — des sautes d'humeur et des arrêts de travail sans préavis des passeurs. Et le trajet par voie terrestre sur une méchante piste allonge le voyage de près de deux heures.

Sur le plan de la coopération technique, il a fallu surmonter l'écart considérable entre des habitudes de travail très différentes et l'obstacle de la langue. Un centre de formation a été créé à 13 kilomètres du village. Une cinquantaine de techniciens chinois ont déjà été initiés à l'anglais avec les méthodes les plus modernes (laboratoires de langues, vidéo, etc.). Ils suivront ensuite une formation spécialisée qui leur permettra, lorsque l'exploitation proprement dite débutera, d'occuper des fonctions d'opérateur ou de producteur responsables sur le *rig*, situé à l'ouest de la presqu'île de Leizhou, dans le golfe du Tonkin. Pour le moment, ce sont les spécialistes de Total qui les doublent.

Le centre se charge en outre de la sélection du personnel local sur des appréciations essentiellement techniques, ce qui n'allait pas de soi, au départ, pour les responsables chinois, habitués à d'autres critères. Actuellement, l'activité pétrolière fournit à la population deux mille à trois mille emplois.

La transmission de savoir-faire concerne particulièrement les problèmes de maintenance, notion elle aussi mal perçue par les partenaires chinois. Ce qui a d'autant plus d'importance que ce sont ces derniers qui, en principe, sont chargés de l'entretien et de la bonne marche des installations. Dernier volet : l'apprentissage d'une gestion rationnelle.

Si les difficultés matérielles et psychologiques de l'entreprise ne sont pas un mystère, ses résultats ont jusqu'à maintenant plutôt heureusement étonné les dirigeants de Total, si grandes sont l'habileté et la faculté d'adaptation du personnel chinois. Exemple spectaculaire de l'ouverture économique à l'Ouest de Pékin, cette collaboration entre pétroliers français (Total, comme Elf-Aquitaine dans le golfe de Bohai) et chinois joue incontestablement un rôle de pionnier.

ANITA RIND.

Le contrat

La filiale Total-Chine est née le 29 juillet 1980, deux mois après la signature entre la Compagnie pétrolière de la République populaire de Chine et la C.F.P.-Total d'un contrat portant sur *« l'exploration, le développement et l'exploitation des hydrocarbures »* dans la région Nord-Est du golfe du Beibu (golfe du Tonkin).

Ce contrat de type dit *« à risques partagés »* prévoit que le financement des investissements est supporté à 51 % par la compagnie chinoise et à 49 % par la C.F.P. Toutefois, en raison d'un *« accord de croisement d'intérêts »* avec Elf-Aquitaine, engagée, pour sa part, dans le golfe de Bohai, au large de Tianjin, la C.F.P. ne dépense réellement que 70 % de la part qui lui revient, le reste étant assumé par l'autre société française. Le même principe est appliqué avec des proportions inversées pour l'exploration dans le Bohai.

La superficie du permis accordé à Total couvre 10.190 km2. La durée de la phase d'exploration a été fixée à quatre ans avec une prolongation possible de deux ans. La phase de développement doit être de quinze ans par gisement.

Les opérations de sismique en mer ont débuté en août 1980, le forage démarrant en janvier 1981. Dès cette époque, une première découverte a été faite qui, en tests de production, donnait respectivement 2.500 et 1.600 barils/jour, à partir de deux couches productrices différentes. Toutefois, ces résultats encourageants ont été atténués par des tests complémentaires. Une nouvelle découverte a été réalisée en juillet dernier. Elle redonne de l'espoir du fait de la bonne qualité du nouveau réservoir exploré.

L'estimation de l'exploitation, et donc de sa commercialisation, ne pourra être évaluée, dans le meilleur des cas, qu'à la fin de cette année.

La Chine populaire ne s'est réellement lancée dans la recherche de pétrole en mer que depuis 1979. Cela l'a conduite à promulguer en février 1982 une réglementation-cadre posant les principes de sa coopération avec les sociétés pétrolières étrangères et à créer la « Corporation nationale pour le pétrole offshore de Chine » (CNOOC en sigle anglais). Cet organisme est l'interlocuteur juridique des sociétés pétrolières étrangères pour tout ce qui concerne l'offshore (*le Monde* du 13 février 1982).

Le développement de l'exploration du pétrole en mer de Chine du Sud a amené la CNOOC à prendre sous sa tutelle la « South Sea Branch » (S.S.B.), créée à l'origine par la Compagnie pétrolière de la R.P. de Chine. La S.S.B. est, aujourd'hui, le partenaire principal de Total-Chine dans ses activités à Zhanjiang. ■

A. Rd.

Un petit coin de ciel à Belfast

Une école pour les catholiques et les protestants. A Belfast, c'est une entreprise fort osée.

L'ECOLE, un bungalow et quelques tristes préfabriqués accrochés à flanc de coteau, domine les ghettos de Shankhill et de Falls Road. Elle s'appelle Lagan, du nom de la rivière qui divise Belfast. Les enfants y ont de douze à treize ans, l'âge des troubles qui déchirent l'Irlande du Nord.

Signe particulier : la moitié des élèves sont catholiques, l'autre moitié, protestants. Lagan est le seul établissement « mixte » d'Ulster. Après plus d'un siècle de stricte ségrégation de l'enseignement, un groupe de parents a tenté le pari de réunir les enfants des deux communautés. Le fait que leur école ait déjà survécu un an est un petit miracle, dans un pays où ce mot n'a plus guère de sens.

Il est rare que les Nord-Irlandais franchissent la « barrière » religieuse. Les lycées d'Etat sont, en général, protestants. Les catholiques ont leurs écoles privées, subventionnées par le gouvernement mais gérées par l'Eglise. Moins d'un enfant sur cent fréquente un établissement d'une confession différente de la sienne. Pourtant, d'après les sondages, 70 % des parents sont pour la mixité.

La mini-révolution de Lagan est le fait d'un mouvement de parents, d'abord catholique puis interconfessionnel. *All Children Together* (Tous les enfants unis). Il tente d'introduire dans le système éducatif du Nord un *« troisième secteur »* qui ne soit dominé ni par les prêtres ni par les pasteurs. On en est loin : l'une des élèves — catholique — de Lagan, que ses parents avaient envoyée dans une école primaire d'Etat raconte que, pendant les cours de français, on lui faisait réciter, avec toute la classe : *« Nous sommes tous des protestants »*.

« Qu'ils ne fassent qu'un »

All Children Together avait obtenu le vote d'une loi facilitant la déségrégation des établissements scolaires, au Parlement de Westminster, en 1978. Trois ans plus tard, cette législation restait lettre morte.

En 1981, l'un des responsables de *All Children Together*, Tony Spencer, un catholique anglais, professeur à l'University Queen's à Belfast, ne trouve pas de place pour sa fille au lycée.

Or, par engagement œcuménique, il tient à ce que ses enfants aillent en classe avec des protestants. Il mobilise les militants du mouvement, et leur propose d'assumer la responsabilité que les académies d'Irlande du Nord n'ont pas su prendre : ouvrir une école pour tous. Le 1er septembre, Lagan ouvre ses portes. Les premier cours ont lieu dans un local de scouts qu'il faut débarrasser le soir venu. Puis Lagan s'établit au sud de Belfast. Le ramassage scolaire se fait grâce à un vieux car prêté par le Mouvement de la paix.

L'école n'a toujours ni laboratoire de physique-chimie, ni bibliothèque, ni gymnase. Mais elle a une devise cousue sur chaque blazer, *« Ut sint unum »*, « Qu'ils ne fassent qu'un ». Non pas que l'enseignement fasse abstraction des différences. Les cours de religion y tiennent au contraire une place prépondérante. Des trois heures hebdomadaires qu'ils occupent, deux sont communes à tous les enfants, et la dernière est réservée à chacune des confessions : catholique, anglicane, presbytérienne, méthodiste. Dans toutes les matières, l'accent est mis sur l'héritage commun.

L'histoire et la littérature sont enseignés avec des manuels britanniques aussi bien qu'irlandais. *« Rien n'est caché »*, souligne un parent. *« Nous encourageons les enfants à être fiers de ce qu'ils sont. »*

L'essentiel du financement provient des parents eux-mêmes. Les frais de cours s'élèvent à 7 000 F par an et par enfant. Les familles les plus démunies bénéficient d'une bourse, prélevée sur les dons que reçoit le collège (plus d'un million de francs depuis le début). Les contributions d'organisations internationales ont permis à Lagan de déborder le cadre social étroit de ses origines.

Cette année, plusieurs familles des ghettos catholiques y ont envoyé leurs enfants. Les Bailey — le père est ouvrier agricole, la mère femme de ménage — ont dû vendre leur voiture pour y inscrire leurs deux filles : *« Mes enfants ont passé les huit premières années de leurs vies dans le quartier de Falls Road »*, explique Mme Bailey. *« Nous avons tout vécu, les fusillades, les émeutes, la haine, les incroyables divisions religieuses. Je veux donner à mes filles la possibilité de voir autre chose. »*

« Je n'ai jamais eu aucun contact avec les catholiques avant l'âge adulte, dit Maeve Mulholland, l'une des fondatrices. *Ce n'est pas que mes parents étaient intolérants. Les occasions de se rencontrer n'existaient pas. »*

Les familles catholiques et protestantes ont fait connaissance par la force des choses. Au début, les parents faisaient eux-mêmes la surveillance, le nettoyage et servaient les repas. Ils continuent aujourd'hui à être impliqués à tous les niveaux de la vie scolaire. *« Notre démarche n'a de sens que si tout le monde s'y met »*, souligne Tony Spencer. *« Nous ne pouvons simplement dire à nos enfants : Allez vous intégrer. »*

Les quatre-vingt-neuf élèves — il n'y a que quatre classes pour l'instant, deux sixièmes et deux cinquièmes — n'ont pas mis longtemps à s'adapter.

L'année dernière, l'un des nouveaux, les premiers jours, s'enquérait de la religion de chacun de ses camarades. Lorsqu'on lui pose la même question aujourd'hui, il réagit avec une pointe d'impatience : *« Et après ? Quelle importance cela peut-il avoir ? »*. Les protestants ne s'étonnent plus quand, à la prière du matin, ils voient leurs camarades catholiques faire le signe de la croix. *« J'avais peur que les copains de mon quartier arrêtent de me parler »* dit Patrick, douze ans. *« Mais ils ont continué à me traiter comme si j'allais à une école normale »*

Les résultats scolaires sont honorables. L'école a déjà reçu trois cents candidatures pour l'année prochaine, et pourrait se trouver dans l'obligation de refuser du monde, faute de place.

Malgré quelques réactions hostiles, principalement de la part des partisans du révérend Ian Paisley, chef de file des protestants les plus durs, l'initiative de *All Children Together* a été bien accueillie. Le primat de l'Église irlandaise, le cardinal O'Flaich, a publiquement donné sa caution au projet Lagan. Le clergé catholique, pourtant, qui craint pour ses propres écoles, traîne les pieds. Ainsi Lagan n'a toujours pas trouvé de prêtre pour les cours d'enseignement religieux. La partie n'est pas encore gagnée.

Les attitudes, cependant, changent, imperceptiblement. Les mères, chose hier invraisemblable, ont commencé à se rencontrer hors de l'enceinte du collège. *« Maintenant nous nous rendons visite, nous prenons le thé régulièrement les unes chez les autres*, nous disait l'une d'elles. *Les préjugés religieux et sociaux sont en train de céder. »* ■

ETIENNE DUVAL.
VERA FRANKL.

ÉTATS-UNIS

Kay et ses Hmongs

Les Hmongs réfugiés d'Indochine sont l'objet aux États-Unis d'une sollicitude touchante, un peu étouffante parfois. Ils n'en font pas moins à leur tête.

LES citoyens des États-Unis se trouvent depuis peu lancés dans une nouvelle aventure : l'accueil, l'installation et l'intégration de leurs anciens alliés d'Indochine. *« Nous sommes grands, nous sommes riches*, disent les interviewés les plus généreux, *nous pouvons les absorber sans problème. »*

« Ils nous retirent le pain de la bouche », disent d'autres, souvent bénéficaires des mêmes allocations gouvernementales, bien que tous les « assistés » d'Amérique, avec le régime Reagan, voient leurs pensions rétrécir comme une peau de chagrin.

Au 31 août 1981, on comptait 555 000 réfugiés indochinois dans les seuls États-Unis à savoir presque la moitié des réfugiés partis depuis 1975 du Laos, du Cambodge ou du Vietnam vers l'Occident (1).

Un sur dix (difficilement repérables parce qu'assimilés par les statistiques aux Laotiens) font partie de l'ethnie Hmong. L'Amérique est en train de « digérer » environ 50 000 Hmongs : cultivateurs itinérants, émigrés de la Chine vers le Laos il y a cent cinquante ans, ces montagnards vivaient à plus de mille mètres d'altitude et « brûlaient la forêt ».

« J'avais vraiment pitié d'eux, raconte la jeune et blonde Kay dont les parents immigrèrent de Suède au Wisconsin au XIXe siècle, fuyant la grande famine. *« Voilà qu'on était là à les accueillir, grands, blonds et costauds dans nos manteaux de fourrure (c'était en janvier) et les voilà eux, tout petits, noirauds, tremblants de peur et de froid, à peine une veste sur de dos. L'interprète leur a dit qu'il fallait venir avec nous et on s'est serrés dans les voitures pour les emmener à l'appartement que notre église avait mis à leur disposition. »*

Le gouvernement américain a en effet demandé au Conseil des Églises américaines de prendre en charge les réfugiés d'Indochine. Fidèles et clergé l'ont fait, avec l'immense bonne volonté nationale. Un humoriste pourrait dire : *avec tant de zèle, qu'on aurait peut-être mieux fait de ne rien leur demander !...*

Au début, les membres de la congrégation luthérienne de Kay étaient plutôt enthousiastes à l'idée de devenir les répondants d'une famille hmong. Mais quand il s'est agi de passer aux actes... C'est le mari de Kay (président de la congrégation), puis Kay pour l'aider, puis de plus en plus Kay toute seule qui ont dû accomplir des formalités, la recherche d'un travail, d'une école pour les enfants, d'une école d'anglais pour les parents, les démarches administratives, les visites médicales.

« Vous comprenez, ils ont fait notre sale guerre pour nous, dit Kay, *c'est normal qu'on les aide maintenant qu'ils ont besoin de nous. Certains ici disent que ce n'est pas notre affaire, ils veulent pas donner pour eux. Moi, je dis, dans ce cas-là, zut ! Qu'on prenne l'argent sur les impôts ! »*

La congrégation continue à aider, bien sûr. C'est elle qui a meublé l'appartement de Chong Yang et sa femme Lee Nan, fourni le réfrigérateur, la cuisinière, le téléphone, la télé, les vêtements, les jouets, la lingerie, la vaisselle...

Ce soir, Kay apporte des cartons : la famille va déménager, il leur faudra des boîtes, du papier journal pour envelopper les assiettes et les verres.

« Vous vous rendez compte, Chong Yang préfère vivre dans un appartement plus petit pour payer moins cher et être à côté d'une autre famille hmong ! Mais ils ne m'ont pas demandé mon avis, ils ont donné leur préavis et ne m'en ont parlé qu'après. » Kay rit de bon cœur, mais hoche la tête, grave. *« C'est comme pour la voiture. Chong n'a ni permis, ni assurance, ni argent, mais il vient d'acheter une automobile ! Il va falloir que je prenne ça en main ! Oh, ils se débrouillent, c'est sûr. Un jour, peu après leur arrivée, le professeur d'anglais me téléphone à 8 heures du matin : « Devinez, » me dit-elle, devinez qui est ar- » rivé ? Chong Yang et Lee Nan, » ils ont trouvé le chemin, ils » sont venus en bus, tout seuls, » sans attendre qu'on aille les » chercher ! Comment ils ont » fait, je n'en sais rien, peut-être » qu'ils avaient repéré la ligne » d'autobus et ils ont voulu me » montrer qu'ils pouvaient y al- » ler tout seuls. » Eh bien, ils ont réussi ! Ils suivent religieusement leur cours d'anglais. Au début, l'Eglise leur a proposé un poste de gardien, mais Chong a refusé ; il voulait apprendre la soudure mais surtout l'anglais. Alors la famille vit des allocations et apprend la langue, et le père la soudure. Ils suivent l'école du dimanche aussi ; quand ils sont arrivés, l'interprète leur a dit* « you go ! » *et ils y vont ! Ils commencent à avoir de la religion »*, conclut Kay, en arrêtant sa Land Rover devant l'immeuble.

Des boucles d'oreille

C'est un H.L.M. en béton, à deux étages, environné d'un maigre gazon sur lequel stationnent plusieurs grosses voitures américaines. L'une d'elles doit appartenir à Chong Yang.

La famille n'a pas encore dîné. Sur la table, deux grands bols de riz, de nouilles et de morceaux de poulet dans du bouillon. Chong Yang, Lee Nan et les cinq petits nous accueillent : l'aîné n'est pas rentré, il joue, comme tous les soirs, au foot avec les autres adolescents hmongs. Lee Nan n'a que vingt et ans, c'est la deuxième épouse de Chong Yang, qui en a trente-sept. Sa première femme est morte pendant la traversée du Mékong, il y a deux ans.

Chong Yang rend des comptes à Kay, qui a demandé à voir son livret. *« Une voiture ! Et où prendrez-vous l'argent pour les assurances ? Et pour le permis ? Comment l'avez-vous payée ? Par un cousin ? Mais comment allez-vous le rembourser ? » etc.*

Kay à l'air très soucieuse, mais Chong Yang n'est pas inquiet : son « cousin » semble pouvoir répondre de tout. C'est lui également qui va lui apprendre à conduire. Kay supplie Lee Nan et les filles de se mettre à table, tout en poursuivant son exposé :

« C'est très bien d'être indépendant, mais ils peuvent vraiment se trouver en difficulté. L'autre jour, je lui ai demandé de voir son livret, il y manquait 300 dollars.. Où sont passés ces 300 dollars ? J'entends Lee Nan qui répète, en se tirant l'oreille : « I like, I like ! » *et je remarque qu'elle porte des boucles d'oreilles en or ! Alors, je téléphone à notre ami banquier qui me dit : « Je sais, Kay, c'est une folie, mais vous n'y pouvez rien, ce serait illégal de les empêcher de toucher leur argent. » Mais je le convaincs que c'est pour leur bien, et il me dit : « O.K. ! désormais je n'autoriserai plus de gros retraits sans votre accord. » Je sais que je n'en ai pas le droit, mais mettez-vous à ma place ! Ils ont 800 dollars par mois en tout et pour tout et il prend 300 dollars pour acheter des boucles d'oreilles à sa femme, et maintenant encore 300 dollars pour une voiture. Et je serai obligée de l'autoriser à les retirer de son livret puisqu'il les doit à son cousin ! »*

L'Église est notre père

« Je ne sais pas comment ils font, dit-elle encore. *C'est vrai qu'ils font pousser leurs légumes dans le potager communal, où ils ont loué un lopin près du lycée ; ils y vont tous les jours à vélo après le travail, et ils ne mangent que du riz et des haricots. Mais quand même, ils ont donné une fête quand le bébé est né, il y avait cinquante personnes, dont nous, de l'Eglise. Ils ont abattu eux-mêmes le cochon, servi des rouleaux de riz, des rouleaux de chou épicés, du coca-cola et du « mountain dew »* (boisson du Wisconsin). *Evidemment, on leur donne presque tout. Chong Yang l'a dit lui-même le jour de la fête : il s'est levé pour remercier l'Eglise et il a dit : « L'Eglise est notre père » car je ne suis moi-même pas » encore capable de subvenir aux » besoins de ma famille. » Mais » un jour il le fera, il le fera. »*

Puis elle ajoute : *« Nous sommes tellement riches, ce n'est rien pour nous de les aider.*

— Vous les invitez chez vous parfois ? »

Elle hésite, visiblement gênée. *« Non, pas encore. Vous comprenez, j'en ai parlé avec notre ami banquier, et il m'a dit : « vous » rendez-vous compte, Kay, de la » différence entre vos modes de » vie ? Imaginez qu'ils viennent » chez vous et qu'ils voient com- » ment vous vivez. Ils n'en ont » aucune idée, ils seraient com- » plètement désorientés ». Je crois qu'il a raison, c'est trop tôt. »*

Son livret toujours à la main, Chong Yang n'a pas encore mangé, mais les filles et la femme ont fini leur dîner, et Kay s'apprête à leur enseigner sa science du déménagement. Elle se jette à genoux, attire vers elle le carton plein de papier journal. *« Voyez*, dit-elle, *il ne faut pas risquer de casser votre vaisselle, vous ferez comme ceci. »* Elle prend un verre qu'elle montre à la ronde, puis elle l'enveloppe dans une feuille de papier journal, replie les bouts vers l'intérieur, le pose dans le carton, en prend un autre et recommence. La famille et moi regardons, fascinés. Est-il possible qu'ils ne sachent vraiment pas ? Oui, évidemment que c'est possible. Ce sont des montagnards qui n'ont jamais vu la ville ; pourtant ils produisent des étoffes d'un grand raffinement et fabriquent des colliers d'apparat en métal délicats comme de la dentelle : on les imaginerait mal jettant leur vaisselle dans les cartons, cassant leurs verres. Mais Kay a une plus longue expérience des réfugiés, elle doit savoir ce qu'elle fait.

Nous repartons dans la nuit, laissant derrière nous cette famille tombée d'une autre planète et qui vit sur ce nouveau sol à sa manière propre, et entend comme elle peut tous les messages de bonne volonté et de bonne moralité émanant de ses hôtes terrestres. Chong Yang et sa famille aussi semblent savoir ce qu'ils font ; ils ont compris en tout cas que la meilleure adaptation consiste à faire ce qu'on veut d'abord, et à ne le confesser qu'après ! ■

GABRIELLE VARRO.

(1) A titre de comparaison : 80 400 réfugiés indochinois se trouvaient en France à la même date, sur un total de 1 116 800.

Les Navajos réclament leurs mines et leur pétrole

Les Indiens Navajos et leur nouveau chef s'estiment spoliés par les sociétés minières et pétrolières.

LES Navajos, qui, avec 175 000 personnes, forment la plus importante des réserves indiennes, ont récemment élu un nouveau chef de conseil tribal, M. Peterson Zah, quarante-quatre ans, fondateur du service d'aide juridique de la réserve. L'élection de M. Zah met fin au mandat de M. Peter Mac Donald, qui « régnait » sur la tribu depuis douze ans. Le premier soin de M. Zah après son élection a été d'annoncer que les 37 000 kilomètres carrés de la réserve, qui occupe le nord de l'Arizona et du Nouveau Mexique, *« ne seront plus exploités par les sociétés minières et pétrolières »*.

M. Mac Donald, dont la gestion et le style de vie luxueux faisaient l'objet de nombreux commentaires, a insisté, pendant sa campagne, sur la lutte qu'il avait menée pour affranchir la tribu de la tutelle du Bureau des affaires indiennes, qui est à Washington, et sur la création par ses soins du Conseil intertribal pour les ressources énergétiques.

Les réserves indiennes renferment dans leur sol une partie importante des ressources énergétiques des Etats-Unis et celle des Navajos est particulièrement riche en charbon et en uranium. Les contrats signés avec les sociétés d'exploitation avaient paru, il y a dix ou vingt ans, un pactole inespéré pour ces tribus, refoulées à la fin du siècle dernier sur les terres les plus pauvres. Ils font aujourd'hui l'objet de contestations de plus en plus vives de la part d'Indiens mieux informés, qui s'estiment grugés.

Ennemi commun

M. Zah, qui est démocrate, accuse M. Mac Donald, qui est républicain, d'avoir, en fait, lié plus étroitement encore la tribu au Bureau des affaires indiennes. M. Zah a donné d'autre part comme exemple d'*« exploitation »* les 25 cents (1,80 F) la tonne de charbon payés, par les sociétés minières, et il a ajouté : *« Il ne faut plus que nos ressources nous soient volées. L'eau, le bois et les minéraux qui appartiennent à la tribu doivent servir d'abord le peuple navajos. »* Le chômage sur la réserve, qui touchait l'an dernier 35 % de la population adulte, a atteint 80 % en 1982.

Les sociétés d'exploitation minières et pétrolières ont parfois apporté des emplois à la réserve : c'est ainsi que la compagnie de charbon Utah International, qui a son siège en Californie, a signé avec la tribu un contrat qui la contraint à engager 75 % de sa main-d'œuvre sur place. Mais une autre société d'exploitation de l'uranium, United Nuclear, n'emploie que 17 % de Navajos.

En de nombreux endroits, les petits propriétaires indiens se sont vus aussi expropriés de fait par les sociétés pétrolières, qui les ont indemnisés à des taux ridiculement bas avant d'installer des stations de pompage dans leurs champs.

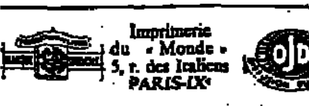
Selon l'un des avocats de la tribu, le Bureau des affaires indiennes a récemment fait payer à une société 24 000 dollars seulement le droit d'extraire 5 000 tonnes d'uranium. Mais le bureau fait valoir que le manque de personnel l'oblige à se référer aux statistiques des sociétés d'exploitation elles-mêmes pour établir leurs contrats.

M. Zah a aussi promis de régler le différend territorial qui oppose les Navajos à leurs voisins les Hopis. Il accuse les sociétés minières d'attiser la querelle. *« Nous allons régler nos problèmes avec nos frères et sœurs hopis*, a dit M. Zah. *Notre ennemi commun est celui qui cherche à dresser l'indien contre l'Indien pour pouvoir voler nos ressources »*.

M. Zah a été élu grâce au militantisme des jeunes de la tribu, qui sont parfois revenus voter des villes où ils travaillent ou des écoles où ils sont en pension. La participation électorale a été exeptionnellement élevée. ■

NICOLE BERNHEIM.

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)



Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437.
ISSN : 0395 - 2037.

REFLETS DU MONDE

The Daily Telegraph

Les métamorphoses de Christmas

Le magazine dominical du quotidien londonien conservateur, *The Daily Telegraph*, rappelle que *« du temps des Tudor, on ne connaissait en Angleterre ni les arbres de Noël, ni les papillotes à faire craquer, ni les cartes de vœux. Alors les demeures étaient décorées de houx, de lierre et même de gui, cher aux druides. On chantait des chants de Noël et on échangeait des cadeaux, surtout des gants, des bijoux et des parfums. Et les étrennes en argent étaient offertes le lendemain de Noël.*

« Même après la réforme, les douze jours de fête pour la Noël étaient l'occasion de réjouissances entre voisins, arrosées de vins ou de bières épicées où flottaient des quartiers de pommes rotis. C'était le temps des aumônes aux pauvres et des cachets aux artistes ambulants (...).

« En 1841, Albert, le prince consort importa d'Allemagne l'usage de l'arbre de Noël (...) une mode qui prit rapidement. Les sapins étaient alors décorés de lanternes, de bougies et de boules argentées. Mais les cartes de vœux pour Noël furent une invention anglaise. Les premières furent imprimées en 1840, mais l'usage ne se répandit vraiment qu'une vingtaine d'années plus tard. (...) Et sous l'arbre, un train et des poupées parisiennes (...) Car l'ère victorienne est le début d'une tendance que l'on commence à déplorer à présent : Noël était plus le moyen de célébrer la réussite matérielle qu'une fête commémorant un anniversaire religieux ».

Depuis le lendemain de la première guerre mondiale et sauf pendant la seconde, cette tendance s'est poursuivie. Le résultat : *« Noël a été laïcisé par la société de consommation et a perdu de son mystère : les parents progressistes refusent que leurs enfants puissent croire au Père Noël, voire les privent de religion. (...) Certains profitent des voyages à bas tarifs pour aller à la rencontre du soleil en Espagne et pour oublier le sens que Noël avait à l'origine. (...) Mais l'on commence à aspirer à un retour aux valeurs véritables de cette fête de Noël »*.

Pariser Kurier

De drôles de choses...

« En République fédérale d'Allemagne, les animaux domestiques sont des choses », écrit le mensuel allemand bilingue « Pariser Kurier ». *Cela a bien sûr, des conséquences : par exemple, l'on peut théoriquement saisir un chien chez un créancier. Le paragraphe 811 du code de procédure civile ne s'y oppose que pour les chiens d'une valeur ne dépassant pas 200 marks. Au prix où sont ces petites bêtes aujourd'hui, même un quadrupède sans pedigree peut donc être saisi. Mais à l'idée de devoir confisquer un bouledogue hargneux ou un saint-bernard volumineux, les huissiers préfèrent montres, meubles et objets d'art à ces « choses » aboyantes et mordantes.*

» Apparemment, les Allemands aiment bien les animaux, car jusqu'ici aucun huissier n'est venu saisir de chien. Même pas lorsque les propriétaires de chiens ne paient pas l'impôt sur les animaux. Pourtant, cet impôt n'est pas bon marché et bon nombre « oublient » de déclarer leur compagnon à quatre pattes. A Munich, la taxe sur les chiens est passée récemment de 30 à 60 marks par an ; à Francfort, les Bello et autres Waldi coûtent 72 marks ; à Nuremberg 120 marks.

» La loi, c'est la loi, mais dès qu'il s'agit de chien, l'administration se montre brusquement plus souple : à Brême par exemple, les chiens ne risquent rien, l'huissier doit trouver un objet de saisie, d'une valeur équivalente. A Fribourg, la ville a prévu une réduction d'impôt pour ceux qui ne peuvent pas payer. A Munich, une fondation a été créée pour venir en aide à ceux qui ne peuvent acquitter la taxe ».

Le résultat que ne pourrait qu'approuver la S.P.A., est qu'aucun chien n'a été saisi en R.F.A, par les huissiers.

LA LIBRE BELGIQUE

Le mur et la haie

A lire l'article sur *« le code rural et les haies »* publié par le quotidien bruxellois *la Libre Belgique*, on peut se demander quelle logique anime parfois les législateurs. Ainsi, selon le code civil de nos voisins, les haies peuvent être mitoyennes entre deux propriétés et installées sur la ligne de séparation. Les deux propriétaires devront l'entretenir tous les deux. Ce qui paraît raisonnable. Mais là où l'on ne comprend plus, c'est dans les deux cas suivants : *« Les deux propriétaires doivent être d'accord pour le remplacement d'une haie vivante mitoyenne par une clôture métallique qui resterait mitoyenne ; mais le législateur a permis par contre le remplacement d'une haie par un mur lorsqu'un seul des propriétaires le décide. »*



DUNCAN - LE DIASCORN

CLEFS

René Zazzo psychologue de la personne

Spécialiste de la psychologie de l'enfant, et en particulier des jumeaux, René Zazzo tente de donner une réponse scientifique à cette question philosophique : comment se construit l'autonomie de la personne ?

RENÉ Zazzo, soixante et onze ans, a été l'élève puis le collaborateur, enfin, en 1950, le successeur de Henri Wallon, l'un des plus grands chercheurs en psychologie de l'enfant. Ses principaux travaux ont porté sur les jumeaux, sur les techniques de psychométrie (tests) appliquées au développement de l'enfant et sur la débilité mentale. Récemment, il a joué un grand rôle dans le réexamen de la notion d'*attachement* : le lien unissant le nourrisson à sa mère apparaît désormais comme un besoin primordial aussi impératif que celui de nourriture, et on ne peut plus considérer – comme ce fut le cas longtemps – le nouveau-né comme un être purement végétatif.

Pour René Zazzo, la question centrale est celle de la *personne* : comment l'enfant devient-il une personne, c'est-à-dire tout à la fois semblable parmi ses semblables et être singulier ? Comment s'opère l'individualisation ? Pour lui, il s'agit de « *faire passer le discours sur la personne de la philosophie à la science* ».

∴

« Vous avez toujours manifesté une grande méfiance contre les *a priori* idéologiques, de quelque côté qu'ils proviennent, en matière scientifique...

– Je pense que le scientifique – surtout lorsqu'il s'adresse au grand public – ne doit pas se laisser entraîner par des passions partisanes. Or dans certains débats « chauds », par exemple sur le quotient intellectuel (Q.I.) et l'hérédité de l'intelligence (mais il y en a d'autres), on voit ceci : la droite utilise certains faits abusivement – et il y a là une imposture. Mais la gauche, elle, les refuse, pour des raisons purement idéologiques. Dans un sens, c'est un déplorable succès d'une certaine droite, du racisme, que de pousser la gauche et certains scientifiques, qui, comme moi, se reconnaissent en elle, à refuser d'examiner certains faits, simplement parce qu'ils leur paraissent déplaisants ou dangereux.

– Vous avez cité la polémique sur les tests. C'est une technique que vous connaissez bien : les critiques faites aux tests sont-elles si injustes ?

– Il faut tout d'abord noter ceci : la critique des tests a pour cible principale les tests d'intelligence et le Q.I., rarement d'autres types de tests, par exemple de motricité ou même de personnalité. Ce n'est certainement pas un hasard : l'intelligence, dans notre civilisation, c'est la valeur suprême. Et puis il y a le fait que très peu de gens savent, comprennent, ce que c'est qu'un test. S'ils le savaient, leur phobie s'évanouirait...

– Qu'est-ce donc qu'un test ?

– Les Italiens ont un très bon mot pour « test » : ils disent *reattivo*, un « réactif ». C'est tout à fait cela. La réaction obtenue permet de situer un individu en ce qui concerne certains aspects de son psychisme (ou d'autre chose : on peut faire des tests physiques), dans son groupe d'âge ou dans l'échelle des âges. C'est tout. Entendu ainsi, un test n'aliène pas l'individu en le réduisant à un chiffre. Tous les gens bien informés en conviennent.

L'hérédité, c'est la liberté

– Mais même entendus ainsi, est-ce que les tests ne peuvent pas avoir des effets pervers, par exemple en étiquetant les sujets une fois pour toutes ?

– C'est une question de déontologie. Le passage du diagnostic au pronostic. Ce que l'on constate à un moment donné va-t-il rester invariable ? Le rôle du psychologue, quand il constate chez un enfant un mauvais résultat, c'est précisément de s'efforcer de faire mentir le pronostic.

– La grande question, dans le débat sur les tests et le Q.I., n'est-elle pas, une fois de plus, celle de l'inné et de l'acquis ? Les différences que l'on peut observer en matière de Q.I. (certains disent les « inégalités ») proviennent-elles de l'« hérédité » ou du « milieu » ?

– Dans tous les débats, la question est toujours très mal posée. Avant tout, il faut voir qu'il y a, au centre de tout cela, un problème : celui de la liberté de l'homme ou, plutôt, celui du couple déterminisme/liberté. Nous n'arrivons pas à nous débarrasser de cette idée fausse que déterminisme (et donc hérédité) égale fatalité. Il faut absolument réintroduire, à mon avis, la notion de liberté *dans* le déterminisme. Il faut repenser la notion de liberté humaine. Il y a une histoire sociale de la liberté, mais aussi une histoire *naturelle* de la liberté. D'où l'intérêt, la nécessité, de décrire, d'analyser, de mesurer comment l'autonomie de l'être humain se construit. Et c'est l'observation de l'enfant qui nous permettra de le faire.

» Si je voulais être provocant, je dirais que l'hérédité, en fait, c'est la liberté. Comparez le patrimoine génétique de la mouche drosophile à celui de l'homme : le nôtre est incommensurablement plus riche. Est-ce à dire que nous sommes « plus déterminés » que la mouche drosophile ? Non, bien sûr ! Nous sommes plus libres ! La complexification de l'hérédité, c'est une marge de décision de plus en plus large, avec évidemment le risque de se tromper. L'animal, lui, ne se trompe guère : l'erreur, c'est le risque, c'est le prix de notre conquête.

» Cela dit, il ne faut pas confondre, bien entendu, l'hérédité de l'espèce et les variations, les différences héréditaires d'un individu à l'autre.

– Mais *quid* de l'hérédité envisagée comme inégalité entre les hommes ?

– Eh bien, là encore, on mêle constamment trois problèmes distincts.

» La première question, c'est : d'où viennent les différences entre les individus ? La deuxième : d'où viennent celles entre les groupes socio-culturels ? La troisième, enfin : les différences éventuelles entre « races » – un terme d'ailleurs très contestable. Laissons la dernière de côté aujourd'hui : ma conviction est l'égalité biologique entre ces prétendues races. De toute façon, les recherches sont trop obscurcies par les *a priori*, de gauche et de droite, pour que nous puissions tout démêler ici.

» Pour ce qui est des différences entre groupes : il existe effectivement entre milieux privilégiés culturellement et milieux défavorisés un certain nombre de différences (par exemple, pour revenir au Q.I., une différence de trente points environ). On peut faire l'hypothèse que l'hérédité n'intervient en rien là-dedans : prenez un lot de graines, divisez-le en deux, semez-en la moitié dans une bonne terre, l'autre dans une mauvaise : la plante poussera vigoureuse ici, malingre là. La différence de milieu suffit à expliquer la différence de croissance. Le patrimoine génétique des deux populations de graines est exactement le même. Et cependant, dans chacune des deux populations, certaines graines sont plus vivaces que d'autres. C'est donc à la fois en fonction de son potentiel génétique et de son terrain, de son milieu et de son hérédité, que chacune germera. Voilà pour répondre à la question des différences entre individus.

– C'est ici qu'intervient le brouillage idéologique...

– Il consiste simplement à transférer la réponse valable pour un problème à la solution de l'autre. Le sophisme de droite consiste à partir des différences entre individus, où l'hérédité intervient, pour affirmer que les différences entre classes sociales sont héréditaires, ce qui « fonde en nature » et justifie l'inégalité sociale. Le sophisme de gauche, consiste, en se fondant sur le fait que les différences entre groupes sociaux sont dues à l'influence du milieu, à nier qu'il puisse y avoir des différences héréditaires individuelles.

CLAUDE FISCHLER.

(Lire la suite page X.)

Sur le chemin du retour

(Suite la première page.)

« Parlez-vous l'espagnol ? demanda M. Durand.

— Je ne connais que le français et l'anglais.

— Pas l'allemand ? Votre interview d'Helmut Schmidt était superbe — quelle démolition !

— Il parle bien l'anglais.

— Je doute que ce soit le cas du général. »

Durand se mit à manger son turbot en silence. C'était très bon, l'une des spécialités du Fouquet's. Si je peux quitter l'appartement avant le retour de Jean, se disait-elle, ça nous épargnera beaucoup de palabres. On pourra laisser ça aux avocats, plus tard. Il faudra bien qu'on se revoie pour une tentative de conciliation, songea-t-elle — cette seule pensée l'ennuyait profondément. Elle voulait faire table rase aussi vite que possible.

« La situation en Jamaïque est un autre sujet auquel je pense. Vous pourriez y faire un saut en revenant. Vous parlez anglais, m'avez-vous dit. Une approche de Manley peut-être plus sympathique que celle que vous pratiquez d'habitude. C'est un des nôtres, même si pour le moment il est out. Quant au général, je crois que c'est un sujet qui conviendrait à votre style habituel. Il se prêterait à votre forme d'ironie. Comme vous pouvez l'imaginer, nous ne portons guère les généraux dans notre cœur — surtout les généraux d'Amérique latine.

— Vous voulez dire que vous m'enverriez quelque part ?

— Eh bien oui. Vous êtes une femme très séduisante. Et, d'après ce qu'on sait, le général a un faible pour les femmes séduisantes.

— Ce n'est pas le cas de Manley ?

— Je regrette vraiment que vous ne parliez pas un peu l'espagnol. Vous savez tellement bien poser les questions personnelles qui font mouche. Selon nous, la politique ne doit jamais ennuyer le lecteur. Vous n'êtes pas sous contrat, je crois ?

— Non, mais de quel général s'agit-il ? Vous ne comptez pas m'envoyer au Chili ?

— On commence à se lasser un peu du Chili. Je doute que même vous puissiez apporter quelque chose de neuf au sujet de Pinochet — d'ailleurs, vous recevrait-il ? L'avantage d'une toute petite république, c'est qu'on peut vraiment la couvrir — et sérieusement — en quelques semaines. On peut la considérer comme un microcosme de l'Amérique latine. Le conflit avec les Etats-Unis y est naturellement plus visible — à cause des bases. »

ELLE consulta sa montre. Aurait-elle le temps de mettre dans ses deux valises tout ce dont elle avait un besoin immédiat — pour aller où ?

« Quelles bases ? Elle ne laisserait pas de mot, car les avocats pouvaient toujours s'en servir.

— Les bases américaines, bien sûr.

— Pas le président. Le général. Le président n'a pas d'importance réelle. Le chef de la révolution, c'est le général. (Il lui versa un autre demi-verre de vin. Elle n'avait commandé qu'une petite carafe.) *— Voyez-vous, nous nous méfions un peu du général. C'est vrai qu'il a rendu visite à Fidel, et qu'il a rencontré Tito à Colombo. Mais nous nous demandons si son socialisme n'est pas de pure forme. Il n'a certes rien d'un marxiste. Votre méthode avec Schmidt lui conviendrait admirablement. Et puis, peut-être, en allant là-bas ou en revenant, un portrait sympathique de Manley en Jamaïque. Nous sommes plutôt contents, au sujet de Manley. »*

Elle n'était pas encore très sûre d'avoir compris dans quel pays il comptait l'envoyer. La géographie n'était pas son fort. Peut-être avait-il prononcé le nom, mais ce nom avait disparu au fond de ses valises vides. D'ailleurs, cela n'avait guère d'importance : n'importe quel endroit valait mieux que Paris, pour le moment.

« Quand voulez-vous que je parte ? demanda-t-elle.

— Dès que possible. Voyez-vous, une crise est à redouter dans les mois qui viennent, auquel cas... vous pourriez vous trouver chargée d'une simple nécrologie du général.

— Je suppose qu'un général mort ne ferait pas un assez bon socialiste pour vous. »

Son rire, si c'était bien le terme qui convenait, ressemblait à un raclement de gorge. Ses yeux, une fois le turbot dûment consommé, parcouraient à nouveau la carte et ne laissaient aucunement paraître qu'une plaisanterie, tel un ange, était passée discrètement au-dessus d'eux.

« Comme je le disais, précisait-il, *nous avons quelques doutes en ce qui concerne son type de socialisme. Puis-je vous suggérer un fromage ? »*

Vous pourriez vous trouver chargée d'une simple nécrologie. »

La phrase prononcée deux semaines auparavant par un rédacteur en chef de la gauche mondaine qui consultait le menu du Fouquet's revint à l'esprit de Marie-Claire à l'instant où son regard rencontra celui du général, las et lourd du sentiment de l'inévitable. D'après ce qu'elle avait toujours cru comprendre, un général latino-américain acceptait la mort comme horizon prématuré — Miami constituant bien entendu l'autre fin possible, — mais elle n'imaginait guère l'homme qu'elle avait sous les yeux en train de partager cette ville avec l'ex-président et son épouse, et le beau-frère et le cousin. Elle savait déjà qu'ici on appelait Miami la « vallée des trépassés ». Le général était en pyjama et en pantoufles, les cheveux ébouriffés comme ceux d'un gamin, mais un gamin n'aurait pas eu des yeux aussi chargés du poids de l'avenir. Il s'adressa à elle en espagnol. Le sergent traduisait dans un anglais correct quoiqu'un peu guindé.

« Mon général dit que vous êtes la bienvenue dans notre république. Il ne connaît pas le journal pour lequel vous écrivez, mais monsieur Martinez l'a assuré qu'il était réputé en France pour ses opinions libérales. »

Marie-Claire croyait à la provocation ; Helmut Schmidt avait répondu tambour battant à ses premières questions, avec colère et avec fierté ; il s'était livré à l'impitoyable bande magnétique, mais cette fois, la bande et l'appareil étaient en arrière.

« Non, pas libérales, corrigea-t-elle. *De gauche. Serait-il exact de dire que le général est très critique pour ses réticences dans la marche vers le socialisme ? »*

Elle observa attentivement le sergent pendant qu'il traduisait, s'efforçant de greffer un sens sur les consonances latines. Le sergent lui renvoyait un regard un peu malicieux, comme si la question l'amusait et que, peut-être, il l'approuvait.

« Mon général dit qu'il va où son peuple lui dit d'aller.

— N'est-ce pas plutôt les Américains qui le lui disent ?

— Le général dit qu'il doit naturellement tenir compte du point de vue des Américains : la politique l'exige dans un petit pays comme le nôtre, mais il n'est pas obligé d'accepter leurs vues. Il dit que vous devez être fatiguée de rester debout et vous suggère de vous installer confortablement dans le fauteuil. »

MARIE-CLAIRE s'assit. Elle eut le sentiment que le général venait de prendre l'avantage sur Helmut Schmidt — et sur elle aussi. Elle n'avait pas eu le temps de préparer la question suivante — elle pensait que le général laisserait la *porte ouverte à une question-surprise*, mais il semblait avoir solidement bouclé toutes les issues. Il y eut un long silence gêné ; elle fut soulagée lorsque le général reprit la parole.

« Mon général dit qu'il espère que le senor Martinez vous apporte toute l'aide souhaitable.

— Le senor Martinez a très aimablement mis sa voiture à ma disposition, mais le chauffeur parle seulement l'espagnol, ce qui ne facilite pas les choses. »

Les deux hommes se lancèrent dans une longue discussion. Le général retira une de ses pantoufles et se massa la plante du pied gauche.

« Mon général dit que vous pouvez renvoyer le chauffeur et la voiture. Il m'a chargé de m'occuper de vous. Je suis le sergent Gurdian. J'ai l'ordre de vous emmener partout où vous souhaitez vous rendre.

— Le senor Martinez m'a prié dans sa lettre d'établir un programme afin de le soumettre à son approbation.

Il y eut un nouveau conciliabule.

— Mon général dit qu'il vaut mieux que vous n'ayez pas de programme. Un programme tue tout.

Les yeux las et songeurs l'observaient avec ce qu'elle prit pour l'amusement d'un joueur d'échecs qui sait qu'il vient de déconcerter son adversaire par un mouvement inattendu.

« Mon général dit que même un programme politique tue. Votre rédacteur en chef devrait le savoir.

— Le senor Martinez pensait que je devrais aller voir...

— Mon général dit que vous devriez toujours faire le contraire de ce que suggère le senor Martinez.

— Mais on m'a dit qu'il était le principal conseiller du général. »

Le sergent haussa les épaules et sourit à son tour.

« Mon général dit qu'il est naturellement de son devoir d'écouter ses conseillers, mais que vous n'y êtes pas obligée. »

Le général se mit à parler à voix basse au sergent. Marie-Claire eut l'impression que l'interview était en train de lui échapper complètement et tournait à la catastrophe. En se séparant du magnétophone, elle avait abandonné sa meilleure arme.

« Mon général veut savoir si votre rédacteur en chef est un marxiste.

— Il soutient les marxistes — d'une certaine manière — mais il n'avouerait jamais en être un lui-même. Avant guerre, on appelait les gens comme lui des compagnons de route. Le parti communiste est légal dans ce pays, n'est-ce pas ?

— Il est tout à fait permis d'être communiste, en effet. Mais nous n'avons pas de partis.

— Pas même un ?

— Non, pas un seul. Un homme pense ce qu'il veut. Serait-ce vrai à l'intérieur d'un parti ? »

Elle formula délibérément sa réponse dans le but de se montrer insultante — l'expérience lui avait enseigné que les gens ne disent la vérité que lorsqu'ils se mettent en colère : même Schmidt avait sorti quelques vérités.

« Votre général est-il un compagnon de route comme mon rédacteur en chef ? »

Le général lui adressa un sourire d'encouragement. Pendant un moment, il eut l'air un peu moins fatigué, un peu plus intéressé.

« Mon général dit que les communistes voyagent quelque temps sur le même train que lui. Les socialistes également. Mais c'est lui qui conduit le train. C'est lui qui décidera à quelle gare on s'arrête, et pas ses passagers.

— D'ordinaire, les passagers ont des billets pour des destinations précises.

— Mon général dit qu'il pourra vous fournir de meilleures explications lorsque vous aurez vu un peu de son pays. Il aimerait qu'avant de retourner en Europe, vous alliez, pour une fois, voir son pays de vos propres yeux. Des yeux étrangers. Il ajoute que ce sont de très beaux yeux. »

Le rédacteur en chef avait donc raison, songea-t-elle, il aime les femmes, il les trouve d'accès facile, le pouvoir est un aphrodisiaque évident... le charme aussi peut être un aphrodisiaque. Jean en avait à revendre, il le distillait avec l'habileté d'un politicien, mais elle en avait fini avec le charme et les aphrodisiaques.

« Maintenant que le général détient le pouvoir, déclara-t-elle, *je suppose qu'il trouve les femmes faciles à obtenir. »* Le sergent Gurdian sourit. Il s'abstint de traduire.

« Je suppose qu'il jouit de son pouvoir. » Elle faillit ajouter : *« Et de ses femmes. »*

Elle essaya une question qui avait parfois donné d'étonnants résultats.

« De quoi rêve-t-il ? Je veux dire, la nuit. Rêve-t-il de femmes ? » Elle ajouta d'un ton persifleur : *« Ou rêve-t-il des accords qu'il va passer avec les gringos ? »*

Les yeux las et blessés se portèrent vers le mur, derrière elle. Elle put même comprendre le seul mot qu'il prononça en réponse : *« La muerte. »*

— Il rêve de la mort. » La traduction du sergent était superflue, et je pourrais bâtir tout un article là-dessus, songea-t-elle en se détestant. ■

GRAHAM GREENE.

Copyright (c) 1982 Graham Greene.

Traduit de l'anglais par Robert Louit.

— Le dernier roman de Graham Greene, *Monsignor Quichotte*, vient de paraître chez Robert Laffont (*le Monde des livres* du 3 décembre).

René Zazzo

(Suite de la page IX.)

Dans les deux cas, il y a une référence biologique. Pas étonnant pour la droite. Mais pour les gens de gauche, il est un peu inconséquent de justifier l'égalité des personnes par une prétendue égalité biologique des individus : c'est confondre un principe d'ordre éthique avec l'ordre des faits. Tous les hommes sont mes semblables et je milite pour l'égalité des droits. Cela n'a rien à voir avec le biologique ni avec le quotient intellectuel.

Les jumeaux ne se ressemblent pas

— Quand vous parlez de l'influence du « milieu », comment faut-il entendre ce terme ?

— Le milieu dont on a démontré l'importance à propos de l'intelligence, c'est l'environnement social, que l'on définit principalement par le niveau culturel et professionnel des parents. Mais si, au lieu d'intelligence, on parle de personnalité, alors il faut prendre en compte aussi le réseau des échanges interpersonnels, ce que j'appelle le micro-milieu. Il y a là une autre source de différences.

— Celles, précisément, dont vous avez cherché à comprendre l'origine en étudiant les jumeaux...

— Oui. On a longtemps considéré les jumeaux homozygotes, *les jumeaux « vrais », comme les* « avocats » de l'hérédité... Pourquoi ? Parce que ce qui nous fascine, *c'est leur ressemblance.* Mais un beau jour, ce qui m'a frappé, c'est que, psychologiquement, ils *ne se ressemblent pas ! Je ne parle plus d'intelligence, de Q.I., mais de personnalité. Il y a une trentaine d'années, j'ai découvert que les jumeaux constituent un couple et que chaque partenaire de ce couple crée sa personnalité par opposition et complémentarité avec l'autre. Et voilà que Sandra Canter, une psychologue de Glasgow, le démontre aujourd'hui à la perfection : elle a comparé une population de jumeaux vrais ayant été élevés séparément et une autre de jumeaux vrais élevés ensemble en les soumettant à des tests de personnalité. Ce qui est extraordinaire, c'est que les jumeaux élevés ensemble se ressemblent moins que ceux élevés séparément : la vie de couple a gommé, annulé, les effets du déterminisme génétique.*

— Cet « effet de couple » n'est pas particulier aux jumeaux ?

— Non, bien sûr : ce que les jumeaux nous enseignent est valable pour tous. Le couple gémellaire est simplement le cas limite, le couple à l'état pur. Dans le couple mère-nourrisson, il y a aussi action des deux partenaires l'un sur l'autre. Mais l'une des personnalités est faite, l'autre est encore à faire. Dans le couple électif un homme, une femme, il y a déjà deux personnalités faites : ce qu'il advient de nouveau après la rencontre est à peu près indicible, sauf peut-être avec l'intuition du romancier...

Marx du côté de Walesa

— Dans vos prises de position sur les grands débats de la psychologie, on a un peu l'impression que vous vous méfiez des grandes théories tout en vous refusant à les rejeter a priori...

— Il faut se méfier de toute théorie totalisante. Mais pourquoi ne pas chercher — et garder — la part de vérité qu'elle peut contenir ? Il y a des fruits à recueillir, chez Freud, chez Skinner même...

— Vos prises de position, n'ont jamais répondu exactement à celles qu'on aurait pu attendre d'un homme ayant vos vues politiques...

— Vous faites allusion à mes rapports avec le parti communiste. J'y avais adhéré en 1933. Je l'ai quitté en 1978, lorsque la direction du parti a brisé l'union de la gauche — la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Mais dès le procès Slanski, dès le prétendu complot des blouses blanches, je savais avec certitude qu'on nous mentait. Pourquoi suis-je resté ? Pour me bagarrer à l'intérieur du parti, sur le front politique mais aussi « idéologique ». Et puis il y avait tous mes liens d'amitié : avec mes camarades ; avec les psychologues soviétiques (beaucoup moins « paillassons » que la plupart des « intellectuels » du P.C. français et des compagnons de route). Il y avait ma solidarité avec la classe *ouvrière... Pour l'essentiel,* je crois que Marx ne s'est pas trompé. Mais aujourd'hui, il serait aux côtés de Walesa, pas de Jaruzelski.

— La science, les scientifiques, peuvent-ils échapper à toute contamination idéologique ?

— La fameuse opposition entre science bourgeoise et science prolétarienne est une caricature qui m'a toujours révolté. Aujourd'hui je dirai seulement ceci : la recherche scientifique, tout comme la création artistique, doit être indépendante des impératifs du pouvoir, quel qu'il soit. Mais il y a une chose que je redoute plus encore que l'idéologie, c'est le sectarisme méthodologique, c'est qu'un domaine de la recherche prétende détenir le monopole de la scientificité.

» Voici un exemple qui me tient beaucoup à cœur : j'ai beaucoup plaidé pour la création en France d'un institut de l'enfance. Mais, dans les projets préparatoires, on trouve principalement le développement des neurosciences (la neurophysiologie, la chimie du cerveau...). Le développement des neurosciences est absolument indispensable. Mais l'étude *du développement* de l'enfant ne peut pas se réduire à cette approche. Il faut que l'enfant lui-même, et pas un enfant abstrait, parcellisé, soit présent dans les travaux de cet institut. Il faut étudier l'enfant en situation, dans son milieu. Il faut multiplier les recherches de terrain. Et dans les universités, enseigner en quoi consiste l'observation rigoureuse. Interrogez aujourd'hui un étudiant en psychologie de l'enfant : il saura vous réciter du Piaget, du Freud, du Skinner, peut-être du Wallon. Il sera frappé de stupeur si vous lui demandez de décrire ce qu'est un enfant de trois ans... » ■

CLAUDE FISCHLER.

ACTUELLES

Le brouet noir

« L'erreur commune des socialistes et de leurs adversaires est de supposer que la question de l'humanité est une question de bien-être et de jouissance. (...) Il est horrible qu'un homme soit sacrifié à la jouissance *d'un autre. L'inégalité n'est concevable et juste qu'au point de vue de la société morale. S'il ne s'agissait que de jouir, mieux vaudrait pour tous le brouet noir que pour les uns les délices, pour les autres la faim. En vérité, serait-ce la peine de sacrifier sa vie et son bonheur au bien de la société, si tout se bornait à procurer de fades jouissances à quelques niais et insipides satisfaits, qui se sont mis eux-mêmes au ban de l'humanité, pour vivre plus à leur aise ? Je le répète, si le but de la vie n'était que de jouir, il ne faudrait pas trouver mauvais que chacun réclamât sa part, et, à ce point de vue, toute jouissance qu'on se procurerait aux dépens des autres serait bien réellement une injustice et un vol. Les folies communistes sont donc la conséquence du honteux hédonisme des dernières années. Quand les socialistes disent : le but de la société est le bonheur de tous ; quand leurs adversaires disent : le but de la société est le bonheur de quelques-uns, tous se trompent ; mais les premiers moins que les seconds. Il faut dire : le but de la société est la plus grande perfection possible de tous, et le bien-être matériel n'a de valeur qu'en tant qu'il est dans une certaine mesure la condition indispensable de la perfection intellectuelle. »*

Au chapitre XVIII de *l'Avenir de la science*, publié seulement en 1890 par Ernest Renan, mais écrit dès 1848-1849 — il avait vingt-cinq ans — et sous-titré par lui : « pensées de 1848 ».

JEAN GUICHARD-MEILI.

DEBAT



ALAIN LETORT

L'ignorance française

L'article d'Agnès Thivent sur « L'ignorance française », publié dans *le Monde Dimanche*, du 21 novembre, a provoqué de nombreuses réactions parmi nos lecteurs. Si quelques-uns s'indignent de telle ou telle mise en cause, la plupart confirment par leur témoignage notre analyse, et dénoncent avec force le protectionnisme intellectuel.

Althusser et Gramsci

Je viens de lire, avec une véritable stupéfaction, l'article sur « L'ignorance française », qui se caractérise par des inexactitudes et des contre-vérités flagrantes. Un exemple parmi d'autres : votre collaboratrice affirme que Louis Althusser aurait *« fait obstacle à la traduction d'auteurs marxistes italiens, Galvano Della Volpe et Colletti notamment »*, alors que c'est un fait bien connu que, précisément, L. Althusser fut le premier à avoir souligné, en France, l'importance de leurs travaux, en 1965, dans sa contribution à « Lire *le Capital* », et que c'est encore Althusser qui a suggéré, d'abord à Maspero, puis à Grasset, de publier les traductions de leurs œuvres en français. Les affirmations de Robert Paris (*qui s'est toujours opposé avec virulence aux idées d'Althusser) ressemblent plus à un* règlement de comptes qu'à des « explications ».

En ce qui concerne le rapport Althusser-Gramsci, Agnès Thivent n'a pas hésité à faire usage des pires méthodes du procès d'intention (« certains *lui* reprochent... *mais* d'autres *soutiennent* »), qui révèlent sa profonde ignorance des écrits d'Althusser et de l'importance que ce dernier a toujours accordé à Gramsci dans l'histoire du marxisme (rappelons pour mémoire les développements sur l'histoire dans « Lire *le Capital* », et l'article sur « Les Appareils idéologiques d'État »). Et ce sont les écrits d'Althusser qui ont permis l'ouverture d'un ample débat sur Gramsci entre intellectuels français et italiens, événement rare dans l'histoire intellectuelle des deux pays concernés.

Enfin, Agnès Thivent omet évidemment de signaler les traductions de Feuerbach d'Althusser, et les traductions de J.-P. Osier (Feuerbach, Dietzgen), publiées dans la collection « Théorie », dirigée par Althusser chez Maspero.

RENÉ ZAPATA,
ancien directeur de recherches de l'Institut de philosophie et histoire - université du Chili (Valparaiso).

Louis Althusser a certes non seulement fait connaître les philosophes italiens comme Della Volpe, mais il a aussi eu des débats avec eux. Cela n'empêche pas ses réticences à publier leurs œuvres, en raison notamment de leurs divergences d'idées, ni qu'il ne soit pour rien dans leurs traductions, ni chez Grasset, encore moins chez Maspero.

Les Editions sociales ont publié, en 1959, un volume de fragments des œuvres de Gramsci. Mais il s'agit d'extraits « soigneusement » sélectionnés en fonction d'une édition italienne des *Cahiers de prison*, elle-même très contestable. Garnsci était en effet gênant pour l'idéologie alors dominante aux P.C. italien et français. Les éditions Gallimard étaient en possession des droits de traduction de ses œuvres, l'Institut Gramsci, en Italie, ayant refusé les droits à Maspero parce qu'il préférait les confier à une « grande maison bourgeoise ». Il aura fallu vingt ans pour que puisse paraître en France une édition complète, rigoureuse et scientifique des œuvres de Gramsci.

A. T.

J'ai cité Adorno

Dans votre article si juste sur l'ignorance française, l'allusion me concernant est injuste parce que mal informée. Je suis le premier à avoir traduit en France des textes d'Adorno, dans la revue *Arguments*, avant 1960, j'ai très souvent cité Adorno, que je cite encore dans mon introduction « Papiers d'identité » à mon récent livre *Science avec conscience*, j'ai à maintes reprises cité Adorno-Horkheimer *(Autodestruction de la raison)* et Habermas.

Si je n'ai pas référé à la querelle Popper-Adorno dans les deux volumes parus de *la Méthode*, c'est quelle joue un rôle-clé dans le troisième volume *la Connaissance de la connaissance*.

Quant à Popper, je me réfère abondamment à lui également, comme vous pouvez le voir en feuilletant *Science avec conscience*. Je rappelle que quand j'ai fondé la collection « Arguments », qu'Axelos a dirigée après la mort de la revue, nous avons publié en priorité *Histoire et conscience de classe*, de Lucaks, *Eros et civilisation*, de Marcuse. C'est dans cette collection qu'a paru *l'Homme unidimensionnel*. Autrement dit, je suis de ceux qui ont fait de grands efforts pour faire brèche dans la suffisance hexagonale, et mes bibliographies vous indiqueront que je suis peu avare de références aux auteurs étrangers qui me nourrissent.

EDGAR MORIN.

Et l'histoire de l'art ?

Si vous « balisez » un vaste secteur des sciences humaines, il y a tout un domaine que vous ignorez et qui est tout aussi désolé : celui de l'histoire de l'art, de l'esthétique et, plus généralement, de la réflexion sur la vie des formes. On a traduit Panofsky — pas tout, d'ailleurs (à quand son livre sur Dürer et la mélancolie ?), et avec quarante ans de retard. Mais on n'a toujours pas traduit Warburg, qui a pourtant son Institut à Londres, que nul historien d'art ne peut ignorer, pas plus qu'on n'a traduit ce génie de l'historiographie germanique qu'est P.E. Schramm (voir l'article de Ph. Braunstein dans *le Débat*, nº 14).

De même a-t-on, toujours aussi partiellement et tardivement, traduit Wittgenstein. Mais *quid* des autres membres du *Wienerkreis* qui furent à l'histoire de la vie des formes aussi importants que l'auteur du *Tractatus* à l'histoire des idées linguistiques ? A quand la traduction de Riegl, de Dvorak, de Schlosser ?

Pour quitter le domaine germanique, et pour se rapprocher de notre époque, aucun des grands historiens d'art anglo-saxons, aussi importants au mouvement des idées de notre temps que le fut Panofsky aux années 20, n'a été traduit. Qui a jamais lu Francis Haskell, Adrian Stokes, Wollheim ? Quand pourra-t-on lire en français l'œuvre de Meyer Schapiro ?

Etc., etc. L'historien d'art français se trouve en 1982 dans la situation d'un psychanalyste qui prétendrait exercer sans avoir jamais pu lire une ligne de Freud. L'une des multiples conséquences de ce désert culturel est que l'historiographie française dans le domaine de l'art a disparu de la scène internationale. Nous n'existons plus. A qui veut s'informer reste la ressource de passer par l'italien, qui a depuis longtemps traduit tous ces auteurs. Leurs ouvrages existent même en livre de poche...

JEAN CLAIR.

Impossible de travailler...

Vous signalez l'existence des mauvaises traductions, par exemple pour Freud. Je tiens à confirmer cette analyse, en insistant sur ses conséquences. Il m'est impossible, en tant qu'enseignant, de travailler avec les étudiants à partir de la traduction du *Tractatus* de Wittgenstein qui, de notoriété publique, est reconnue comme étant inutilisable.

De la même manière, comment peut-on imaginer travailler sérieusement sur *la Société ouverte* de K. Popper, lorsqu'on sait que cette « traduction » n'est le plus souvent qu'un résumé : *« Dans cette édition* à l'intention du public français *un certain nombre de passages ont été abrégés »* (l'édition anglaise compte 780 pages et l'édition française 500 ! alors que l'anglais est une langue plus concise et que les notes dans l'édition anglaise sont imprimées dans un caractère beaucoup plus petit...).

Les contresens dus à cette expurgation (pour la jeunesse ?) sont nombreux. Par exemple : p. 235 du volume II de l'édition française, le « résumé » français fait apparaître que Popper accuse Hayek, l'économiste libéral, de soutenir une conception *« incontestablement collectiviste de la planification »*. Un comble ! Imaginez le contresens que pourrait en tirer un auteur français travaillant sur les relations entre Popper et Hayek ! En réalité, Popper oppose Hayek (qu'il approuve sur ce point) à Mannheim, qu'il critique vigoureusement. Ses *« unintended consequences »* deviennent des « actes fortuits (?) » ; *« testable »* devient « vérifiable » etc...

De la même manière, que dire d'un éditeur qui met sur le marché une traduction de *Objective Knowledge* sous le titre *la Connaissance objective*, sans préciser clairement qu'il s'agit de la traduction de trois chapitres sur onze ! Le prix est d'ailleurs en conséquence : trois fois plus cher en français qu'en anglais...

Quant à la traduction de *Unended Quest* elle a été manifestement faite par endroits trop rapidement. Même la traduction « révisée » par l'Institut international de philosophie de la *Logique de la découverte scientifique* est défectueuse, et il est impossible de travailler, en particulier sur tous les chapitres techniques, sans l'édition anglaise.

Ce genre de traduction est un mauvais coup porté à la langue française puisqu'on est obligé de se reporter systématiquement à l'édition anglaise.

ALAIN BOYER,
assistant en philosophie (Paris).

Heidegger est intraduisible

Étant écrivain de langue étrangère, mais aussi traducteur littéraire et interprète de conférence, c'est avec le plus grand intérêt que j'ai lu votre article.

Quoique né à Paris et vivant la plupart du temps en France, je suis américain, j'ai écrit et publié en anglais, ma langue maternelle, une vingtaine de mes livres ou de mes traductions d'auteurs français, allemands, espagnols ou turcs, entre autres un choix de poèmes d'André Breton, avec son approbation, *la Statue de sel* d'Albert Memmi et le premier roman de Yashar Kemal. Ce n'est d'ailleurs qu'après la publication et le succès, en Angleterre et aux États-Unis, de ma traduction anglaise de Yashar Kemal que l'on a commencé à s'intéresser à le publier aussi en allemand, en français et en d'autres langues. Parfois l'on a même traduit ma traduction plutôt que l'original turc.

En français, j'ai jadis publié des traductions de poètes anglais particulièrement difficiles dans *les Cahiers du Sud* et dans *Mesures*, et des éditeurs français m'ont parfois approché pour traduire pour eux des auteurs anglais, américains ou allemands difficiles, mais j'ai presque toujours trouvé que la rétribution que l'on m'offrait pour ce travail était trop peu intéressante. J'ai aussi raconté, dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Robert Musil comment j'avais essayé en vain, il y a bientôt cinquante ans, d'intéresser Gide à faire traduire en français ce grand romancier autrichien. Mais seul Larbaud, déjà gravement malade, s'intéressait vraiment, parmi les grands écrivains français de cette époque, aux littératures étrangères, et Agnès Thivent fait beaucoup d'honneur à Breton et aux surréalistes en leur attribuant, dans son article, la responsabilité de l'introduction de l'œuvre de Freud en France. C'est plutôt à Marie Bonaparte, sa traductrice, que doit revenir cet honneur. Breton n'a jamais su lire un mot d'allemand, et n'a appris qu'un peu d'anglais en ses années d'exil, pendant l'occupation, en Amérique.

Lévi-Strauss de même a connu Roman Jakobson non pas *« au cours d'un voyage aux États- Unis en 1942 »*, mais comme réfugié à New-York pendant l'occupation. Beaucoup d'écrivains et universitaires français ont alors découvert, en exil en Angleterre, aux Etats-Unis, en Amérique latine ou ailleurs, l'œuvre d'écrivains ou de penseurs étrangers de première importance, mais qui demeuraient inconnus en France. Breton et Etiemble, en revanche, ont souvent rencontré aux États-Unis l'écrivain Paul Goodman, mais sans jamais se rendre compte de l'originalité de sa démarche, et ce n'est que bien plus tard que Bernard Vincent a publié à Paris deux excellents livres consacrés à la pensée de Goodman.

Enfin, les philosophes de l'école de Francfort, que j'ai personnellement bien connus dans leur exil aux États-Unis ou après la guerre à leur retour d'Allemagne, étaient connus à Paris dès 1950, quoique dans un milieu très restreint, grâce aux efforts du regretté Lucien Goldmann. J'ai souvent discuté avec Goldmann les problèmes que pose la traduction française de certains philosophes allemands, surtout Hüsserl, Heidegger et Adorno. La langue allemande se prête en effet à des néologismes qui ne se laissent pas toujours traduire en un français qui ne serait pas un charabia. La *Verdinglichung*, il est vrai, se traduit assez bien en *réification*, mais que faire alors de la *Dinglichkeit* ? Heidegger, en particulier, est souvent intraduisible. Les distinctions verbales qu'il invente en allemand ne correspondent pas toujours à des concepts vraiment différents, mais demeurent parfois en quelque sorte des jeux de mots. La prose d'Adorno pose souvent à ses traducteurs, quelle que soit leur langue, des problèmes à peu près insolubles. Il n'y a, que je sache, que le grec qui se prête aussi facilement à des néologismes philosophiques, si l'on fait exception du latin du Moyen Age de Duns Scot, avec sa *quidditas* ...

EDOUARD RODITI
(Paris).

La dramatique centralisation culturelle

Vous ne pouviez certes tout citer. Aussi aimerais-je évoquer l'œuvre de Herbert Simon, qu'un très petit nombre de chercheurs français tentent de faire reconnaître, dans son exceptionnelle diversité, depuis une quinzaine d'années dans nos environnements scientifiques (sciences sociales et sciences de l'esprit : épistémologie, logique, informatique, intelligence artificielle) (1). L'attribution du prix Nobel de sciences économiques en 1978 n'a pas suffi à provoquer même cet instant d'attention, ni une controverse K. Popper-Simon au moins aussi importante par ses enjeux que les classiques « Popper-Adorno » ou « Kuhn-Popper », ou « Popper-Lakatos ». Quinze années pendant lesquelles on a vu se développer de façon impressionnante l'œuvre de Herbert Simon, à laquelle le monde est immédiatement attentif — de la Scandinavie au Japon — et qui reste encore tristement ignorée en France malgré les efforts intenses... et gratuits... de quelques enthousiastes. D'autres noms, bien sûr, démangent ma plume... de l'Italie à la Russie des années 10.

« A chercher les responsables de ce protectionnisme frileux, on en arrive invariablement à... l'Université », écrivez-vous. Chacun, bien sûr, vous confortera dans cette thèse sans danger : l'Université c'est toujours l'autre... et lorsqu'il faut citer des noms, on peut toujours citer les universitaires décédés (Durkheim) ou marginaux (les nouveaux philosophes...). Mais que vaut-elle ? En m'interrogeant depuis dix ans sur ma totale impuissance d'universitaire-non-parisien à faire passer dans nos cultures francophones les œuvres de Herbert Simon, de Jean Piaget, d'Edgar Morin... pour ne citer que ces trois noms, je ne peux que présumer la probable complexité de la réponse. Le « c'est la faute de l'Université » est sans doute une réponse trop simple : une culture n'a que l'Université qu'elle mérite, et chacun sait combien l'Université est une institution paradoxale, irréductible à un comportement unique — fût-il non conformiste !

On peut sans doute interpeller l'édition parisienne, les écoles d'ingénieurs, de commerce ou de médecine, l'inculture des hommes politiques et des journalistes, le culte de la République pour Auguste Comte... Je présume que l'on devrait aussi incriminer la dramatique centralisation culturelle parisienne. D'autres arguments pourraient être perçus si nous prêtions attention aux comportements beaucoup plus ouverts des autres cultures francophones (Belgique, Québec, Suisse, etc.).

J. L. LE MOIGNE,
professeur (associé) à l'université d'Aix-Marseille III.

(1) Voir l'article de Michel Crozier sur Herbert Simon dans *le Monde* du 24 octobre 1978 (N.D.L.R.)

THEATRE

Question de distance

LE théâtre de la fin du siècle dernier revient en force. Il y avait eu, la saison dernière, *les Corbeaux*, de Becque, mis en scène par Jean-Pierre Vincent à la Comédie-Française, et le monumental *Peer Gynt*, d'Ibsen, dans la réalisation de Patrice Chéreau avec le T.N.P. de Lyon-Villeurbanne... Maintenant, cela tourne à l'avalanche : Gildas Bourdet et la Salamandre présentent *les Bas-Fonds*, de Gorki ; Daniel Mesguich propose, à l'Athénée, une « libre adaptation » de *Platonov*, la première pièce de Tchékhov ; à Chaillot, Otomar Krejca monte *le Père*, de Strindberg, un auteur qu'il n'avait pas encore abordé.

Je passe sur Labiche et Feydeau, que l'on retrouve un peu partout, de notre première scène nationale aux plus petits théâtres. Et ce n'est pas fini : à la Comédie-Française, Jacques Lassalle va réaliser une nouvelle version des *Estivants*, de Gorki, due à Michel Vinaver et, au Théâtre de la Ville, Lucien Pintilié présentera, sous peu, *les Bas-Fonds*, de Gorki, qui, n'était l'incendie, auraient été à l'affiche de la place du Châtelet, l'an passé. Du reste, Pintilié n'en est pas à son coup d'essai : Ionesco excepté, tous les auteurs qu'il a montés au Théâtre de la Ville, Ibsen, Tchékhov, Gorki, appartiennent à la fin du dix-neuvième siècle.

Sans doute n'a-t-on jamais cessé de jouer Tchékhov. Et Strindberg a fait figure de père putatif du nouveau théâtre des années 50 : le bel essai qu'Arthur Adamov lui a consacré, qui date de 1955 et qui vient heureusement d'être réédité (1), nous le rappelle. Mais Ibsen et Gorki peuvent paraître démodés. Ce théâtre fin de siècle a, aujourd'hui, un statut ambigu. En lui, la dramaturgie du dix-neuvième siècle, animée par un souci de description socio-psychologique, s'accomplit et s'épuise. Strindberg parle de « *combat des cerveaux* », de « *lutte des sexes* », de « *lutte pour les moyens d'existence ou pour l'honneur* ». Il compose, dit-il, des « *vivisections* ». Ce théâtre-là a partie liée avec son temps. Il fut une arme dans le combat social et littéraire. Il se voulait délibérément au présent. Rien d'étonnant à ce que, aujourd'hui, il sente le passé.

La bourgeoisie n'en finit pas de mourir

Mais cette fin de siècle est, aussi, fondatrice. Notre modernité s'y enracine. La forme théâtrale bouge. Strindberg rêve de remplacer la « *pièce bien faite* » en cinq actes par le « *quart d'heure* » : un moment d'affrontement aigu qui ne souffre ni l'apaisement ni le commentaire. Les conflits entre des personnages définis une fois pour toutes et bien installés dans leur situation sociale cèdent la place à des corps à corps où les personnages perdent jusqu'à la certitude de leur identité. Écoutons encore Strindberg : « *L'âme de mes personnages (leur caractère) est un conglomérat de civilisations passées et actuelles, de bouts de livres et de journaux, de morceaux d'hommes, de lambeaux de vêtements du dimanche devenus des haillons, tout comme l'âme elle-même est un assemblage de pièces de toutes sortes.* » (2) Le Peer Gynt d'Ibsen est hanté par la question de savoir comment « être soi-même », et il ne parvient pas à répondre à cette question.

Pour paraître plus cohérents, les personnages tchékhoviens n'en sont pas moins minés de l'intérieur. Le tout premier, Platonov, n'est pas seulement un raté. Il est, comme le souligne Daniel Mesguich, un « *homme sans père* », c'est-à-dire condamné à ne jamais devenir un adulte. Il joue, faute de réussir à être, et, détruisant tout autour de lui, parvient, non sans peine, à se faire abattre et, donc, à se détruire lui-même.

Enfin, que les héros des *Bas-Fonds* soient des clochards, des laissés-pour-compte de la société n'est pas seulement affaire de pittoresque : la « *cave qui ressemble à une grotte* » où Gorki a situé ses *Bas-Fonds* (qui s'intitulaient originellement *Dans les bas-fonds de la vie*) ne renvoie pas qu'au marché Khitrov de Moscou : c'est un lieu-limite, un lieu où se trouvent mises en question les grandes figures de la dramaturgie occidentale (parmi elles, notamment, celle du noble – le Baron – et de l'acteur).

Aussi ces œuvres nous sont-elles, à la fois, proches et lointaines. A la différence des classiques, elles ne nous racontent pas les moments cruciaux de l'histoire de notre société, pas plus qu'elles ne nous proposent des figures mythiques de notre civilisation. Et leur quotidien n'est plus le nôtre. Cependant leurs interrogations nous restent familières. La bourgeoisie occidentale n'en finit pas de mourir. Nous vivons tous, encore, cette mort-là. Un tel théâtre oscille entre le passé et le présent. Pour le jouer, aujourd'hui, il faut, à chaque fois, définir ce qui le sépare comme ce qui le rapproche de nous.

Rien qu'une tranche de vie...

Daniel Mesguich ne s'en soucie guère. Il ne s'intéresse au *Platonov* de Tchékhov que dans la mesure où cette pièce, touffue et déchirante, peut lui servir de matériau pour ce « *théâtre du miroir* » dont il poursuit le mirage. Il transforme le petit monde provincial de la Russie méridionale où se joue *Platonov* en « *no man's land* » théâtral. Chez lui, le dedans et le dehors s'interpénètrent et les doubles prolifèrent. N'était la présence aiguë, ironique et négligente de Mesguich lui-même en Platonov, le plateau ne semblerait peuplé que d'ombres. Ce théâtre-là fonctionne à vide. Et ce n'est que dans la dérision qu'il rencontre, passagèrement, Tchékhov.

La Salamandre a tenté, au contraire, de transplanter *les Bas-Fonds* dans une réalité contemporaine précise. Considérant le texte de Gorki « *moins comme un classique que comme un texte étranger, éloigné dans le temps* », Gildas Bourdet et Alain Milianti ont « *fait effort pour tenter de le rapprocher de nous, c'est-à-dire pour l'apparenter à un texte que nous aurions pu écrire — alors qu'au contraire la distance même, avec un texte de Racine, ou demain avec un texte de Shakespeare ou de Tchékhov, serait l'objet du travail* » (3).

Ils ont donc moins actualisé *les Bas-Fonds* au niveau de la représentation qu'ils n'ont pratiqué un véritable coup de force dramaturgique : sur la pièce de Gorki, dont la structure et la fable sont conservées, ils ont greffé un autre langage. Ces *Bas-Fonds* ne se situent plus dans une cave du marché Khitrov vers 1902, mais au « *quatrième étage d'un immeuble collectif qui peut être aussi bien un asile d'aliénés qu'un hôpital, qu'un centre d'hébergement dans un complexe sportif* » d'une ville actuelle, et la langue qu'on y parle tient de l'argot des loubards et du sabir des immigrés de fraîche date. Les clochards de Gorki sont devenus des marginaux. La transposition est ingénieuse et le spectacle de la Salamandre a la précision et l'âpreté d'un reportage sur le vif. Mais à être ainsi rapprochée de nous, la pièce de Gorki se trouve désamorcée : elle ne constitue plus une plongée dans la part d'ombre et de détresse de la société bourgeoise. Ces nouveaux *Bas-Fonds* se contentent d'être un constat sociologique. Rien qu'une « tranche de vie » en marge...

En revanche, *le Père*, de Strindberg, monté par Krejca prend le risque de la distance. Là, nulle volonté de surthéâtralisation, nul désir de faire, d'emblée, des protagonistes de ce « *combat des cervaux* » nos contemporains. Le plateau du Théâtre Gémier entouré de parois vitrées qui sont aussi des miroirs tient de la serre et de la loupe. C'est bel et bien une vivisection qu'entreprend Krejca. Il redouble le détachement institué par Strindberg à l'égard de héros qui n'étaient autres que lui-même et sa femme, Siri von Essen.

Mais, en même temps, il met à nu les comédiens : il ne leur permet pas d'échappatoire dans la composition ou le pittoresque. Il exige d'eux, et obtient parfois, une troublante sincérité. Aucun des personnages de ce *Père* n'est un monstre. Ils sont tous, à la fois, bourreaux et victimes. Rien que des captifs de leur situation et de leur idéologie. Comme des *insectes enfermés sous une cloche de verre*. Et nous qui les regardons d'abord du dehors, de très loin, nous nous sentons, à la fin, tout proches d'eux. Construit sur la distance qui nous sépare d'eux, le jeu théâtral résout cette distance : il fait tomber les masques. Il nous renvoie à nous-mêmes.

Dans son Za Branou de Prague, Krejca avait renouvelé notre façon de comprendre Tchékhov : il l'avait arraché au bric-à-brac de la Russie 1900 sans pour autant *le déraciner. Il procède* de même avec Strindberg. C'est que nous sommes encore loin d'avoir fait tous nos comptes avec ce théâtre d'une fin de siècle. ■

BERNARD DORT.

(1) Cf. *Strindberg* (deuxième édition), par Arthur Adamov, col. « Les miroirs », l'Arche éditeur, Paris, 1982. L'Arche vient aussi de publier les deux premiers tomes d'un *Théâtre complet* d'August Strindberg (avec une introduction de Maurice Gravier et des notes de Carl-Gustaf Bjurström).

(2) Cf. la préface de *Mademoiselle Julie*, dans *Théâtre cruel et théâtre mystique*, par August Strindberg, présenté par Maurice Gravier et traduit par Marguerite Diehl, col. « Pratique du théâtre », Gallimard, Paris, 1964, p. 101.

(3) Cf. l'« Entretien avec Gildas Bourdet », par Anne-Françoise Benhamou, dans le Cahier consacré aux *Bas-Fonds* et publié par la Salamandre.

SCIENCE

La fibre révolutionnaire

L'HISTOIRE de la technologie du vingtième siècle est en partie celle de la domestication progressive de deux particules élémentaires : l'électron et le photon. Harnachés à notre usage, les uns se bousculent, comme les molé*cules d'eau d'un torrent*, dans les câbles métalliques, pour transporter notre énergie ou nos conversations ; les autres s'ébattent à travers l'espace pour nous éclairer ou pour exciter les antennes de nos télévisions et de nos radios. Le mariage savant du boson (le photon) et du fermion (l'électron), mariage du pair et de l'impair, forme notre univers d'images, de sons, de vitesse et d'informations.

Dans ce couple, l'électron est plus lourd, plus matériel, plus localisé : il se déploie dans les cristaux métalliques rigides, saute les jonctions des transistors, quelquefois s'échappe à travers un espace vide pour quelque bref parcours. Dans ses voyages, il escalade les montagnes et les collines de l'énergie qu'il cède dans des chutes brutales sous la forme du photon, impalpable, voyageur de l'infini. La contribution de l'électron, travailleur obscur enfoui dans la matière, à l'univers éblouissant d'images, de couleurs et de lumière créé par la technologie est sûrement moins évidente pour le profane que celle du photon qui a le beau rôle de charmer directement nos sens. Cependant, voici qu'il est question de mettre, à son tour, l'électron au chômage pour cause de modernisation futuriste.

Jusqu'à présent, l'électron a le monopole du transport de l'information dans la matière. Messager zélé, il chevauche le nerveux fil de cuivre, il court la poste dans nos réseaux téléphoniques et télégraphiques. Malheureusement le cuivre et les autres métaux sont bien lourds et bien chers : le licenciement économique de l'électron se profile à l'horizon. *C'est que, depuis quelque* temps, on a trouvé le moyen de faire travailler à sa place le photon ; le photon qui se faufile vite, et en grand nombre, à travers un matériau qui se ramasse à la pelle sur notre sol national, à savoir le sable de Fontainebleau transformé en fibre de pure silice.

Les fibres optiques, guides de lumière, d'abord gadget de 20 cm de long, hydre de points lumineux éclatés, sont devenues des lignes et des câbles de quelques kilomètres. Associées au laser comme source de lumière, elles peuvent transporter de l'information condensée, et elles sont déjà en service dans des systèmes de télécommunication expérimentaux, notamment à Paris entre les centraux Tuileries et Philippe-Auguste. *Leur fabrica*tion, dont la mise au point a été difficile, est aujourd'hui bien contrôlée par notre industrie nationale, notamment par la C.G.E.

Le rôle potentiel des fibres optiques dans les communications est maintenant bien connu, et a fait l'objet de nombreuses analyses prospectives, en partie sous l'impulsion du C.N.E.T. (1). Cependant, une autre révolution se prépare qui concerne des secteurs plus larges de notre industrie et qui peut avoir des conséquences économiques capitales si l'on n'y prend garde à temps. En effet, l'association du laser — qui *maintenant est pratiquement* « accordable » de l'infrarouge à l'ultraviolet (c'est-à-dire que l'on peut obtenir sous forme d'une puissante émission cohérente à peu près n'importe quelle longueur d'onde) — et de la fibre optique annonce des bouleversements dans les techniques de contrôle industriel.

On sait que la plupart des processus mis en œuvre dans les élaborations et les traitements en continu exigent le relevé périodique de données : température, pression, vitesse, composition chimique, pH, champs électriques ou magnétiques... qui sont généralement captées par des sondes qui les traduisent en impulsions électriques pour les appareils de contrôle. Or il semble que les fibres optiques soient en passe de supplanter les dispositifs conventionnels pour beaucoup de ces applications avec l'avantage de pouvoir être utilisées dans des milieux corrosifs, ou radioactifs, ou explosifs, ou trop chauds ou trop froids.

Les fibres sont insensibles aux interférences électriques, d'où diminution du risque d'erreur ; elles peuvent capter des signaux à grande distance et en une multitude de points ; elles peuvent transporter simultanément plusieurs types d'information et en grand nombre. Grâce à elles, on peut rassembler des instruments de contrôle puissants et sophistiqués en un lieu central où se concentrent tous les renseignements sur la marche d'une usine. Les multiples données transmises en temps réel sont traitées par les ordinateurs, qui assurent ainsi l'automatisation des opérations avec une finesse et une précision supérieures à celles des systèmes actuels, à cause de la multiplication aisée et peu coûteuse des points de contrôle.

La réception, le transfert et la distribution de l'information à travers les réseaux de fibres optiques sont aujourd'hui maîtrisés. Les dispositifs qui terminent les fibres et servent de sonde, ont reçu, en américain, le nom d'« optrode » par analogie avec « électrode ». L'analyse est souvent basée sur les fluctuations de la fluorescence de constituants du milieu à examiner ou sur celles de substances déposées à l'extrémité de la fibre. La fluorescence est excitée par une longueur d'onde spécifique fournie par un laser. La lumière excitatrice et le signal au retour voyagent dans la fibre.

Westinghouse vient de mettre au point une technique qui permet de mesurer la température atteinte en tout point d'une fibre optique, ce qui permet de contrôler continûment de grandes surfaces ou de grands volumes. Elle est basée sur l'analyse de deux longueurs d'onde différentes de l'émission infrarouge des zones chaudes. On compare les intensités de cette émission aux deux extrémités de la fibre, et le calcul permet de déterminer la partie de la fibre qui est la source de *l'émission. Ce dispositif fonc*tionne de 135 à 700 °C et probablement, avec des fibres en quartz de qualité supérieure, jusqu'à 1100 °C. Il peut être capital pour l'avenir du contrôle de température dans les industries chimiques, pétrolières, nucléaires et métallurgiques.

Le désespoir des Punks

La combinaison du laser, qui a vingt ans, de la fibre optique, qui en a dix, des mini et des micro-ordinateurs, qui viennent quasiment de naître, peut complètement bouleverser les conditions *d'exécution des opérations indus*trielles pour les nations développées. Notre pays n'est pas trop mal placé pour les fibres optiques et pour les lasers. Il reste cependant à prendre conscience de l'imminence du bouleversement technique, à s'y préparer et à investir rapidement des efforts de recherche.

Il faut aussi s'efforcer d'éduquer les hommes, car les systèmes ne suffisent pas. On ne peut qu'être frappé, par exemple, du fossé qui se creuse, et même dans les laboratoires de recherche, entre les personnes qui peuvent apprendre les langages informatiques, et donc le maniement des ordinateurs, petits ou grands, et les autres. Ce fossé est comparable à ce qu'était au début du siècle la barrière de l'alphabétisation. Le défi de la technologie moderne est aussi un défi culturel : nous passons du linéaire et du répétitif à l'explosion du multiple et du simultané. Cela *ne dérange pas trop les jeunes*, qui grandissent au milieu des médias optiques et électroniques.

La multiplication des revues spécialisées dans la « gadgeterie » informatique démontre un réel engouement du public, marque le développement d'une nouvelle culture technique et populaire, base merveilleuse pour un renouvellement par l'imagination et l'invention des méthodes et des procédés de notre industrie. Il faut plonger hardiment dans le foisonnement des résultats de la recherche fondamentale. Ceux-ci nous permettent de comprendre et d'exploiter la complexité naturelle de beaucoup de processus *physiques, chimiques ou mécani*ques que nous avions cru pouvoir enfermer dans le cadre simpliste de nos graphiques en deux dimensions, qui tenaient si bien sur la page du livre.

Aujourd'hui, il n'est plus possible d'extrapoler linéairement à partir du passé ; les prévisions échappent à la simplicité. Cela désespère les Punks, qui prétendent qu'il n'y a plus de futur. Pourtant les nouvelles techniques, le mariage de l'électron et du photon, donnent de la richesse et de la vigueur au présent. Les utiliser, les développer, les comprendre, c'est accepter d'être nos propres contemporains. ■

PAUL CARO.

(1) C.N.E.T. : Centre national d'études des télécommunications. Sur les télécommunications optiques, on pourra consulter l'article de Jean Jerphagnon paru dans le numéro de mai 1982 de la *Revue du Palais de la découverte*.

POESIE

ROGER MUNIER

Roger Munier, né en 1923 à Nancy, fut le disciple et l'ami de Heidegger, qu'il fut l'un des premiers à traduire en français. Il a également traduit Angelus Silesius et Octavio Paz. A l'intersection de la philosophie et de la poésie, il a notamment publié : *Contre l'image* (Gallimard), *le Contour, l'éclat* (La différence), *l'Ombre* (La clairière) et, tout récemment, *le Moins du monde* (Gallimard), *l'Ordre du jour* (Fata Morgana). Par-delà les oppositions du sujet et de l'objet, du paraître et de l'apparaître, ses textes visent la mise à jour de l'impensé de la langue.

CHRISTIAN DESCAMPS.

Comment dire ?

« Comment dire ? » — Oui, comment dire ?
Nous ne parlons pas la langue.
Nous parlons.

C'est entre toi et ce que tu vois,
dans cet entre-deux de la vision,
que tout se passe.

Tu n'as pas l'accès, homme exclu du Jardin,
mais tu sais,
de ce savoir amer et noir
de qui n'a pas l'accès.

Tout s'efface aussitôt,
s'efface en apparaissant.
Si peu que tu le fixes,
aussitôt se perd en soi.

Arrête-toi, oui, contemple,
mais ne t'attarde pas.
On ne peut être que hélé
au passage.

Parole inentendue, mais prononcée.
Reçue comme inentendue, mais prononcée.

La goutte ne sait pas qu'elle est goutte,
puisqu'elle est dans la mer.
Mais, goutte, elle ne sait pas non plus la mer.

Courbé sous le vent, le jeune arbre
acquiesçait au passage du souffle.
Au Passage.
L'apparence ne fait peut-être que cacher
ce qui n'ose apparaître.

Quand je dors, les choses veillent.
Les choses me veillent, comme on veille un mort.

Le silence appelle le silence.
Il est moins le silence
que ce qui appelle le silence.

Il y a sans doute un Sens,
mais il n'a pu venir jusqu'à nous.

Le ruisseau dans les herbes fait un bruit mouillé
qui dit, lorsqu'on l'entend,
quelque chose qui se dit avant qu'on l'entende.

Rien ne se cache.
Rien non plus
ne se montre.

ASSOCIATIONS

Un pont entre les générations

Les politiques sociales négligent les effets de la structure des générations. L'Association des âges veut essayer de les rapprocher.

Effet de la crise ou conséquence d'un changement social ? Le vieillissement fait aujourd'hui l'objet d'approches nouvelles et l'âge est unanimement perçu comme un des éléments essentiels de la structure sociale et une cause de conflits et d'inégalités. Mais ces idées sont récentes. L'Association des âges, créée il y a cinq ans seulement dans le but précisément d'étudier les relations entre groupes et individus à travers les générations et de contribuer à une meilleure intégration des différentes classes d'âges confondus, a eu à jouer un rôle de défricheur (1).

Née à l'initiative de Louis Tissot, ancien secrétaire général de la Caisse des dépôts et consignations, qui en est toujours le président, administrée par ses neuf fondateurs (2) et un certain nombre d'organismes qui les ont rejoints (caisses de retraite, mutualité agricole, chambre syndicale des banques populaires...), cette association est financée pour moitié (2 millions de francs par an) par la Caisse des dépôts, pour moitié par des subventions diverses (Etat, régimes de retraite...), des dons ainsi que par les cotisations de ses adhérents. Ceux-ci, au nombre de deux cent cinquante environ, sont, pour l'essentiel, des « personnes morales » réparties en cinq collèges : collectivités locales et administrations, entreprises, établissements financiers et d'assurances, organismes et experts spécialisés, associations (3).

A sa création l'Association des âges entendait mener deux types d'activités : la *réflexion* et la *promotion-action*, autrement dit le lancement d'expériences susceptibles de modifier concrètement les relations entre les générations.

La première, baptisée « l'entreprise école », était un brouillon de système de formation alternée école-entreprise largement repris depuis. Mais l'association s'est surtout fait connaître par la création d'EGEE (Entente des générations pour l'emploi et l'entreprise) et de « bourses inter-générations ». Dans les deux cas, il s'agissait d'établir des liens entre des aînés parvenus à la maturité sociale et des jeunes ayant une ambition mais démunis d'expérience et de moyens.

EGEE, créée fin 1979, mettait en contact des conseillers bénévoles (pour la plupart retraités ou pré-retraités) avec des créateurs d'entreprises ou des jeunes entreprises en difficulté. La formule a connu un succès immédiat : quand, en avril dernier, l'Association des âges, faute de moyens, dut céder le programme à l'Agence nationale pour la création d'entreprises (A.N.C.E.), dans l'ensemble de l'Hexagone 1 500 conseillers avaient déjà contribué à créer ou sauvegarder plus de 600 entreprises.

La Bourse inter-générations, de son côté, permet l'attribution d'une bourse d'étude par un « parrain » à un jeune qui lui en rembourserait le montant le moment venu sous forme de complément de retraite grâce à un système de capitalisation. Elle est gérée par une association autonome, Inter-Ages (4).

Le succès de ces deux expériences a prouvé que l'on pouvait lutter efficacement contre la ségrégation des âges. Mais, comme l'explique Jean-Marie Thivaud, délégué général, il a contraint l'association à abandonner les opérations directes : « *Avec notre budget limité et seulement dix permanents, nous ne sommes pas équipés pour mener des opérations aussi lourdes qu'EGEE l'était devenue, d'autant que l'Association des âges a fondé sa mission sur le principe de la gratuité de ses interventions.* »

L'accent est donc placé désormais sur la *réflexion*. Dans ce domaine l'association fonctionne principalement en formant des groupes « thématiques » qui peuvent travailler deux, trois ou quatre ans. Chaque groupe (par exemple : télématique ; prospective de la retraite ; la deuxième génération d'immigrés...) est formé avec les groupes ou les institutions concernés et utilise une « grille des générations » imaginée par l'Association des âges. « *Une mesure prise aujourd'hui pour les gens de dix, vingt, quarante ou soixante ans a des effets sur le présent et sur l'avenir*, explique Jean-Marie Thivaud. *Il y a à notre époque une incapacité à « relativiser » les problèmes de générations. Par exemple, on parle de la retraite comme si celle-ci avait toujours existé. C'est pourquoi nous essayons d'aborder les problèmes à la fois dans leur état actuel et dans une perspective historique.* »

Les groupes de travail n'ont souvent comme seul « débouché » concret qu'une publication. Mais celle-ci peut représenter une « somme » (ainsi le rapport « *Quel avenir pour les retraites ?* » est *le* document exhaustif en la matière) ou une œuvre originale, comme pourra l'être la publication des travaux du groupe « Histoire des politiques sociales de la famille », qui réunit pratiquement tous les responsables de la politique familiale française depuis 1945 !

Mais le plus important n'est pas là. Comme l'explique Florence Fouquier, animatrice et chargée de relations publiques de l'association : « *Les groupes de travail ont avant tout pour objet de faire sortir des propositions. Leur particularité est de réunir des acteurs de la vie sociale qui, de retour dans leur institution d'origine, pourront s'inspirer des orientations dégagées chez nous. L'association veut être un lieu « neutre » : ce que nous appelons le « bassin des carènes. »* (5)

Jean-Marie Thivaud précise : « *Notre neutralité tient à l'absence d'enjeu. L'association n'a rien à vendre. Aussi a-t-elle pu s'attirer un « capital de confiance » : c'est en son sein que, pour la première fois, les représentants des principaux régimes de retraite se sont retrouvés autour d'une table avec les banquiers et les assureurs. C'est encore chez nous qu'ont pu échanger leurs informations les services statistiques de ces mêmes régimes, ce qui ne s'était jamais produit !* »

Groupes de travail mais aussi publications, déjeuners-débats, séminaires et un programme nourri de colloques : ceux auxquels l'Association des âges participe ou ceux qu'elle organise. Le plus important, inauguré par Michel Rocard, a eu lieu le 19 octobre dernier. Sous le titre général de « Cycles de vie des institutions », il s'agissait d'une réflexion sur la création, la gestion et la transmission des organisations à travers l'exemple de l'économie sociale. L'Association avait pu y réunir les grandes figures du « tiers secteur » et nombre d'universitaires pour traiter de ce sujet.

Le changement de gouvernement en 1981 n'a pas apporté de changement notable dans l'association — sinon qu'une partie de ses animateurs l'ont quittée pour rejoindre des cabinets ministériels. Si Jean-Marie Thivaud voit l'avenir en rose, c'est seulement, dit-il, parce que « *nous avons maintenant la conviction, après maints tâtonnements, que notre grille des âges tient la route* ». Ce qu'il traduit par un raccourci : « *On ne peut pas parler sérieusement des retraites sans aborder les problèmes d'éducation.* » ■

DANIEL GARCIA.

(1) 73, avenue Paul-Doumer, 75016 Paris. Tél. : (1) 504-27-44.

(2) Outre Louis Tissot et la Caisse des dépôts, ce sont le C.N.R.S., le Centre d'études et de réalisations pour l'éducation permanente (CEREP), la Fondation de France, la Fondation nationale de gérontologie, l'Union nationale des associations familiales (UNAF), et, à titre personnel, François Bloch-Lainé et Dominique Chatillon, P.-D. G. du Crédit industriel et commercial.

(3) La cotisation de base est de 600 F. Pour les entreprises et les communes, elle varie en fonction du nombre d'employés ou d'habitants : 12 000 F par an, par exemple, pour une entreprise de plus de cinq mille employés, 3 500 F pour une ville de plus de cent mille habitants.

(4) Inter-Ages, 50, rue Castagnary, 75015 Paris. Tél. : (1) 532-47-10.

(5) Il existe une association régionale des âges (ARDA) dans la région Rhône-Alpes, rattachée à l'ADA mais indépendante financièrement. Elle est hébergée par le C.N.R.S. Centre international de recherches d'Ecully, 93, chemin des Mouilles, 69130 Ecully. Tél. : (78) 33-37-11.

CONSEILS

Associations cultuelles

Il y a lieu de distinguer les associations cultuelles des congrégations religieuses qui relèvent pour leur réglementation du titre II (articles 16 à 26) de la loi du 1er juillet 1901. Encore faut-il ajouter pour ces dernières que la loi n'en donne aucune définition et que nous devons nous en remettre à la tradition et à la jurisprudence qui retiennent pour ce faire trois critères : une vie communautaire, les membres étant liés par des vœux et dépendant d'une règle édictée ou approuvée par une Eglise.

Il n'en est pas de même pour les associations cultuelles qui sont définies en tant qu' *« associations pour l'exercice des cultes »* par la loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Eglises de l'État. Le titre IV de cette loi (articles 18 à 24) et le titre III (articles 30 à 48) de son décret d'application du 16 mars 1906 précisent à la fois les conditions de leur constitution, de leur fonctionnement et de leur dissolution, ainsi que les modalités de leur contrôle (notamment sur le plan financier).

En voici les grandes lignes :

Elles se constituent et se déclarent conformément aux dispositions de l'article 5 et suivants de la loi du 1er juillet 1901, mais leur objet doit être *« exclusivement l'exercice d'un culte »* et elles doivent être composées au moins de sept personnes dans les communes de moins de 1 000 habitants, de quinze personnes dans celles qui comprennent de 1 000 à 20 000 habitants et de vingt-cinq personnes dans celles de plus de 20 000 habitants.

Outre les ressources habituelles des associations déclarées prévues par la loi du 1er juillet 1901, elles peuvent percevoir le produit des quêtes et collectes et recevoir dans les conditions déterminées par la tutelle administrative des *« libéralités testamentaires et entre vifs destinées à l'accomplissement de leur objet. »*

Mais l'article 19 modifié par la loi du 25 décembre 1942 ajoute que les associations culturelles ne peuvent, *« sous quelque forme que ce soit, recevoir des subventions de l'État, des départements et des communes »*, ajoutant cependant que ne sont plus considérées comme telles *« les sommes allouées pour réparations aux édifices affectés au culte public, qu'ils soient ou non classés monuments historiques. »*

Elles pourront *« sans donner lieu à perception de droits »* verser leurs excédents de recettes à d'autres associations constituées pour le même objet.

Le contrôle financier est exercé par l'administration de l'enregistrement et les vérifications sont effectuées à la diligence de l'inspection générale des finances. Le décret du 16 mars 1906 indique en outre les obligations faites pour la tenue de la comptabilité, qui doit être conservée avec tous les documents et pièces justificatives pendant cinq ans.

En cas de dissolution volontaire, statutaire ou prononcée par justice, la dévolution des biens se fait conformément à l'article 9 de la loi du 1er juillet 1901 et à l'article 14 du décret du 16 août 1901. En aucun cas, il ne peut être attribué aux associés une part quelconque des biens.

Enfin les associations cultuelles peuvent constituer des unions (article 20 de la loi du 9 décembre 1905) ; mais l'article 48 du décret de mars 1906 précise que *« le patrimoine et la caisse, les recettes et les dépenses d'une union sont entièrement distincts du patrimoine et de la caisse, des recettes et des dépenses de chacune des associations faisant partie de l'union. »*

* Cette rubrique est rédigée par Service associations, association selon la loi de 1901, 24, rue de Prony, 75017 Paris. Tél. : (1) 380-34-09.

BLOC-NOTES

INITIATIVES

Cinéma différent

La Fédération nationale Léo-Lagrange veut encourager un cinéma « différent ». Après la reprise du Studio 43 (43, faubourg Montmartre, Paris 9e) avec Peuple et culture, et l'ouverture en juin dernier d'une librairie spécialisée dans l'éducation populaire et le cinéma (58, rue La Fayette, Paris 9e), elle publie un bimensuel, *Générique*. Le no 1, sorti le 19 novembre dernier, ouvre sur *Une chambre en ville*, le film de Jacques Demy. Elle va aussi, avec l'appui de plusieurs ministères, participer au premier Festival du film d'action sociale, qui se déroulera à Epernay du 5 au 10 avril prochain.

★ Fédération Léo-Lagrange, rue Cadet, 75009 Paris. Téléphone : (1) 246-99-46.

Vie locale

A l'occasion des élections municipales, Culture et liberté, association pour le développement culturel du monde du travail, a réalisé, en liaison avec l'Association pour la démocratie et l'éducation locale et sociale (ADELS), trois documents : un montage audiovisuel sur la vie quotidienne des municipalités destiné aux maisons de jeunes, associations d'éducation populaire... (800 F port compris) ; une série de dix affiches sur les nouveaux pouvoirs des communes et le rôle des citoyens ; un numéro spécial d' *Infordoc*, la revue de Culture et liberté, entièrement consacré aux municipales (32 pages, 14 F, sortie fin décembre). Elle organise aussi des stages en janvier et février sur les problèmes des communes rurales et le fonctionnement d'une collectivité locale.

★ Culture et liberté, 73, rue des Héros-Nogentais, 94130 Nogent-sur-Marne. Téléphone : (1) 872-50-30.

ACTUALITÉ

Animation de quartier

L'association « Ville humaine », installée dans le XIVe arrondissement et axée sur l'animation de quartier, l'expression, les réalisation collectives, notamment à l'intention des jeunes et des personnes âgées, vient d'entreprendre une recherchelocale sur le vieillissement des femmes (en particulier retraitées). Elle a lancé un groupe de réflexion sur les thèmes du corps et du temps, les deuxièmes et quatrième jeudi de chaque mois à 19 h 30. Elle est liée d'autre part, à l'Association pour le développement et l'initiativre locale (ADIL 14) qui, avec une boutique de gestion, entend maintenir des activités de service commerciales et artisanales dans le quartier. Celle-ci organise un stage consacré aux techniques documentaires, les 8, 9 et 15 janvier prochain.

★ « Ville humaine » La Boutique, 77, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. : (1) 322-49-10.

PETITES ANNONCES POUR LES ASSOCIATIONS

RUBRIQUES* : Appels ☐ Convocations ☐ Créations ☐ Manifestations ☐ Sessions et stages ☐

* *Cocher la rubrique souhaitée.*

VOTRE TEXTE :

1 . . . .
2 . . . .
3 . . . .
4 . . . .
5 . . . .
6 . . . .
7 . . . .
8 . . . .
9 . . . .
10 . . . .

- Prix de la ligne : 25 F (28 signes, lettres ou espaces).
- Délai d'insertion : deux semaines après réception de la demande d'insertion ACCOMPAGNÉE DU RÈGLEMENT libellé : Régie Presse L.M.A.
- A envoyer à : REGIE PRESSE L.M.A., 85 bis, rue Réaumur, 75002 PARIS

annonces associations

Associations

L'U.P.F. vous offre un service grat. de 3 mois à son mensuel « l'Union Pacifiste ». Ecr. 4, r. L. Hoche. 92100 Boulogne

B.I.E.N. 23220 CHENIERS dispose bois chauffage 85 F. la stère bord de r. en CREUSE. Prix par quantité désirée Vente pour couvrir frais dus cause tempête. Renseigné. par tel. (55) 62-81-85

«POUR UN AUTRE TOURISME» Le nouv. magazine du voyageur, 48 pages, dont 16 en coul. édité par l'ass. « Le POINT » arriv. des phot., interv., tuyaux du rêve, de l'humour. Tous les 2 mois sur abonnt. uniquement (60 F par an pour 6 nos) paiemt. à « Pour un autre tourisme » 25, quai R. Rolland 69005 LYON

Crée ass. 1901 ARISTARQUE consacrée aux problèmes monétaires internationaux. Etude d'une Référence d'échange UNI = Monnaie fictive de type ECU. Ch. Economiste, financ., juristes intern., dons, etc. Le Bureau de l'ass. sera constitué au cours d'une assemblée générale convoquée dans ces mêmes colonnes. Toute candidature sera examinée. Ecr. à J.-B. RENARD 16, villa Saint-Michel, 75018 PARIS. Tél. (soir) 226-79-29.

Créations

Grappe Revue Création, poétiqueédite et paie 5 F dessin, poème, article, nouvelle... au sommaire no 9 Billault. Sèvre. Guéant. Mahim. Prigent. Patrick. Dalem Théophile... GRAPPE 361, av. du Vercors. 77350 Le Mee

Manifestations

L'Association internationale d'ethnopsychiatrie et d'ethnopsychalanyse informe ses adhérents et le public qui suit ses conférences que la conférence d'E. Burgos sur « le vécu de la défloration sera ajournée et remplacée par une conférence de S. Kamal sur le thème suivant : « La médecine traditionnelle pratiquée sur place (Asie centrale) et dans le dépaysement ». Elle aura lieu le 6 janvier 1983 à 20 h 30. amph. Trousseau. Hôtel-Dieu de Paris.

Sessions et stages

Russe : cours collectifs et part. Stage à Pâques (Alpes). Ski, tennis. E.I.E.C. 2, rue de l'Eperon, Paris-6e. T. (1) 634-27-35

A.R.I.A. prop. camping aménagé confort. p. stages sessions réunions, etc. Oct. à mai. écr. 79 ch. des Fontanelles 31500 Toulouse p. tous rens.

Danser, c'est communiquer avec soi-même, les autres, l'autour pour transformer le quotidien. Stage rés. du Nvel an de la 06 Evidanse 36, rue Rochechouart, 75009-Paris. 281-57-08.

L'atelier 27 propose aux enfants de 5 à 12 ans atelier peinture et modelage jeudi 17 h à 18 h 30 80 F par mois plus inscrip. 8, rue Pierre-Lescot, Paris-1er.

EVADEZ-VOUS... Partez grimper avec le CLUB ALPIN FRANÇAIS VARAPPE A FRANCHARD Dimanche 16 janvier Départ Gare de Lyon, 8 h 26 pour Fontainebleau Au CAF, le dimanche, les sorties sont gratuites RENSEIGNEZ-VOUS, tél. 742-36-77 12/18 h sauf lundi.

SYNTHESE PSYCHO CORPORELLE

Avant de vous engager dans une cure psychothérapeutique vous pouvez vous informer gratuitement en assistant à une soirée d'information sur le « Trans 810 Processus » : présentations des approches complémentaires telles BIO ENERGÉTIQUE/GESTALT/ANALYSE TRANSACTIONNELLE/INTÉGRATION POSTURALE en dynamique de groupe ou séances individuelles (avec projection diapositives) Prochaine session gratuite le jeudi 13 janvier à 20 h 200, Bd Malesherbes, 75017-Paris (métro Wagram) Nombre de places limité réservation pour personnes motivées uniquement en appelant au 763-57-31 M. JAILLET Association TRANSBIO

AUDIOVISUEL

La maison de la culture de Saint-Étienne mise sur la vidéo

Huit mois après le lancement d'un « Carrefour des images et des sons », la maison de la *culture et des loisirs* de Saint-Etienne a présenté, au mois de décembre, un panorama de sa production vidéo : vidéo-art, vidéo-rock, vidéo-catalogue, films vidéo-fiction, etc. On y trouve tous les registres de ce langage spécifique en pleine expansion. Cette programmation s'insère *dans un ensemble* d'équipements de diffusion et de réalisation assez complet, où ne manque, temporairement, qu'un studio de tournage (la salle destinée à cet usage est en instance de reconstruction après avoir été dévastée par le feu en juin dernier). « *Ce qu'il y a d'unique à Saint-Etienne*, observe Daniel Lemonnier, administrateur de la maison de la culture, *c'est qu'en un même lieu se trouvent réunis des moyens d'animation, de diffusion, de spectacle images et son et de production audiovisuelle.* »

Cette présentation a rendu compte de ce qu'il est possible de réaliser dans une maison de la culture. Certaines manifestations en donnent l'occasion. C'est ainsi que le vidéo-reportage *Tartine et Picasso*, signé Jean-Pierre Gras, est né d'un week-end sur la bande dessinée. De même, la bande vidéo-catalogue *Totem* été conçue en support d'une exposition d'art plastique prévue à la maison de la culture pour juin 1983.

A l'inverse, d'autres réalisations vidéo ont provoqué le montage de spectacles. Ainsi, pour *Rockabilly*, de Jean-Pierre Gras, on a programmé un concert Chris Evans. Pour *Vert marine ou la vie n'importe comment*, la maison de la culture, qui ne dispose pas d'une équipe permanente de création, a mis des moyens de travail professionnels à la disposition d'un réalisateur régional, Jean-Paul Lebesson. Elle a aussi accueilli des noms connus comme Alain Fleischer.

Trouver des partenaires

Le panorama des productions présentées témoigne à la fois d'une recherche dans le genre et d'un souci de diversification des projets, d'exploration des diverses facettes de la vidéo. En 1983, le « Carrefour » compte *bien poursuivre la démarche* entreprise, notamment en ce qui concerne la vidéo musicale et la vidéo-catalogue. Pour Daniel Lemonnier, le temps n'est pas loin où les galeries d'art substitueront au catalogue traditionnel d'expo*sition des bandes vidéo présen*tant les œuvres des créateurs. Autre domaine d'intervention possible : les quartiers et les associations.

Mais la création en vidéo coûte cher. Pour permettre de mieux explorer les différentes pistes, la maison de la culture de Saint-Etienne a cherché et cherche encore des partenaires pour des coproductions et des aides à la création. Dans le cas de *Rockabilly*, la direction régionale des affaires culturelles a apporté son concours. Autre effort nécessaire : la diffusion. On souhaite ici éviter qu'une production marginale n'entraîne une diffusion marginale. Les chaînes de télévision, qui s'ouvrent enfin à la production indépendante, sont sollicitées, mais aussi des réseaux de vidéothèques, des festivals et des *centres d'animation ayant de* la programmation vidéo. Il est envisagé pour certaines productions d'éditer des cassettes d'accompagnement. On parle aussi d'une éventuelle collaboration avec un hebdomadaire de télévision pour un magazine vidéo qui serait diffusé à plusieurs milliers d'exemplaires.

Saint-Etienne s'affirme donc comme un creuset de production et un pôle régional de la vidéo. La question reste de savoir si l'idée d'une production décentralisée est viable et si cette production régionale (ne pas confondre *avec régionaliste) peut trouver* des moyens de diffusion.

PHILIPPE MEHNERT.

PRATIQUES

VIDEO

A propos de la redevance

L'institution par décret d'une redevance sur les magnétoscopes continue de susciter de vives réactions. Le Syndicat national de la vidéocommunication (S.N.V.C.) souligne en particulier les conséquences que cette taxe pourrait avoir sur les laboratoires de duplication de cassettes. Ceux-ci utilisent des bancs de plusieurs centaines de magnétoscopes et sont soumis comme les consommateurs privés à une redevance an*nuelle sur chaque appareil*. Cette charge supplémentaire peut mettre en péril des entreprises qui ont créé depuis trois ans près de quinze cents emplois et se répercuter aussi sur le prix des cassettes pré-enregistrées.

Il y a bien un moyen astucieux d'échapper à la double redevance qui frappe un propriétaire de téléviseur et de magnétoscope : remplacer le poste de télévision par un moniteur vidéo. Cet appareil, qui ne comprend pas de tuner de réception des émissions, n'est pas soumis à la taxe. Tout magnétoscope étant équipé d'un tuner, l'ensemble moniteur-magnétoscope permet de recevoir normalement les émissions de télévision. Mais ce type de dispositif ne permet pas d'enregistrer un programme pen*dant qu'on en regarde un autre sur* une chaîne différente.

Location par téléphone

Après la vidéo dans le métro, la vidéo à domicile, la société Allô Vidéo propose une formule de livraison sur Paris et sa proche banlieue sur simple appel téléphonique (798-10-20). Les cassettes choisies sur un catalogue de quatre cents titres sont livrées dans la journée. Il vous en coûtera tout de même 800 F pour l'abonnement annuel, 50 F de location pour trois jours et 20 F de livraison.

Un nouveau guide

Après ses deux guides sur le disque, la société Akaï vient de publier un guide de la vidéo-cassette pré-enregistrée. Edité dans la collection « Livre de poche » d'Hachette, ce guide recense mille cinq cents titres sur les cinq mille cassettes disponibles au catalogue français. Il s'agit d'une sélection critique classée par type de films ou de documents, complétée par des index par titre, nom des réalisateurs et nom des acteurs. Le guide Akaï de la vidéocassette est vendu 32 F.

Échange de cassettes

Ciné-club vidéo est une formule originale de location de cassettes lancée par la société Locamusic. Pour 360 F par mois, l'utilisateur peut louer un magnétoscope et bénéficier d'un volant de cinq cassettes pré-enregistrées qu'il peut renouveler en échangeant ces cassettes contre d'autres. Ciné-club *vidéo vient d'ouvrir son premier* magasin d'échange de cassettes au 44, rue de la Boétie, à Paris. On y trouve 2 000 titres en V.H.S. et 1 200 titres en V 2000. La gestion des échanges est entièrement informatisée.

« Télécâble 83 »

Une Convention nationale des villes câblées et des télévisions locales aura lieu à Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne), du 20 au 22 janvier 1983. Représentants des col*lectivités locales et des pouvoirs* publics pourront y rencontrer les industriels et les professionnels de la communication sociale. Cette manifestation Télécâble 83 est parrainée par Mme Michèle Cotta, présidente de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle. Elle est organisée par le Syndicat communautaire d'aménagement de Marne-la-Vallée, et le groupe *Télécâble de la Fédération de l'au*diovisuel indépendant pour la création et la communication.

Trois manifestations auront lieu simultanément : des journées *d'études ; une programmation ex*périmentale sur le réseau de Marne-la-Vallée ; une présentation de matériels de production et de distribution.

(*) Syndicat communautaire d'aménagement de Marne-la-Vallée : Mme Véronique Brasey, tél. 005-92-24, poste 496.

RADIO

Tintin reporter

Jean-Claude Chuzeville, un Lyonnais de trente-trois ans, a déjà un long passé de combattant pour la liberté des ondes radios ou hertziennes (Radio Bellevue, TV Lyon, Canal 22). Le 1er décembre il a encore innové. En compagnie d'un ami, Jean-Pierre Dini (frère de Paul Dini, directeur général du *Dauphiné libéré*, il a entamé un tour du monde à partir de Lyon. Un périple de six mois qui débute à New-Delhi pour s'achever à Fort-de-France, en passant entre autres par Pondichéry, Shanghai, Melbourne et Los Angeles.

L'originalité de ce reportage au long cours tient à son mode de financement. En effet, les deux « reporters », qui veulent retrouver une « naïveté » dans la découverte — à cet effet ils se veulent conformes à l'image cinquantenaire du Tintin de Hergé — ont fait sponsoriser leurs enquêtes. Un contrat a été signé avec le groupe *Visa carte bleue. Les reportages*, dont cinquante radios libres ont passé commande, devraient être diffusés avec un message publicitaire au début et à la fin des vingt-quatre séances hebdomadaires de trente minutes par semaine.

Deux complices lyonnais, Claude Jaget et Mongi Guibane, assureront la diffusion, le montage et la réalisation des enregistrements. Le premier, ancien journaliste de *Libération* et du *Progrès*, anime une agence de presse (Camera) qui élabore des programmes de télévision. Le second assurera *le suivi technique de cette pre*mière.

Jean-Claude Chuzeville estime que des initiatives de ce type permettront aux radios locales de satisfaire aux exigences de la loi du 9 juillet 1981. « *Il s'agit*, explique-t-il, *de dépasser le schéma traditionnel de la publicité qui recherche un support. Dans notre cas, les annonceurs favorisent la création radiophonique* ». Le statut de coproducteur de l'annonceur devrait permettre l'équilibre financier de l'opération.

CLAUDE RÉGENT.

HI-FI

Les cellules phonocaptrices

La cellule phonocaptrice est l'élément qui permet de traduire les informations contenues dans le sillon du disque en courant électrique. Ce courant, une fois traité et amplifié, fournira, *via* les haut-parleurs, un son haute fidélité. La cellule a pris la succession de l'aiguille du phonographe de nos *grands-pères et voit ses jours me*nacés par l'apparition du laser.

La cellule est un système vibratoire composé d'éléments de haute précision : une pointe, généralement taillée dans un diamant synthétique, est fixée sur un porte-pointe solidaire d'une bobine ou d'un aimant. Cet ensemble doit vibrer de façon indépendante des autres parties du système de lecture, et du bras en particulier. Deux critères doivent guider le choix de l'audiophile exigeant. La compliance est le terme utilisé pour décrire la mesure dans laquelle le système vibratoire se déplace de façon indépendante par rapport à la cellule. Cette valeur *doit être suffisamment élevée. La* masse de la cellule est un autre critère important. Elle doit être la plus faible possible pour éviter d'alourdir le bras de lecture et de provoquer de la distorsion au niveau du signal.

Les cellules à aimant mobile sont les plus répandues sur le marché et sont généralement d'un prix abordable. Le principe repose sur la solidarité physique entre le porte-pointe et un minuscule aimant. L'aimant vibre de façon synchrone avec la gravure du sillon, et la variation de son champ magnétique génère une tension de sortie variable suffisamment puissante pour être traitée directement par l'amplificateur de la chaîne son.

La cellule à bobine mobile utilise *le procédé inverse. Une minuscule* bobine se déplace, au gré des vibrations qui lui sont transmises, dans un champ magnétique de façon à générer, là aussi, une tension. Procurant un son plus clair et plus naturel que la cellule à aimant mobile, la cellule à bobine mobile est plus difficile et donc plus coûteuse à fabriquer. De plus, elle nécessite bien souvent un pré-*amplificateur complémentaire qui* vient s'intercaler entre la platine tourne-disque et l'amplificateur. Cependant, de nombreux constructeurs équipent leur matériel haut de gamme de niveau d'entrée adaptable à la puissance de signal délivré par la source.

PHILIPPE PÉLAPRAT.

PHOTO

La duplication des diapositives à la portée de tous

La réalisation de duplicatas de diapositives est aujourd'hui à la portée des amateurs et se trouve facilitée par un large éventail d'accessoires. Le plus simple, constitué d'un petit cadre avec verre dépoli recevant la diapositive 24x36, se fixe sur *l'objectif de prise de vue* de façon que l'image puisse être photographiée à un rapport voisin de l'unité. D'autres duplicateurs, plus complexes, comportant une source d'éclairage, permettent la reproduction de diapositives de plusieurs formats. La firme italienne I.F.F. (Industria Fototecnica Firenze) vient de lancer deux modèles de ce type, les systèmes 100 et 500. Ils sont constitués d'une colonne, sur laquelle se fixe un appareil photo, et d'une boîte à lumière recevant la diapositive à copier. Cette boîte possède la lampe éclairant l'image par transparence (lampe aux halogènes, équilibrée à 3 200 K) et des filtres *dichroïques dans les couleurs* de base : jaune, cyan et magenta. Ainsi, l'utilisateur peut-il reproduire une diapositive en effectuant les corrections de couleur nécessaires.

Le système 100 autorise la copie au rapport 1, la réduction ou l'agrandissement de toutes diapositives 18×24 mm à 56×72 mm, *soit en format 24×36 sur film* 35 mm, soit sur films de formats plus grands, jusqu'au 13×18 cm. Il est également utilisable pour la reproduction de documents opaques, pour tirer des diapositives couleurs sur film noir et blanc ou pour réaliser des diapositives noir et blanc à partir de négatifs. Le système 500 est semblable, mais il intéressera surtout les profes*sionnels car il* permet un plus large éventail d'échelles de reproduction et la copie de diapositives de 18×24 mm à 13×18 cm.

Une seconde firme, Bowens, qui construisait déjà un duplicateur, propose un nouveau modèle, le Copytran. Comme les appareils précédents, le Copytran permet la copie de diapositives de plusieurs formats, du 18×24 mm au 6×6 cm. Sa source d'éclairage, toutefois, n'est plus constituée d'une lampe, mais d'un flash électronique.

Dans le domaine des émulsions, un film spécial de reproduction, le Fujichrome Duplicating, sera produit par la firme japonaise Fuji à partir du printemps. Il ne sera disponible qu'en plans-films, c'est-à-dire en formats supérieurs à 6×6 cm. Ses applications seront donc essentiellement professionnelles. Les amateurs qui travaillent principalement en 24×36 ne disposeront toujours que d'un film, l'Ektachrome Duplicating de Kodak, produit en deux versions : pour lumière des lampes à incandescence à 3 200 K (film 5071) et pour lumière du flash électronique (SO-366). Mais, avec filtrage, les deux films sont utilisables avec tous les duplicateurs, qu'ils possèdent une lampe aux halogènes ou un flash.

ROGER BELLONE.

VIDEOCASSETTES SELECTION

1982, l'année choc

Après le succès de sa cassette de montage sur l'année 1981, Channel 80, filiale d'Hachette, renouvelle l'expérience sur les grands événements de l'année 1982. Le montage est constitué à partir de photographies de l'agence Gamma, des extraits de journaux télévisés de TF 1, A 2, FR 3 et des bandes d'actualité de l'agence britannique Visnews et de la chaîne américaine C.B.S. Le commentaire est assuré par Etienne Mougeotte et la rédaction du *Journal du Dimanche*.

La cassette s'ouvre sur la mort de Georges Brassens en octobre 1981 et se termine avec *les obsèques de la* princesse Grace de Monaco un an plus tard. Avec ces dix neuf décès de célébrités, cette nouvelle cassette n'échappe pas à la *dominante nécrologique* qui faisait déjà toute l'ambiguïté de la première. Mais sans doute cette sorte d'histoire immédiate n'a-t-elle pas d'autres façons de scander le temps qui passe. Entre deux disparitions, la chronique visuelle fait défiler pêle-mêle les dévaluations, les crises syndicales ou politiques, les conflits et les présentations de mode, le *bébé*-éprouvette et les « tubes » de l'année, composant, sur un rythme implacable, une sorte d'inventaire à la Jacques Prévert. Mais, dans dix ou *vingt ans, nous regarderons* peut-être ces images banales avec autant d'émotion que les pages jaunies de *l'Illustration*.

* *1982, l'année choc*, réalisation de Eladio Molino. Une production Channel 80, distribuée par R.C.V.

Bataille pour les Malouines

Malgré le titre français, il s'agit bien ici d'une bataille pour les Falkland. La production anglaise (Thorn EMI) est réalisée à partir de documents d'actualité d'Indépent Television News et Granada Television. Le tout pour montrer comment les Britanniques « *opposés à des forces dix fois supérieures dans les airs et deux fois supérieures sur terre reconquérirent les îles par une tactique brillante et d'audacieuses tentatives* ».

En deux heures, rien ne nous est épargné, ni le regard embué des femmes de soldats sur les quais du départ ni le courage des garnisons assiégées. Quant au bénéfice de l'édition vidéo, il *sera versé au* « Fonds pour les Falkland ». Si l'on peut passer sur le chauvinisme militant, cette cassette est aussi passionnante qu'une série américaine. Les équipes de tournage étaient présentes partout, dans les réunions d'états-majors comme sur les ponts des bateaux. A croire que tout était organisé pour eux.

* *Bataille pour les Malouines*, Editée et distribuée par Thorn EMI video.

FILMS

Films français

Jour de fête, de Jacques Tati. Edité par La Guéville vidéo et *distribué par* R.C.V.

Dédée d'Anvers, d'Yves Allégret, avec Simone Signoret et Bernard Blier. Edité par La Guéville vidéo et distribué par R.C.V.

Les Combinards, de Jean-Claude Roy, avec Dary Cowl et Michel Serrault. Edité par Cinéthèque et distribué par G.C.R.

Le Grand Meaulnes, de Jean-Gabriel Albicocco, avec Brigitte Fossey et Jean Blaise. Edité par la Guéville vidéo et distribué par R.C.V.

Le Bossu, d'André Hunebelle, avec Jean Marais et Bourvil. Edité par U.G.C. vidéo et distribué par R.C.V.

Films étrangers

Le Fanfaron, de Dino Risi, avec Vittorio Gassman et Jean-Louis Trintignant. Edité et distribué par Warner Home Video.

Un violon sur le toit, de Norman Jewisson, avec Topol. Edité et distribué par Warner Home Video.

Vivre et laisser mourir, de Guy Hamilton, avec Roger Moore. Edité et distribué par Warner Home Video.

J.-F. L.

ACTUALITE DU DISQUE

Classique

« Tristan et Isolde » par Carlos Kleiber

Après deux ans d'attente et de mystère, l'énigme de ce *Tristan* est enfin dévoilée. Voilà une fresque sonore éblouissante, où le moindre solo instrumental (les sublimes cordes de la Staatskapelle de Dresde, mais aussi ses bois, à qui Carlos Kleiber a confié un rôle de magiciens), les moindres irrisations et variations de timbre et de couleur, participent d'une vérité musicale absolue. La direction anéantit toute velléité de comparaison, tant elle est neuve, ouverte sur l'inconnu, éminemment contemporaine. Ces tempos étirés et alanguis qui disent la fièvre du désir interdit, ces crescendos fulgurants qui en affirment la violence, de bouleversantes expressions de détail qui font entendre la nuit, la mer, la forêt... Voici un *Tristan*, au sens fort, *inouï*.

L'interprétation, en revanche, reflète le malheur de notre temps, qui ne connaît plus de chanteurs pour ce répertoire. C'est une question de format, vocal d'abord, mais surtout dramatique. Le legato impalpable de Margaret Price, ses longues tenues de phrase appuyées sur un souffle voluptueux, sa musicalité subtile de mozartienne, ne compensent pas tout à fait un manque de variété du timbre, une certaine apathie de l'articulation, et surtout cette absence de dimension mythique sans laquelle Isolde échappe à son véritable destin, sa transfiguration. De *même, l'intelligence de René* Kollo, sa compréhension intime du rôle de Tristan, reprise à mi-chemin entre la révolte et le sacrifice consenti, ne peuvent faire oublier des moyens un peu trop courts et un peu trop maigres, vite éprouvés dans les moments de violence (il y crie) et dans ceux d'extatique suspension (il s'y essoufle et la voix bouge). Superbes, par contre, de voix et de naturelle grandeur, la Brangaene de Brigitte Fassbaender et le roi Marke de Kurt Moll (avec encore Dietrich Fischer-Dieskau, Werner Götz, Anton Dermota, Wolfgang Hellmich et Eberhard Büchner).

Mais par-delà ses faiblesses cet enregistrement est la plus belle construction, le plus beau son et la plus belle vision que le disque nous ait offerts depuis longtemps (5 disques DG, 2741-006).

ALAIN ARNAUD.

Les « Petits Concerts spirituels » de Schütz

Heinrich Schütz reste par excellence le grand « Spirituel de la musique », le théologien et mystique qui, toute sa vie durant, a été « tourmenté par l'idée de Dieu ». De là, sans doute, la difficulté qu'éprouve notre époque à saisir l'intériorité d'une quête qui, en comparaison, fait paraître presque profane la démarche des plus exigeants peintres de l'âme.

En fait, le « Sagittarius » a toujours veillé à équilibrer dans l'élan de la prière les tensions du dramaturge et les convictions du croyant. Et c'est sans doute cette double dimension qui fait le prix des chefs-d'œuvre de la maturité — *Symphonies sacrées* et *Petits concerts spirituels* — où le compositeur se met en quelque sorte à l'écoute de la monodie italienne et du style concertant, étudiés auprès de Monteverdi, pour en tirer une synthèse géniale, où l'influence transalpine débouche à chaque mesure sur un ton et un art spécifiquement *allemands*.

Dans cette perspective, les *Petits concerts spirituels* (1636 et 1639), nés des misères de la guerre de Trente Ans, privilégient un climat douloureux et de sombres couleurs, mais sans céder jamais à la tentation du désespoir. Le souffle de la vie et l'indéfectible confiance en une justice autre que la justice des hommes font palpiter les supplications les plus pressantes en une série de miniatures d'autant plus intenses que la déclamation du (ou des) soliste n'est tendue que par le poids du mot, avec, ici et là, quelques mélismes éperdus qui sont comme arrachés au chant pour crier la violence du sentiment sacré (l'arabesque délirante qui distend l'appel : *« O, comme mon âme te désire ! »*, dans l'extraordinaire *O süsser)*.

De ces poignants joyaux, nous avons connu autrefois l'intégrale inspirée des Westfalische Kantorei et le beau disque d'extraits du Chœur de Dresde, où brillait la voix si émouvante de Peter Schreier.

Et voici aujourd'hui l'approche du Concerto vocale, complétée par quatre emprunts aux *Symphonies sacrées 2* et structurée de bout en bout par les données d'une authentique vision musicologique (ce qui n'était pas le cas des enregistrements précédents). Les interprètes tissent ici un rêve mystique fascinant, en imposant à leur lecture ce recul qui réinvente les œuvres en situant phrasés, rythmes et dynamique dans un environnement sonore à l'ancienne.

Sous le seul angle du chant, un petit sopraniste et la haute-contre de René Jacobs forment une combinaison idéale, Schütz ayant toujours préconisé des chantres masculins pour ce type de répertoire. Mais si la qualité d'émotion qui émane de la voix de René Jacobs est connue, la réplique que lui apporte le petit Sébastien Hennig, venu du Chœur de garçons de Hanovre, sera une révélation pour beaucoup, avec une transparence de timbre, et aussi une agilité et une justesse de ton (et de son), assez exceptionnelles. (Harmonia Mundi, HM 1097.)

ROGER TELLART.

Grieg par Zoltan Kocsis

Les *Pièces lyriques* pour piano de Grieg (dix cahiers parus de 1867 à 1901 et totalisant soixante-six morceaux) ont connu un peu le même destin que les *Romances sans paroles* de Mendelssohn, auxquelles elles sont apparentées par plus d'un trait : on n'en connaît et on n'en joue qu'un très petit nombre. Tout n'y est pas de valeur égale, mais de petits joyaux attendent d'y être découverts. Ces pièces ne relèvent d'ailleurs pas que du genre miniature.

Aucun cahier ne figurait intégralement aux catalogues français. Zoltan Kocsis, le jeune et brillant pianiste hongrois, connu notamment pour ses interprétations de Haydn, Mozart ou Bartok, vient d'en enregistrer deux, l'opus 12 (huit pièces) et l'opus 43 (six pièces). La virtuosité n'est pas leur caractère principal, mais on admire chez Grieg une belle écriture pianistique et un sens très sûr de l'effet poétique, et l'on sait gré à Kocsis de faire, non sans modestie, vivre la musique de l'intérieur. On songe parfois à Chopin *(Valse)*, à Mendelssohn *(Danse des Sylphes)* ou à Schumann *(Chant national)*, mais les traits personnels abondent *(Arietta, Voyageur solitaire)*, et Grieg se révèle également comme un étonnant précurseur de Debussy. Sur la première face, la *Sonate en mi mineur* opus 7 (1865), qui elle aussi manquait chez nous depuis longtemps. Un très beau disque (Philips, 6514-115).

MARC VIGNAL.

Nous avons remarqué aussi

— *Le « 1er Concerto » et « Trois Pièces »* de Paganini, par Yehudi Menuhin, avec l'Orchestre symphonique de Paris, direction Pierre Monteux. — Quel que soit le talent actuel de Yehudi Menuhin, on ne saurait oublier le génie qu'il fut dans sa jeunesse, la qualité incomparable d'un son et d'un style qu'il n'a jamais pleinement retrouvé. Dommage que ce concerto de Paganini, bien qu'amusant, soit si superficiel, mais le violoniste est fascinant (EMI, coll. « Référence », 051-43322).

— *Laurizt Melchior chante Siegfried.* — On a beau le savoir et s'y attendre, on est à chaque fois ébahi. Quelle voix ! Parfaitement en place et donc pleinement sonore, vaillante sans jamais forcer (le format « heldentenor »), et servie par un art du *legato*, du chant *piano* et de l'inflexion que la période antérieure avait oublié au profit des seuls moyens, et qu'on tentera ensuite de maintenir, mais sans les moyens nécessaires. A la fin de ce disque de Melchior, on trouve notre époque lyrique bien vide (scènes de *Siegfried* dans les deux derniers volets de la *Tétralogie* ; coll. « Références », 051-43389).

— *Tchaïkovski par Toscanini.* — Pour ceux qui aiment Tchaïkovski, mais ne peuvent supporter les exécutions pâteuses ou sentimentales, recommandons les vieilles interprétations de Toscanini, embrasées par le feu de l'esprit, décrassées par un orchestre net, nerveux, éblouisant, à travers lequel passent des torrents de passion, de colère, de mélancolie. Tant pis pour l'âge de ces gravures (1941 à 1949) au son bronzé ; on ne peut ignorer ces témoignages d'un fantastique démiurge *(Roméo et Juliette, Symphonie pathétique, Manfred)*, ni l'étincelant *Casse-Noisette*, ni la version historique du *Concerto pour piano en si-bémol* avec Vladimir Horowitz (3 disques RCA, GM 43-850 ; offre spéciale).

— *Pierre Monteux.* — Un nouveau coffret réunit la *Symponie héroïque* de Beethoven et le disque Debussy dont nous avons parlé récemment *(le Monde-Dimanche* du 23 mai) avec d'autres gravures réalisées par Pierre Monteux à la fin de sa vie : la *2e Symphonie* et *l'Ouverture accadémique* de Brahms, *Boléro, la Valse* et *Ma Mère l'Oye* de Ravel, *le Lac des cygnes* de Tchaïkovski et la *Symphonie inachevée* de Schubert, tous d'une clarté, d'une lumière et d'une vitalité singulières, véritable testament d'un chef que la France ne sut pas reconnaître ou retenir et qui a cruellement manqué à notre vie musicale (6 disques Philips, 6768.339 ; offre spéciale).

J. L. et A. A.

Rock Variétés

DES CHANSONS « PORTE-BONHEUR » de Guy Béart

Depuis un quart de siècle, Guy Béart écrit des chansons qui se « folklorisent », échappent à leur auteur, deviennent parfois anonymes comme toute chanson populaire qui traverse les temps.

L'auteur de *l'Eau vive* propose aujourd'hui des chansons entrées dans le patrimoine qui ont été écrites par d'autres à la fin du siècle dernier ou au début de celui-ci. Elles ont été signées par Henri Christiné, le chansonnier Léo Lelièvre, Louis et Jean Boyer, Vincent Scotto. Elles ont été chantées par Paulus, Mayol, Fragson, Alibert, et tout le monde connaît encore, sinon la mélodie exacte, du moins le climat de la plupart de ces titres :

En revenant de la revue, Caroline, Viens Poupoule, la Valse brune, Je connais une blonde, la Baya, la Mattchiche.

Béart a adapté sans artifice, avec beaucoup d'adresse et de tendresse, ces chansons pleines d'un humour léger et insouciant et qui constituent parfois d'étonnants reportages colorés sur la vie quotidienne, autour des années 1900, sur le comportement, les mœurs de l'époque. D'autres chansons ont de savoureuses résonances modernes :

Où étions-nous ? Dans la merde ; Où sommes-nous ? Dans la merde. Où allons-nous ? Dans la merde ; Pourquoi y aller ? Pour changer de merde.

D'autres, enfin *(la Valse brune, Quand les lilas refleuriront)*, ont leur mélodie et leur texte qui coulent admirablement, sans une ride : elles auraient pu être écrites par Béart lui-même.

L'album a pour titre : *Porte-bonheur.* Et il est vrai que toutes ces chansons ont quelque part un air de bonheur (33 t WEA. Filipacchi Music).

CLAUDE FLÉOUTER.

GRACE JONES « Living my life »

On peut penser que le titre fait référence à la séparation de Grace Jones et de Jean-Paul Goode, qui, après avoir confectionné l'image de la chanteuse, signe encore ici la pochette du disque. On a tout dit sur Grace Jones : son corps sculptural, ses attitudes androgynes, son plus grand talent étant encore d'être admirablement entourée et de stimuler les imaginations par son caractère et son physique profondément singuliers.

Elle est notamment accompagnée de la clique habituelle des meilleurs musiciens de studio jamaïquains (Sly Dunbar, Robbie Shakespeare, Mikey Chung, Wally Badarou) qui lui assurent une assise musicale sans faille. Bien qu'elle ne soit pas une grande chanteuse (elle parle plus qu'elle ne chante), Grace Jones n'est jamais aussi bonne que lorsqu'elle interprète les compositions des autres, imprimant à des morceaux déjà connus son identité, son style résolument modernes. Mais, évidemment, lorsque la dame se met en tête d'écrire avec la complicité de Barry Reynolds, la qualité est beaucoup plus inégale. A ce titre, ce 33 tours est plus monotone que le précédent et vaut surtout par l'extraordinaire reprise du *The Apple Stretching* de Melvin Van Peebles, qui était le thème principal d'une comédie musicale américaine. (Phonogram, 6313431).

SOUND D'AFRIQUE SOUND D'AFRIQUE II « Soukous »

Depuis quelque temps, les musiques africaines font l'objet d'un intérêt grandissant. Les groupes de rock y puisent volontiers leur inspiration, l'industrie du disque implante progressivement des cellules de production sur place, le public suit. On ne serait pas étonné d'assister à un prochain phénomène de mode.

Ces deux disques de compilation ont l'avantage de servir de mode d'emploi en nous entraînant dans un voyage initiatique à travers les musiques du Cameroun, de la Côte-d'Ivoire, du Zaïre, du Sénégal, du Congo, de la République Centrafricaine, du Mali. On se familiarise avec ces compositions destinées à la danse qui installent progressivement leurs thèmes répétitifs sur des rythmes en fusion. (Phonogram, 6313312 et 6313419).

CHIC « Tongue in Chic »

On attend toujours un disque de Chic avec impatience, la quintessence du funk et la griffe inimitable de ces sorciers de la production. C'est évidemment l'apologie de la musique de grande consommation, mais on se fait une douce violence en se laissant piéger par ces mélodies flamboyantes, ce son terrassant et cette rythmique au métronome qui échappent à la monotonie robotique et trouvent une véritable vie par on ne sait quel effet magique de ces génies du studio.Eternel, intemporel, en dehors des modes et à la fois complètement dedans, c'est divinement Chic. (WEA, 780031-I).

ADAM ANT « Friend or Foe »

Adam Ant s'est séparé de son groupe, les Ants, pour enregistrer en solo. Ce qui ne change pas grand-chose puisque c'est sur lui que repose le succès phénoménal en Angleterre. Adam Ant est un phénomène typiquement anglais pour les teenagers. Une belle gueule, une mise excentrique et un port élégant, le chanteur émoustille les jeunes filles. Quant à la musique, elle manque d'inspiration, un conglomérat bâtard d'influences diverses que l'on reconnaît à ses rythmes néo-tribaux.

En écoutant la version du *Hello, I love you* des Doors, qu'il interprète, on se rend compte qu'il existe des degrés dans la sensualité. Par exemple, auprès de celle de Jim Morrison, le chanteur des Doors, la voix d'Adam Ant est à peu près aussi émouvante et subversive qu'un livret du code de la route. (CBS, 25040).

DEVO « Oh no ! it's Devo »

La carrière de Devo a été gâchée par un quiproquo. A force de se croire géniaux et de le dire à qui voulait l'entendre, on ne s'est pas rendu compte qu'ils l'étaient. tout a commencé et s'est arrêté par deux 45 tours. Les deux premiers. Une reprise pervertie et foudroyante du *Satisfaction* des Rolling Stones et un manifeste qui disait : *« Ne sommes-nous pas des hommes ? Non, nous sommes Devo. »* C'était résolument nouveau, une façon de faire et un son comme on n'en n'avait jamais entendu. Le groupe d'Akron, la capitale américaine du caoutchouc, s'appuyait sur le principe de la « dé-évolution ». Sur la base d'un concept, liant l'image à la musique, formulé sur deux 45 tours, Devo avait défrayé la chronique et s'était imposé comme le groupe qui allait bouleverser les années 80.

Lorsque les 33 tours suivirent, on les bouda. Ils avaient si bien préfiguré la mode que tout à coup on les trouvait démodés. Victimes de leur succès fulgurant, ils ne s'en sont jamais vraiment remis. Leurs disques étaient pourtant riches d'idées surprenantes et novatrices. De tous les groupes de rock modernes, ils sont peut-être les seuls qui le soient restés.

Autant dire tout de suite que leur nouvel album, *Oh no ! it's Devo*, n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux. Il n'empêche qu'on retrouve ce son élastique qui leur est unique, ces mélodies synthétiques qui font des pieds de nez aux harmonies, ces rythmes sur les chapeaux de roue, et ces gimmicks pleins d'humour qui répondent aux textes délirants. (Virgin, 205135).

ALAIN WAIS.

Jazz

BO DIDDLEY : Golden Years

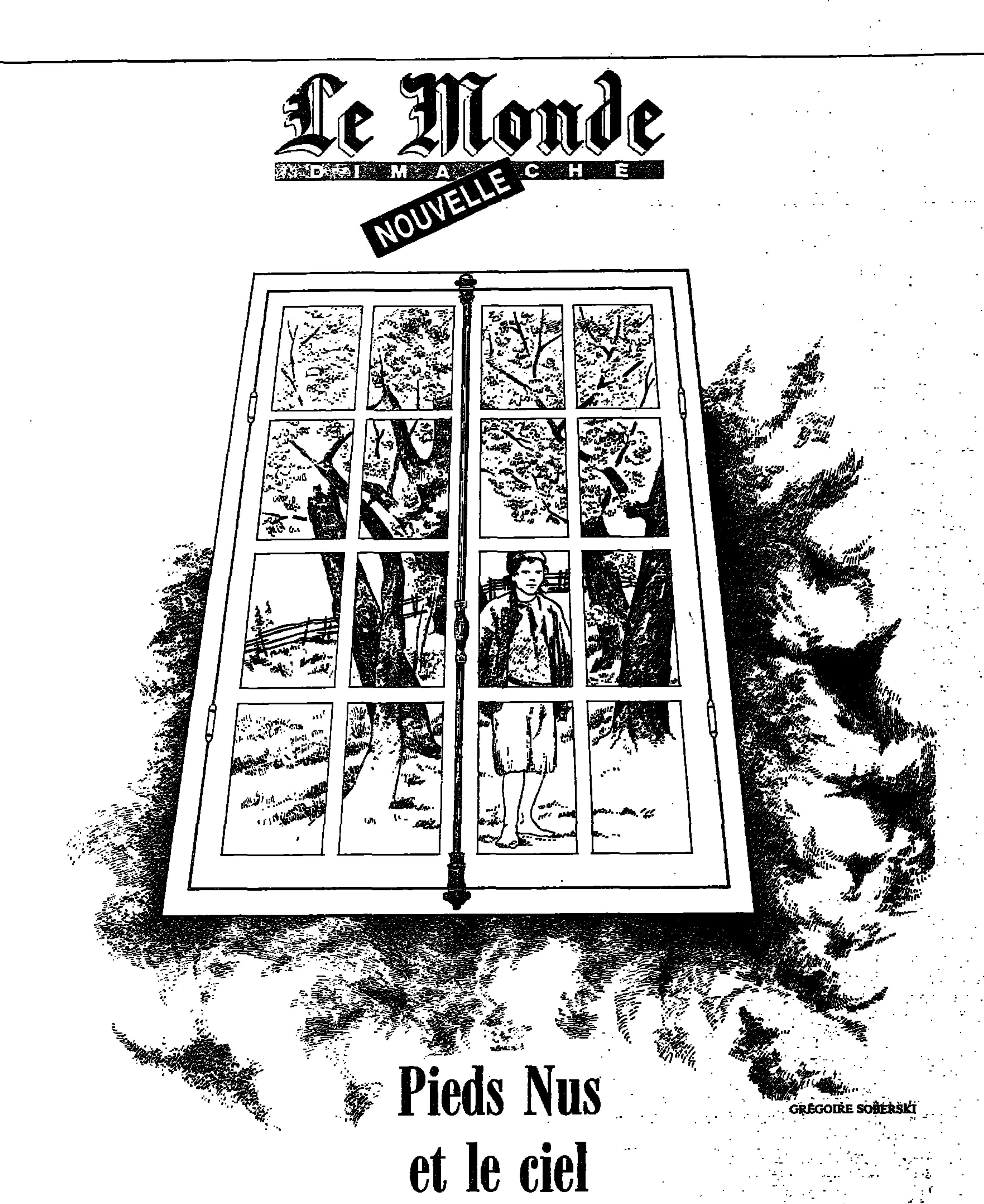
Il n'y eut jamais autant de disques de blues en France que ces temps-ci. Ce qui était inaccessible hier est désormais à portée de la main. Ce qui semblait appartenir à la légende vient vers nous comme un fait d'histoire. André Clergeat pour Vogue, comme Gilles Pétard pour Pathé-Marconi, apporte le soin jaloux du collectionneur et l'érudition du discographe aux rééditions des grandes plages du jazz populaire. Dans la série « Golden Years », il fait enfin sa place au guitariste et chanteur Elias M. Daniels, dit Bo Diddley, qu'écoutaient et admiraient, à leurs débuts, les Bealtes, les Stones, et qui fut, qui reste, l'une des hautes figures du rock and roll noir.

Au début de 1955, Checker, l'un des catalogues des deux frères Chess à Chicago, inscrit le premier disque de Bo Diddley. Comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, l'auteur donne son nom au thème initial, il l'intitule, tout bonnement : « Bo Diddley ». Cette petite mélodie répétitive séduit l'Amérique et la Grande-Bretagne, et, répercutée par quantité de groupes de rockers, circule tout autour du monde. Le quartette de Bo Diddley, avec Billy Boy Arnold (harmonica), Jerome Green (maracas) et Frank Kirkland (batterie), sonne comme un orchestre de rue, comme un modeste ensemble destiné à égayer la vie des gens qui passent.

Sous des étiquettes multiples, Checker donc, mais aussi Aristocrat, Argo, Cadet, et bien évidemment Chess, les bons éditeurs de Chicago, Len et Phil, ont publié pendant trente ans, de 1947 à 1976, des œuvres de presque tous les grands bluesmen de l'Illinois et d'ailleurs. Elles paraisent de nouveau, avec leurs pochettes originales, dont celle de ce McDaniels qui enferme une musique tapageuse, gigotante. Au moment où, en Angleterre, mais aussi en France et, du reste, un peu partout, les décagénaires découvrent le rock de papa, voire de grand-papa, à son tour voici venue l'heure de Bo Diddley. (Chess 515027, distribution Vogue.)

LUCIEN MALSON.

Le Monde
DIMANCHE
NOUVELLE



GRÉGOIRE SOBERSKI

Pieds Nus et le ciel

PAR BRANISLAV CRNCEVIC

TOUT au long du printemps et de l'été il allait pieds nus et au cœur de l'automne il allait encore pieds nus ; c'est seulement à la fin de l'automne qu'il chaussait de gros godillots qui auraient été trop grands pour bien des adultes. Probablement de là vint le sobriquet de Pieds Nus. Voilà des années que je cherche, mais en vain, à me souvenir de son nom. Il a disparu sous le sédiment des jours qui se sont repliés sur moi, sur mon frère et sur lui, sur toutes les choses et sur tous les hommes, depuis le jour où je l'ai vu pour la dernière fois.

Il n'est resté que son sobriquet : Pieds Nus. Peu importe, ce sera suffisant pour notre histoire. Mon frère et moi, nous avions l'impression que sans Pieds Nus le monde n'aurait présenté aucun intérêt car il pouvait tout et savait tout ; c'était le garçon le plus fort non seulement de notre rue, mais aussi de celle qui lui était perpendiculaire. Les grandes personnes ne l'aimaient pas tellement. Elles disaient qu'il avait une mauvaise influence sur les enfants, que ceux-ci, à force de le fréquenter, devenaient mal élevés, et qu'avec lui ils apprenaient des mots étranges et violents. C'était peut-être simplement parce que les adultes étaient contre lui que tous les enfants, sans exception, l'adoraient. Il suffisait qu'il passe dans la rue et se mette à siffler, de cette façon merveilleuse qui n'appartenait qu'à lui, pour que nous nous précipitions audehors.

Une fois, il disparut pendant trois jours. Mon frère et moi nous en fûmes vraiment malades de chagrin : quelques jours plus tard nous devions partir à la mer avec nos parents et Pieds Nus restait introuvable. Nous étions effrayés à l'idée de ne pas le revoir avant le départ. Mais, pourtant, il réapparut. Il était couvert de poussière et égratigné, ce qui ne fit qu'augmenter notre curiosité.

« *Où c'est que t'étais ?*, lui demanda mon frère. *On se prépare pour partir à la mer et toi tu disparais.*

– *Ça vaut pas la peine d'aller à la mer, les gars, j'y ai mis le feu.*

– *Comment le feu ?*, dit mon frère, ébahi. *Comment que t'as fait ?*

– *Comme ça, elle ne me plaisait pas, alors j'y ai mis le feu.*

– *Comment ?*, m'étonnai-je.

– *Sans problème ! je l'ai aspergée d'essence, j'en ai versé cinquante bidons. Et voilà, comme ça, j'ai craqué une allumette. Vrouf. Et terminé !*

– *Et après ?*

– *Après ? Rien. Il n'est resté qu'un trou.*

– *Grand comme une maison ?* demandai-je.

– *Comme cinq maisons !* corrigea mon frère.

– *Comme mille maisons plus cinq !* », dit Pieds Nus d'un air méprisant.

Cet après-midi-là, bien qu'il restât encore quelques jours avant le départ, notre mère rangeait déjà quelques affaires dans la valise en prévision du voyage. Mon frère et moi, nous riions en douce : comme elle allait être étonnée lorsque nous arriverions là-bas : plus de mer nulle part, rien qu'un trou ! Nous réfléchissions pour savoir s'il fallait dire à nos parents que Pieds Nus avait mis le feu à la mer et qu'il était inutile de partir, mais tous les deux nous voulions voir comment était ce trou et nous nous mîmes d'accord pour tenir notre langue.

Pieds Nus était très fort pour nous étonner. Le soir même on entendit son sifflement pénétrant et, mon frère et moi, nous sommes sortis en courant.

« *Les enfants*, demanda t-il, *vous le saviez que, la nuit, les arbres ne restent pas à la même place, qu'ils se lèvent et se promènent et que c'est seulement avant l'aube que chaque arbre retourne à sa place ?*

– *Tu mens*, dit mon frère, les yeux écarquillés, plein de méfiance.

– *Eh bien, restez éveillés toute la nuit et regardez* », dit Pieds Nus d'un air vexé.

Et, ensemble, à la fenêtre, nous avons tenu le coup jusqu'à minuit. Dans notre cour le mûrier n'avait même pas bougé. Comme le sommeil nous gagnait, nous décidâmes de guetter à tour de rôle. Nous nous réveillions mutuellement à tout instant.

Après une nuit blanche, l'aube arriva, mais le mûrier n'avait pas changé de place.

« *Tu nous as menti, nous avons regardé toute la nuit et l'arbre n'a pas bougé.*

– *Tu nous as menti*, dis-je, vexé, moi aussi.

– *Quel arbre avez-vous regardé ?*

– *Le mûrier, notre mûrier* », dit mon frère.

Pieds Nus s'approcha du mûrier et y fit une petite entaille au couteau. Stupéfaits, nous le regardions. Qu'est-ce qu'il veut faire ? Accentuant chaque mot, il dit :

« *Votre mûrier est malade. Il ne bouge pas. Il n'y a plus que quatre arbres encore dans la ville qui ne bougent pas. Une maladie, voilà ce que c'est !* »

Il nous dit encore que notre mûrier allait tomber un de ces jours, tellement il était malade. A partir de ce jour-là, mon frère et moi, nous prîmes l'habitude de passer assez loin de l'arbre de peur qu'il ne nous tombe dessus.

OUBLIANT complètement le mûrier, Pieds Nus nous dit :

« *J'ai embrassé le ciel.*

– *Alors, là, c'est vrai. Je crois tout ce que tu dis, mais, là, tu mens*, dit mon frère.

– *Tu n'as pas pu le toucher avec tes lèvres*, lui dis-je d'un air soupçonneux.

– *Mais je ne l'ai pas touché avec mes lèvres, je suis monté sur une colline et j'ai atteint le ciel avec un bâton. Ensuite j'ai embrassé le bâton, c'est comme si j'avais embrassé le ciel.* »

Cela jeta le doute dans notre esprit. Pieds Nus nous proposa, si on ne le croyait pas, de partir avec lui sur cette colline. Nous en fûmes ravis. Quand ? Dès demain matin. Au moment de la séparation, il nous dit de ne pas oublier le goûter.

« *J'aime la confiture* », ajouta-t-il.

Nous avons pris tout un pot de confiture et nous l'avons mis dans le sac de notre père, avec aussi un pain entier et un couteau de cuisine. Nous nous sommes réveillés très tôt et nous l'avons attendu. Il frappa à la fenêtre prudemment pour ne pas réveiller les grandes personnes. Nous avons sauté dans la rue par la fenêtre et nous sommes partis. A peine étions-nous sortis de la ville qu'il demanda du pain et de la confiture. Nous avons pris un petit déjeûner et continué notre chemin. Puis nous sommes montés sur une colline.

Pieds Nus nous dit que c'était une petite colline et que ce n'était pas sur celle-ci qu'il avait embrassé le ciel. Nous avons poursuivi notre chemin. J'étais fatigué, et Pied Nus dit qu'il allait continuer seul avec mon frère si je pleurnichais. J'eus peur et je lui répondis que je n'étais pas du tout fatigué. Nous sommes montés sur plusieurs collines, mais aucune d'elles n'était la bonne.

Comme nous avions suivi le plus souvent la route pour ne pas nous égarer, le soir notre père nous rattrapa. Il dit qu'il ne nous battrait pas, Pieds Nus non plus, et il nous ramena tous les trois en ville. Maman pleurait :

« *Je l'avais bien dit qu'il ne fallait pas fréquenter Pieds Nus.* »

Le lendemain matin, Pieds Nus s'approcha furtivement de la fenêtre, juste pour nous dire :

« *Vous vous rendez compte, les enfants, la fameuse colline où j'ai embrassé le ciel se trouvait juste derrière celle où nous avons été rattrapés !*

– *Ah, c'est dommage !* », dit mon frère déçu.

L'après-midi nous partîmes à la mer.

Elle était à sa place. L'idée me vint que Pieds Nus nous avait menti et qu'il n'avait pas mis le feu à la mer. Mais mon frère pensait différemment.

« *Nous demanderons à notre père*, dit-il, *il me semble qu'il y a plusieurs mers.*

– *Papa, il y a plusieurs mers ou rien qu'une ?*

– *Il y a plusieurs mers, il n'y en a pas qu'une seule*, dit notre père.

– *C'est ça, tu vois ! La mer à laquelle Pieds Nus a mis le feu, ce n'est pas celle-ci, c'est une autre.* »

Nous eûmes de nouveau confiance en Pieds Nus et, vers la fin des vacances, il nous tardait de rentrer à la maison pour aller avec lui embrasser le ciel.

Mais Pieds Nus était parti dans une autre ville, si bien que jamais nous ne pûmes savoir s'il nous avait menti. ■

Traduit du serbo-croate par Francis LACARTE.

– Né en 1933, Branislav CRNCEVIC est l'auteur de romans, de nouvelles, de recueils d'aphorismes, de drames pour le théâtre et la télévision. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues, mais non en français.